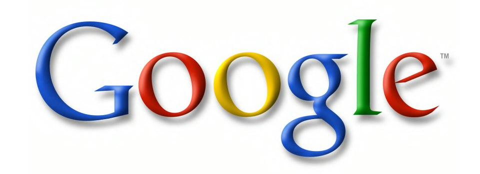


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

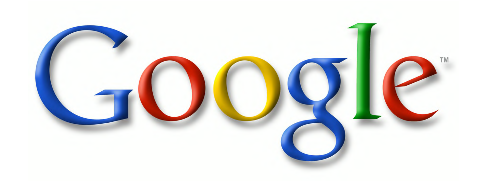
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

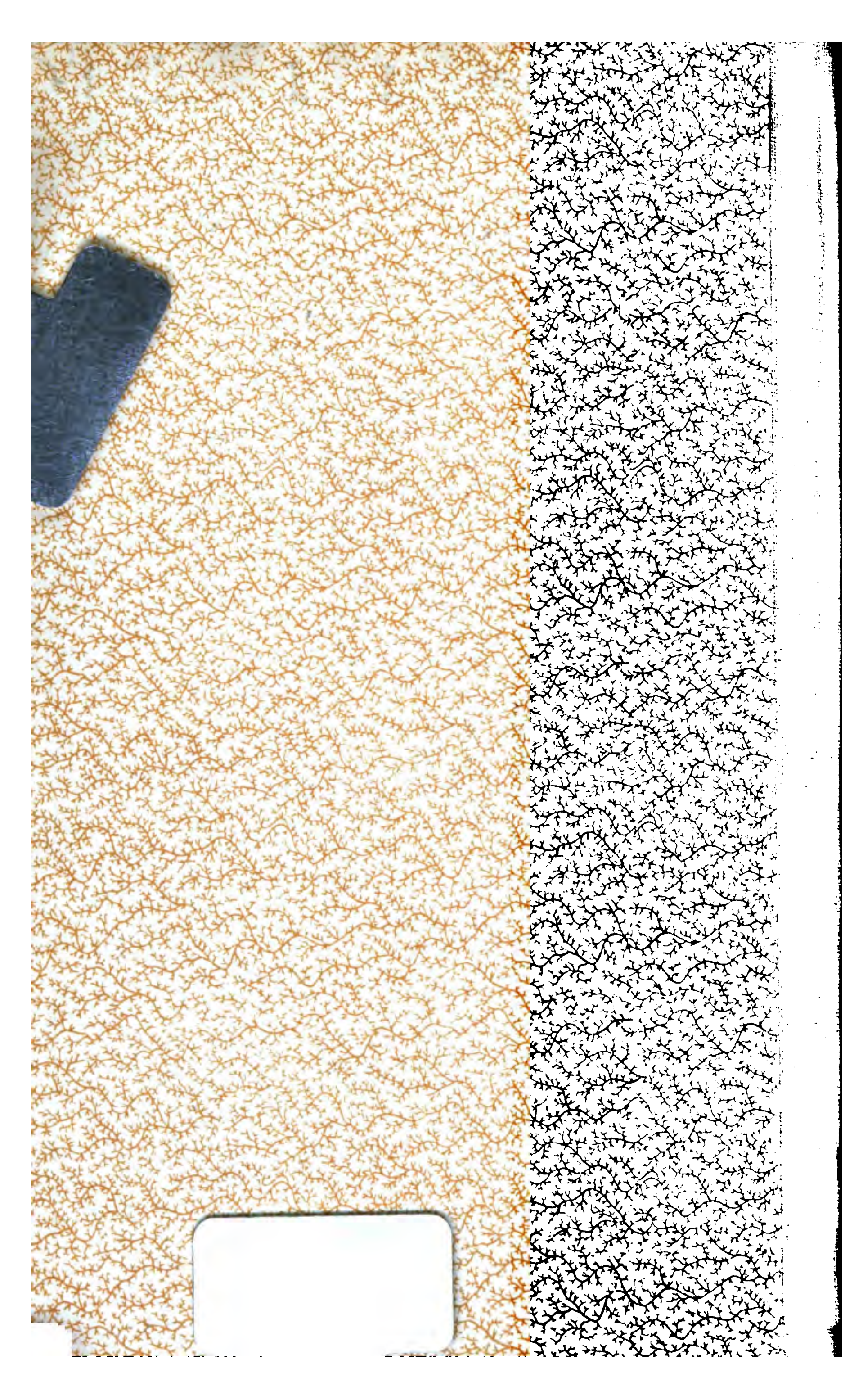
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



KAA

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Douzième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1830.)

TOME 48 DE LA COLLECTION ET 18 DE LA 2me SÉRIE.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH

TOME QUATRIÈME DE L'ANNÉE 1830.

NEW YORK

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1830.

[...]OR LIBR[...]
NEW-YORK

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

DESCRIPTION

DE GIBRALTAR ET DE SES ENVIRONS.

PAR

MM. DE SPIX ET DE MARTIUS.

Un vent frais avait fait passer avec vitesse notre vaisseau devant le dangereux golfe de Lion, de sorte que le 4 mai 1817 nous nous trouvions dans le voisinage de l'île de Minorque; le lendemain nous doublâmes Majorque et Ivica; et le 6 nous étions devant le cap Palos qui nous restait à huit lieues marines à l'O. N. O. Le ciel était brumeux, et ne nous permettait pas d'apercevoir la terre. Nous vîmes beaucoup de grandes tortues qui dormaient à la surface de la mer, et de longues bandes de zoophytes qui formaient des raies jaunâtres sur l'eau.

Le lendemain l'île Alboran s'éleva devant nous au S. E, comme un édifice rocailleux sortant de la mer. C'est un roc calcaire, stérile, inhabitable, qui n'est fréquenté que par des oiseaux de mer, et n'offre que de l'orseille (*rocella tinctoria*). On dit que les Maures y débarquent quelquefois pour faire sécher du poisson, ou pour recueillir la précieuse substance teinturienne qui le couvre. Nous ne découvrions que rarement les montagnes de Barbarie; en revanche nous avions presque toujours en vue les monts pittoresques de Grenade, qui, dessinés le soir par la lumière des éclairs, se présentaient majestueusement devant nous. Le vent avait diminué, et nous pûmes nous repaître pendant plusieurs jours de l'aspect des vallées verdoyantes qui remplies de villages et de bourgs descendaient des hauteurs vers la mer. On ne peut surtout assez vanter la beauté de l'aspect de la ville de Velez Malaga dans le voisinage de laquelle nous distinguions un aqueduc, la route de Gibraltar qui serpentait à travers les montagnes et des jardins charmans où l'on cultive à côté de l'olivier, symbole de la paix, les raisins qui donnent un vin doux et chaud. Des vents variables et faibles nous firent cependant avancer graduellement; le onze nous aperçûmes la longue rangée des monts de Morabella, et enfin le douze un vent un peu plus frais nous poussa dans le port de Gibraltar, où nous mouillâmes heureusement au milieu du bruit d'une salve de canons.

Nous nous trouvions aux colonnes d'Hercule que l'on regarde communément comme les bornes des entreprises les plus audacieuses de l'antiquité; plusieurs passagers descendaient le même jour à terre. Le rocher de Gibraltar (*mons Calpe*) forme le noyau d'une langue de terre étroite qui du nord au sud s'avance en mer, et ne tient au continent que par un isthme bas et sablonneux. Il s'élève en terrasse à la pointe du sud, nommée Europa point, et dans sa partie occidentale; des rochers escarpés le rendent inaccessible au nord et à l'est; le Sugar Loaf, sa cime la plus haute est élevée de 1439 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer; le Rockbattery de 1350; le Signal-house de 1276; le Windmil de 330; le point le plus bas, l'Europa point est à 105 pieds. La ville est située sur la partie la plus occidentale de la langue de terre qui est en même temps la plus habitable et la plus unie. Elle est protégée par les batteries de mer et par les rangées formidables de canons dont on voit la bouche sortir des cassemates taillées dans la partie supérieure du rocher; d'autres batteries occupent tout le circuit de ce rocher, excepté seulement dans les endroits où son escarpement rend toute attaque de l'ennemi impossible. Des moyens de défense également parfaits, placés sur tous les points, assurent à cette forteresse le renom d'imprenable qu'elle a acquis depuis la courageuse défense du général Elliot contre les armes et les escadres combinées de France et d'Espagne de 1779 à 1782. Les siècles ont aussi contri-

bué à donner à la colonne septentrionale d'Hercule sa force actuelle.

La ville, rebâtie presque entièrement depuis ce siège mémorable, consiste en maisons basses serrées le long d'une rue principale et de plusieurs autres qui lui sont parallèles. L'ancien mur du château construit par les Maures en 725 se prolonge de là jusqu'à la pointe de la montagne. Au sud de la ville, dans les Red-Sands, on a fait récemment de beaux jardins destinés aux promenades publiques. Sous le soleil brûlant de ce canton beaucoup de plantes des îles Canaries, de la côte septentrionale d'Afrique, du cap de Bonne-Espérance, des Indes orientales et des Antilles y croissent à merveille. Les jolies fleurs de ces pays, chéries des Espagnols, y rivalisent avec celles de l'Europe méridionale : ce sont le jasmin d'Espagne, la pervenche rose, le vernis du Japon, le gattilier, le piment en arbrisseau, l'arbre de corail, la belle de nuit. Sur les murs du jardin s'élèvent çà et là des cactus à grosses tiges. Les allées le long des batteries de mer animent le terrain de ce côté de la montagne dont quelques arbustes et le palmite (1) revêtent d'un peu de verdure la partie supérieure et rocailleuse. Sur la partie la plus élevée du rocher vit une espèce de singe originaire d'Afrique (2), que plusieurs de

(1) *Genista linifolia, spartium junceum* (genêt d'Espagne), *teucrium valentinum, phlomis fruticosa, chamærops humilis*.

(2) *Simia innus* de Linné; *macacus innus* de Geoffroy.

nos compagnons prétendent avoir vue : probablement elle y a été apportée par les Maures.

Si de ce lieu on monte la rue en s'élevant davantage sur la montagne, on arrive sur un mamelon escarpé d'où l'on jouit d'une perspective admirable; on aperçoit la mer, l'Atlas au sud-ouest, les montagnes de Grenade au nord-est. La vue de deux parties du monde et du détroit qui les sépare est imposante et porte l'esprit à réfléchir. Le long de la côte du nord-est un sentier étroit longe la mer, mais on ne peut en le suivant faire le tour du rocher, parce que des écueils escarpés s'élèvent du sein de la mer à une si grande hauteur en ligne perpendiculaire qu'il a été impossible d'y tracer un chemin. Dans le coin le plus reculé et encore accessible de ce côté, on voit la petite maison de campagne du gouverneur qui, est extrêmement agréable par la vue de la Méditerranée dont on y jouit, et par sa position solitaire et tranquille. On nous y montra avec un sentiment d'orgueil national les meubles qu'Elliot avait fait faire avec les débris des batteries ennemies détruites par ses boulets rouges. De ce point à l'extrémité orientale du rocher, du côté du terrain neutre qui sépare Gibraltar des lignes espagnoles, on ne peut faire le tour du promontoire que par mer. Les formes hardies et gigantesques de ces rocs nus sont extraordinaires et pittoresques. La mer vient briser avec

C'est le magot, pithecos d'Aristote et de Galien, singe le plus anciennement connu en Europe.

violence sur ces rivages escarpés qui sont creusés çà et là en grottes profondes servant de retraite aux pigeons. Des milliers de petites crabes, d'étoiles de mer, d'oursins, d'actinies, de moules comestibles, animent ces rocs déserts qui ne peuvent servir d'habitation à aucune autre créature vivante. Le seul endroit où l'on peut débarquer, et que les habitans de Gibraltar fréquentent par partie de plaisir, est occupé par une colonie de pêcheurs nommée la Galetta. Un sentier étroit conduit de là autour du reste de la montagne jusqu'à la porte septentrionale de la ville; le voyageur qui s'y promène éprouve un sentiment d'effroi lorsqu'il arrive au point le plus élevé et aperçoit la pente presque perpendiculaire du rocher. De cette montée dangereuse on arrive par un mole pavé le long d'une anse à la porte de la ville.

Le général Donn, gouverneur de la place, nous avait permis de visiter tous les points du rocher et même les fortifications de la place, et s'était efforcé de nous procurer tous les divertissemens que peut offrir une ville maritime aussi isolée. Au bal, le fandango et le boléro des Andalous vint alterner avec les danses du nord. Du reste, le contraste entre le septentrion et le midi frappe ici à chaque pas. Au milieu du mélange des habitans anglais et espagnols, on remarque aussi beaucoup de Gênois et de Calabrais, qui sont principalement pêcheurs et marins. Les Juifs qui parlent généralement l'espagnol sont très nombreux. Le long séjour des Anglais n'a pas

pu encore expulser la langue et les mœurs espagnoles; d'ailleurs l'activité du commerce et la présence de beaucoup d'étrangers donnent à cet entrepôt du négoce de la Méditerranée un caractère qui se ressent de ce mélange. La variété de ce tableau est complétée par les Levantins et les Africains du nord; il y a surtout beaucoup de Marocains qui vendent dans les rues des fruits et de jolis ouvrages en cuir. L'Européen du nord aux cheveux blonds, et l'Européen du sud au teint olivâtre se distinguent par les traits du visage et par la structure physique de ces étrangers d'origine orientale. La physionomie des Marocains et des autres Africains annonce de la fermeté et de la prudence, sans aucun indice de cette astuce dont on accuse ordinairement les hommes de race semitique, et on y reconnaît aussi de la franchise, de l'affabilité et de la quiétude. Un front haut, un visage ovale, de grands yeux noirs et pleins de feu, ombragés par des sourcils arqués et touffus, un nez bien fait, alongé, mais pas trop pointu, des lèvres passablement larges se joignant en un angle aigu; des cheveux épais, noirs, lisses; une barbe de même genre, un teint jaune brunâtre, le cou gros, les os compactes, les muscles fermes, la taille au-dessus de la moyenne, caractérisent l'habitant du nord de l'Afrique que l'on aperçoit fréquemment dans les rues de Gibraltar. Parmi les maladies les plus dangereuses qui se manifestent dans cette baie de la Méditerranée très chaude par sa position et

exposée surtout au vent du sud, on compte la fièvre jaune. Peu de temps avant notre arrivée beaucoup de monde avait été enlevé par ce fléau. De même qu'à Cuba, dans le golfe du Mexique, ici, à Cadix, à Barcelone, et dans d'autres lieux maritimes non rafraîchis par un courant d'air libre, cette maladie affreuse se montre quelquefois, et ses progrès y sont favorisés par la chaleur et par les exhalaisons débilitantes de l'eau de mer qui se corrompt.

La montagne de Gibraltar consiste en un calcaire compacte généralement d'un jaune pâle gris et enfumé, souvent traversé par des veines de spath calcaire grisâtre ou brun jaunâtre. Dans quelques fentes isolées le spath calcaire est distinctement feuilleté, et quelquefois cristallisé en tables assez grandes. Ce rocher calcaire est, surtout dans sa partie du nord-ouest, disposé en couches plus à sa surface que dans sa profondeur, et renferme plusieurs cavernes de dimensions différentes; de sorte que, suivant toutes les probabilités, il appartient à la formation jurassique ou caverneuse. Nous n'y avons trouvé qu'une seule coquille maritime, semblable au *buccinum undatum*. La plus grande caverne, nommée par les Espagnols Grata de San Miguel, et par les Anglais St.-George's cave, est presque au milieu de la montagne et à 1100 pieds au-dessus du niveau de la mer, a une belle voûte haute de 60 pieds et profonde de 200; elle est ornée de beaucoup de stalactites et soutenue par des piliers gigantesques et

semblables à l'albâtre. La roche calcaire est traversée par des débris puissans de belle concrétion calcaire brune, dont on a tiré de grandes pièces pour décorer des cheminées de la maison du gouverneur. La Pocoroca est une autre caverne du même genre, mais moins grande. La disposition à former des stalactites se montre non-seulement dans les gros piliers des cavernes, mais dans l'enveloppe de plusieurs portions de rochers exposés au jour; elles sont couvertes d'une croûte de sédiment jaunâtre et rubané. Au sud de la ville, nous observâmes dans l'argile rouge d'un fossé plusieurs grands morceaux d'amphibole d'un gris enfumé, comme on en voit assez souvent dans le calcaire jurassique.

C'est à la pointe d'Europe et à la partie orientale du rocher, entre les derniers ouvrages de Cave Guard et le port de la Galetta, que se trouve, au-dessus de ce calcaire à caverne, la brèche calcaire à ossemens, si connue et si remarquable; elle couvre cette roche comme un manteau pour la défendre contre la mer, et paraît avoir une inclinaison d'à peu près trente degrés. Dans quelques endroits elle remplit les fentes, les crevasses et les trous de la roche. Le ciment général de cette brèche formée principalement de fragmens de ce calcaire, est une concrétion d'une grande dureté, de couleur brune rougeâtre, et remplie de cellules sans ordre, dont la dimension diffère depuis la grosseur d'une graine de pavot jusqu'à une étendue de plusieurs lignes; quelquefois elle est

en rognons à cassure presque concentrique. Elle renferme des fragmens tantôt arrondis, tantôt encore anguleux d'un calcaire gris enfumé et d'un autre d'un gris clair, dont la plus grande partie de Calpe est composée et contient aussi des rognons de marne calcaire ferrugineuse, d'un brun jaunâtre et à grain fin, et des grains de quartz arrondis de la grosseur d'une lentille. On y rencontre de temps en temps des bandes ondulées et des raies de spath calcaire, et, dans les cellules, des druses de concrétion calcaire blanche. Le mélange est très dur, et ses parties qui souvent sont enveloppées immédiatement d'une écorce de concrétion calcaire épaisse, sont par là agglomérées très solidement, et se détachent avec difficulté. On observe très rarement des ossemens pétrifiés dans cette roche; mais ils sont d'autant plus nombreux dans celle du conglomérat plus moderne qui lui est supposée, qui contient de même de petits grains de quartz arrondis et les autres substances du mélange, mais de plus petites dimension : les fragmens étant depuis la grosseur d'un œuf de poule jusqu'à celle d'un haricot. On y voit aussi une plus grande quantité de calcaire gris clair, et un plus grand nombre de cellules. Après les os fossiles, on y remarque principalement des coquillages dont les analogues terrestres sont encore vivans. Ils sont de la dimension d'une demi-ligne ou d'un demi-pouce, et tantôt entiers, tantôt brisés. L'*Helix algira* y était le plus fréquent et le plus reconnais-

sable; cependant plusieurs petits fragmens de couleur blanche paraissent appartenir à d'autres coquillages, peut-être même à des coquilles maritimes. Les os et les dents des différens animaux sont comme calcinés et mêlés confusément dans la brèche, ils n'offrent pas l'apparence de couche ni la moindre trace d'avoir été roulés dans l'eau; ils sont très rarement entiers, plus souvent fendus et très anguleux, et les parties rapprochées par la nature ne tiennent pas ensemble et ne sont pas dans leur ordre régulier. M. le baron Cuvier, à qui nous devons une description exacte de ces pétrifications, a reconnu que ces ossemens appartenaient à des ruminans et à des rongeurs, et les a rapportés à des antilopes ou à des cerfs, à des lièvres et à des rats de Sibérie (1). Suivant des renseignemens peu croyables, on a trouvé aussi des portions d'un squelette humain parmi les restes de ces animaux (2); mais personne n'est encore parvenu à voir de ces ossemens à Gibraltar, ni à en trouver dans la roche. D'ailleurs G. et J. Hunter

(1) *Rapport sur les brèches osseuses*. Annales du muséum d'histoire naturelle, T. 13, 1809. Le livre de MM. Spix et Martius parut à Munich en 1823; la même année M. le baron Cuvier publia le tome IV de la seconde édition de ses *Recherches sur les ossemens fossiles*. Dans le chap. IV, p. 168 à 174, ce savant auteur donne la description des brèches osseuses de Gibraltar.

(2) Drinkwater. *History of the late siege of Gibraltar*. London 1786, 4° p. 26. Imrie *Transactions of the royal society of Edimburg*. T. IV, 1798.

ont fait voir, d'après des échantillons qui leur avaient été envoyés postérieurement à ces assertions, que ces prétendus ossemens humains appartenaient à des ruminans.

La couche de concrétion décrite plus haut est recouverte d'un calcaire à poudingue plus moderne qui se montre çà et là à la surface du terrain en rochers isolés. Il consiste en pierres calcaires d'un blanc grisâtre et grises, en particules coquillières brisées et calcinées, en débris d'ossemens extrêmement rares, et un ciment plus rougeâtre, grenu et semblable à du mortier; les pierres calcaires sont petites, de la dimension d'une demi ligne à six lignes; les grains de quartz y sont remplacés par des globules de concrétion calcaire blanchâtre semblables à des perles, qui ressemblent aux pierres lenticulaires de Karlsbad. les coquillages calcinés sont ici plus nombreux, et forment comme des couches minces dans la roche; quoique l'on ne puisse pas y découvrir des coquilles entières, elles semblent cependant par leur épaisseur et leur surface large appartenir à l'huître commune; d'autres par leur surface sillonnée et bombée semblent être des bucardes (*cardium*) par conséquent des coquilles maritimes. L'air et l'eau exercent une forte influence sur cette formation tendre, et probablement toujours en état d'accroissement, car on y trouve près de la mer des trous très profonds. Toute cette formation de brèche ne s'élève guères sur la montagne calcaire qu'à quelques centaines de pieds

et dans sa plus grande puissance n'a qu'une cinquantaine de brasses. Les ossemens pétrifiés n'y ont pas encore été trouvés fréquemment. On les rencontre le plus communément dans les rochers de la baie Rosia, et au sud de la maison de campagne du gouverneur, au bord de la mer qui brise ici avec violence contre des rocs hauts de trente à quarante pieds.

Nous avons cru devoir donner cette étendue à la description de la brèche osseuse de Gibraltar, parce qu'une formation semblable dans plusieurs cantons baignés par la Méditerranée et l'Adriatique la rend très intéressante pour la géognosie. Indépendamment de Gibraltar, diverses localités en Corse, à Cette, à Antibes, à Nice (1), à Fastapidama dans l'île de Corfou, à Nona près de Zara et de Ragosnitza en Dalmatie, les îles d'Osero, Cherso, Sausego et autres, dans le golfe de Quarnero offrent la même brèche formée par les débris de la roche calcaire qui fait le tour des côtes de la Méditerranée. L'origine récente de cette formation sera peut-être constatée d'une manière plus certaine, quand des recherches exactes long-temps continuées auront pu montrer qu'il s'y trouve des ossemens humains (2), comme quelques

(1) Faujas de Saint Fond. *Annales du muséum d'histoire naturelle*. T. 10.

(1) James. *History of the Herculean straight*. London 1773. Donati. *Storia del mar Adriatico*. Fortis. *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*. Venezia, 1771, 4°. p. 99.

savans l'ont prétendu, ce qui n'est pas absolument impossible, puisqu'il est prouvé que l'on y a rencontré des produits de l'art, tels que ceux dont Germar fait mention (1). Mais la grande masse de brèche osseuse que Spallanzani décrit comme formant une montagne considérable dans l'île de Cerigo (2), et les fossiles peut-être semblables du Vicentin, de Vérone et de Concud en Aragon, méritent par conséquent d'être examinés avec attention par les naturalistes. Ce qui a surtout de l'importance dans cette formation maritime d'une si grande étendue, est que ces restes d'ossemens appartiennent à des animaux encore existans, la plupart domestiques ou fréquemment employés comme tels, de la classe des herbivores (3) : tandis que les cavernes calcaires de l'intérieur du continent européen n'en contiennent que d'ours et de carnivores renfermés de la même manière.

Les singularités de la montagne de Gibraltar frappent encore plus lorsque l'on examine ce qui l'entoure immédiatement. A peu près à une demi mille au nord-ouest s'élève une autre montagne nommée

(1) *Reise Nach Dalmatien und Ragusa.* Leipzig, 1817, 8.° p. 310, etc. Cet auteur décrit toute la formation de cette brèche calcaire comme un monceau de décombres. Il indique parmi les corps trouvés dans cette masse, un morceau de verre. On y a aussi rencontré des clous de fer.

(2) *Observations physiques sur l'île de Cerigo.*

(3) Germar cite, surtout d'après l'autorité de Chrysogono, la rencontre de cornes.

par les Anglais *the queens of Spains chair* (la chaise de la reine d'Espagne) qui se prolonge à plusieurs lieues du sud au nord. Ses deux flancs qui s'élèvent en pente douce sont couverts tantôt de pâturages verdoyans, tantôt d'une végétation chétive de cistes roses et de bruyères; le dos offre généralement des blocs de rochers nus. La roche est un grès à gros grains, rouge et rouge jaunâtre; en général ses couches ne paraissent pas disposées partout de la même manière : elles sont en petit nombre, et se dirigent du nord-est au sud-ouest, et s'inclinent sous des angles très différens au sud-est. Cette montagne s'abaisse graduellement vers la mer, et finit par être de niveau avec le terrain sablonneux du rivage. La plupart des montagnes qui filent à l'ouest de la Chaise de la reine, paraissent avoir la même inclinaison. Derrière cette dernière s'étend un pays montueux orné de tous les charmes d'une végétation fraîche, et d'une culture active. Sur une hauteur vis à vis du pied occidental de la montagne se trouve la petite ville de San Roque. Des rangées d'agave et des buissons fleuris de laurier-rose parent cette jolie colline dont le sommet est couronné par des fortifications jadis assez importantes. Un rivage sablonneux et bas occupe non-seulement le terrain neutre entre Gibraltar et les lignes espagnoles, qui sont protégées par les forts San-Felipe et Santa-Barbara; mais se prolonge aussi dans tout le circuit de la baie jusqu'à Algésiras ville espagnole située sur la côte occidentale. Ce sable mobile est composé de

particules de quartz, de schiste siliceux, d'une roche jaunâtre de la nature du quartz et de calcaire.

Nous traversâmes ce petit désert de sable en allant de Gibraltar aux lignes espagnoles et à Algésiras. Arrivés aux postes avancés où une faible garnison de troupes de lignes espagnoles est logée dans de petites maisons, et sans aucun abri pour la protéger contre les rayons du soleil, ce qui est un cantonnement très pénible en été sur ces rives sablonneuses, nous obtînmes la permission de parcourir le territoire espagnol pour nos recherches d'histoire naturelle. Sauf quelques petits jardins près des maisons, on n'aperçoit sur cette plage que des plantes isolées propres à ce genre de localités, et qui ne couvrent que bien imparfaitement la nudité de cette portion de terrain que le vent a élevé en dunes. Des lézards, plusieurs espèces de pimélia, de copris et de scarites sont les êtres du règne animal qui habitent principalement ce sol sablonneux. On passe, en longeant la côte, deux ruisseaux insignifians. Près d'Algésiras on entre dans une forêt peu touffue d'arbres résineux peu élevés. La ville est bien bâtie, jolie et dans une situation charmante. A l'ouest s'élèvent des collines à pentes douces, d'une verdure fraîche, et ornées de pins et de lièges épars. De leur sommet on jouit d'une vue délicieuse de la vallée; un haut aquéduc en pierre conduit à travers les prairies l'eau des montagnes à la ville. La baie de Gibraltar, animée par des milliers de navires, se déploie aux yeux

du voyageur, et le gigantesque Calpé borne l'horizon avec ses rochers escarpés. Les coteaux autour d'Algésiras sont du même grès rouge que l'on voit à la Chaise de la reine. Ils sont médiocrement ombragés par le petit chêne (*quercus æsculus*) et le liège, et ornés d'arbrisseaux à fleur, parmi lesquels on remarque le rosage du pont (*rhododendron ponticum*) probablement un reste de la culture d'agrément des Maures; mais on y rencontre aussi des scorpions d'Europe et des mille-pieds d'Amérique.

Quelques historiens placent dans le voisinage d'Algésiras, entre cette ville et la pointe Cabrita située plus au sud, l'emplacement de *Carteia*, nommée ensuite *Heraclea* par les Romains, colonie des Phéniciens florissante et importante par son commerce; cependant Carter prétend avoir trouvé ses ruines sur les rives du Quadaranque (1).

Au sud-ouest d'Algésiras se trouve Tarifa, le point le plus méridional de l'Andalousie et de tout le continent européen. Pour y aller on traverse des prairies et des coteaux de grès faiblement boisés. Ce chemin est très varié; la ville est petite, généralement bâtie à l'antique, et a encore des fortifications du temps des Maures; mais qui sont bien moins importantes que lorsque les Sarrasins firent de ce lieu le point principal de leurs communications avec l'Afrique. La physionomie des habitans de Tarifa semble

(1) *A journey from Gibraltar, to Malaga* by Françis Carter London, 1780, 2 vol. 8º avec figures. T. 1, p. 95.

indiquer ces relations ; leur teint et les traits de leur visage les rapprochent plus des Arabes que des autres Andalous. On vante surtout la beauté des femmes de cette ville ; elles savent rehausser la grace de leur taille par leur vêtement de soie noire, et la vivacité de leurs yeux en n'en laissant apercevoir qu'un, et en cachant l'autre avec le voile qui enveloppe leur figure. Les Romains avaient reconnu l'importance de cette place, en peuplant avec des colons d'origine phénicienne de *Tingis* (Tanger), la ville qu'ils nommèrent *Julia Joza* ou *Traducta*. Aujourd'hui Tarifa est mal peuplé et sans industrie ; il n'est intéressant que par sa position sur le détroit, dont il est éloigné de près d'un quart de lieue, et dont des dunes et des bancs de sable le séparent.

De la tour de la ville on aperçoit la côte d'Afrique située vis-à-vis. Alcazar el Ceguer, port important sous les Maures, mais aujourd'hui abandonné, n'est qu'à trois milles de Tarifa ; le détroit ne s'élargit qu'à l'ouest et à l'est. La colonne méridionale d'Hercule *mons Abyla* (*Cynegetica* de quelques auteurs anciens), ou le mont des singes au pied duquel Ceuta est situé, s'élève presqu'en face de Gibraltar ; à l'ouest on aperçoit la chaîne de montagnes qui se prolonge derrière Tanger et se termine au cap Espartel. Ici on observe distinctement dans le détroit le courant qui porte constamment les eaux de l'Océan dans le bassin de la Méditerranée : ce qui donna lieu à la célèbre théorie de Halley sur l'évaporation plus considérable des eaux

de cette dernière. Ce courant parcourt quatre à cinq milles marins à l'heure, et est si fort que surtout les grands navires ne peuvent sortir du détroit qu'avec des vents frais de l'est; voilà pourquoi ils restent long-temps mouillés dans le port de Gibraltar; tandis que les bâtimens venant de l'Atlantique entrent dans le détroit même de vent contraire. Dans la Méditerranée, on ressent le courant jusqu'à la côte de Malaga, éloigné de vingt milles marins, et selon d'autres jusqu'au cap de Gata, qui est à 70 milles marins de Gibraltar. Rennel remarque que toute la surface de l'Océan du 45me au 30me paralèlle nord, et à une distance de 130 milles, à l'ouest des côtes d'Europe et d'Afrique, se porte vers les colonnes d'Hercule, et entre le cap Saint-Vincent et le cap Cantin s'avance comme dans un entonnoir dont l'embouchure est le détroit de Gibraltar (1). Ce mouvement des eaux tient à celui qui le long des côtes occidentales d'Espagne et de Portugal se dirige au sud, que l'on observe jusqu'au-delà de Madère, et qui écarte de leur route en les portant trop au sud-est, les navires allant à Madère et aux Canaries. Indépendamment du courant de l'Océan à l'est dans le détroit, on a reconnu à une certaine profondeur un contre-courant de la Méditerranée de l'est à l'ouest. L'opinion relative à ce contre-courant inférieur a été confirmée par l'apparition à l'ouest du détroit d'un navire qui y avait

(1) *Edinburgh. Philosophical journal*, 1821. T. IV, p. 241.

été englouti, et par d'autres faits du même genre (1). D'ailleurs on pourrait alléguer comme cause principale de ce contre-courant la pesanteur spécifique plus grande de l'eau de la Méditerranée. Toutes les relations de voyage s'accordent à reconnaître cette différence de pesanteur, et nos observations l'ont constatée; nous avons trouvé que celle de la Méditerranée était de 1,03384 et celle de l'Océan, près du détroit de 1,02944 (2). A la vérité les recherches de

(1) Drinkwater. *History of the late siege of Gibraltar*. Waiz. *In Svenska Afhandlingar*. 1757. Marcet. *Philosophical transactions*. 1819. Patton *in Edinburgh philosophical journal* l. c. p. 243. Cette opinion est confirmée par l'existence de deux courans opposés, dans d'autres détroits, tels que celui des Dardanelles, le Sund, etc. Dernièrement M. von Hoff, dans son ouvrage intitulé *Geschichte der naturlichen veraenderungen der Erdoberflaeche* (Histoire des révolutions naturelles de la surface du globe terrestre), Gotha, 1822, 8°, a élevé des doutes, non contre l'existence d'un contre-courant sous-marin, mais contre la supposition qu'il porte l'eau du bassin de la Méditerranée dans l'Océan; car il pense que ce mouvement à l'ouest ne commence que dans le détroit et ne provient, par conséquent, que par des couches inférieures de l'eau de l'Océan, auxquelles une digue qu'il suppose placée dans la profondeur du détroit, ne permet pas d'entrer dans la Méditerranée qui est moins profonde, de sorte qu'après s'être pressées là les unes sur les autres, elles sont forcées de retourner à l'ouest.

(2) L'observation faite par Lalande, dans son *Voyage en Italie*, suivant laquelle l'eau de la mer, sur les côtes de France est plus légère que celle du large, puisqu'elle

Marcet n'ont pas prouvé que l'eau de la mer au fond du détroit fût plus pesante que celle de la surface (1); mais quant à cette différence nous ne pouvons rien dire de positif à cause de la promptitude de notre passage et du manque d'occasion convenable pour puiser l'eau de la mer à une certaine profondeur. Toutefois la certitude de la plus grande pesanteur de l'eau de la Méditerranée pourrait suffire pour expliquer le phénomène, tandis que la réalité des résultats des expériences citées par Marcet, relativement à la difficulté d'obtenir l'eau de la mer à une profondeur désirable, peut être révoquée en doute; mais s'il existe une différence dans la pesanteur spécifique des eaux des deux mers, le contre-courant doit avoir lieu tel qu'on l'admet, puisque lorsque deux fluides de pesanteurs différentes se trouvent en contact, le plus pesant doit naturellement se placer sous le plus léger.

Indépendamment des causes citées, d'autres très importantes peuvent aussi produire le courant du détroit. Le mouvement de rotation de notre planète qui communique à la mer son mouvement général de l'est à l'ouest pourrait bien exercer son effet ici dans la profondeur de la mer. De même, la pression

ne contient que d'un trente-quatrième à un cinquantième de son poids, au lieu d'un vingt-septième à un vingt-deuxième, ne contredit pas cette opinion, parce que l'eau qui coule près de Gibraltar ne peut venir que d'une profondeur considérable, et par conséquent du large.

(1) *Philosophical transactions*, l. c.

qu'exercent sur la masse de ses eaux les fleuves nombreux et en partie considérables qui se jettent dans la Méditerranée, et la mer Noire qui y arrive de l'est peuvent aussi contribuer à produire le courant inférieur de l'est à l'ouest. Cette pression ne peut s'exercer qu'à l'issue unique et proportionnellement très étroite de la Méditerranée, et surmonte ici aisément la contrepression de l'Océan dont la force est rompue sur les côtes des deux continens qui le bornent. Enfin, en réfléchissant aux causes de ce mouvement des eaux, il ne faut pas oublier la possibilité d'une digue naturelle restée là lorsque les deux mers furent réunies par la rupture de la langue de terre qui les séparait, et qui encore aujourd'hui détermine la direction de la marche des eaux dans quelques endroits. Les courans latéraux à la surface du détroit qui portent à l'ouest, qui sont peu considérables, et que Tofino et d'autres avant lui avaient observés, doivent peut-être être considérés comme un effet accessoire des principaux courans. On en observe de semblables le long des grands fleuves, et comme ils se manifestent aux zysigies, on peut les considérer, en partie, comme produits par l'action de la lune.

Les pêcheurs espagnols sont généralement d'opinion que le détroit s'élargit peu à peu, et, à cet égard, ils sont parfaitement d'accord avec les documens historiques relatifs à ce bras de mer (1). Cet

(1) Scylax de Cariande dit que la largeur de ce détroit

agrandissement du détroit pourrait être rapproché de la diminution de la surface du bassin de la Méditerranée; en effet, on peut citer à l'appui de ce phénomène plus de témoignages historiques et physiques qu'en faveur du phénomène contraire qui peut-être dépend davantage de circonstances locales, et qui est l'accroissement de cette mer par l'anéantissement de terrains qu'elle a engloutis dans différens endroits. L'ensablement de plusieurs ports, l'apparition de terrains considérables le long des côtes, et la réunion au continent d'îles et de rochers auparavant entourés entièrement par la mer, même dans des endroits ou des fleuves, par exemple le Nil, ne pouvaient rien apporter, s'observent en différens points du rivage (1). La mer Noire et la mer Caspienne offrent des phénomènes semblables; en effet, sur leurs bords, de très grands espaces sont peu à peu mis à sec. Il

égale celle du Bosphore de Thrace; par conséquent il ne l'estime qu'à un quart de mille géographique. Les évaluations de cette largeur augmentent à mesure qu'elles se rapprochent de notre temps. Ainsi des géographes postérieurs à Scylax l'estiment à trois milles (3/5 de mille géographique) plus tard encore à cinq milles (1 mille géographique); Strabon la porte à soixante stades (1 1/2 m. g.) Pline à sept milles (près de 1 2/5 m. g.). Aujourd'hui, à l'endroit le plus étroit, on compte près de deux milles géographiques d'une rive à l'autre. Voy. M. de Hoff. l. c. p. 150.

(1) Ces faits ont été réunis avec beaucoup de soin par M. de Hoff, dans son ouvrage cité plus haut.

est donc vraisemblable que ces grandes mers intérieures commençaient à perdre de leur profondeur, lorsqu'elles communiquèrent avec l'Océan. Mais l'hypothèse suivant laquelle le grand bassin formé autrefois par la mer Noire, la mer d'Azov, et peut-être aussi par la mer Caspienne, s'épancha à l'ouest, dans la Méditerranée, après la rupture de la digue du Bosphore, et en même temps s'abaissa à l'est depuis la pente des steppes du Caucase, au niveau actuel de la mer Caspienne, pourrait bien être rapprochée de l'ouverture du détroit de Gibraltar; du moins on ne peut pas alléguer autant de causes physiques pour croire que ce canal a été ouvert par l'irruption de l'Océan. Il faut laisser à des recherches ultérieures à déterminer si l'on observe des modifications semblables à celles de la Méditerranée dans d'autres grands golfes, par exemple dans celui du Mexique qui, comme on le sait, a de nombreux rapports avec elle.

Les roches du voisinage de Tarifa sont de même nature que celles de Gibraltar; cependant le calcaire y est en couches minces, ce qui rend les plaques qu'il offre propres aux usages économiques. Un grès bleuâtre, schisteux, à grains plus fins que celui de Saint-Roch, est superposé au calcaire. Sur la pointe la plus méridionale du continent, qui du port se dirige vers une petite île rocailleuse où l'on a bâti une tour, on observe un conglomérat massif de cailloux calcaires et de restes d'animaux marins

existans encore aujourd'hui, tels que becardes, moules et coquilles de Saint-Jacques, qui sont quelquefois entassées en couches épaisses et liées seulement par quelques masses calcaires intermédiaires. On aperçoit aussi des alcyonées, des sertulaires, des éponges, des madrépores pétrifiés dans cette production alluviale de la mer qui porte des traces incontestables d'une origine très récente. Cette formation semble s'accroître continuellement, puisque la mer lui apporte journellement une quantité suffisante d'animaux morts et de matière calcaire pour former le ciment.

Parmi les plantes du rocher de Gibraltar, on remarque le palmite (*chamærops humilis*), dont le fruit est mangé avec avidité par les singes qui vivent sur le sommet de la montagne.

(Extrait de *Reise in Brasilien*. Munich, 1823.— T. 1, p. 38, etc.)

DESCRIPTION

DE LA PROVINCE DE RIO-JANEIRO.

(SUITE.)

Environs de Rio.

Les environs de Rio présentent les tableaux les plus séduisans, surtout autour du Lagoa do Freitas, où il y a beaucoup de maisons de campagne; vers le nord, au pied du Corcovado, est une vallée charmante, et sur la pente de la chaîne des hauteurs qui s'étendent au sud-ouest de la ville, M. de Langsdorff, consul général de Russie, avait là une petite habitation dont la vue enchanteresse dominait la ville et une partie de la baie. « Rien, dit le Dr Spix, ne peut être comparé à l'agrément de cette retraite lorsque la chaleur brûlante du jour a disparu et que de douces brises apportant avec elles les émanations parfumées des plantes et des arbres qui couronnent les hauteurs voisines, viennent rafraîchir l'air embrasé : cette jouissance continue à s'accroître à mesure que la nuit étend son voile sur la terre et sur les flots lumineux de l'Océan, ainsi que sur la ville dont le bruit sourd, fruit de l'activité, a fait insen-

siblement placé au silence le plus profond. Celui qui n'a pas joui personnellement du calme délicieux d'une nuit embellie par le doux éclat de la lune dans ces heureuses latitudes, ne peut se faire une idée, même avec les descriptions les plus fidèles, des sensations enivrantes que les beautés admirables de la nature excitent dans l'ame du spectateur. Une vapeur transparente est suspendue sur la campagne; la lune brille au milieu de nuages presque immobiles et pittoresquement groupés. Les formes extérieures des objets qu'elle éclaire sont bien arrêtées, tandis qu'une obscurité magique semble dérober à la vue celles qu'elle laisse dans l'ombre. A peine le souffle le plus léger agite-t-il l'air, et l'humble sensitive qui a replié ses feuilles au moment du sommeil reste sans mouvement auprès des masses noirâtres et majestueuses du jamrosier aërien, du manguier et jaquier; ou si tout à coup le vent s'élève, on entend le faible cliquetis des feuilles dures et épaisses de l'acajou (anacardium occidentale). Le grumijana et le pitanga (deux espèces de myrtes brésiliens) versent autour d'eux une pluie de fleurs odorantes et blanches comme la neige, et les têtes superbes du palmier se balancent lentement sur les toits silencieux qu'ils ombragent comme un symbole de calme et de paix. Le chant aigu de la cigale et de la sauterelle, le coassement de la grenouille forment un bourdonnement continuel qui, par sa monotonie, invite à une douce mélancolie; l'agréable murmure du ruisseau

qui descend de la montagne se mêle au cri du macu (perdix guyanensis) qui, d'une voix presque humaine, semble, à une certaine distance, implorer du secours. A chaque instant une vapeur embaumée remplit l'air et plonge les sens dans une sorte d'ivresse. Les berceaux de *paullinia*, les bosquets d'orangers, les touffes épaisses de l'*eupatoria* et les grappes fleuries du palmier réunissent leurs parfums, et tandis que les productions végétales éclairées par des milliers d'insectes lumineux, comme autant de petits phares mobiles, donnent à la nuit un charme inexprimable par leurs voluptueuses émanations, l'ame dans une contemplation silencieuse devant tous les feux célestes qui brillent au firmament, se sent élevée aux pensées les plus sublimes. Au milieu du ravissement que font naître de telles sensations un Européen récemment arrivé reporte encore avec attendrissement ses souvenirs vers les lieux qui l'ont vu naître jusqu'à ce qu'il ait trouvé une seconde patrie au milieu du spectacle pompeux qu'offrent les tropiques. »

Tel est le charme d'une nuit dans les contrées tropicales où la nature tient en réserve pour le temps du repos une partie de ses parfums et de ses merveilles. Le lecteur nous saura gré de joindre à cette description celle d'une excursion faite pendant le jour. « Nous traversâmes la principale rue du quartier Mato-Porcos qui conduit aux maisons royales de S. Christovâo et S. Cruz, et nous gravîmes les premières

hauteurs du Corcovado à peu de distance d'une jolie maison de campagne appartenant à l'évêque de Rio. A peine étions-nous hors du tumulte de la ville, et déja, comme par enchantement, nous nous arrêtâmes au milieu d'une végétation magnifique et toute nouvelle pour nous. Nos regards se fixaient tour à tour tantôt sur de brillans papillons et des oiseaux du plus charmant plumage, tantôt sur des insectes de formes singulières et les nids des guêpes et des termites (1) suspendus aux arbres, tantôt sur les belles plantes que nous rencontrions dans la vallée et sur la pente des collines. Entourés du superbe cafrier, du cecropia aux larges feuilles, du myrte à la tête arrondie, du bignonia couvert de ses belles fleurs, des touffes grimpantes du paullinia chéri des abeilles, des longues tiges et des rameaux étendus de la grenadille, des fleurs naissantes de la riche coronille, au-dessus desquels s'élançait le palmier macaubu, une douce illusion nous transportait au jardin des Hespérides. Après avoir traversé plusieurs ruisseaux qui servent à l'arrosage et gravi des collines couvertes d'un jeune taillis, nous parvînmes enfin à une terrasse le long de laquelle coule une source qu'on a dirigée vers la ville. De cette position on découvre la baie parsemée d'îles verdoyantes, le port hérissé de mâts et couvert de pavillons divers flottant au gré des vents, la ville qui s'étend au pied de ces hauteurs avec ses maisons éblouissantes

(1) Ou termés, espèce de fourmi.

de blancheur et ses clochers éclairés par le soleil.

« L'aspect magique d'une grande cité européenne au milieu de tout le luxe de végétation de l'Amérique méridionale nous enchaîna long-temps à la même place. Nous suivîmes ensuite le chemin qui serpente le long de l'aqueduc. La rigole est construite en grande partie en blocs de granit, et la voûte qui la recouvre, et dans laquelle les naturalistes trouvent les phalanges les plus rares et les plus singuliers, est en briques. Entre les hauteurs boisées tantôt on traverse des terrains ouverts où une clarté vive se réfléchit sur un sol couvert de fleurs ou sur les feuilles brillantes des arbres voisins, tantôt on pénètre sous des berceaux de verdure sombres et frais. Ici l'on voit des touffes et des guirlandes de paullinia, de securidaca, de mikania, de grenadilles chargés d'une multitude de fleurs et s'entrelaçant autour du micocoulier, des rhexia et des melastoma, du bauhinia, du myrte et de l'élégant mimosa; là des morelles, les sebastiana, l'eupatoria, le croton, l'ægiphile touffues et une quantité innombrable d'autres plantes forment des bocages impénétrables au milieu desquelles s'élèvent les branches immenses du fromager (*bombax*), le cécropia à feuilles argentées, le bresillet épineux, le lecythis dont le fruit a la forme d'une marmite, et les tiges élancées du chou-palmiste et d'une foule d'autres arbres antiques souverains de ces belles forêts, et qui n'ont point encore de nom. L'aspect majestueux, le calme,

le silence de ces bois interrompus seulement par le bourdonnement du colibri aux couleurs variées, et d'autres oiseaux et insectes inconnus qui voltigent de fleur en fleur, font une vive impression sur l'observateur doué de quelque sensibilité, et la nouveauté des sensations qu'il éprouve semble l'appeler à une vie nouvelle.

« Les eaux que l'aqueduc conduit à la ville tombent en cascades sur un roc de granit. Le begonia à feuilles irrégulières, le costus grêle et svelte, l'héliconia dont les tiges à fleurs rouges jettent un vif éclat, un gazon épais, des bruyères vigoureuses, des buissons suspendus de vernonia, de myrtes, de melastomes fléchissant sous le poids de leurs fleurs ornent et rafraîchissent le terrain qui l'entoure. Des papillons de diverses grandeurs se jouent au-dessus de l'onde écumante et des oiseaux du plus brillant plumage semblent, le matin et le soir, par leurs chants variés, vouloir lutter contre le bruit des eaux. Cette fontaine s'appelle *Caryoca* (1), et les naturels de la province prennent, d'après elle, le nom de Caryocas dont ils se glorifient et auquel les habitans des autres provinces ajoutent une acception satyrique. Les ingénieux poètes de Rio-Janeiro, inspirés par les beautés de cette source bienfaisante, se sont évertués à célébrer par leurs chants la naïade

(1) Caryoca, proprement caryb-oca, signifie dans la langue des naturels, maison des blancs; littéralement maison de pierre.

qui comble de ses dons la cité où ils ont reçu le jour (1).

« A partir de la cascade, le chemin s'éloigne de l'aqueduc et conduit au-delà d'une hauteur couverte d'arbustes et de broussailles, et, par un sentier étroit, roide et coupé de plusieurs ruisseaux, à la forêt qui couronne l'arête du Corcovado; la végétation y est extrêmement vigoureuse, mais à mesure que nous montions les arbres de la grande espèce devenaient plus rares, les fougères et les bambous plus communs; nous vîmes entre autres une superbe fougère qui avait quinze pieds de haut. Après avoir traversé des buissons épais, on atteint le sommet verdoyant de la montagne où des arbustes isolés, parmi lesquels on trouve de magnifiques vellosia arborescens, offrent une végétation qui a beaucoup de ressemblance avec celle des hautes plaines (campos) de la province de Minas. De ce point la vue s'étend au-delà des forêts, des hauteurs, des vallées et de la ville jusqu'à la mer dont l'immensité va se perdre au loin. Du côté du midi la montagne est fendue, la vue plonge sur la baie bleuâtre de Bota-Fogo, et au-delà les masses hardies de la montagne de Sugar-Loaf (Pain-de-Sucre) bornent l'horizon. A cette élévation qui est d'environ deux mille pieds, la différence de température est déja si sensible qu'on se croirait transporté dans une zône plus froide. Les

(1) A peu de distance de la source, la vallée descend de Laranjeiras vers le faubourg de Catete.

eaux qui descendent du sommet du Corcovado sont de quelques degrés plus froides que celle de l'aqueduc, et, à l'approche du coucher du soleil, la tête de ce mont est enveloppée dans des vapeurs qui s'abaissent peu à peu dans la vallée.

« Nous fîmes une autre course fort intéressante à un endroit appelé Tijuca, à un mille de la ville, et qui était autrefois très fréquenté par ses habitans. La route est sur une hauteur au-delà de la maison royale de S. Christovâo, bâtie depuis l'arrivée du roi, et dont des travaux bien entendus ont fait une retraite charmante; elle court entre des haies vigoureuses de cactus, de lantana, de bougainvillæa, de cordia, de tournefortia et de mimosa *lebbeck* au-dessus desquels s'élève la tige de l'agave chargée de ses superbes fleurs. Le terrain est parfaitement uni jusqu'au pied de la montagne, à l'exception d'un rocher de forme conique et pittoresque, isolé et tapissé de verdure qui, à peu de distance de l'habitation royale, domine les jardins et les plantations qui l'entourent. A l'ouest de la route, un aqueduc nouvellement construit conduit les eaux d'un ruisseau des hauteurs voisines à la ville. Citadins et paysans, à pied, à cheval, et quelquefois deux personnes sur la même monture, animent cette route où les riches vont se promener en voiture jusqu'à S. Christovâo seulement. On voit avec plaisir dans ce lieu de délices des traces de l'industrie européenne, des terres bien cultivées, de jolies maisons de campagne. Après avoir

gravi la pente verdoyante de la montagne, au milieu de nombreuses habitations champêtres, et le long d'un ruisseau qui fait mouvoir plusieurs moulins, nous en atteignîmes enfin le sommet, et nous fûmes dédommagés des fatigues du voyage par un beau point de vue qui domine le faubourg de S. Christovão. » . . . .

Surpris par la nuit, les voyageurs trouvèrent un asile dans la chaumière d'un Français qui ne put leur offrir pour leur souper que des pommes de terre cuites sous la cendre et un banc de bois pour se reposer. A la pointe du jour ils se remirent en route et arrivèrent au lever du soleil sur le penchant d'un rocher d'où un ruisseau limpide, qui d'une hauteur de cent pieds, tombait en pluie de perles dans la vallée leur rappela les cascades de Naples et de Tivoli, « ornemens d'un paysage semblable, mais moins riche et moins magnifique. » En continuant leur marche de l'autre côté de la montagne, ils descendirent par des hauteurs boisées dans une vallée profonde et parvinrent au pied du Gavia, roc granitique d'un aspect pittoresque qui s'élève près de la rive orientale du lac Camorin ; ses bois sombres et ses noirs rochers qui se réfléchissent dans le miroir d'une onde tranquille, leur rappelaient les lacs solitaires de la Suisse et de la principauté de Saltzbourg. Le Camorin, appelé aussi Jacarépagua, se réunit, vers le sud, à la mer où il porte le tribut d'un grand nombre de ruisseaux qui augmentent le volume de

ses eaux saumâtres. On ne voit çà et là sur ses bords que quelques misérables huttes appartenant à des pêcheurs de race mêlée; le poisson y est dans une telle abondance que les habitans de ce canton ne pensent pas à défricher le terrain fertile des forêts voisines; ils récoltent à peine assez de maïs pour leur subsistance, mais ils cultivent une grande quantité de patates, de melons d'eau et de cannes à sucre dont ils se contentent de sucer le jus. Leur teint blême, leur air débile et maladif sont la conséquence d'une telle nourriture dans un pays sujet à des exhalaisons fâcheuses.

Aux environs du lac de Freitas (1) sont placés la manufacture royale de poudre et le jardin botanique où l'on s'occupait de la culture du thé de Chine. En 1817, il y en avait, dit le docteur Spix, 6,000 pieds placés régulièrement à trois pieds de distance; le

(1) La route qui y conduit passe sur le *Beira da Lapa*, espèce de terrasse liée à la ville et construite depuis environ 70 ans sur le haut d'un rocher qui, dans la partie où il se prolonge dans la mer, formait une des principales défenses des naturels contre les Portugais. Elle court ensuite le long de la rive septentrionale de la baie de Bota-fogo, bassin circulaire d'environ un mille et demi de diamètre. Plusieurs chemins dont un se dirige vers le lac de Freitas partent de l'extrémité septentrionale de cette baie. Tout le pays aux environs de ce lac, ainsi que les faubourgs de Bota-fogo et de Catete, passent pour être très sains, aussi sont-ils préférés par les habitans riches de Rio qui y ont bâti leurs *chacras* (maisons de campagne).

climat paraissait favorable à cette plante que l'on cultive, et dont on cueille et on sèche les feuilles en suivant absolument la même méthode qu'à la Chine. Le gouvernement portugais avait déja fixé son attention sur cet objet d'un intérêt immense, et le comte de Linhares, quand il fut appelé au ministère, attira au Brésil plusieurs centaines de colons chinois pour diriger cette culture. « Ces Chinois n'étaient point des habitans des côtes qui quittent leur patrie à cause de leur pauvreté et vont chercher du travail à Java et dans les îles voisines, comme les Galiciens en Espagne et en Portugal; mais ils avaient été choisis dans la population de l'intérieur des terres et parmi les cultivateurs les plus habiles de ce végétal précieux. Cependant la plupart d'entre eux n'étaient pas logés auprès du jardin botanique, mais dans le voisinage de la maison royale de Santa-Cruz; quelques-uns seulement étaient chargés, sous la direction du colonel Abreu, du soin des plants, de la cueillette et de la conservation des feuilles. Cette cueillette se fait trois fois par an; les feuilles sont exposées à une chaleur douce sur des fourneaux d'argile où elles sèchent et se contractent. Leur saveur était âpre et forte, et bien loin d'avoir ce parfum délicat des bonnes espèces de thé de la Chine; mais cette amertume est due sans doute à la transplantation très récente dans un climat nouveau (1), et s'affai-

(1) Un manuscrit curieux trouvé à la date de 1578, cité par M. Southey, porte qu'aux environs de Bahia on

blira probablement peu à peu pour disparaître ensuite entièrement.

La ferme royale de Santa-Cruz qui est à 50 milles de Rio était autrefois un couvent de jésuites. M. Mawe qui, pendant son séjour au Brésil, visita ce domaine, d'après l'invitation du régent, nous en a donné une fidèle description. La maison principale n'est ni grande ni belle; elle forme un carré avec une cour au milieu et des galeries latérales au rez-de-chaussée et au premier étage, et contient trente-six chambres qui, originairement destinées à des religieux, sont petites et peu commodes. « En avant de la façade de la maison, du côté du sud, dit M. Mawe, s'étend une des plus belles plaines du monde, de deux lieues carrées, baignée par deux rivières navigables pour de petits bâtimens, et bornée par de superbes forêts et des montagnes d'un aspect pittoresque : elle est couverte de la plus riche pâture et nourrit sept à huit mille têtes de bétail; son terrain bas et marécageux en grande partie pourrait être facilement desséché au moyen de tranchées et rendu à la culture. Le parc occupe cent milles carrés, et, à

avait trouvé un arbre à thé sauvage de la même qualité que celui de la Chine. M. Koster en citant ce fait ajoute qu'un prêtre qui avait la réputation d'être un habile botaniste croyait avoir trouvé cette plante sur le territoire d'Olinda, mais qu'il craignit ensuite de s'être trompé; ainsi on peut en conclure qu'il est douteux que le thé soit une production indigène du Brésil.

raison de sa proximité de la capitale avec laquelle il communique facilement par terre et par eau, ce canton peut devenir un des plus productifs et des plus peuplés du Brésil; mais, dans l'état actuel des choses, sa détérioration est progressive. Sous des prétextes dictés par la cupidité et la mauvaise foi, on a déja vendu plusieurs portions de terres d'une lieue carrée, et deux entre autres d'une demi-lieue carrée, les meilleures de la propriété. Si l'on n'y met ordre, le reste deviendra bientôt la proie d'hommes avides qui déprécient sa valeur.

« On compte environ quinze cents nègres sur cet établissement; ils sont, en général, dociles, d'un naturel doux, et ne manquent pas d'intelligence. On prend grand soin de leur instruction; on leur enseigne les principes de la religion chrétienne, et tous les jours, matin et soir, avant et après leur travail, on leur lit tout haut des prières. Une portion de terrain est assignée à chacun d'eux, et deux jours dans la semaine, non compris les jours de fêtes, ils peuvent la cultiver pour leur propre compte; le reste de leur temps est employé au service du prince; mais le système d'administration est si mauvais, qu'ils sont mal nourris, presque nus et misérablement logés; leur gain ne se monte pas à deux sous par jour. A l'arrivée du régent on aurait pu facilement porter la hache de la réforme dans cet établissement, mais cela est plus difficile aujourd'hui, les abus ayant été en quelque sorte sanctionnés par l'indifférence de

ceux qui avaient intérêt à les faire disparaître. Dans toute l'étendue de cette grande exploitation, à peine trouve-t-on une seule clôture; les terres en culture sont remplies de mauvaises herbes, les plantations de café ressemblent presqu'à un bois taillis dans lequel les arbustes sauvages s'élèvent plus haut que les cafiers. On n'a aucun soin du bétail, et parmi tous les élèves il n'y a pas un seul cheval qui puisse servir de monture, même à un mendiant. Tel est l'état dans lequel je trouvai une propriété immense où l'on pouvait facilement introduire des améliorations qui, par l'influence d'un grand exemple, apporteraient un changement total dans le système agricole du Brésil. »

Le régent qui désirait retenir M. Mawe à son service, lui offrit la direction de cet établissement à des conditions avantageuses, mais ce voyageur avait d'autres objets en vue et ne put accepter. Le docteur Spix qui le visita neuf ans après le trouva dans le même état. « On n'y est pas encore parvenu, dit-il, à avoir une laiterie comme en Europe, et le roi, qui est propriétaire des plus belles vaches du monde, est obligé de se contenter d'un beurre salé d'Irlande qui a fait une traversée de plusieurs mois par mer. » Santa-Cruz qui, depuis quelque temps, a obtenu le titre et les priviléges d'une ville, est situé sur une éminence unie et sablonneuse, environnée d'une plaine marécageuse; et, à l'exception de la maison royale, on n'y voit que de misérables huttes en terre qui con-

tiennent plusieurs centaines d'habitans. Quelques colons chinois, faible débris de l'importation du comte de Linhares, ont entouré leurs cabanes qui sont basses et fort propres dans l'intérieur, de cafiers et de jasmins, leur fleur favorite. Le jardin botanique ou la pépinière ressemblait presqu'à un lieu sauvage, et le jardin potager n'était pas dans un meilleur état. Les maladies et le chagrin ont emporté la plus grande partie des Chinois, et les autres, mécontens de leur situation, se sont dispersés.

M[rs] Graham qui vit Santa-Cruz en 1823, y trouva quelques améliorations, mais les Chinois avaient disparu. Les jardins à thé qui occupaient plusieurs acres de terre sur une hauteur rocailleuse, avaient été ornés par le souverain du Brésil de portiques et de pavillons d'été à la chinoise, pour rappeler leur première destination. « Ces légères constructions, dit l'aimable voyageuse, répandues au milieu des bosquets d'arbustes à thé dont la fleur ressemble à celle du myrte, font un effet charmant. Les allées sont bordées des deux côtés d'orangers et de rosiers, et les haies formées d'une belle espèce de mimosa, ensorte que la *Chine* de Santa-Cruz est réellement une promenade délicieuse. L'empereur qui s'est enfin aperçu qu'il était plus avantageux de vendre du café et d'acheter du thé que de le faire croître à grands frais en a abandonné la culture. » Cependant les plants sont loin de dépérir, et, dans leur état sauvage,

ils l'emportent en beauté sur l'élégant arbuste chinois.

L'établissement de Santa-Cruz (1) qui a sept milles de longueur s'étend sur un terrain agréablement varié, arrosé par le Rio Guandu (grande eau) et le Rio Itaguahy (eau jaune). Le dernier donne son nom au petit village indien (*Aldée*) de S. François-Xavier de Itaguahy, fondé par les jésuites, peu de temps avant leur expulsion, dans une heureuse posi-

(1) La route de Santa-Cruz traverse une petite hauteur à la gauche de S. Cristovão et entre ensuite dans une grande plaine; elle se divise à Venda Grande à sept milles de Rio; le chemin à droite conduit dans le Minas Geraes et l'autre à S. Paul, vers le sud-ouest; c'est ce dernier qui mène à Santa-Cruz; il serpente aux pieds de collines boisées jusqu'à ce qu'il ait atteint une autre plaine de quatre milles de long appelée la Campinha, dont le sol est de sable humide produit d'une décomposition granitique, et qui probablement a été autrefois couvert par la mer. La Venda de Campinha est à dix-huit milles de Rio; c'est la première station en partant de cette ville. Une lieue au-delà on trouve l'*Engenho* (fabrique de sucre) *dos affonsos*, propriété très considérable, mais dont une partie seulement est défrichée; à quelques milles plus loin on arrive à l'église nouvelle de S. Antonio de Lameron, qui domine un joli village et une belle campagne, et ensuite à l'*Engenho* de Mata Patiencia qui possède une machine à vapeur de la force de huit chevaux, une des premières, et peut-être la première qui ait été transportée au Brésil; elle sert à la sucrerie et met aussi plusieurs scieries en mouvement. De Mata Patiencia à Santa-Cruz il n'y a que deux ou trois heures de chemin.

tion sur le sommet d'une colline, à l'extrémité de la plaine. Au pied de la hauteur est une usine mise en mouvement par l'Itaguay. M[rs] Graham entra dans plusieurs huttes où à peine on peut trouver un abri contre les intempéries de la saison, et où elle ne vit presque d'autres meubles que des hamacs et quelques ustensiles de cuisine. Il y avait à peu près partout un billot ou un tabouret grossier qui servait de siège aux étrangers, les habitans ayant l'habitude de s'accroupir sur la terre qui est toujours propre et bien balayée. La population paraissait diminuer; plusieurs de ces Indiens à demi-civilisés étant retournés à leur vie sauvage depuis le départ des jésuites. Le Guandu a sa source dans la montagne de Marapica, et, après avoir reçu le Tingui, il passe à l'Engenho de Palmares où est un lieu d'embarcation au moyen duquel le produit des terres environnantes est transporté à Sepetiva, petit port dans la baie d'Angra dos Reys, à sept milles environ de Santa-Cruz, et d'où l'on se rend à Rio en vingt-quatre heures. En 1810 il avait été question de réunir le Guandu à l'Itaipu par un petit canal qui aurait établi une communication directe, par eau, de Santa-Cruz à Rio, mais ce projet a été abandonné (1).

Mais revenons à Rio. La résidence royale de S.-

(1) L'embouchure de l'Itaquahy est à environ deux milles vers l'ouest, au-delà de celle du Guanda, et M. Luccock prétend que du temps des jésuites ces deux rivières étaient réunies par un canal.

Cristovâo (anciennement appelé la *Quinta* de Boavista) est située sur une hauteur presqu'entièrement environnée par des montagnes fort élevées et d'un aspect pittoresque; elle jouit d'une belle vue, quoiqu'à une distance un peu éloignée, sur la baie et la ville de Rio, les montagnes au nord et la plaine de Mato-Porcos. Un négociant la faisait construire lorsque le prince régent arriva de Lisbonne comme un exilé, et il l'offrit à son souverain (1). « Le palais, dit M. Henderson, est d'une grande simplicité, à un seul étage, sans le moindre ornement d'architecture, et n'est remarquable que par la beauté de sa situation. De loin on pourrait le prendre pour une fabrique à cause du grand nombre de ses fenêtres; surtout la nuit, lorsqu'elles sont éclairées. »

M. Luccock en parle comme d'une habitation petite, mesquine et de mauvais goût, mais ayant le grand avantage d'avoir des varandas et des colonnades sur trois côtés avec des fenêtres garnies de vitres qui peuvent s'ouvrir et se fermer à volonté. Depuis que ces voyageurs ont quitté le Brésil, il a été fait beaucoup d'additions et d'améliorations au palais de S. Cristovâo, sous la direction de M. Johnson que le duc de Northumberland avait amené avec lui au Brésil. Toute la partie extérieure a été refaite d'après un plan uniforme, dans le style moresque, et

(1) Selon M. Luccock, Mrs Graham prétend que S. Cristovâo dépendait autrefois d'un couvent, mais il paraît que c'est une erreur.

peinte entièrement en jaune avec des moulures blanches. Derrière est une ferme où Mrs Graham alla en 1823, et qui lui parut bien tenue; « et le hameau des esclaves avec sa petite église me sembla, dit-elle, dans un meilleur état que je n'aurais osé l'espérer. La famille impériale habite actuellement S. Cristovâo, et ne va à la ville que pour affaires ou pour des cérémonies d'apparat. »

Baie de Rio.

Il n'y a pas vingt-cinq ans que toutes les côtes de la baie de Rio Janeiro étaient couvertes de forêts immenses. On n'y voyait, en 1808, que deux bateaux et une douzaine de pirogues; sur la rive opposée à Rio, S. Domingo et Praya Grande n'étaient que de jolis hameaux composés de quelques maisons éparses au milieu des bois. A peine apercevait-on quelques traces de culture. On n'a jamais donné que des descriptions imparfaites de la baie et de ses rives qui n'ont pas moins de 32 lieues de circonférence. On a comparé quelques-unes de ses entrées les plus resserrées à celle de Sydney-Cove dans la Nouvelle-Hollande; et suivant M. Luccock, il existe quelque chose de semblable, mais sur une échelle plus petite, dans l'Asie mineure, à peu de distance de la Crête. » Sans doute il veut parler du golfe de Marmorice. « Rien, dit Mrs Graham, n'est comparable à cette baie, et elle l'emporte à tous égards sur celles de Naples, de Trinquemale, sur le havre de Bombay et

la baie de Forth, qui me paraissaient d'une beauté admirable. » Près de la petite baie de S. Christophe qui est une de celles qu'elle renferme, est le *Sacco*, où l'on a établi, pour les protestans un cimetière qui est clos de trois côtés par les rochers ou les bois. Ce lieu se nomme la *Praya de Gamboa*, et M[rs] Graham le cite comme une des plus agréables positions qu'elle ait jamais trouvées. Il s'abaisse insensiblement vers la route le long de la côte, et de tous côtés il offre les points de vue les plus agréables. Sur la partie la plus élevée est un petit bâtiment d'une construction élégante composée de trois chambres : une d'elle est réservée pour les ecclésiastiques ; l'autre sert de dépôt aux objets nécessaires à la cérémonie dernière, et dans la troisième et la plus grande qui est entre les deux autres, on dépose le corps du défunt pendant le peu de temps, environ un jour et une nuit, qui s'écoule sous ce climat entre le moment de la mort et celui de l'inhumation (1). Sur le devant de ce cimetière on voit des urnes, des pierres de différentes formes sur lesquelles sont gravées des inscriptions et d'autres monumens élevés à la douleur, et entre eux et la route quelques arbres magnifiques. Il y a pour les Anglais, dans cette partie du Nouveau-Monde, une église (2), un hôpital et un lieu de sépulture.

(1) Le premier service funèbre eut lieu au mois d'avril 1811 et fut bientôt suivi de plusieurs autres. Ils parurent faire une vive impression sur les Brésiliens qui y assistèrent.

(2) La première pierre de l'église protestante qui est

La baie de S. Christophe est séparée par le Ponte Caju, langue de terre fort élevée, de celle de Maricana, qui tire son nom d'une rivière qui vient s'y jeter. Le Ponte Caju était autrefois une île, et il reste encore quelques traces du canal étroit qui réunissait les deux baies. « Peu d'années, dit M. Luccock, suffiront pour joindre l'île de Ferreiro à la terre ferme et augmenter la difficulté de ce passage (1). » De l'autre côté l'île de Villegagnon qui est exposée à toute la fureur de l'Océan, est continuellement rongée par l'action des flots. Les rochers même qui depuis 300 ans l'environnent comme autant de sen-

dans la rue des Borbanes fut posée le 12 août 1819 et l'église dédiée à S. George et à S. Jean, en l'honneur des souverains de l'Angleterre et du Brésil. Elle est bâtie sur les plans de M. Johnson qui a dirigé les travaux de S. Cristovâo. Avant l'érection de cet édifice, les Anglais se réunissaient dans une chambre pour l'exercice de leur culte.

(1) Les terrains délaissés par la mer, sur cette partie de la côte depuis une époque qui n'est pas très éloignée, sont d'une étendue considérable. Le *Sacco dos alferes* réunissait autrefois la mer entre le champ de S.te Anne et les terrains qui forment aujourd'hui les jardins publics, mais ce canal se trouva comblé peu à peu par les sables du *Sacco da Gloria*. En 1650 le *Largo da Lapa* était sous l'eau. En 1700 un ruisseau qui coulait à l'est de Nata Cavallos se jetait dans le hâvre. Un demi-siècle auparavant le *Campo da S.ta Anna* n'était qu'un marais et à la place de l'isthme qui sépare la baie de S.te Anne de celle de Praya Grande se trouvait un canal assez profond pour porter en 1568 de petits bâtimens.

tinelles, seront bientôt ensevelies sous les eaux. Une grande masse a disparu par un gros temps dans l'hiver de 1817, et sur le rivage opposé, particulièrement à la *Praya do Flamingo*, on trouve souvent une substance qui y est portée par le ressac et qui n'est que de la roche primitive décomposée. »

Sur un monticule saillant, à environ un tiers des hauteurs qui bordent le rivage oriental, s'élèvent le village et l'église de S. Lorenzo, bâtis par Mem da Sa en 1567, et connus honorablement dans l'histoire du Brésil par la belle défense d'un chef indien contre un brig de guerre français. C'est le seul endroit auprès de la capitale où il y ait encore quelques descendans des anciennes et nombreuses tribus des naturels. Ceux-ci sont les enfans des Indiens convertis que les jésuites avaient transplantés du district de Goytacazes. Ils fabriquent des vases de terre pour la cuisine et vont les vendre à la ville. Comme leurs ancêtres, ils excellent dans cette fabrication depuis plus de trois siècles; ils n'emploient aucune machine pour le moulage de l'argile et ne se servent que de leurs mains pour lui donner la forme qu'ils veulent. Quoiqu'ils ne fassent point usage de vernis, leurs ouvrages supportent très bien le feu, et ils savent leur donner le poli au moyen d'un petit coquillage qu'ils mouillent avec la bouche. Ce sont les femmes qui ont soin du four et qui surveillent la cuisson, opération dans laquelle elles sont fort habiles.

Voici les détails que le prince Maximilien de Neuwied, qui visita ce village en 1815, a donnés sur ses habitans : « La plus grande partie de cette peuplade a conservé évidemment tous les caractères originaux des physionomies indiennes, tandis que les autres semblent provenir d'une race mélangée. Les traits caractéristiques de la race brésilienne sont, ainsi qu'il m'avait paru d'abord, et comme mes observations me l'ont ensuite confirmé, une taille moyenne, souvent petite et bien prise, des membres forts et musculeux, un teint rougeâtre ou d'un jaune brun; des cheveux fins, longs, épais et très noirs; la figure large, les yeux placés plutôt obliquement qu'en face, mais souvent beaux avec des traits fortement marqués et les lèvres assez épaisses; les mains et les pieds petits et bien faits. Les hommes ont la barbe peu fournie et dure. Les murs de leurs huttes sont en lattes et en terre, et elles sont couvertes de feuilles du cocotier; l'ameublement en est fort simple. Ils couchent sur des nattes de joncs suspendues à de grossières pièces de bois. On voit encore quelquefois dans leurs habitations des hamacs faits en tresses de coton, dont ils se servaient anciennement. Dans tout le Brésil les classes inférieures ont adopté leur forme de lits. Ils se servent, ainsi que toute la population, de grands pots appelés *talha*, qui conservent à l'eau sa fraîcheur, et que l'on fabrique avec une argile poreuse à travers laquelle l'eau suinte d'une manière insensible, se condense à l'extérieur

du vase et maintient fraîche celle qui y est contenue. On attache à ces pots une moitié de coco pourvue d'une anse en bois pour pouvoir y puiser. Ils ont aussi pour leur cuisine quelques autres vases en terre appelés *panellas;* des *cuias* ou coques de calebasses forment leurs plats; quelques autres bagatelles pour leur toilette, parfois un fusil, un arc et des flèches pour la chasse, constituent le reste de leur mobilier. Ils cultivent le manioc et le maïs, et ils en font la base de leur nourriture. » M. Luccock en parle comme d'une race paisible et indolente, quoique occupée de quelques travaux. Ils manient l'arc et dirigent leurs pirogues avec une adresse extrême, et, pour la plupart, ils ont échangé leurs mœurs et leur langage contre ceux de leurs conquérans; on ne trouve plus même que quelques vieillards chez lesquels on puisse reconnaître des traces du dialecte aborigène.

A un mille environ de la pointe d'Armazem est la propriété offerte à sir Sydney Smith par le roi de Portugal, alors régent. Elle est d'un faible revenu, la maison petite et dans une position exposée à toute la chaleur du pays. A cette pointe même il y a plusieurs grands magasins qu'on avait autrefois construits pour la fabrication de l'huile de baleine, lorsque cet énorme cétacée fréquentait le hâvre de Rio. On en voit encore une grande quantité sur les côtes du Brésil, mais depuis long-temps ils ne pénètrent plus dans la baie.

Aucune grande rivière ne se jette dans la baie de Rio, mais, dans sa partie supérieure, elle en reçoit plusieurs petites, et dont quelques-unes même sont navigables jusqu'à une certaine distance ; on distingue principalement l'*Iraja* qui sort d'un des petits lacs voisins que l'on peut remonter à l'aide de la marée, et qui se jette dans un port du même nom ; le *Miriti* (1) qui traverse un canton marécageux, est navigable pendant seulement trois milles et se rend dans un port auquel il donne son nom ; le *Sarapuhi*, navigable pendant environ une lieue ; l'*Iguassu*, navigable pendant quatre lieues, et qui a l'*Iguare* pour tributaire ; le *Maraby* (2) qui descend

(1) Dans son état ordinaire, suivant M. Luccock, le Miriti a à peine un filet d'eau, et ses eaux sont très basses même à son embouchure ; mais il y a des temps où elles grossissent au point de le rendre dangereux ; ses rives sont très riches et produisent d'abondantes récoltes de sucre, de millet et de manioc.

(2) C'est probablement le torrent dont parle et que ne nomme pas M. Luccock, et auquel il attribue la formation du terrain alluvial de la fertile plaine d'Oitu. Il se croise à une très grande distance de son embouchure avec une route qui conduit dans l'intérieur des terres. Immédiatement après l'avoir traversé, cette route commence à monter par un sentier en zigzags qui fait douze tours sur lui-même et qui est tellement escarpé que, du point le plus élevé (environ 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer) on peut aisément jeter une pierre sur chacun des étages inférieurs. C'est par là que passe une grande partie du bétail destiné pour Rio, et il y arrive des accidens nombreux.

de la Serra de Boavista, est navigable à trois lieues au-dessus de son embouchure dans le port de Conto; il reçoit le *Dos Ramos* qui est navigable pendant l'espace de huit milles et a sa source dans la Serra Mantiqueira; l'*Inhumirin* que l'on peut remonter pendant trois lieues, à partir du port très fréquenté d'Estrella; le *Suruhy*(1), dont le cours est rapide, sort des monts Organ et porte de petites embarcations pendant sept milles; l'*Iriri* (2) (rivière aux coquil-

A droite de ce sentier s'élève une montagne de 2,000 pieds plus haute, sur laquelle on voit à peine quelques traces de végétation et qui a la forme d'un cône. La route se prolonge ensuite à 6,000 milles environ, vers l'ouest, sur Paraiba à travers un terrain inégal et un pays peu peuplé. Les lieux principaux qu'on rencontre sur cette route sont Pao, Granda et Uva.

(1) L'embouchure du Suruhy, dit M. Luccock, a environ 180 pieds de largeur; son lit est peu profond et quelquefois bordé de marais, mais le pays en général présente un magnifique spectacle. Le courant est si fort lorsqu'il est tombé de la pluie qu'en trois heures on ne fait qu'environ deux milles avec beaucoup de peine et de fatigue. Sur la droite on trouve la paroisse S. Nicolas qui comprend un district montagneux, de trois milles de largeur et de dix milles du nord au sud; il rapporte du manioc, du riz et du café, mais il est renommé principalement pour les bananes qu'il produit en grande abondance. Près de l'église S. Nicolas le Suruhy a 120 pieds de large et se réunit au Goya, et tous deux servent au transport des végétaux, des fruits, du millet et du bois qu'on envoie à Rio.

(2) L'Iriri est très poissonneux et à son embouchure il a 300 pieds de largeur. Sa rive droite est en partie basse,

lages), qui prend naissance dans un marais, est navigable pendant seulement deux milles; le *Mageassu* qui baigne la ville de Mage et lui donne son nom, est navigable pendant dix milles; il descend, ainsi

plate et fangeuse et couverte de mangliers; après l'avoir remonté l'espace d'un mille, nous avons rencontré plusieurs *saveiros* qui chargeaient des écailles et des coquillages que l'on emploie pour la fabrication de la chaux. Ce lit de coquillages qui n'a pas plus de six à huit pouces de profondeur se trouve sous une couche d'un argile dure, mais peu solide, de quatre pieds d'épaisseur. Les coquillages ne paraissent pas avoir été recouverts depuis longtemps par la terre, on n'y voit aucune trace d'altération ou de pétrification, ni aucun mélange de sable ou d'argile. Immédiatement au-delà le terrain est ferme, mais plus loin l'Iriri traverse un marais empesté où le manglier croît en abondance. A l'endroit où il se rencontre avec la marée son lit s'élargit beaucoup; au milieu est un banc de sable, et ce confluent doit souvent donner lieu à des tourbillons dangereux. Dans un de ses angles où nous avions été poussés par la force du courant, nous avons sondé et trouvé près de cinquante pieds d'eau, et après l'avoir remonté pendant un espace de huit milles, nous sommes entrés dans une espèce de canal qui n'avait pas deux fois la largeur de notre bateau, et que des marais fort étendus bordaient des deux côtés. Sur le pont de notre bateau, nous pouvions distinguer par-dessus les mangliers la large voile d'un saveiro et le toît d'une hutte à environ 1200 pieds de distance. Nous nous mîmes à crier de toutes nos forces et à tirer plusieurs coups de fusil pour qu'un canot vînt à notre secours, car notre bateau ne pouvait avancer; le terrain était trop mou pour mettre pied à terre, et il avait vraisemblablement plus de solidité à l'endroit où

que l'*Iguapimirien*, des monts Organ (1); le *Guapiassu* ou *Macacu*, un des courans d'eau les plus considérables qui se rendent dans la baie, a une navigation de quinze lieues pendant laquelle il reçoit plusieurs ruisseaux ou torrens qui se précipitent également des mêmes montagnes; le *Guaxindiba* vient de la Serra Taypù; et l'Emboassu qui a sa source dans la Serra S. Gonsalo, peut se remonter à l'aide de la marée, dans une très petite partie de son cours.

Au moyen de tous ces affluens, on peut parcourir facilement les divers cantons qui sont au nord de la capitale. M. Luccock auquel nous devons la plus grande partie de ces détails, n'a rien négligé pour connaître parfaitement leur cours. Il remonta dans un canot l'Iguassu, rivière belle, large et profonde, qui est si rapide en tout temps, qu'il serait impossible d'y naviguer si elle ne décrivait pas des sinuosités continuelles. Dans la saison pluvieuse, elle roule avec fracas et franchit ses bords au loin. « Ses deux rives, dit-il, sont couvertes de superbes plantes aquatiques que la violence des eaux arrache et entraîne au moment

était la cabane que nous apercevions; enfin, ne pouvant aller plus loin, voyant l'approche de la nuit et du reflux, ne découvrant personne, harcelés par une multitude d'insectes, nous fûmes forcés de descendre la rivière sans avoir complètement atteint notre but (Luccock).

(1) Près de la rive droite de cette rivière est la paroisse d'Ajuda dont le terroir est d'une fertilité remarquable et où l'on cultive le manioc, le riz et le café.

de l'inondation, et qui, le reste de l'année, servent de retraite à une grande variété de poules d'eau et d'oiseaux de cette espèce. A cinq milles de son embouchure, l'Iguassu reçoit le *Pilar,* qui vient du nord-est et passe auprès d'un village appelé Notre-Dame-de-Pilar. A deux milles plus loin, nous trouvâmes le premier endroit où l'on peut débarquer sur les bords de cette rivière; vers la gauche est un petit couvent de bénédictins dans une position agréable. Enfin après avoir continué notre navigation encore pendant six heures, nous sommes arrivés au *Porto dos Saveiros*, ainsi appelé du nom de bâtimens de six à quarante tonneaux qui remontent jusque-là pour prendre des chargemens transportés de plus haut sur des canots. Il est situé aux pieds de la hauteur considérable d'où l'on découvre des plaines de douze lieues de long sur six ou sept de large, et le cours sinueux de la rivière. Nous y échangeâmes notre bâtiment contre une pirogue qui nous conduisit au pont de Maranbaya, après avoir lutté péniblement pendant six heures contre la rapidité des eaux. Sur ce point, l'Iguassu n'a plus que vingt pieds de large; au couvent et au *Porto dos Saveiros,* il en a soixante, et six cents à son embouchure. » La plaine qu'il arrose est en général sablonneuse, mais comme elle est souvent inondée dans plusieurs de ses parties, il y dépose un sédiment noir propre à la culture du riz; cette plaine est coupée par de nombreuses collines tout à la fois rondes et escar-

pées, qu'à cause de leur forme on appelle *Moitié-d'Orange.*

L'Inhumirin que M. Luccock remonta jusqu'au Porto d'Estrella, est une belle rivière qui coule dans un lit profond, au milieu de terres élevées et rocailleuses, séparées fréquemment par de grands marais. A l'entrée du Porto et à sa droite, est un amas de rochers qu'à une certaine distance on croirait avoir été lancés les uns sur les autres. Quelques-unes de ces lourdes masses semblent avoir été brisées par un choc violent, et on voit auprès d'elles plusieurs de leurs fragmens en partie enfoncés en terre. On voit beaucoup d'exemples de ce genre autour de la baie supérieure, et ils prouvent évidemment que plusieurs portions de rochers aujourd'hui séparées les unes des autres formaient autrefois des masses solides immenses. Les rives de l'Inhumirin, ainsi que celles de ses tributaires (1) sont bien cultivées. Il a six cents pieds de largeur à son embouchure, et deux cent dix seulement au Porto d'Estrella ; un canal le réunit à la rivière Pilar, qui se jette dans l'Iguassu.

(1) Une de ces petites rivières, le Jaguamirin, prend naissance dans des marais et est navigable pendant six milles; une autre, le Saracuruna, descend de la Serra du même nom et est navigable pendant seulement une lieue ; et une troisième, le *Figueyra,* vient de la Serra Frade, et les bateaux la remontent jusqu'auprès de sa source où elle porte le nom de *Cayoaba.*

De Rio à Paraiba-Nova.

Porto d'Estrella situé à l'angle du confluent du Saracuruna avec l'Inhumirin, étant sur le chemin des mines, est un endroit très commerçant. « Il y a peu d'habitations, dit M. Luccock qui y alla en 1816; l'église ou la chapelle Notre-Dame est bâtie sur une colline ronde fort escarpée à deux cents pieds au-dessus de la rivière; elle est fort petite, mais on y jouit d'une vue magnifique qui s'étend au sud et à l'est sur de riches plaines, et au nord, sur des montagnes couronnées de superbes forêts. Il y a deux quais, de bons magasins, et c'est là que l'on embarque pour Rio-Janeiro toutes les productions de l'intérieur. Comme les principales routes y aboutissent, on y débarque et on y charge à dos de mulets toutes les marchandises destinées pour les cantons septentrionaux de la capitainerie de Rio-Janeiro pour Minas-Geraes, Mato-Grosso, Goyaz et autres lieux éloignés de 1500 ou 2000 milles de la capitale ; aussi ce village est-il rempli de mules, de leurs conducteurs et d'une foule d'habitans des provinces centrales. Les deux rives sont couvertes de *saveiros :* la culture s'y est étendue, on y a formé des associations, et la civilisation y fait des progrès rapides. Quelques années avant nous avions trouvé les habitans si brutaux que nous avions jugé prudent de faire halte hors du village, de coucher avec nos armes à bord et de placer

une sentinelle pour la nuit. Nous avions aussi été tourmentés par les moustiques à un point presque intolérable. Cette fois j'y ai été traité avec tous les soins et tous les égards que peut attendre un étranger, et j'y ai trouvé une abondance de ressources qu'augmente continuellement l'aisance et l'activité de la population. Non-seulement elle est devenue civile et obligeante comme dans tous les lieux de passage; mais elle a pris en même temps un caractère de franchise, d'indépendance et de fierté qu'on ne rencontre pas souvent au Brésil (1). »

Un autre voyageur moderne nous a donné la description de ces longs convois de mulets chargés de caisses et de paquets, venant de l'intérieur et y retournant.

« Un Européen accoutumé à voir de gros chargemens sur des voitures, est étonné du singulier spectacle que lui offre une si grande quantité de marchandises divisées par petites parties, abandonnées à la discrétion des animaux ou d'un conducteur maladroit, chargées et déchargées plusieurs fois dans la journée en plein air ou sous de mauvais hangars, à

(1) Le docteur Spix qui était à Porto d'Estrella en 1817, diffère à quelques égards de M. Luccock. « Il s'y fait, dit-il, toujours beaucoup d'affaires, et il est vraiment étrange qu'on n'y trouve ni une bonne auberge ni même un magasin sûr et bien fermé. On n'a pour se mettre à l'abri qu'un misérable hangar à peine couvert, où l'on dépose aussi les marchandises. »

peine garanties contre les injures du temps, et transportées ainsi pendant plusieurs centaines de milles. Les caravanes (tropas) sont cependant si bien organisées, surtout sur l'excellente route de Minas et de Saint-Paul à Rio, qu'il y a très peu de dangers à courir. Chaque convoi composé de vingt à cinquante mulets est sous la direction d'un *arreiro* à cheval : il donne les ordres nécessaires pour le départ, les haltes et le campement pendant la nuit. Il veille à ce que la charge soit bien en équilibre et les bâts en bon état; il répare ceux qui dépérissent et soigne les bêtes malades. Sous lui sont les conducteurs (*toccaderos*) à chacun desquels est confiée la conduite d'une division (*lote*) de sept mulets. Ils vont à pied, ôtent et replacent les paquets, sont chargés de faire boire et manger les animaux et de faire cuire les provisions. L'*arreiro* est presque toujours un mulâtre libre; il suit souvent les opérations de vente et d'achat dans la capitale, et agit au nom du propriétaire de la caravane. Les conducteurs sont pour la plupart des nègres habitués à ce service et qui préfèrent cette vie errante au travail des mines et des plantations. » Les objets de négoce les plus importans pour les habitans de Minas Geracs qu'on appelle *Mineiros*, sont le coton écru et les grosses cotonnades. Ce commerce est si actif entre Porto d'Estrello et Rio que tous les jours lorsque la brise de mer se fait sentir, il part de la capitale entre onze heures et midi plusieurs bâtimens qui arrivent dans la soirée

au Porto d'Estrella; ils en repartent après le coucher du soleil, et sont de retour à Rio le lendemain à la pointe du jour.

A quatre milles au nord-est de Porto d'Estrella est la paroisse de Notre-Dame de Piedade d'Inhumirin située dans l'angle du confluent de cette rivière avec le Rio de Cruze. On y voit l'habitation de *Mandioca* que M. Langsdorff a achetée vingt-cinq mille francs, et qui a une étendue de dix milles carrés. Le chemin qui conduit à Piedade parcourt un terrain plat et bas entre des haies garnies d'arbustes richement variés; sur sa gauche s'élève une chaîne de montagnes revêtues d'épaisses forêts, et sur la droite descend jusqu'à la mer une large et belle vallée. A Piedade, village composé de quelques habitations éparses et d'une chapelle, la route entre dans une plaine tapissée de verdure, bordée de jardins, de plantations et de prairies, elle monte ensuite peu à peu et passe à l'approche des montagnes sur des hauteurs boisées. L'habitation de Mandioca appelée ainsi à cause des excellentes racines de manioc (*mandioca*) qu'on y cultive, est bornée au nord-ouest par des montagnes, traversée par plusieurs vallées étroites et ombragées par des forêts qui s'étendent jusqu'aux sommets des monts Organ. C'est au milieu de ces forêts, et sur des bandes de terrains (*rossados*) qu'on a défrichées après avoir abattu et brûlé les arbres qu'on établit les plantations de manioc, de maïs, de haricots, de café, etc. A la suite de quelques ré-

coltes on abandonne ces terres qui se recouvrent en peu d'années d'un épais taillis. On appelle au Brésil *mato virgem*, forêts vierges, les forêts primitives dont le caractère sauvage et extraordinaire prouve l'énergie de la végétation du nouveau continent, et n'ont pas encore été profanées par la main de l'homme.

Après avoir quitté l'habitation de Mandioca, M. Spix prit la route de Minas-Geraes qui monte à travers la forêt, au bord de précipices effrayans, jusqu'à la crête de la *Serra d'Estrella* qui s'élève à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer; sur ses côtés sont des montagnes de forme conique, dont la hauteur est de plus de 2000 pieds. Cette route a été pavée à grands frais jusqu'à la cîme de la Serra, sur une longueur de près d'un mille, et c'est presque la seule du Brésil (1). Elle se termine sur un terrain si raboteux qu'il n'est plus possible de s'y servir de voitures, et lorsqu'on est parvenu au sommet, d'un côté la vue plonge sur la capitale, sur la baie, ses îles verdoyantes, et une étendue de côtes de près de 150 milles dont on peut tracer toutes les découpures depuis le cap Frio jusqu'à la pointe

(1) Selon M. Luccock la route coupée sur le flanc de la montagne suit un défilé étroit et irrégulier et a été pavée de larges pierres. Toute la montée est de quatre milles et demi; elle est fort roide en quelques endroits, mais les angles et les détours ont été tracés avec habileté. Il y a encore une autre route de cette espèce, ajoute-t-il, qui communique de Santos à Saint Paul et toutes deux font honneur à un Etat qui sort à peine de l'enfance.

Joatinga ; de l'autre, elle est resserrée dans un pays fortement ondulé et boisé, qui s'étend le long de la côte jusqu'au Rio Paraiba. La route des montagnes conduit d'abord à Corrego Seco, pauvre village à 2260 pieds au-dessus de l'Océan. Elle descend ensuite à travers un terrain inégal, coupé en partie par de hautes masses granitiques jusqu'à Itamareté, maison isolée avec une *venda* (1) sur les rives de la Payabuna ou Piabuna, qui a environ 50 pieds de

(1) C'est un de ces lieux de repos qu'on rencontre souvent dans la partie centrale du Brésil où il y a des routes fréquentées. Les grands propriétaires construisent ce qu'on appelle un *rancho*, qui n'est autre chose qu'un grand hangar couvert en tuiles, élevé sur des poteaux grossiers de 20 pieds de haut et en général dénué de murs. C'est sous cet abri que les caravanes passent la nuit sans avoir aucune communication avec la maison du propriétaire. Tout près est une *venda* où elles peuvent acheter du lait ; elles paient en outre une petite somme pour frais de pâture. A Itamareté le rancho avait 150 pieds de long sur 30 de large. Le *rancho* de Pedago, d'une construction un peu meilleure, avait 60 pieds de long sur 15 de large. Il était fermé d'un mur de terre par un bout et par un des côtés; à l'autre bout et à l'autre côté, il était muni de barrières de cinq pieds de haut, garnies de deux bonnes portes. Au centre et sur les cotés les piliers étaient en briques, les chevrons et les barrières en bois de cocotier. Le tout était assemblé suivant l'usage du pays, sans clous ni chevilles et sans aucune ferrure; on y substitue des entailles et des tenons, et aussi, suivant l'usage, il n'y a d'autre plancher que la terre qu'on ne se donne même pas la peine de niveler.

large. A une journée de marche de Corrego Seco, est le hameau de Soumidouro, placé au milieu des bois à la source d'un torrent. De ce village où le docteur Spix passa la nuit, il y a une demi-journée jusqu'au poste militaire (*descçatamento*) de Paraiba, où l'on visite toutes les caravanes venant de la province de Minas-Geraes, ainsi que les passeports des étrangers qui veulent pénétrer dans l'intérieur. M. Luccock descendit d'Itamareté dans une direction N. N. O., et traversa plusieurs grandes fermes avant d'arriver au misérable *rancho* d'Olaria, situé dans une belle vallée ou un défilé de montagne. Huit milles plus loin, il trouva le *rancho* de Pegado, et à vingt-cinq milles de Pegado, la Piabuna, qui à la suite d'un grand nombre de rapides, se jette dans le Paraiba. Il se rendit ensuite à Pampulia, qui est l'endroit le plus peuplé depuis Porto d'Estrella, et qui en 1817 contenait six ou sept maisons, toutes pourvues de *vendas*. Pour y parvenir, la route monte depuis Pegado jusqu'à la hauteur de 1700 pieds, et après avoir traversé l'arête du Cerro, elle descend dans une petite vallée qui ressemble aux plus belles du Devonshire, ornées de toute la pompe du Brésil. Dans tout ce canton, la terre est d'une grande fertilité, et les routes sont larges et bien percées. D'après plusieurs informations prises par M. Luccock, on compte vingt-cinq milles de Pampulia à Pao Grande, à l'ouest du Paraiba, et à peu près autant jusqu'à Uva. A l'est de cette rivière, on

peut parcourir le pays, mais au-delà du district de Pampulia les routes sont mauvaises, infestées par les Indiens, et ne contiennent ni *ranchos*, ni *vendas*.

La route de Minas Geraes que suivit ce voyageur, monte de nouveau à une grande hauteur à quatre milles de Pampulia, et tournant ensuite de l'ouest au nord et au nord-ouest, elle passe sur de jolies collines d'environ 300 pieds de haut; le sol est d'une grande richesse jusqu'à Riberam, où l'on entre dans des espèces de marais semblables à ceux de l'Yorkshire. On y voit une colonie de forgerons, qui gagnent leur vie à fabriquer des fers à cheval; malheureusement pour eux, le gouvernement mal conseillé, a mis un fort droit sur le fer non travaillé qui passe d'un *registre* à l'autre (1). Bientôt après, M. Luccock traversa sur le penchant de la large vallée du Paraiba, le village de Pedro Moreiro, composé de quelques misérables huttes, puis il descendit par un canton couvert de grandes plantations de sucre à Governo, lieu situé agréablement à la jonction de trois petits vallons arrosés par des torrens qui viennent de la montagne. A trois milles de la rivière de Piedade, le pays s'ouvre en une vallée charmante qui rappela à M. Luccock les rives de la Tees, près de Barnard-Castle. Le bac est à environ 15 milles de l'embouchure de la Piabuna, et 60 milles

(1) Maison de visite, où des préposés reçoivent les droits de péage et fouillent les passans pour prévenir la fraude de la poudre d'or.

de S. Salvador dos Campos : tout ce pays jusqu'aux chutes de S. Fidelis se compose de monts escarpés et de profondes vallées. Le registre qui y est établi, quoiqu'un des plus importans de la province, n'est qu'un mauvais bâtiment sans écuries, sans jardin et sans aucune espèce de clôture; c'est en même temps un poste militaire où il n'y avait pas un seul soldat. On trouve à S. Fidelis un *rancho* avec quelques huttes en terre, et sur un joli monticule, de l'autre côté de la rivière, on a bâti une chapelle. Il faut ensuite passer un second registre sur les rives de la Paraibuna, où il y a au bord de l'eau une bonne maison, une petite église et une chétive *venda*. La route est sinueuse et difficile, et quoiqu'elle n'aie pas plus de dix-sept milles, il fallut deux jours à notre voyageur pour la parcourir; dans un espace de neuf milles il eut à monter et à descendre six fois des hauteurs de 800 pieds. Au bac la rivière a 300 pieds de large et 45 de profondeur, sur un fond de sable.

On regarde le Paraiba comme une des limites qui divisent la capitainerie de Rio de celle de Minas Geraes; mais M. Luccock prétend que les provinces ont ordinairement pour démarcations les *agoas vertentes* (le versant des eaux) ou une ligne courant entre les sources des eaux qui coulent de l'un ou de l'autre côté des hauteurs dans leurs affluens respectifs. C'est ainsi que le petit district qui est arrosé par le Paraibuna et le Paraiba, et borné par le Cerro de Montegueira appartient à la province de Rio.

Après être parvenus aux bornes de cette province dans la direction que nous avons suivie, nous allons retourner vers la côte.

A l'extrémité septentrionale de la baie, entre les embouchures de l'Iriri et du Maneassu, dans un enfoncement formé par le *morro* (rocher) de Piedadi, est une petite ville qui sert de port à un canton bien peuplé et bien cultivé; elle est située sur la rivière de Mayé à laquelle elle a donné son nom, et à environ quatre milles de la baie; c'est une des places les plus considérables des environs de la capitale, et il s'y fait un grand commerce d'exportation. En 1816, il y avait plusieurs rues tracées sur un plan régulier, beaucoup de maisons bien bâties, un marché et une belle église; c'est là qu'on se procure l'ipécacuahna noir de la meilleure qualité. La rivière est large, mais trop peu profonde dans les basses eaux pour que les bâtimens puissent arriver jusqu'à la ville sans attendre la marée montante.

(*La fin à un prochain cahier.*)

FERMIERS

DE LA

LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Les fermes du Sneeuwberg et de la plupart des cantons froids de la colonie se ressemblent généralement. La maison a l'air d'une vaste grange partagée en deux ou trois pièces; l'une de celles-ci est la cuisine, qui sert aussi de salon ou de salle à manger; la famille couche dans l'autre. Il y a enfin un appartement extérieur, qui souvent n'a pas de porte, et où la famille se tient pendant le jour. C'est là que dorment les voyageurs et les étrangers; on étend souvent sur la terre une natte de joncs, un lit de plumes et une couverture. Après une fatigante journée à cheval, j'y ai souvent joui d'un sommeil délicieux, tandis qu'une troupe d'esclaves et de Hottentots enveloppés de leurs manteaux de peaux de mouton se remuaient autour des cendres chaudes, et que les chiens, les chats et les poules passaient sur mon corps. Cependant les familles riches et établies depuis long-temps ont ordinairement la cuisine séparée de la salle. Dans ces sortes de maisons, on trouve

souvent des lits avec des rideaux et d'autres meubles indispensables; mais les colons pauvres se contentent de quelques chaises et de tabourets dont le fond est formé de courroies, de deux ou trois coffres, et d'une couple de tables en bois commun. La maîtresse de la maison assise au bout d'une de ces tables a devant elle une grande théière posée sur un réchaud; elle distribue de temps en temps du thé ou du café, et à l'occasion élève sa voix grêle pour ranger à leur devoir les esclaves ou les Hottentots paresseux. Dans le même appartement on aperçoit invariablement la carcasse d'un mouton tué le matin et suspendu sous les yeux de la maîtresse, et qui est employé avec beaucoup de frugalité pour la provision du jour, suivant que l'occasion le requiert. Comme il n'y a pas de plafond dans ces maisons, elles sont ouvertes intérieurement, et l'on voit la paille du toit; aux solives et aux chevrons pendent des épis de maïs, des feuilles ou des rouleaux de tabac, des tranches de viande sèche, entre autres d'une sorte de jambon fait avec la partie musculaire de la cuisse de bœuf ou des grandes espèces d'antilopes : c'est une provision très commode pour les voyages, et l'on en trouve dans toutes les maisons des paysans de la colonie. On coupe cette viande en tranches très minces, qui se mange avec du pain et du beurre, ou bien avec du pain et de la graisse fondue de queue de mouton qui remplace ordinairement le beurre. De toutes les manières ce mets n'est pas à dédaigner par quelqu'un qui a un peu

d'appétit, et plusieurs fois j'en ai mangé avec plaisir.

Lorsqu'un voyageur arrive, si ce n'est pas le moment du repas, on lui présente une tasse de thé sans sucre, ni lait, ni pain à moins qu'on ne le gratifie d'un morceau de sucre candi qui est tiré d'une boîte de fer-blanc, et qu'il garde dans sa bouche pour adoucir le breuvage amer à mesure qu'il passe. Quand la provision de thé et de café est épuisée, on y supplée par du grain torrefié; si le breuvage qui en provient n'est pas d'un goût très savoureux, il rafraîchit néanmoins un voyageur altéré et fatigué.

Jamais un colon ne songe à demander à un étranger s'il veut manger, excepté aux heures des repas; mais alors il s'attend à ce que l'on se mette à table et que l'on serve avec aussi peu de façon qu'un membre de la famille. Voici ce qui compose ordinairement la nourriture : mouton étuvé dans de la graisse de la queue de cet animal, ou cuit à un tel point qu'il tombe en lambeaux; quelquefois une soupe d'un très bon goût et un plat de blé, de maïs, ou de potiron bouilli. Le piment, le vinaigre et quelques conserves préparées dans la maison, servent à relever le goût de ces mets simples qui sont placés sur la table deux fois par jour, et forment avec le thé et l'eau-de-vie du cap la somme de la bonne chère de cette classe de gens. Dans le Sneeuwberg le pain est excellent, et les fermiers de ce canton, ainsi que ceux du Bruntjes' Hoogte, sont beaucoup plus aisés que ceux qui vivent le long de la côte.

On peut en juger par l'extrait de la lettre d'un voyageur qui parcourut le Sneeuwberg en 1822.

« En voyageant dans ces montagnes, nous arrivâmes, un peu après le coucher du soleil, chez un riche fermier de la classe de ceux que l'on nomme *vee boer*, c'est-à-dire qui ne s'occupent que d'élever du bétail. La maison était pleine d'étrangers, néanmoins nous fûmes reçus très cordialement. Comme il faisait un froid perçant, je demandai la permission de faire apporter les lits qui étaient dans le chariot, afin de les étendre dans le vestibule; mais la maîtresse de la maison sourit à cette proposition, et me dit que ma famille et moi nous aurions une chambre, et autant de lits de plumes que nous en voudrions.

« Après avoir mangé notre part d'un bon souper, nous allâmes nous coucher : la chambre que l'on nous avait destinée contenait trois jolis lits avec des rideaux. Je ne pus deviner comment on avait disposé du reste de la compagnie. Il y avait indépendamment de nous vingt-huit autres étrangers tous fermiers ou voyageurs ayant l'air aisé, la plupart avec leurs femmes et leur famille. Je ne crois pas qu'il y eût plus de deux chambres à lits, outre celle que nous occupions; mais d'ailleurs la maison était bien bâtie et bien meublée. Je conclus que les femmes couchaient dans ces chambres, et que les hommes passaient la nuit sur des matelas étendus à terre, suivant la coutume du pays, dans la salle qui certainement était assez grande pour servir de dortoir à cent

personnes dormant de cette manière. Comme nous étions étrangers et Anglais, on nous avait donné la meilleure chambre, et pour notre part nous avions quatre à cinq lits de plumes, outre une profusion de couvertures de laine et de courte-pointes piquées. En un mot, il semble que les fermiers du Sneeuwberg ne courent nullement le risque de mourir ni d'inanition, ni de froid.

« Le lendemain au point du jour, on nous servit du café que les autres hôtes burent sans y mêler, ni y ajouter rien; mais on plaça devant nous autres Anglais du sucre, de la crême, du pain, du beurre, et des tranches de viande sèche. Je ne sais comment ces gens réussirent à deviner si bien notre goût; car je suppose que bien peu d'Anglais sont jusqu'à présent venus dans ce canton.

« Vers dix heures, il arriva encore du monde: c'étaient des voisins et des parens qui venaient passer le dimanche avec le maître de la maison. Bientôt après nous fûmes invités à assister au service divin dans la salle autour de laquelle toute la compagnie était assise avec beaucoup de recueillement; je vis avec plaisir que les esclaves et les Hottentots appartenant à la ferme étaient admis librement dans l'assemblée. Après qu'on eut chanté des hymnes, et qu'on eut lu diverses leçons de l'Écriture-Sainte, notre hôte adressa une exhortation qui paraissait être improvisée, et qui dura près d'une demi-heure. Ce discours me sembla très sensé, très convenable, et réellement très su-

périeur à la plupart des sermons remplis de lieux communs qui se débitent soit en Europe, soit en Afrique. Il fut écouté avec toutes les marques de l'attention la plus grave et la plus religieuse.

« Cette dévote cérémonie terminée, on se mit à table. Le repas consistait principalement en étuvées à la hollandaise, mais ces mets étaient excellens; et de plus, il y avait abondance de salades, de conserves, de fruits cuits et de pâtisserie. Les cuillers, beaucoup de fourchettes, et d'autres objets étaient d'argent; les soupières et les plats, d'étain anglais et brillant; les assiettes de porcelaine et de faïence anglaises; chacun avait sa serviette. Il y avait du vin; les hommes seuls en buvaient très modérément, les femmes n'en goûtèrent pas du tout.

« La conversation roula principalement sur les affaires domestiques des fermiers; sur l'abondance extraordinaire des dernières pluies, et sur les dommages qu'elles avaient causés, sur les nouvelles du drostdy, dont le chef-lieu est Graaff Reynett. Chacun fit l'éloge de M. Stockenstrom le landrost; on discuta le mérite du pasteur précédent et du pasteur actuel; le premier, Hollandais; le second, Écossais.

« L'après-midi, je partis de cette ferme enchanté du bon sens et de la bonne humeur de ces rustiques habitans des montagnes. Certainement leurs manières n'avaient rien de recherché, c'étaient une simplicité parfaite, de la prudence ordinaire, des

discours tels qu'on en entend tous les jours, rien de poétique qui relevât ou raffinât les idées, rien de politique qui excitât ou aiguillonnât les esprits. Tout ce monde semblait mener une vie honnête et tranquille au sein de la paix et de l'abondance; sans être tourmentés par les soucis cuisans du présent, ni par les inquiétudes profondes de l'avenir. Il n'y avait dans leur personne, rien de négligé, de dur ni de messéant, défauts reprochés par les anciens voyageurs aux fermiers de la colonie, et que peut-être on trouve encore chez les plus pauvres, et les moins instruits qui demeurent dans les cantons les plus reculés. Ceux que je vis étaient civils et bien vêtus; leurs manières franches, hospitalières et polies. Malgré les dégâts occasionés dans le canton par la rouille et l'excès des pluies, tout offrait l'image de l'abondance et du bien-être; même les nombreux esclaves et Hottentots attachés à la ferme, avaient l'air bien portant et exempt de toute sollicitude. Certes ils avaient raison, car j'appris plus tard que leur maître est non-seulement un des fermiers les plus riches, mais aussi un des hommes les plus respectables, et un des meilleurs maîtres du Sneeuwberg. Ses biens peuvent presque égaler ceux de Jacob et de Job, aux jours de leur prospérité. Il possédait treize mille moutons, et à peu près deux mille bœufs, indépendamment de chevaux, de monceaux de blé et d'autres choses. Il n'a qu'un fils. Malgré sa généreuse hospitalité, il a mis de côté beaucoup d'ar-

gent ; on me dit qu'il en prête la plus grande partie, sans intérêt, à ses voisins pauvres, car sa maxime est qu'il est plus profitable d'aider un ami, que d'entasser de l'argent par l'usure.

« Des hommes tels que ce fermier ne sont nombreux dans aucun pays du monde, et tous les colons qui élèvent du bétail, ne se comportent pas comme Schalk Barger. Mais il n'est pas le seul fermier de l'Afrique méridionale que l'on puisse citer pour exemple : or, partout où l'on trouve dans les conditions communes de tels hommes, on peut être assuré que la masse de la communauté n'est ni aussi brutale ni aussi dépravée que quelques écrivains anglais se sont permis de la représenter.

« L'hospitalité, pour laquelle les fermiers africains ont toujours été renommés, existe sans aucune altération dans le Sneeuwberg. Non seulement cette famille, mais aussi toutes celles que j'ai visitées dans ce canton, ont refusé positivement tout dédommagement pour m'avoir logé et m'avoir fourni des provisions; et plusieurs m'ont fait des présens de très beau pain, de fruits secs, de confitures, quoique je leur fusse absolument inconnu. »

(Thompson's *Travels and adventures in Southern Africa*.)

INDIENS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le récit de la captivité et des aventures de John Tanner pendant un séjour de 30 ans parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale nous présente, sinon l'histoire de la vie d'un véritable Indien, au moins celle d'un homme qui, dès l'âge le plus tendre ayant vécu au milieu d'eux, a complètement adopté des mœurs et des usages qu'on a revêtus de si fausses couleurs de bonheur et d'indépendance, de misères et d'atrocités. Aucune publication nouvelle ne fait mieux connaître des peuplades si éloignées de notre civilisation. On n'y trouvera pas ces peintures de la vie sauvage que l'imagination romantique de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand, se sont plu à créer; point d'héroïsme à exalter, de sagesse profonde, de vivacité d'esprit à embellir des charmes de l'éloquence; mais pour tous ceux qui regardent la nature humaine comme un sujet digne des études les plus sérieuses, qui aiment à observer les nuances si variées de la vie réelle, cet ouvrage offre un intérêt que les fables les plus ingénieuses ne pourraient faire naître.

Les parens de John Tanner étaient Américains : il fut enlevé dans un établissement que son père avait formé près de l'Ohio à l'embouchure du Bic-Miami, par un parti d'Indiens qui le destinèrent à remplacer le fils d'un de leurs chefs mort récemment. Ses jours s'écoulèrent long-temps parmi eux, comme s'il eût été un véritable Indien, partageant leurs misères, leurs fatigues, leurs passions, leurs joies. A l'époque de la discusion qui s'éleva entre les deux compagnies du nord-est et de la baie d'Hudson, lord Selkirk qu'il avait rencontré lui proposa de le conduire en Angleterre, mais il refusa. Quelque temps après, ayant été abandonné par sa femme dont les parens avaient plusieurs fois voulu le tuer, il se détermina à retourner au lieu de sa naissance où il retrouva ses frères et sœurs, et il revint ensuite au lac des Bois pour emmener sa famille. Ses trois enfans, deux filles et un garçon le suivirent, mais il ne put vaincre la résistance de sa femme qui cependant vint depuis se réunir à lui. De nouvelles circonstances l'obligèrent à laisser ses filles à Mackina, où il les mit à l'école. Son fils lui avait été enlevé, et dans une tentative qu'il fit pour le reprendre, il manqua de périr par la trahison de sa femme. Cette entreprise avortée, il apprit que le peu de biens qu'il avait à Mackina venait d'être saisi pour payer la pension de ses filles, et que leur position réclamait sa présence, il se rendit auprès d'elles, et fut alors engagé en qualité d'interprète par le colonel Boyd. En 1828, au commence-

ment de l'été, peu satisfait du traitement qui lui était accordé, il quitta Mackina pour aller à New-York dans le dessein de publier le récit de ses aventures. A son retour au nord, il trouva M. Schoolkraft qui le prit pour interprète. Il en exerce encore les fonctions. « Mes enfans, dit-il, sont toujours avec les Indiens; mes deux filles me réjoindraient avec plaisir si elles pouvaient s'échapper; mon fils, qui est l'aîné, aime sa vie de chasseur, mais j'ai l'espoir qu'il reviendra auprès de son père, et lui ramenera ses sœurs.»

Voici quelques extraits de l'ouvrage de M. Tanner.

Hiéroglyphes et vengeance.

Ma chasse terminée, environ à l'époque ordinaire des assemblées du printemps, je descendis le Bigouinochekou pour me rendre auprès des négocians de la rivière Rouge où un grand nombre d'Indiens m'avaient précédé. Un matin, en traversant un de nos campemens habituels, je vis un petit bâton fiché sur le rivage, et auquel était attaché un morceau d'écorce de bouleau. En l'examinant j'y remarquai les caractères indicatifs d'un serpent à sonnettes, et d'un couteau dont le manche touchait le serpent et dont la lame était enfoncée dans le corps d'un ours qui avait la tête coupée; auprès du serpent il y avait un castor femelle dont une des tettes le touchait également. Ces divers signes avaient été tracés pour m'instruire de ce qui s'était passé, et m'apprirent que Ouamigonaibiou, mon beau-frère, dont le sur-

nom était *Chi-Chi-Gouah*, serpent à sonnettes, avait tué un homme surnommé *Mok-Kouah*, ours. Le meurtrier ne pouvait être que Ouamigonaibiou, puisqu'on spécifiait qu'il était fils d'une femme dont le surnom était castor, et c'était celui de Nilnoukoua, sa mère. Comme il y avait peu d'Indiens dans notre troupe, qui eussent le surnom d'ours, je reconnus facilement que celui qui avait été tué était un jeune homme nommé Kizazouns; qu'il était mort et non pas seulement blessé, ainsi que le démontrait la tête abattue de l'ours. Ces informations, loin de suspendre ma marche, me la firent accélérer, et j'arrivai à temps pour assister à l'inhumation de Kizazouns. Ouamigonaibiou était présent et creusa lui-même une fosse assez large pour deux hommes; les amis de Kizazouns apportèrent son corps, et quand ils l'eurent déposé dans la fosse, Ouamigonaibiou se dépouilla de tous ses vêtemens à l'exception de son haut de chausses, et s'étant assis sur le bord du trou, il prit son couteau et le présenta du côté du manche au parent mâle le plus proche du mort, en lui disant : Mon ami, j'ai tué ton frère; tu vois que j'ai fait une fosse qui peut contenir deux hommes, je suis prêt à le suivre. Tous les parens et amis du mort refusèrent de prendre le couteau que Ouamigonaibiou leur offrit successivement; sa famille était puissante, et la crainte qu'elle inspirait lui sauva la vie. Voyant que personne ne voulait venger la mort de Kizazouns dans le sang du

meurtrier, celui-ci s'écria : Ne me tourmentez plus pour cette affaire; car je déclare ici que je traiterai de même tous ceux qui me provoqueront. L'offense dont le malheureux Kizazouns s'était rendu coupable envers mon frère était d'avoir appelé ce dernier « nez coupé. »

Danger évité.

Après une longue course, je venais de descendre de cheval pour me reposer, quand je vis tout à coup 30 ou 40 cavaliers sious qui, sortant d'un enfoncement de la prairie où ils étaient cachés, s'élancèrent sur moi à toute bride. J'eus à peine le temps de me réfugier dans un taillis de noisetiers. Ils en firent le tour plusieurs fois, et me donnèrent ainsi la possibilité de choisir un asile dans le fourré le plus épais. Ensuite ayant mis pied à terre, ils prirent différentes directions pour se mettre à ma recherche. Quelques-uns passèrent tout près de moi; je ne bougeais pas, mais ma position était telle que je pouvais surveiller leurs mouvemens sans m'exposer à être vu. Un jeune guerrier quitta ses vêtemens comme pour le combat, entonna son chant de guerre, posa son fusil contre un arbre, et, armé seulement de son casse-tête, s'avança directement vers le lieu de ma retraite. Il n'était plus qu'à vingt pas de moi, j'avais armé mon fusil et je le visais au cœur, lorsqu'il retourna

sur ses pas. Il est probable qu'il ne m'aperçut pas, mais l'idée qu'il devait avoir d'être observé avec soin par un ennemi invisible, muni d'une arme à feu, et qu'il n'avait espoir de découvrir qu'au moment où il aurait été presque sur lui, contribua sans doute à ébranler sa résolution. Après d'inutiles perquisitions, toute la bande remonta à cheval à l'approche de la nuit, et je sortis sain et sauf de ma cachette.

Bonne foi indienne.

J'avais deux chevaux, et un de mes amis qui était venu me voir n'en ayant pas, je lui promis de lui en donner un, et comme celui que je lui destinais n'était pas alors à la maison, il me dit qu'il le prendrait à son retour. Dans l'intervalle la pauvre bête mourut d'un coup de sang, et il ne me resta plus qu'un cheval noir appelé Mandan, auquel j'étais très attaché; mais quand mon homme revint, il fallut bien tenir ma parole, et le lui laisser emmener. Ma femme jeta les hauts cris, et j'eus un vif chagrin de voir partir cet excellent animal.

Philosophie indienne.

J'appris que mon beau-frère Ouamigonaibiou qui revenait d'un voyage, était entré dans une cabane

où un jeune homme, fils de Taibochiche, battait une vieille femme. Ouamigonaibiou lui saisit les bras pour l'empêcher de continuer, mais le vieux Taibochiche qui était ivre étant alors arrivé, et se méprenant probablement dans son ivresse sur la nature de l'intervention de mon frère, le prit par les cheveux, et lui emporta le nez en le mordant. Dans ce moment, survint un chef d'un âge avancé, nommé Bigouaïs, qui avait toujours été ami de notre famille, et qui, voyant que la querelle était très animée, crut devoir s'en mêler et chercher à l'apaiser. Mon beau-frère s'apercevant de la perte de son nez, devint furieux, et levant les bras en tenant le corps penché pour laisser couler le sang qui jaillissait de sa blessure, il saisit, sans regarder, la tête de celui qui était le plus près de lui, et le mordant de toutes ses forces, il lui arracha le nez; c'était celui de notre pauvre ami Bigouaïs. Lorsque la rage de mon parent fut un peu calmée, il reconnut son vieux chef, et s'écria : « Ah! mon cousin ! » Celui-ci était le meilleur des hommes, et bien certain queOuamigonaibiou l'avait pris pour un autre, il ne montra ni colère ni ressentiment contre celui qui avait été l'artisan involontaire de sa mutilation, et se contenta de dire : « Je suis vieux; ainsi l'on ne pourra pas me railler long-temps sur la perte de mon nez. »

Mort d'un chef indien.

Pichauba sentait sa fin approcher, et nous répétait fréquemment qu'il ne vivrait pas long-temps. Un jour il me dit : « Je me souviens qu'avant de venir en ce monde, j'étais là haut avec le Grand-Esprit. Je jetais souvent les yeux sur la terre, et j'y vis des hommes; beaucoup de choses bonnes et désirables, et entre autres, une belle femme. Le Grand-Esprit s'étant aperçu que je la regardais presque continuellement, me dit : Pichauba, aimes-tu la femme qui semble fixer ton attention? Oui, lui répondis-je. Alors il ajouta : Eh bien! descends sur la terre, et passes-y quelques hivers. Tu ne pourras y faire un long séjour, mais traite toujours avec bonté mes enfans que tu vois au-dessous de toi! Je suis donc venu ici bas, et je n'ai jamais oublié ce qu'il m'a recommandé. Je n'ai jamais battu mes compagnons, je ne me suis point irrité contre les jeunes gens assez peu raisonnables pour vouloir m'offenser, et j'ai méprisé leurs injures; j'ai toujours été prêt à conduire nos braves contre les Sioux, et je me suis toujours présenté au combat peint en noir, comme je le suis à présent. J'entends actuellement la même voix qui me parlait avant mon arrivée dans ce monde; elle m'annonce que je ne puis pas y rester plus long-temps. Toi, mon frère, tu as constamment trouvé

en moi un ami, un protecteur, et mon départ t'affligera; mais tu n'es pas une femme, et bientôt tu me rejoindras! » Il se vêtit alors d'habillemens neufs que je lui avais donnés, fit quelques pas hors de sa cabane, regarda le soleil, le ciel, le lac et les collines environnantes, ensuite il rentra, se remit tranquillement à sa place, et expira quelques minutes après.

BULLETIN.

MÉLANGES.

*Naufrage du trois-mats français l'*Amérique, *capitaine Fourré, à l'embouchure du Guazacoalco (Mexique).*

Le gouvernement mexicain fit, il y a quelques années, une concession de trois cents lieues carrées de son territoire en faveur de M. Laisné de Villévesque. Cette contrée, voisine de la Véra-Cruz, a pris le nom de Guazacoalco d'un fleuve qui la traverse. Le nouveau propriétaire, désirant la coloniser, forma une association avec M. Giordan. Des actions créées pour cette entreprise se placèrent avec avantage; un assez grand nombre de familles françaises, séduites par de brillantes espérances de fortune, consentirent à s'expatrier.

Une expédition fut projetée, et vers le milieu du mois de novembre dernier, on vit arriver au Havre plusieurs personnes qui devaient en faire partie. Leur premier soin fut de prendre des informations sur le nouveau pays qu'elles allaient habiter; mais, peu connu des armateurs et des marins, les renseignemens qu'elles obtinrent sur cette contrée ne détruisirent ni ne confirmèrent leur espoir. Le rédacteur du journal du Havre fut le seul qui, avec sa franchise accoutumée, osa publier les documens qu'il avait recueillis

dans de lointains voyages. Ses avis furent taxés d'exagération, et les souteneurs ne manquèrent pas à M. de Villévesque, homme d'un caractère honorable, mais trompé sans doute lui-même par de faux rapports.

Aujourd'hui le charme est rompu, et force reste à la vérité. M. Dubouchet, l'un de ceux qui partirent les premiers pour la nouvelle colonie, est de retour en France, et le récit qu'il vient de publier sur le Guazacoalco est empreint du cachet de la vérité.

Voici un abrégé de sa narration :

« Arrivé au Havre le 23 novembre, j'allai aussitôt visiter le bâtiment sur lequel nous devions embarquer : c'était l'*Amérique*, capitaine Fourré, beau trois-mâts de quatre cents tonneaux, doublé et chevillé en cuivre.

« Il y avait à bord cent dix-huit personnes : le capitaine, un second, un lieutenant, un cuisinier, douze matelots, quatre-vingt-un passagers hommes, quatorze femmes et sept enfans.

« Le 27 novembre, à neuf heures du matin, nous mîmes à la voile par un temps superbe ; le vent était bon, et au bout de quelques heures, les côtes de France ne nous apparaissaient plus que comme une vapeur grisâtre.

« Le surlendemain, nous entrâmes dans l'Océan ; le temps fut constamment beau, et la traversée heureuse. Le quarante-cinquième jour, nous aperçûmes l'île de Cuba. Le lendemain, notre capitaine se rendit à terre pour déposer nos lettres, et faire des vivres frais. A peine étions-nous hors de vue des côtes de la Havane, que nous fûmes assaillis par un furieux ouragan ; en un instant, l'aspect du bâtiment changea. Je ne chercherai point à dépeindre les angoises et les souffrances d'une centaine de passagers qui, pour la première fois, voyaient la mer. Quelques-uns, à peine remis des fatigues d'une longue traversée, virent

s'effacer le rêve brillant qui seul avait soutenu leur courage; la situation des femmes était déchirante; presque toutes étaient mères ou allaient le devenir. Enfin la tempête se calma; peu à peu la sérénité reparut sur tous les fronts, et chacun alors put concourir au soulagement de ses camarades et à la réparation des avaries du bâtiment.

« Le cinquante-huitième jour, le capitaine signala la terre. Qui pourrait rendre l'effet de ce mot jeté du haut des huniers : Terre! terre!......

« En un instant le pont fut encombré : jamais joie ne fut si vive et plus bruyante.

« Au bout de quelques heures, étant fort rapprochés de terre, nous crûmes apercevoir un homme sur le rivage; le capitaine fit aussitôt mettre à la mer un canot monté de quatre matelots, et détacha pour obtenir des renseignemens, M. Morand, son second, et M. Augros qui devait servir d'interprète.

« Les brisans, d'une violence extrême, rendirent le débarquement impossible. Ces Messieurs nous affirmèrent, à leur retour, avoir vu un Indien fuir dans les bois. Ces renseignemens étaient à peine connus des passagers, que l'on signala une goëlette qui sortait de la barre du Guazacoalco. Notre capitaine la hêla aussitôt qu'il en fut à portée. Nous apprîmes que nous étions encore à dix lieues de la barre, et le capitaine américain nous cria de ne pas essayer de la franchir. Le vent étant alors contraire, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au lendemain; arrivés à une portée de canon de la barre, le capitaine chargea MM. Augros, Brémond et le capitaine Morand d'aller sonder le canal. Ils prirent un canot, et se dirigèrent vers la passe. Au bout de quatre heures, nous les vîmes reparaître avec un soi-disant pilote qu'ils avaient trouvé sur le rivage. Le capitaine Morand rendit compte au capitaine Fourré

de l'opération de la sonde; partout, disait-il, ils avaient trouvé dix et onze pieds d'eau. Le pilote prétendit au contraire qu'on s'était fourvoyé, et affirma qu'il s'en trouvait constamment quinze et seize. Peu satisfait de cette divergence d'opinion, le capitaine me demanda un pied de roi, le montra au pilote, qui, toujours par l'intermédiaire de M. Augros, notre seul interprète, répondit que cette mesure lui était familière, et affirma pouvoir faire entrer le navire.

« L'assurance de cette homme décida le capitaine, qui fit manœuvrer pour franchir la barre, dont nous approchâmes assez rapidement. Nous en étions peu éloignés, lorsqu'il ordonna aux passagers de se porter sur l'avant du bâtiment, pour en soulager l'arrière. Cet ordre était à peine exécuté, que nous ressentîmes une secousse bientôt suivie de plusieurs autres.

« L'effroi du capitaine et des matelots nous révéla les dangers que nous courions. Je passerai rapidement sur l'état de stupeur où furent plongés les malheureux passagers; cet état dura peu : bientôt les juremens des matelots, les cris, les pleurs des femmes et des enfans formèrent un affreux tumulte.

« Quelle nuit! elle fut horrible!......

« Au point du jour, on s'empressa de mettre à terre les femmes et les enfans. A peine débarqués, les passagers nommèrent deux d'entr'eux, MM. Brémond et Baussan, pour aller chercher des secours auprès de M. Giordan, le co-associé de M. Laisné.

« Du lieu de notre naufrage à la résidence de M. Giordan, la distance est au moins de dix lieues; la seule route praticable est le courant du fleuve qu'il faut remonter péniblement.

MM. Brémond et Baussan embarquèrent des provisions

pour deux jours, et partirent dans le canot du capitaine, monté par quatre hommes. Ils arrivèrent à Minotitlan, village bâti sur la rive gauche du Guazacoalco; ils y trouvèrent M. Giordan qui leur fit bon accueil et leur promit de mettre à leur disposition tous les secours qu'ils pourraient désirer.

« Quatre jours s'écoulèrent avant le retour de MM. Brémond et Baussan, qui reparurent accompagnés de M. Giordan. Ils nous trouvèrent campés sur la rive où chaque société avait établi son bivouac et ses feux.

« Ils purent facilement se convaincre des peines que nous avait causées le débarquement des vivres et des effets sauvés de la mer; ils durent apprécier l'inutilité de nos efforts pour dégager le navire qui faisait eau de toutes parts.

« Ces Messieurs voyant l'équipage et les passagers exténués de fatigue, et dans l'impossibilité de remonter à leurs concessions respectives, proposèrent de retourner à Minotitlan, pour fréter des pirogues et les diriger au lieu de notre naufrage. Cette proposition fut acceptée avec joie et reconnaissance.

« Douze jours s'écoulèrent avant l'accomplissement de leurs promesse; cent onze malheureux restèrent exposés à toute l'inclémence d'un climat meurtrier, sans aucun autre abri que quelques fragmens de voiles arrachées au navire. Bientôt une chaleur de trente-six degrés vint irriter les blessures que nous causaient des myriades d'insectes venimeux. Notre petite caravanne, exténuée et souffrante, allait envoyer une seconde députation à Minotitlan, lorsque MM. Brémond et Baussan reparurent, amenant avec eux six misérables pirogues qu'ils chargèrent aussitôt d'une partie de leurs hommes et de leurs effets. L'un des deux seuls négocians de Minotitlan prêta son embarcation à M. Baussan.

« Prévoyant la longueur de ces voyages, j'offris à M Baussan mes bons services, moyennant une place pour moi et mes effets à bord de son embarcation. Cette offre fut acceptée, sur ma promesse de faire pour son compte deux autres voyages au lieu du naufrage.

« L'embarcation chargée se mit en route à cinq heures du matin. N'ayant pas eu la précaution d'attendre la marée montante, vingt-une heures furent employées pour remonter à Minotitlan, où nous arrivâmes à deux heures de la nuit. Nous ne fûmes pas plus tôt à terre, que nous fûmes entourés d'une cinquantaine de chiens, qui ne nous permirent pas d'avancer avant le jour. Ces animaux étaient chargés de protéger les poules et les dindons, constamment attaqués par les chats-tigres.

« Au point du jour, nous pûmes nous diriger vers la case de M. Giordan. De quel étonnement ne fus-je pas saisi à l'aspect de trente malheureuses barraques construites en bois blanc, et couvertes en feuilles de palmier!

« Harassé et mourant de faim, je fis chez M. Giordan le déjeûner le plus succulent de ma vie. Après deux heures de repos, nous repartîmes pour opérer un nouveau chargement. Munis chacun d'un biscuit et d'un demi-setier de vin, nous descendions rapidement le fleuve, lorsque nous fûmes assaillis d'une furieuse tempête, qui nous força de demander du secours à un petit bâtiment qui se trouvait dans la rivière.

« Ne pouvant me faire comprendre du capitaine qui refusait de nous recueillir, j'eus recours à quelques signes maçonniques auxquels il répondit aussitôt. Nous dûmes à cet heureux évènement les soins et les secours qui nous furent prodigués pendant les trois journées que nous passâmes à son bord.

« L'excellent don Lopez me conduisit sur son navire

jusqu'à la barre du fleuve, et durant le peu de jours qu'il y resta, il me témoigna mille amitiés. Il poussa la générosité jusqu'à me donner, en partant, un petit tonneau de cent biscuits. Je retrouvai mes malheureux camarades dans un état pitoyable; presque tous étaient dangereusement blessés aux bras et aux jambes. Leur seule nourriture, depuis le Havre, consistait en viande salée et en mauvaise eau. Plein du désir de leur être utile, je priai le capitaine Lopez de me prêter quelques hommes pour faire une pêche, partie de plaisir fort dangereuse sur ces rivages infestés de caïmans : j'eus le bonheur de prendre une grande quantité de beaux poissons, et notamment une scie pesant quatre quintaux : sa chair délicieuse fit une agréable diversion à la viande salée.

« Le temps étant devenu beau, nous chargeâmes une pirogue.

« Maltraités par un ouragan terrible qui renversa notre frêle embarcation, nous n'échappâmes aux flots irrités et aux caïmans qu'en nous jetant promptement à la nage.

« Forcés de relâcher pour réparer les avaries de notre canot, nous débarquâmes sur le rivage, et le lendemain, après de grandes fatigues, nous arrivâmes à Minotitlan, où nous prîmes quelque repos.

« Je n'avais plus qu'un voyage à faire pour apporter le reste de mes effets et ceux de la compagnie Brémond. De retour à la barre nous chargeâmes plusieurs pirogues montées chacune par cinq passagers.

« Nous arrivâmes à minuit à Spiritu-Santo, village composé de deux cases. Nous passâmes la nuit dans celle d'un Irlandais, et le lendemain, nous touchâmes à Minotitlan.

« Me croyant désormais à l'abri de tout fâcheux contretemps, je jugeai convenable d'utiliser mon industrie : je me rendis chez M. Giordan : j'entrai avec lui dans le détail des

moyens que je me proposais d'employer pour la culture du mûrier, l'éducation des vers et la filature de soies; je finis par le presser de conclure avec moi le marché que m'avait proposé M. Laisné. M. Giordan, après m'avoir écouté d'un air fort distrait, me répondit que j'étais dans une grande erreur; qu'il n'avait nullement besoin de mon industrie, et que M. Laisné avait commis une faute en m'envoyant au Guazacoalco. Incapable de contenir mon indignation, je ne craignis pas de m'élever avec force contre les impostures de ceux qui, pour un peu d'or, ne reculent pas devant l'idée d'enlever à leurs familles des malheureux pleins d'une aveugle confiance. Je ne dissimulai pas au sieur Giordan que je saisirais avec empressement l'occasion de retourner en France, et qu'à mon arrivée, je m'empresserais de démasquer son imposture et ses manœuvres.

« Navré de douleur, je rejoignis mes camarades, et leur racontai mon incroyable mésaventure. Il ne me restait plus qu'une ressource, celle de me défaire de ma petite pacotille, et d'en employer l'argent à payer mon passage en Europe.

« Pendant que j'étais occupé de tout ce soin, j'eus le malheur d'être piqué par un scorpion. Ne connaissant point l'étendue du danger que je courais, je me refusai à la cautérisation, seul remède employé avec quelques succès par les naturels. Ma main et mon bras enflèrent prodigieusement; une douleur aiguë se répandit dans tous mes membres; enfin une fièvre cérébrale et un délire continuel se déclarèrent, et me retinrent alité pendant vingt-deux jours durant lesquels mes camarades ne cessèrent de me donner les soins les plus assidus.

« J'appris alors que M. Baldewin, le second négociant de Minotitlan, possédait quelques lancettes; je me fis conduire auprès de lui, et j'obtins de son humanité et de son courage

quelques incisions qui me donnèrent un peu de soulagement. Les nombreuses blessures dont j'étais couvert, jointes aux douleurs que j'ai éprouvées, m'avaient réduit à une extrême faiblesse. L'affreuse position de mes camarades, comme moi malheureux, malades, et découragés à l'aspect d'un pays qui ne leur offrait que la misère et la mort, me faisait vivement désirer de fuir à jamais un ciel sous lequel j'étais venu chercher la fortune.

« Les nouveaux colons purent se convaincre que ce pays si productif n'était qu'une vaste et sombre forêt, meublée de bois blanc et de bois de fer, à travers lesquels on distingue quelques acajous femelles : ils acquirent la triste conviction que le fer et le feu ne pouvaient rien contre des masses gigantesques, ne présentant à l'œil étonné qu'un vaste taillis de cent pieds de hauteur. Tous leurs efforts pour pénétrer dans l'intérieur furent vains ; partout ils furent arrêtés par des obstacles insurmontables.

« Incapable de résister davantage à tant de maux, je me rendis auprès du capitaine Burrougs, du brig *Adams*, venant de la Nouvelle-Orléans, sur son lest ; et prêt à partir pour New-York. Ce fut au poids de l'or que j'obtins mon passage.

« Enfin, le 19 au matin, à l'aide de deux canots remorqueurs et d'un bon vent, nous franchîmes la barre, et cinglâmes vers New-York, où j'arrivai après vingt-neuf jours de traversée.

« Ma mauvaise santé me retint encore deux semaines dans cette ville, et ce ne fut que dans les premiers jours de juin que je m'embarquai pour le Havre, où j'arrivai après une traversée de près d'un mois. Depuis quelques jours seulement, je suis au sein de ma famille, où j'ai reçu la visite d'un grand nombre de personnes prêtes à partir pour Guazacoalco. » (*Le Navigateur.*)

Dangers de la pêche du phoque au Kamtchatka.

Le toyoun (chef) du village de Malks, nommé Spiridov, me fit le récit suivant : il était dans l'usage d'aller au printemps avec quelques amis à la côte entre Bolcheretsk et Tighil pour prendre des phoques et autres animaux marins ; les Kamtchadales se servent de leur graisse au lieu de beurre et d'huile, et ils fabriquent avec la peau des courroies et des semelles pour leurs chaussures ; aussi cette pêche est-elle pour eux d'un très grand intérêt. Ils se trouvèrent tous les trois à leur rendez-vous ordinaire vers la fin d'avril ; la mer était encore couverte de glaces jusqu'à une distance considérable. Chacun d'eux avait une *sanka* (traîneau) et cinq chiens, et quoique le vent de terre fût assez violent, ils n'hésitèrent pas à se mettre à la recherche de leur proie en cheminant sur la glace qu'ils croyaient avec d'autant plus de raison fortement adhérente au rivage que plusieurs Kamtchadales étaient en vue fort en avant ; ayant aperçu au loin quelques phoques, ils se dirigèrent de ce côté, et eurent à s'applaudir de leur début. Déja ils en avaient pris trois qu'ils se disposaient à attacher à leurs traîneaux, lorsque l'un deux, resté un peu en arrière, s'écria que la glace était mouvante et que tous les autres Kamtchadales avaient gagné le rivage. Cette nouvelle les alarma au point qu'ils abandonnèrent leur butin, se jetèrent dans leurs traîneaux, et lancèrent leurs chiens à pleine course vers la côte ; malheureusement ils arrivèrent trop tard. La glace en était déja éloignée d'environ 300 pieds, et comme elle commençait à se briser par morceaux, ils furent obligés de revenir sur la partie qui leur paraissait la plus ferme et la plus épaisse. le vent continuant à souffler fortement, ils furent bientôt emportés en mer ; celle-ci était tellement houleuse que la

glace se rompait continuellement autour d'eux, et qu'enfin ils restèrent sur une masse de 40 à 50 pieds de circonférence d'une grande épaisseur. Ils se trouvaient alors hors de vue de la terre, chassés en avant par les vagues et le vent, et si fortement ballotés qu'ils ne pouvaient se maintenir sur leur étrange bâtiment qu'avec une extrême difficulté. Cependant étant munis d'*ostals* (1), ils les enfoncèrent dans leur glaçon, et s'y attachèrent le plus solidement possible avec leurs chiens et leurs traîneaux. Sans cette précaution, ils auraient été jetés et engloutis dans les flots. Quoique faible et souffrant du mal de mer, ainsi que ses camarades, Spiridov ne perdit point courage, espérant toujours qu'ils seraient poussés sur quelque côte voisine. Ils étaient depuis deux jours dans cette cruelle situation, lorsque sur le soir le vent diminua un peu, et le temps s'éclaircit; ils purent alors apercevoir la terre que l'un d'eux reconnut pour être l'île de Poromochisr, une des Kouriles, sur laquelle ils s'attendaient à être portés par les vagues. Mais vers la fin de la journée, le vent changea et augmenta de violence, le roulis devint insupportable, et plusieurs fois les ostals et les courroies d'attache furent sur le point de se rompre par le choc terrible des flots.

La tempête continua pendant toute la nuit et le jour suivant avec la même fureur. Le quatrième jour, avant que l'aube parût, ils s'aperçurent que leur glaçon se trouvait au milieu de plusieurs autres qui l'entouraient de toutes parts. Le vent était apaisé, la mer presque immobile, tout était calme et tranquille, et lorsqu'ils purent distinguer les objets, quels furent leur étonnement et leur joie de se voir près

(1) L'ostal est un bâton d'environ cinq pieds de longueur, légèrement courbé à un bout et armé d'une pointe de fer que l'on fiche dans la neige ou la glace quand on veut arrêter les chiens attelés aux traîneaux.

de terre, et environ à vingt verst de l'endroit d'où ils étaient partis pour leur pêche! Ils avaient extrêmement souffert de la soif, car la glace leur paraissait aussi salée que l'eau de la mer, et, n'ayant ni bu ni mangé depuis qu'ils avaient quitté le rivage, ils étaient dans un tel état de faiblesse qu'à peine parvinrent-ils à faire passer leurs traîneaux du glaçon à terre. Leur premier acte fut de rendre graces à Dieu pour les avoir sauvés si miraculeusement. Spiridov avait bien recommandé à ses compagnons, mourant de soif, d'avaler peu de neige et de boire peu d'eau à la fois, le moindre excès pouvant leur être fatal. Ils commençaient à se mettre en marche en se dirigeant sur l'ostrog, qui n'était éloigné que de 20 à 30 verst, lorsqu'ils découvrirent les traces de quelques rennes; armé de son fusil, le toyoun tourna sans bruit une hauteur où ces animaux s'étaient réunis, et il eut le bonheur d'en tuer un. Ce fut pour lui et ses compagnons un évènement très heureux, car après avoir bu son sang tout chaud, ils sentirent presqu'à l'instant renaître leurs forces. Ils purent aussi donner à manger à leurs chiens, et ayant pris une heure de repos, ils partirent pour l'ostrog où ils arrivèrent sains et saufs. Un des compagnons de Spiridov mourut peu de temps après pour s'être trop abandonné à son appétit, l'autre vit encore dans un misérable état de santé, et quant à Spiridov, depuis cette périlleuse aventure, il est atteint d'une espèce d'asthme, et éprouve de fréquentes douleurs de poitrine. »

(*Dobell's, Travel in Kamtchatka.*)

Nouvelle ascension du Mont-Blanc.

Genève, 12 août.

Depuis 1827, aucun aventureux voyageur n'avait risqué sa vie et celle de ses guides, pour imprimer ses pas sur la

cime du Mont-Blanc. M. Willbraham, officier aux gardes du roi d'Angleterre, vient d'y improviser une ascension qui lui a réussi, mais qu'il ne tenterait pas si la chose était à refaire.

Se trouvant le 1er août au Prieuré, il fut saisi d'une tentation soudaine de faire cette expédition. Sur quarante guides il n'en trouva que six qui voulussent l'accompagner, Joseph-Marie Coutet était à la tête.

Ils partirent par un temps admirable le 2 août à sept heures du matin. On côtoya une partie du glacier des Bossons, du côté de Chamouny, sur des rochers escarpés. On traversa ensuite ce magnifique glacier, sans recourir même à l'aide d'une échelle. M. W. n'avait point de crampons. La caravane entra sur le glacier de Taconnaz. Le thermomètre était à 10° Réaumur à l'ombre. Après avoir traversé ce second glacier dans sa partie supérieure, M. W. entra sur les neiges plus unies où se trouvent les Grands-Mulets. A deux heures et demie il atteignit leur extrémité inférieure, où la caravane fit ses préparatifs pour passer la nuit. Un très grand chamois, près de la cime de l'aiguille du midi, sautait de roc en roc au-dessus de sa tête. Rien de plus admirable que le spectacle du coucher du soleil sur ces montagnes, si ce n'est peut-être celui du clair de lune envahissant ces espaces solitaires, dont le silence n'était interrompu que par le tonnerre des avalanches, qui se précipitaient dans la vallée à la gauche des voyageurs.

Ce bruit et la nouveauté d'un tel spectacle ne permirent guère à M. W. de jouir du repos dont il aurait eu besoin pour se préparer aux fatigues du lendemain.

M. W. trouva aux Grands-Mulets de l'eau-de-vie qu'y avait laissée, en 1827, la dernière caravane parvenue au Mont-Blanc.

Le mardi, 3, à deux heures et demie du matin, on se remît en marche. Ici, M. W. commença à éprouver de la difficulté dans la respiration. Au bout de quatre heures il arriva sur le grand Plateau. La neige était dure et bonne. Il fallut cheminer encore cinq heures à travers de grandes difficultés, et en taillant parfois des escaliers sur des masses presque verticales de glace. On se dirigea vers la cime par la nouvelle route, en laissant à droite les rochers rouges. M. W. éprouvait des fatigues excessives, qui le forçaient à faire des haltes fréquentes, mais courtes. Les guides voulaient le soutenir, mais il n'eut pas besoin de ce secours. Arrivé à onze heures quarante minutes au sommet, il succomba pendant huit ou dix minutes à un besoin impérieux de dormir. Réveillé par les guides, il resta encore dix minutes à contempler le vaste tableau qu'il avait devant les yeux. Le ciel lui parut d'un bleu magnifique, mais très foncé et presque noir. L'horizon était clair, excepté du côté de Turin. La vue la plus étendue se portait du côté de Dijon. A l'œil nu, M. W. n'a point pu découvrir d'étoiles. Le thermomètre était à o. Un papillon voltigeait à la cime, qui peut avoir 120 pieds sur 50. Son contour est un ovale qui se relève vers son extrémité N. O.

A midi, la caravane se remit en marche pour descendre. Le soleil avait amolli la neige, et le passage de quelques crevasses présenta de grandes difficultés.

A trois heures et demie, M. W. fut de retour aux Grands-Mulets, et à huit heures et demie il arriva au Prieuré, sans avoir éprouvé aucun accident, mais le visage un peu enflé et brûlé par le soleil et la reverbération.

L'Argali.

L'argali est moins grand que le renne, et infiniment plus léger. Il grimpe et s'élance sur les plus hautes

montagnes, et les rochers les plus escarpés, inaccessibles à l'homme et à tous les animaux. Lorsqu'une troupe d'argalis est attaquée par des loups, des ours ou d'autres bêtes féroces, elle bat en retraite vers ces espèces de forteresses, protégées par les vieux qui se tiennent à l'arrière-garde ou forment un cercle en présentant leurs redoutables cornes à l'ennemi. On les trouve aussi en grand nombre sur les rives opposées de la mer d'Okhotsk, mais jamais dans l'intérieur des terres. Une seule corne d'un vieux bélier pèse jusqu'à quinze et vingt livres ; les Tongouses et les Koriaïkes en fabriquent des coupes, des cuillers et divers ustensiles. Les argalis se livrent quelquefois entre eux des combats à mort, et souvent d'un seul coup de corne ils renversent et tuent les animaux qui viennent les attaquer. Les Kamtchadales m'ont affirmé que lorsqu'on poursuit des argalis jusqu'au bord d'un rocher ou d'un précipice, on en voit qui, après avoir replié leurs jambes de devant sous leur corps, se laissent tomber sur leur large et forte poitrine à quinze ou vingt pieds au-dessous sur d'autres rochers, où il sembleraient devoir se briser en morceaux, et reprennent aussitôt leur course rapide, échappant ainsi au chasseur émerveillé d'une si prodigieuse agilité. Leur peau épaisse est revêtue d'un poil qui ressemble pour la couleur à celle du renne, mais il n'a pas l'odeur huileuse de la laine de nos moutons. La chair de l'argali a une saveur exquise, et les gastronomes doivent regretter qu'une nourriture aussi délicate ne se trouve que dans les déserts du pôle boréal. Cet animal n'habite pas toujours des lieux inaccessibles ; en automne surtout il descend au pied des montagnes, et c'est alors que de hardis chasseurs en tuent un bon nombre pour leur provision d'hiver. Comme cette chasse se fait assez fréquemment à une grande distance des habitations, les Kamtchadales suspendent leur gibier à des

arbres où bientôt la gelée le garantit de toute corruption; il y reste jusqu'à ce qu'ils reviennent pour l'emporter avec leurs chiens et leurs traîneaux. Ils ont soin de l'envelopper de branches et d'écorces d'arbres pour le défendre contre la voracité des corbeaux; ils arrachent aussi toute l'écorce de l'arbre où est appendue leur proie, afin de le rendre parfaitement lisse, et empêcher les ours d'y grimper; mais malgré toutes ces précautions le *roussomak*, ou chien sauvage, parvient quelquefois à dérober ce précieux butin. (*Dobell's, Travel in Kamtchatka.*)

Notice statistique sur le gouvernement d'Olonets.

Le territoire du gouvernement d'Olonetz, situé en grande partie sur les côtes du lac Onéga, dont la superficie est de 10,000 verst carrés, est montagneux, couvert de bois et de masses de rochers isolés; on trouve dans ce gouvernement beaucoup de marais : et encore plus de lacs. Le sol est pierreux, et dans quelques cantons sablonneux mêlé d'argile et marécageux : les bois se composent de pins, de sapins, de bouleaux et d'aulnes; il n'y a pas long-temps qu'on a découvert une assez grande quantité de mélèzes dans le district de Poudoje; mais c'est particulièrement le génevrier qui y abonde. Le gouvernement possède peu de pâturages; les herbes marécageuses croissent sur le penchant des collines, et celles des prés pour la plupart autour des champs de blé. Faute de prairies suffisantes, le bétail va paître dans les bois pendant le printemps et presque tout l'été, jusqu'à ce que les foins et les blés aient été récoltés.

En examinant avec plus d'attention ce gouvernement,

peu riche en apparence, on reconnaîtra qu'il renferme d'inépuisables trésors naturels. La qualité minérale des lacs (?), la quantité de ses mines (près de 1200), les belles espèces de pierre (par exemple, le marbre de Carélie), des indications de sources d'eaux minérales, des terres colorantes, des argiles d'une excellente qualité, des bois abondans en gibier de toute sorte; des lacs qui fournissent une énorme quantité de poissons; et tant d'autres avantages locaux, joints à la proximité de sa capitale, pourraient, avec le temps, élever le gouvernement d'Olonetz au rang des plus florissantes provinces de l'empire.

La population de ce gouvernement, dont l'étendue est de 15 millions de dessiatines (1), ne s'élève pas à 100,000 ames. Il est vrai que la plus grande partie de cette surface se trouve occupée par des forêts et des lacs, et le reste attend encore des bras pour exploiter les richesses de la terre. La qualité pierreuse du sol n'en empêche point la fertilité, car on a eu des exemples de récoltes qui ont produit jusqu'à vingt-cinq fois la semence.

Depuis une époque très reculée, les habitans du gouvernement d'Olonets se sont adonnés à la chasse et à la pêche; dans la suite, ils ont trouvé un nouveau moyen de pourvoir à leur subsistence, en quittant leurs domiciles pour aller se livrer aux différens travaux dans d'autres gouvernemens; en raison de sa proximité, la capitale attire particulièrement un grand nombre d'habitans du gouvernement d'Olonets, et l'on peut dire positivement, que le tiers de sa population s'absente pendant l'été.

Au défaut d'agriculture on supplée par la pêche, la chasse au gibier à plumes, la fabrication du goudron, des cuirs et des toiles peintes; une partie du produit de ces

(1) La dessiatine est une mesure agraire carrée qui équivaut à 109,2397 hectares.

diverses branches d'industrie est consommée dans le gouvernement; le reste est envoyé à St.-Pétersbourg et dans diverses provinces.

En 1829, le nombre des fabriques dans le gouvernement était de 105, savoir : 2 fonderies de la couronne dans le district de Pétrozavodsk, 3 fabriques de quincaillerie dans le district d'Olonets, 18 scieries, 9 fabriques de gruau, 69 tanneries dans différens districts, et 4 fonderies de suif à Kargopol.

Le nombre des marchands et bourgeois dans les villes des gouvernemens était en 1829 :

	à Pétro-zavodsk	à Olonets	à Lodeï-noïe-Polé	Wytegra	à Kargo-pol	à Poudoje	à Povénets
Marchands..	49	70	11	83	45	13	5
Bourgeois...	932	1140	175	745	643	344	186

ce qui donne un total de 276 marchands et 4165 bourgeois.

Les principales foires se tiennent dans le district de Povénetz, l'une du 6 au 17 janvier, et l'autre du 23 mars au 1er avril ; les reviremens de capitaux s'y élèvent à 500,000 rbls. Il s'en tient encore trois autres à Pétrozavodsk, où l'on a apporté, en 1829, des marchandises pour la valeur de 210,825 rbls.

La tutèle générale du gouvernement d'Olonets entretient à Pétrozavodsk un hospice et une maison d'enfans-trouvés. Les hôpitaux, tant à Pétrozavodsk que dans les villes de district, sont entretenus par les villes.

Les revenus des villes du gouvernement d'Olonets en 1829 se sont élevés à 68,783 rbls. 33$\frac{1}{4}$ cop., fournis par 4441 habitans, et les dépenses à 68,609 rbls. 39$\frac{3}{4}$ cop. Cette somme a été employée à l'entretien de la police, des pompes à incendie, des magistrats, des hôtels de ville,

des tribunaux, à la réparation des ponts et des routes, à l'entretien des écoles, des hospices, des maisons d'enfans-trouvés, à la réparation des édifices publics, etc. Le produit des redevances territoriales a été de 288,110 rbls. 33 ¼ cop., répartis sur 93,582 ames; les dépenses, affectées sur cette somme, ont pour objet l'entretien des postes et des bacs, des grandes routes et des communications par eau, etc.

Le nombre des naissances a été en 1829, de 8116, dont 4089 garçons et 4027 filles; et celui des décès de 4604, dont 2415 hommes et 2189 femmes. La vaccine a été inoculée à 3907 enfans. (*Journal de St.-Pétersbourg.*)

Exilés en Sibérie.

Après avoir traversé l'Aldan à l'ouest d'Okhotsk, audelà de vastes prairies, sur le penchant d'une colline exposée au midi, nous aperçûmes plusieurs *yourtes* (chaumières du pays) agréablement situées, et nous apprîmes qu'elles étaient occupées par une colonie de bannis. Ils ont de bonnes habitations, du bétail, etc., et paràissent contens de leur sort. Les objets de luxe et les superfluités ne sont àssurément pas communs chez eux, mais ètàblis dans un cantou giboyeux, et sur les bords d'une rivière très poissonneuse, ils peuvent, avec peu de peine, pourvoir à toutes les nécessités de la vie. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *posselencies* ou colons, et en Sibérie, on les désigne sous celui de *nechchastnie loodi*, peuple malheureux; car il est expressément défendu de donner même au plus coupable une dénomination injurieuse, ou qui pourrait le blesser et lui rappeler les crimes pour lesquels il a

été condamné. Cette mesure est d'une profonde sagesse; en jetant un voile sur les fautes passées de ces exilés, non-seulement on les dispose à oublier ce qu'ils ont été, mais on les engage à imiter l'exemple de plusieurs de leurs camarades, qui sont devenus honnêtes et laborieux.

« Le bannissement dans un pays tel que la Sibérie, n'est certainement pas une punition bien terrible, excepté pour un Russe qui, peut-être de tous les humains, est le plus fortement attaché au sol qui l'a vu naître; il y prend, en quelque sorte, racine comme les arbres qui l'ombragent, et languit lorsqu'il est transplanté même dans un canton peu éloigné, et plus fertile que le sol de ses pères. On ne peut assez louer le système philantropique adopté par le gouvernement russe, de ne pas faire mourir les criminels, et de les transporter en Sibérie pour augmenter la rare population d'une belle contrée, où leur conduite surveillée avec soin, s'améliore peu à peu et en fait bientôt des membres utiles de la société. En effet, la mort est une peine de peu de durée, et trop peu redoutable pour l'homme sans principes, sans religion, qui n'a aucune croyance aux récompenses ni aux châtimens de l'autre vie, et la crainte qu'elle peut inspirer, arrête moins le bras d'un scélérat, que celle du bannissement et de ses longues souffrances. Elle a de plus le précieux avantage de pouvoir amener le coupable au repentir, et changer ses sentimens avant qu'il paraisse devant son Dieu. Certes on n'obtiendra pas ces heureux résultats en le plongeant dans un cachot humide et obscur, les fers aux pieds et aux mains, avec un prêtre récitant des prières à côté de lui, jusqu'à l'instant fatal où il est lancé dans l'éternité. Je ne nie pas qu'en Sibérie des bannis ne commettent de nouveaux crimes, et quelquefois même des meurtres, mais les exemples en sont rares, et alors on les condamne aux travaux des

mines pour la vie; le plus grand nombre contracte des habitudes de travail, et finit par se conduire mieux que la même classe du peuple en Russie. Après avoir vu de près les bons effets du code pénal russe, je souhaite ardemment, pour le bien de l'humanité, qu'il soit adopté par toutes les nations de la terre (1).» (*Dobell's, Travel.*)

Population comparative des pays de la terre.

L'auteur d'un mémoire sur ce sujet cherche à prouver que la population générale du globe, au lieu d'augmenter dans la suite des temps, a diminué considérablement.

(1) Un journaliste anglais, en rendant compte de l'ouvrage de M. Dobell fait, à l'occasion de ce passage, les observations suivantes que nous croyons devoir reproduire dans un moment où l'importante question de l'abolition de la peine de mort est chez nous à l'ordre du jour.

« Nous sommes loin de vouloir blâmer une opinion aussi bienveil-« lante, surtout lorsqu'elle est proclamée dans un pays jeune en civi-« lisation comme la Russie; mais nous ne pouvons approuver l'abo-« lition illimitée et indéfinie de la peine capitale, tout en ne con-« testant pas les avantages que peut en retirer l'empire moscovite, « avantages qui d'ailleurs ne seraient pas les mêmes pour d'autres « nations. Le vice d'une telle législation et l'erreur sentimentale de « M. Dobell proviennent d'une idée fixe et trop exclusive, celle de ne « s'occuper que du coupable. L'exemple d'un châtiment doit être son « but le plus efficace, et nous n'hésitons pas à affirmer que la peine « de mort prononcée contre un condamné, lorsqu'elle ne se trouve « pas en disproportion manifeste avec son crime, est la plus forte ga-« rantie contre de semblables violations de la loi, et par conséquent « la meilleure et la plus sage qu'on puisse adopter. Nous croyons « donc que la question doit être posée ainsi : Quelle est la peine qui « agit plus puissamment sur l'imagination de l'homme et tend à le « détourner davantage de commettre des crimes énormes? »

Dans la Chine, dit-il, la population a dû demeurer à peu près la même. l'Inde, selon les auteurs anciens, était très bien cultivée, et par conséquent très peuplée. La Perse, l'Arménie, le pays des Parthes étaient certainement plus florissans qu'ils ne le sont maintenant. Le pays entre la Perse et l'Indus, aujourd'hui presque désert, était couvert de petites monarchies; l'empire des Perses était subdivisé en 127 gouvernemens, ce qui suppose une population immense. L'Asie mineure était remplie de villes florissantes. Qui ne sait combien était peuplée l'Egypte, dont la culture était si perfectionnée? Carthage contenait 700,000 habitans. La Mauritanie, la Numidie, la Libye possédaient une foule de peuplades. L'Ethiopie, qui n'offre aujourd'hui que des hordes misérables, était parvenue à un haut degré de civilisation. L'auteur ne craint pas de soutenir la même thèse à l'égard de l'Europe. Les émigrations de peuples qui eurent lieu ne prouvent-elles pas une surabondance de population? Quant à l'Angleterre, l'auteur convient qu'elle est trois fois plus peuplée que du temps de l'invasion romaine; mais la Gaule et l'Helvétie paraissent avoir été prodigieusement peuplées. En Espagne et en Portugal, la population a certainement diminué. Elien comptait en Italie 1197 villes; Rome avait une population de 4,000,000 habitans. En Sicile, il y avait des villes de 800,000 ames. Est-il besoin de dire que la Grèce abondait en habitans et en villes très populeuses? L'Epire, la Macédoine, la Thrace, étaient de puissans royaumes. Aujourd'hui, il n'y a d'autre ville considérable dans la Turquie d'Europe que Constantinople. L'auteur conclut de tous ces faits que *deux au moins* des trois parties de l'ancien monde ont été considérablement plus peuplées.

Petit maître chinois.

« Des habillemens très amples, en crêpe et en étoffes de soie les plus chères, des bottines ou des souliers du plus beau satin noir de Nankin d'une forme particulière, avec des semelles d'une certaine hauteur; un haut-de-chausse brodé avec recherche autour du genou ; un bonnet de la forme la plus élégante, des pipes très ornées et d'un grand prix ; du tabac de la meilleure manufacture du Fokien ; une montre d'or anglaise, un cure-dent suspendu à la boutonnière avec un cordon de belles perles, un éventail parfumé; voilà ce qui distingue un petit maître chinois. Ses domestiques, ses porteurs sont vêtus en soie, et ses palankins, ses meubles, etc. sont également d'une élégance extrême. » (*Dobell's, Travel.*)

Détermination de la position géographique de plusieurs points sur les côtes de la mer Noire.

Extrait du journal d'Odessa.

Parmi beaucoup d'autres problèmes astronomiques, on considère comme le plus difficile la détermination des longitudes par les moyens aujourd'hui connus ; et en même temps cette connaissance est indispensable pour la géographie et la navigation ; c'est pourquoi tout essai fait dans le but de résoudre cet important problème mérite une attention particulière de la part des astronomes et des géographes ainsi que de tous ceux qui prennent une part active aux progrès des sciences physiques. Convaincus de

l'importance de la détermination des longitudes et des suites heureuses qu'elles ne peuvent manquer d'avoir, sûrs d'ailleurs d'attirer l'attention de ceux de nos compatriotes qui sont instruits, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les résultats des observations que M. l'académicien Knorre a faites pour déterminer la longitude de quelques points sur les côtes de la mer Noire, qu'il a bien voulu communiquer. Les côtes de la mer Noire ont été décrites en 1820 par M. le capitaine Gautier, dont le monde savant connaît les travaux dans cette partie et qui possédait les meilleurs instrumens. M. Knorre a déterminé la latitude géographique par des observations sur l'étoile polaire et la hauteur du soleil au méridien, au moyen du cercle de dix pouces, de Reichenbach; ces observations s'accordent entre elles presque entièrement, quoique la hauteur déduite des observations sur l'étoile polaire se soit trouvée dans le résultat général de 9" plus petite que celle qui a été déduite des hauteurs du soleil. Les latitudes ci-dessous sont les moyennes de celles obtenues par ces deux genres d'observations. La longitude a été déterminée par des signaux disposés dans l'ordre suivant: Odessa, Otchakov, Tendra, Tarkhan-Koute, Kozlov, Sévastopol et la Chersonnèse. Par ce moyen l'observateur craignant que les variations de l'atmosphère ou toute autre cause imprévue ne fussent un obstacle à l'exactitude des observations, déterminait chaque fois la différence de latitude au moyen du chronomètre; les suites justifièrent ses craintes. Les signaux de Tendra et de Tarkhan-Koute ne pouvaient s'apercevoir à cause de l'éloignement de ces deux points; on ne les aperçut point non plus entre Kozlov et Sevastopol, parce que les feux furent allumés pendant la pleine lune; c'est pourquoi, quoique la détermination et la longitude par le chronomètre exigent beaucoup de temps,

M. Knorre s'en servit dans ses observations dont nous présenterons dans la table suivante les importans résultats.

NOMS ET DÉSIGNATION des Lieux déterminés,	LATITUDE Septentrionale	DIFFÉRENCE avec Gautier.	LONGIT. Orientale de Paris.	DIFFÉRENCE avec Gautier.
Odessa (cathédrale).	46° 28′ 55″	+ ′ 15 ″	23° 23′ 50″	—2′ 25″
Otchakov (église)..	46 36 31	— 6	29 13 11	—2 36
Kinbourn........	46 33 21	— 1	29 12 10	—2 35
Tendra...........	46 21 55	— 15	29 11 50	—2 45
Tarkhan-Koute (le phare).....	45 26 42	+ 53	30 8 59	+2 1
Kozlov (la vieille Mosquée)......	45 11 45	—2 40	31 1 53	—2 28
Sévastopol (le télégraphe sur le cap occidental de la côte N. de la baye.	44 37 59		31 10 10	
Sévastopol (la cathédrale).......	44 36 51		31 11 8	
La Chersonnèse (le phare).........	44 33 45	+ 40	31 2 57	—2 27

On a encore employé pour la solution de ce problème, à l'observatoire de Nicolaïev, les moyens suivans : les observations sur le coucher des étoiles σ le scorpion, δ le verseau, λ les gémeaux, etc. Des observations sur les étoiles tombantes qui ont servi à déterminer leur différence de longitude, mais l'exactitude des résultats est due à la détermination par le chronomètre.

Usages chinois.

Les femmes ne se trouvent jamais en société avec les hommes, et même elle demeurent dans une partie de la maison entièrement séparée de celle qui sert au logement

des mâles de la famille. Elles ne reçoivent qu'une éducation très bornée, s'occupent de musique, d'ouvrages à l'aiguille, et pour tuer le temps, elles jouent aux cartes, aux dominos, et fument presque continuellement. Les hommes sont donc obligés d'aller de leur côté, et de chercher des distractions au dehors; leurs principaux amusemens sont les cartes, les dés, les combats de cailles, le jeu de la crosse, le volant lancé avec le pied, les tours de force et les sauts périlleux. Les Chinois de la classe la plus distinguée trouvent aussi à charmer leurs loisirs dans les bateaux à fleurs, bâtimens de la plus riche construction amarrés au rivage, et où l'on réunit tous les genres de séduction, propres à corrompre et à ruiner les jeunes gens riches. On a affirmé à M. Dobell qu'il se dépensait journellement 40 à 60 mille piastres dans les bateaux à fleurs de Canton; et c'est un fait digne de remarque que les marchands du Hong, sont dans l'usage d'y inviter à un repas splendide, les négocians étrangers avec lesquels ils font le commerce du thé. Le principal repas chez les personnes du bon ton, est le dîner qui a lieu à six heures; si c'est un dîner de cérémonie, on fait venir des bateleurs ou des chanteurs.

Les invitations se font sur une grande feuille de papier rouge, plusieurs jours avant le festin; la veille on en envoie d'autres sur du papier couleur de rose, enfin le jour même, on expédie une troisième dépêche. Les convives sont en général placés à des tables séparées, et il est du bel air, qu'il y en ait le moins possible à la même table. Chaque table est servie exactement de la même manière et en même temps. On offre d'abord à chaque personne une tasse de lait d'amandes chaud. Le dîner se compose de plusieurs services; on apporte au premier des entremets, tels que du poisson sec, du jambon froid, des foies et des

géziers de volaille, du canard salé, des purées de porcs et de venaison séchée, une friture de vers qui se trouvent dans la canne à sucre (mets d'un grand luxe) et autres friandises recherchées. Le repas commence par une santé que le maître de la maison porte à ses hôtes qui lui font raison. Les Chinois ne se servent pas de linge de table, mais comme les tables sont doubles, les domestiques enlèvent la table supérieure avec les débris du premier service, et posent le second service sur la seconde table. Dans l'intervalle du premier et du second service, les convives peuvent se lever et se promener, si cela leur plaît. Le second service étant dressé, ils reprennent séance, et l'on place devant chacun d'eux, un potage de nids d'oiseaux dans lequel flottent des œufs de pigeon et de pluvier. Ces nids auxquels l'épicuréisme chinois a donné une grande célébrité, sont exactement des habitations d'oiseaux. Les salanganes, espèce d'hirondelle de mer, en sont les architectes, et les bâtissent avec une herbe marine, qui renferme un mucilage abondant et délicat. Ils sont composés de trois couches, dont la dernière qui tapisse l'intérieur est la plus estimée. Leur prix est ordinairement de 45 à 60 piastres la livre. Les meilleures viennent de Batavia et des îles Nicobar. Après ce potage, le reste du dîner est servi dans des jattes qui se succèdent rapidement et contiennent des soupes, des ragoûts divers, des étuvées de poisson, de viande, d'oiseaux, etc. Vers la fin, on place les six dernières jattes circulairement sur la table, de manière à ce que chaque couple puisse soutenir de petites assiettes garnies de poisson et de viande apprêtées de différentes manières ; on apporte ensuite le riz, et chacun le mange en le mélangeant suivant son goût avec un ou plusieurs de ses mets : enfin arrive le thé qui termine toujours tous les repas. Pendant le dîner, on fait

un fréquent usage de liqueurs et de boissons cordiales, et l'on boit à la santé les uns des autres suivant un cérémonial assez singulier.

Les convives après avoir quitté leurs sièges et s'être avancés au milieu de l'appartement, élèvent leurs coupes à la hauteur de la bouche, et les abaissent un instant après le plus possible, car plus elles sont près de terre, plus la politesse est grande. Ceci se répété trois, six ou même neuf foix, chacun étant fort attentif aux mouvemens des autres, pour qu'ils soient simultanés, car personne ne boit avant que toutes les coupes, à la suite de plusieurs essais réitérés, ne se trouvent au même moment auprès de toutes les bouches. Après les avoir vidées, on les renverse sans les quitter, afin de faire voir qu'on a tout bu jusqu'à la dernière goutte. Cette démonstration faite, tout le monde regagne sa place peu à peu, en se faisant forces salutations. (*Dobell's, Travel.*)

Population de la Chine.

Le *Tai thsin hoei tian* est le code ou le règlement administratif de la dynastie mandchoue, actuellement régnante en Chine. Le gouvernement publie de temps en temps des éditions revues et augmentées de cet ouvrage important, que chaque empereur orne d'une préface de sa façon. *Khian loung* est l'auteur de celle qui se trouve devant l'édition de 1794 : ce monarque célèbre y dit que, dans la 46e année du règne de son grand-père Khang hi (1710), la population chinoise, considérablement affaiblie par la conquête des Mandchoux, ne montait qu'à 33,312,200 ames, mais que dans l'année 1793 on avait compté, dans toutes les provinces de l'empire, une population de 307,467,200. Ce dénombrement avait eu lieu

quelque temps avant le séjour de lord Macartney; cet ambassadeur anglais y apprit que la population de la Chine montait à 333,000,000 : ce nombre parut incroyable aux Européens. Cependant Khian loung rapporte que, depuis 1710 jusqu'en 1794, la population était devenue quinze fois plus considérable qu'elle ne l'était alors, ce qui la porterait à environ 345,000,000. L'empereur dit aussi qu'après la conquête de la Chine par les Mandchoux, ceux-ci conféraient de vastes étendues de terrain à tous ceux qui s'offraient pour les cultiver. Les pauvres qui se présentaient recevaient du gouvernement du bétail et des instrumens aratoires. Il ajoute que le pays ne produit pas assez pour nourrir tous ses habitans.

Richesse du Pérou.

Les remarques suivantes, faites par le voyageur anglais Temple pendant son séjour au Pérou, donnent la mesure de la richesse qui régnait autrefois dans divers districts de ce pays. Oruro, ville qui à présent ne compte qu'environ 4,000 habitans, était extrêmement florissante par ses mines d'étain et d'argent. A présent elles sont remplies d'eau, et on manque de fonds pour les exploiter. Les grandes familles d'Oruro possédaient, à l'époque de sa prospérité, des quantités énormes de vaisselle d'argent. En 1780, un certain don Juan Rodrigues, possesseur d'une des plus riches mines, avait remplacé dans sa maison tous les vases de terre par d'autres en argent massif; au lieu de verres à boire, il avait des gobelets et des bouteilles en argent. Les tables devant les trumeaux, les cadres des glaces et des tableaux, les tabourets, les pots et les poêles étaient du même métal, même les auges dans lesquelles buvaient les mulets et le bétail.

Les impôts et les contributions de guerre ont épuisé la fortune de tous les gens riches du Pérou. Autrefois, on expédiait de ce pays, tous les trois mois, 40 et 50 chariots, attelés de 4 ou 6 bœufs, et chargés de piastres, par Tucuman à Buénos-Ayres, pour y être embarqués pour l'Europe.

Voici l'extrait d'une note envoyée par le dernier ministre des finances de l'Amérique méridionale espagnole, au prince de la Paix. L'argent extrait des mines de Potosi, de 1556 à 1578, montait à 49,011,285 piastres fortes (à 5 fr. 43 c.); de 1579 à 1735, à 611,256,349 piastres; et de 1736 à 1800, à 163,682,874 piastres, en tout 823,950,508, desquelles il revenait au gouvernement espagnol 157,931,123 piastres fortes.

Hauteur des neiges perpétuelles dans la Cordilière du Pérou.

M. Pentland observe que la limite inférieure des neiges éternelles dans la Cordillière orientale du Haut-Pérou est rarement au-dessus d'une élévation de 5,207 mètres, tandis qu'aux Andes de Quito, quoique plus près de l'équateur, elle est de 4,803 mètres. En traversant le col appelé Altos de Toledo, au mois d'octobre, il observa que la limite inférieure des neiges était de 400 mètres 16 centimètres au-dessous du passage, ou 5,133 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La partie septentrionale de l'Himalaya présente un effet semblable produit par la même cause, c'est-à-dire l'influence que doit exercer sur le degré de la température le plateau que forment les terres environnantes. Aux Andes mexicaines, toute végétation disparaît vers le 18e degré

de latitude nord, à une élévation de 4,292 mètres; mais au Pérou, la même Cordillière offre à une élévation beaucoup plus grande, non-seulement des terres cultivées, mais même des grandes villes et des villages. Un tiers de la population du haut pays du Pérou et de Bolivia habite des régions plus élevées que celles où cesse toute végétation à une latitude égale dans l'hémisphère du nord.

(*New-Monthly Magazine*).

Tremblement de terre en Styrie.

Le 26 juin à 5 heures 57 minutes du matin, on a ressenti dans plusieurs lieux de la Styrie, et notamment à Graetz et à Bruck un tremblement de terre assez fort; deux secousses se sont suivies promptement, elles se dirigeaient du sud-est au nord-ouest, et ont occasioné un mouvement d'ondulation qui a duré plus d'une seconde; les fenêtres, les verres qui se trouvaient dans les armoires ont résonné, les murs ont tremblé; çà et là des morceaux de pans de muraille, des plafonds et des toits sont tombés, du reste les bâtimens n'ont pas éprouvé de dommages. Dans cette occasion, le baromètre et l'état de l'atmosphère n'ont, d'après les avis reçus jusqu'à présent, rien offert de remarquable.

Colonies anglaises de l'île Tristan d'Acunha.

Le principal habitant de cette île est un Anglais nommé Glass, qui y fut envoyé il y a environ 14 ans, avec une compagnie d'artillerie, dont il était caporal, pour y tenir garnison pendant la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. Après la mort de celui-ci, les Anglais évacuèrent l'île

Tristan, mais Glass y fut laissé pour garder les bestiaux et les magasins. Il se mit à exécuter des défrichemens. Lorsque le *Pyrame*, navire anglais, toucha à Tristan en janvier 1829, la population se composait de sept hommes, six femmes et quatorze enfans, dont huit ou neuf appartiennent à Glass. Ils possédaient 500 acres de terre labourable, de riches pâturages et de l'eau excellente. Leur troupeau se composait de 70 bêtes à cornes de la meilleure race, et de 100 moutons, dont la laine se vendait au Cap, 2 shelling et demi la livre. Les parties montueuses de l'île renfermaient des milliers de chèvres sauvages.

Les plantations de froment et d'orge de la Colonie, promettaient une abondante récolte; et quant aux pommes de terre, les magasins en comptaient encore douze tonnes pesant, quoiqu'ils en eussent déja fourni á plusieurs navires.

Les Chactas et les Catâbas.

L'Etat du Mississipi ayant publié une loi qui défend aux chefs des Chactas, sous peine d'une amende de 1000 dollars, d'exécuter leurs propres lois; cette nation prit dans une assemblée générale la résolution d'émigrer en masse, toutefois sous la condition préalable que l'on pourra conclure avec le gouvernement des Etats-Unis, une convention à cet effet. En conséquence, un député a été envoyé à Washington dans le mois de mai, pour ouvrir une négociation avec le gouvernement.

Depuis plus de cent ans les Catâbas, tribu de la Caroline méridionale, vivaient très amicalement avec les blancs; elle avait pris part avec eux à la guerre de 1756, et à celle de la révolution. On leur avait assigné sur les deux rives du Catâba un territoire de vingt-quatre milles carrés, dont

le terrain était très fertile, et dont ils jouissaient paisiblement, et sous la protection de l'Etat. Plusieurs tentatives faites par des ecclésiastiques pour les civiliser ont échoué; ces Indiens sont encore aussi paresseux, aussi insoucians, aussi adonnés aux liqueurs spiritueuses, qu'ils l'étaient il y a quatre-vingts ans. A l'époque de la guerre de 1756, on estimait leur nombre à 3000; à la fin de la guerre de la révolution, l'on n'en comptait plus que sept cents; aujourd'hui, il n'en reste plus que cent vingt. Jamais ils n'ont été opprimés, ni ne se sont plaint des blancs. Ainsi l'extinction graduelle de cette tribu est très surprenante.

(*Journaux américains.*)

Jonction des deux océans par l'isthme de Panama.

Les recherches de la commission chargée de mesurer l'isthme de Panama, afin de s'assurer de la meilleure ligne de communication entre les deux mers, ont fait connaître qu'à la marée haute, qui arrive à peu près au même instant des deux côtés de l'isthme, l'océan Pacifique s'élève de 1,061 pieds, et l'océan Atlantique de 0,58 de pied au-dessus de leur niveau respectif; ce qui donne au premier une élévation de 1,355 pieds. A la marée basse, l'océan Pacifique est plus bas que l'océan Atlantique de 6,51 pieds. Ainsi, dans le cours de chaque intervalle d'une marée haute à celle qui la suit, le niveau de l'océan Pacifique est d'abord plus élevé, puis égal, et enfin plus bas que celui de l'océan Atlantique, et revient encore aux mêmes degrés en regagnant sa première élévation quand la marée remonte.

La même commission a fixé le lieu qu'elle juge plus spécialement propre à la jonction des deux mers. Quel-

ques personnes croient que le mode actuel de communication devrait être maintenu ; mais l'on s'accorde généralement à penser que *le Chagre*, rendu navigable pour les bateaux à vapeur, et se continuant avec une route en fer, serait le moyen de communication le plus favorable.

Rapidité du vol de certains oiseaux.

Un journaliste allemand parle, à l'occasion des pigeons voyageurs de la vitesse de divers oiseaux. Selon lui, un vautour peut parcourir dans une heure une distance de 150 milles anglais. Des observations réitérées faites à la côte de Labrador, convainquirent le major Cartwright que l'oie à duvet fait environ 90 milles par heure. Le vol de la corneille ordinaire est de 25 milles, et celui des hirondelles, selon Spallanzani, de 92 milles dans une heure. On a retrouvé à l'île de Malte, dit-on, 24 heures après son départ de Fontainebleau, un faucon appartenant à Henri IV, qui avait fait ainsi 1,350 milles dans un jour, sans compter le repos qu'il a dû prendre pendant la nuit.

Pont gigantesque.

On va construire à Bristol un pont sur l'Avon, qui sera assez élevé pour que les navires de toutes grandeurs y puissent passer toutes voiles déployées. Ce pont supendu aura 216 pieds anglais de hauteur au-dessus de l'eau. Il s'appuiera sur des piles de 260 pieds de hauteur, en forme de tours gothiques qui s'élèveront, comme des colonnes, à 50 pieds au-dessus du pont dont la largeur sera d'environ 30 pieds.

Pèlerinage d'un naïb de Surate vers un fakir.

Le 24 novembre on tira cinq coups de canon du château des Mores. Pareille décharge d'artillerie se fait à chaque nouvelle lune pour annoncer aux habitans de Surate le commencement du mois : cela a lieu au moment où la lune commence à se montrer. Mais cet évènement était ce jour-là d'autant plus remarquable que c'était aussi le jour du renouvellement de l'année.

Ce fut à cette occasion que le naïb alla en pèlerinage à la retraite d'un saint fakir très révéré dans tout le voisinage. Je me rendis le lendemain matin avec la foule sur le meidan, ou grande place de Surate, dans un lieu un peu élevé pour être spectateur de la cérémonie par laquelle le prince indien devait commencer son pèlerinage.

Ce fut vers les sept heures et demie du matin qu'il sortit de son Dherbar. La marche était ouverte par son coutounal, espèce de bailli qui avec ses recors frayait le passage à travers la foule. Cette avant-garde grotesque était suivie d'un homme sonnant d'une énorme trompette; après quoi venait un éléphant chargé d'une grande cage en treillis dans laquelle étaient quelques individus dont l'un portait une bannière composée d'une pièce triangulaire de soie verte brodée de fleurs d'or.

Ensuite venaient dix ou douze autres pareilles bannières, mais plus petites, portées par des gens qui marchaient à pied: ceux-ci étaient suivis de quelques compagnies, dont chacune avait deux drapeaux de soie verte, liserés d'une large bande de soie rouge.

Alors parurent un grand éléphant et un autre plus petit, chargés des aumônes que le prince indien devait distribuer aux pauvres à cette occasion; puis des chameaux avec

des timballes, ainsi que des Hindous à pied et à cheval jouant de divers instrumens. Ceux-ci précédaient ce prince auquel les Anglais veulent bien laisser encore le titre de naïb; il était monté sur un grand éléphant, et assis sous un pavillon en drap rouge dont le faîte était supporté par de petites colonnes. Il avait derrière lui un esclave occupé à chasser les mouches avec un éventail fait de queue de vache.

L'éléphant était couvert d'une housse en drap rouge qui lui pendait à mi-jambes, richement brodée et garnie d'une large frange d'or; diverses figures étaient peintes sur ses oreilles. Ce cortège se terminait par une compagnie de Cipaies vêtus du costume rouge que les Anglais leur ont fait adopter pour uniforme.

On sortit par la porte de Mokha, et l'on prit le chemin d'Omirah, en passant devant le tombeau d'un fakir qui avait laissé la plus grande réputation de sainteté. Ce religieux s'était imposé un silence de douze ans, mais il était mort à la dixième année. Il vivait dans une grande cabane, ne se nourrissait que de sucreries; le lait dont il faisait sa boisson ordinaire, lui était apporté du ciel chaque jour, s'il faut en croire les bonnes ames qui se dévouaient à son service par piété, qui avaient soin de lui, et auxquelles il se faisait comprendre par signes.

Sa tombe n'avait guère que deux pieds de hauteur; et deux fakirs subalternes avaient fixé à quelques pas de là leur demeure dans une cabane placée sous des arbres et entourée d'un enclos de bambous. Ils s'étaient consacrés à la surveillance de ce sépulcre; à leur mort ils devaient obtenir pour récompense d'être enterrés avec le saint homme, de manière que de nouveaux religieux de leur ordre seraient à leur tour portés à prendre soin de leur tombeau dans l'espoir d'une pareille récompense.

Mais ces gardiens n'étaient nullement comparable à celui qui était l'objet du pèlerinage, et qui demeurait à Poulo-Parra. Le peuple le respectait à un tel point qu'il ne l'appelait que *Babba-Sahib*, c'est-à-dire seigneur-père, aussi jouissait-il d'une autorité sans bornes.

Je n'ai jamais pu apprendre ce qui lui avait valu tant de réputation ; je me suis informé vainement du genre de ses pénitences. Il occupait une assez grande maison bâtie en pierre, et entourée sur les quatre côtés de galeries ouvertes. Au milieu de ce bâtiment il y avait une cour au centre de laquelle était une petite pagode contenant quelques figures d'idoles abominables. Dans une des galeries d'en haut on voyait une figure de femme avec quatre bras, à laquelle le fakir et ses acolytes rendaient leur culte et qu'ils couvraient de fleurs avec profusion.

Le prince indien vint faire là ses adorations. Il distribua alors à la foule qui le suivait, les aumônes que l'on avait apportées par son ordre, et revint en ville processionnellement après une assez courte conférence avec le saint personnage.

La foule écoulée, nous nous approchâmes de ce dernier. Nous le trouvâmes dans une galerie de laquelle on jouissait d'une vue magnifique de la rivière Tapti. Il était assis sur un grand cousin rond. Tout son corps était ainsi que sa tête et son visage saupoudré d'une poussière fine faite de bouse de vache, ce qui lui donnait un aspect repoussant.

Il nous reçut fort amicalement sans cependant se lever. Il était entouré de plusieurs jeunes bramines destinés à le servir ou qui habitaient avec lui pour recevoir ses instructions sur la religion.

Notre conversation se fit par le moyen de nos domestiques qui nous servirent d'interprètes, quoique d'une ma-

nière imparfaite. J'aurais voulu profiter de cette occasion pour adresser au solitaire quelques questions sur la religion des bramines, mais M. Slykens, courtier anglais avec qui j'étais venu, me pria de n'en rien faire, attendu que nous étions entourés de trop de monde. Il ajouta qu'il s'était trouvé plusieurs fois seul avec le fakir, et qu'alors celui-ci l'avait librement entretenu sur sa doctrine dépouillée des idées superstitieuses du peuple. Ne pouvant obtenir à cause de ses disciples les éclaircissemens que je désirais, je le questionnai par le canal de nos interprètes sur son âge. Il me répondit d'abord :

« Un jour et une nuit. »

Etonné, je prenais sa réponse pour une plaisanterie, mais il ajouta :

« Après ma naissance j'ai été d'abord un enfant; en avançant en âge, il m'est venu de la barbe; j'ai grandi et j'ai pris des forces; mais aujourd'hui mes jours sont tellement avancés que mes dents commencent à branler dans ma bouche; autant que je puis me le rappeler, je dois avoir atteint ma soixante-douzième année. »

L'interprète nous dit ensuite que ce saint homme nous comparait M. Slykens et moi *à de bons chevaux bien portans, qui recevaient chaque jour une excellente nourriture, et qui étaient soignés par des palfreniers intelligens;* tandis qu'il se comparait lui-même *à un mauvais petit bidet boiteux et de peu de valeur, mais dont cependant le possesseur faisait autant de cas que de ses plus superbes coursiers.*

Tandis que nous nous entretenions avec cet ermite, une femme vint lui dire qu'elle avait rempli la pénitence qu'il lui avait imposée. Le fakir eut l'air de lui donner sa bénédiction, et lui remit en même temps un peu d'arec; après quoi elle partit d'un air fort satisfait.

Il nous engagea à passer la nuit chez lui, en nous offrant

tout ce qui pourrait nous être nécessaire et agréable; mais comme des affaires pressantes nous rappelaient l'un et l'autre à la ville, nous lui témoignâmes nos regrets de ne pouvoir accepter son obligeante invitation.

(*New-monthly review.*)

Lac d'Ourmiah.

En partant de Tebris nous allâmes à Khousrouchâh, village qui en est éloigné de quinze milles; nous y séjournâmes un jour, admirant la beauté du paysage, et jouissant de l'ombrage frais des bocages et des jardins qui l'entourent.

Le second jour nous arrivâmes en vue du lac d'Ourmiah qui est d'une étendue considérable. Nous examinâmes une carrière de marbre qui est près de ses bords, et qui n'a pas été exploitée depuis le temps de Nadir Châh. Les Persans avaient envie de nous faire croire que la qualité particulière de l'eau du lac, en se mêlant à la terre, forme le marbre; ils ajoutèrent qu'il est tendre, quand on le taille pour la première fois, mais qu'il durcit en étant exposé au soleil. L'un de nous qui était minéralogiste, essaya de leur prouver que cette opinion était absolument erronée, en leur expliquant la nature des couches de la carrière ainsi que la composition du marbre; mais ces idées ne plurent nullement à ceux qui l'écoutaient, et qui restèrent parfaitement convaincus que le marbre se formait comme leurs pères le leur avaient dit.

On estime que la circonférence du lac d'Ourmiah, est de trois cents milles; son eau est limpide, mais salée et a une odeur sulfureuse. On nous assura qu'il ne se trouve ni poisson ni aucune créature vivante dans cette vaste étendue d'eau. Nous apprîmes d'un des savans de notre

troupe, que c'était le *Spauta* de Strabon, et le *Mantianes* de Ptolémée.

De notre camp sur les bords de ce lac, on compte dix-huit milles jusqu'à Meragha, ville où nous arrivâmes le soir. (*Sketches of Persia.*)

Strabon dit qu'il se forme habituellement une croûte de sel à la superficie de ce lac; puis il ajoute « ce sel excite des démangeaisons assez douloureuses, mais l'huile en est le remède. »

Pierre Gille qui s'était baigné dans le lac d'Ourmiah, contredit l'assertion de Strabon.

M. Saint-Martin a donné dans ses *Mémoires sur l'Arménie* (T. I, p. 56), des détails très intéressans sur le lac d'Ourmiah. Les Arméniens le nomment *K'habodan.* M. Saint-Martin pense qu'originairement on lisait dans le texte de Strabon Καπαυτα, au lieu de Σπαυτα, qui se sera introduit dans les manuscrits par l'ignorance des copistes. Cette conjecture ingénieuse paraît être très plausible.

La ville de Jedo, au Japon.

La ville de Jedo a une population de 700,000 ames; et est arrosée par une rivière considérable et navigable pour les bâtimens d'un médiocre tonnage; cette rivière se divise en plusieurs bras, et facilite le transport des denrées et des provisions de toute espèce, qui sont à si bas prix, qu'on y peut bien vivre pour six sols par jour. Les Japonnais ne consomment pas beaucoup de pain de froment, mais le peu que l'on vend est d'une excellente qualité. Les rues et les places sont fort belles, et d'une telle propreté, qu'on croirait à peine qu'elles sont fréquentées. Les maisons, pour la plupart à deux étages, sont construites en bois;

leur extérieur a moins d'apparence que les nôtres, mais elles sont en général plus commodes et mieux décorées. Toutes les rues, bordées de galeries couvertes, sont occupées par des ouvriers de la même profession; ainsi les charpentiers habitent une rue, les tailleurs une autre, les joailliers une autre, etc.; il en est de même pour les marchands. Chaque sorte de denrées a aussi son marché particulier : le marché au poisson est très vaste et d'une propreté extrême; on y trouve une prodigieuse variété de poissons de mer et d'eau douce, frais et salés. Les auberges sont également placées dans les mêmes rues auprès de celles où l'on vend et où l'on loue des chevaux dont la quantité est telle que les voyageurs qui suivant l'usage du pays, changent de chevaux à chaque lieue, n'ont que l'embarras du choix. Les nobles et les personnages éminens, demeurent dans une partie de la ville qui leur est affectée et remarquable par les armoiries sculptées, peintes ou dorées, qui ornent le dessus des portes de leurs maisons; les nobles japonnais sont très jaloux de cette prérogative. L'autorité civile et militaire est exercée par un gouverneur, et dans chaque rue réside un magistrat qui juge en première instance les causes civiles et criminelles, et soumet au gouvernement celles qui présentent le plus de difficultés. Toutes les rues ont à chacune de leurs extrémités, des portes que l'on ferme à la chute du jour. A chaque porte, est un corps-de-garde avec des sentinelles de distance en distance, en sorte qu'aussitôt qu'un délit est commis, la nouvelle en est portée sur-le-champ au bout de la rue; on ferme les portes, et rarement les coupables parviennent à s'échapper. (*Journaux anglais.*)

REVUE.

Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades ; ouvrage formant, d'après les écrivains musulmans un récit suivi des guerres saintes. Nouvelle édition, par M. Reinaud. Paris, imprimerie royale, 1830, 1 vol. in-8°.

Les auteurs qui de nos jours ont voulu écrire une histoire complète des croisades ne se sont pas bornés à puiser leurs matériaux dans les ouvrages composés en grec, en latin ou dans les langues européennes. Ils ont aussi eu recours à une source qui n'est pas accessible à tous les hommes lettrés; c'est-à-dire aux ouvrages des Arabes et des autres auteurs asiatiques. En effet on y trouve une quantité d'éclaircissemens sans lesquels les faits rapportés par les historiens chrétiens sont souvent obscurs.

« Graces aux travaux de l'érudition moderne, dit M. Reinaud, il était devenu facile de consulter le témoignage des écrivains d'occident au moyen-âge. Les chroniques orientales de la même époque étaient beaucoup moins accessibles. La langue dans laquelle ces chroniques sont écrites est familière à un très petit nombre de personnes : les livres qui les renferment sont extrêmement rares ; quelques-uns même ne nous sont parvenus que mal écrits ou incomplets.

« Il était cependant de la plus grande importance qu'on se rendît enfin compte du témoignage des chroniqueurs de l'orient. Les chroniqueurs de l'occident, intéressés à mon-

trer les croisades sous un jour avantageux, pouvaient s'être trompés sur certains faits; ils pouvaient, dans un moment où l'esprit religieux était encore dans toute sa force, et où les communications entre les deux nations étaient fort rares, avoir ignoré plusieurs évènemens importans, et avoir laissé de nombreuses lacunes dans leurs récits. »

On doit donc beaucoup de reconnaissance à M. Reinaud pour avoir donné dans une suite d'extraits d'auteurs arabes, l'histoire de ce que les croisés ont fait dans l'Orient, depuis l'an 1097, époque de la prise d'Antioche, jusqu'à l'an 1291, date de la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Musulmans.

Ce savant orientaliste nous apprend que la première idée de cette entreprise appartenait à une société dont le souvenir vivra aussi long-temps que l'Europe conservera le goût des lettres et des études savantes. Les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ayant conçu le projet d'une collection particulière des historiens des croisades, sentirent que leur travail serait incomplet, s'ils n'y faisaient entrer les chroniques orientales : ils jetèrent les yeux sur dom Berthereau, un de leurs confrères. M. Reinaud a profité des matériaux rassemblés par dom Berthereau, mais ce n'a pas été pour lui une petite tâche que d'y mettre de l'ordre, d'élaguer ce qui était inutile, de suppléer à ce qui manquait, de retoucher des traductions inexactes, et de rétablir des faits importans qui avaient échappé à dom Berthereau, ou qui n'ont été découverts que depuis.

On trouve dans le livre de M. Reinaud non-seulement l'analyse des chroniques arabes, mais aussi la traduction de tout ce que ces chroniques offrent d'intéressant par rapport aux croisades. Une connaissance profonde de la langue arabe a mis M. Reinaud à même de donner à sa

version le degré d'exactitude que l'on est en droit d'exiger dans un ouvrage de ce genre; mais ce n'est pas le seul avantage qui distingue le sien. Il a disposé ses matériaux si habilement, et a su les arranger avec tant d'art en faisant parler à propos les auteurs dont il cite les expressions, qu'on lit avec beaucoup d'intérêt un livre dont la composition est extrêmement simple : on assiste réellement au grand drame des guerres saintes.

Dans la préface on trouve des notices succinctes, mais curieuses sur les auteurs qui ont été mis à contribution; la plupart sont musulmans; leur récit doit nécessairement se ressentir de leur croyance, surtout à une époque où la religion de Jésus-Christ et celle de Mahomet étant, pour ainsi dire, en présence, il s'agissait pour elles d'une guerre à mort. Aussi ces auteurs ne ménagent-ils pas les guerriers d'Occident : ordinairement lorsque les noms des chrétiens se présentent sous leur plume, ils les accompagnent de ces mots *que Dieu les maudisse;* ou bien ils leur donnent les qualifications d'impies ou d'infidèles. Quant aux soldats de leur religion, ils les appellent *les soldats de Dieu, les fidèles croyans;* les musulmans qui tombent sous le fer des chrétiens sont appelés *martyrs.*

Il n'est pas surprenant que ces auteurs n'observent pas toujours une entière impartialité. Ils passent quelquefois légèrement sur les revers des armées musulmanes, et ne rendent pas aux croisés toute la justice qui leur est due. Mais en Europe il en est de même de chrétiens à chrétiens, quand les gazetiers et même des écrivains plus graves par caractère racontent les évènemens d'une guerre; on sait que sur ce point les exemples fameux ne manqueraient pas. Du moins les historiens musulmans respectent les faits et les présentent sans altération et sans réticence, c'est-à-dire tels qu'ils se sont passés; et à cet égard leur bonne foi est

d'autant plus louable que de nos jours elle n'est guère imitée.

Une chose qui cause toujours de l'étonnement aux Européens est l'habitude des Orientaux de donner à leurs livres des titres dont la singularité va quelquefois jusqu'à la bizarrerie. Kemaleddin intitule le dictionnaire historique des hommes illustres d'Alep, sa patrie : *Envie de celui qui veut connaître l'histoire d'Alep;* il en publia ensuite un abrégé sous ce titre : *Crème du lait de l'histoire d'Alep.* C'est bagatelle que d'appeler *miroir des temps* une histoire universelle; mais il est permis de rire en voyant que le *remède contre le chagrin* est l'histoire des princes de la maison de Saladin. La chronique d'Aboul Massan s'annonce comme *le livre des étoiles resplendissantes relativement aux rois d'Egypte;* la continuation de la chronique d'Elmaein est la *voie droite et la perle unique.* C'est apparemment pour se conformer à ces modèles que le père Boucher, religieux mineur observantin, a publié une description de la Palestine sous le titre de *Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre-Sainte.* Dans le cours du dix-huitième siècle nous eûmes *les délices* de tel ou tel pays; à l'imitation des *Délices de la Hollande* publiées dans le dix-septième siècle. De nos jours combien n'a-t-on pas fait paraître sous le titre de *Beautés de l'histoire* de méchans extraits des historiens de telle ou telle contrée. Très souvent ces beautés faisaient horreur.

Les auteurs musulmans datent les évènemens de l'hégyre ou fuite de leur prophète. M. Reinaud en se conformant à cette ère a eu soin de mettre à côté l'année chrétienne qui correspond à celle dont il est question; par ce moyen il a facilité la lecture de l'excellent ouvrage dont il a enrichi notre littérature, et qui indépendamment du nouveau jour qu'il jette sur plusieurs faits historiques, four-

nit aussi des matériaux précieux pour la géographie des lieux dont il est fait mention dans l'histoire des croisades.

E. S.

NOUVELLE.

Découverte de l'embouchure de plusieurs rivières de l'intérieur de l'Australie.

(Extrait d'une lettre du New-South-Wales.)

Le problème relatif à l'embouchure des rivières découvertes dans cette colonie à l'ouest des Blue-Mountains, embarrassait depuis long-temps les géographes; il est enfin résolu. A la fin de 1828, le général Darling, gouverneur de la colonie, voulant connaître les ressources que l'intérieur offrait pour y former des établissemens, chargea le capitaine Sturt de la conduite d'une expédition destinée à suivre le cours du Macquarie. Cette tentative n'eut aucun succès. Vers la fin de 1829, le capitaine Sturt partit de nouveau pour explorer le cours du Morrombidgi, grande rivière qui a sa source dans les montagnes du sud au-delà d'Argyle, et coulant à l'ouest vers l'intérieur, dans la même direction que le Macquarie.

Au commencement de janvier 1830, le capitaine Sturt s'embarqua sur le Morrombidgi, et jusqu'au 14 en suivit le cours précédemment inconnu; il vit ce jour-là que ses eaux se réunissaient à celles d'une rivière plus considérable; le 23, il arriva au confluent d'une autre qui venait de l'est. Il présuma que celle-ci était le Darling, découvert dans la dernière expédition. Ces rivières réunies qu'il nomma le Murray, coulaient dans un canal large de 300 pieds, et profond de 10, ses rives étaient tapissées de ver-

dure, et revêtus de très beaux arbres. Le 2 de février, le capitaine Sturt passa sous des falaises d'origine volcanique, et aussitôt après, il entra dans un pays calcaire, et d'une formation très singulière. Le Murray, au point où il arriva le 3 de février, avait 120 pieds de largeur, et de 20 de profondeur; le 6, les falaises disparurent peu à peu, et le 7, elles firent place à des collines ondulées et pittoresques, au pied desquelles s'étendaient des plaines d'un terrain d'alluvion très gras. Le 8 à midi, des roseaux très hauts empêchèrent le capitaine Sturt d'apercevoir la terre, à l'extrémité d'un espace que l'on avait gagné; mais de petits coteaux continuaient à former la rive gauche.

Le capitaine Sturt étant monté sur une éminence, reconnut qu'il était sur le point d'entrer dans un vaste lac qui se prolongeait au sud-ouest, direction dans laquelle l'eau était bornée par l'horizon. Ce lac ou cet æstuaire, car il fut ensuite démontré que c'en était un, et qui a à peu près 60 milles de longueur, sur 30 à 40 de largeur, fut traversé dans un canot construit à Sydney, démonté, apporté par les hommes de l'expédition, et prêt à être remonté. Le 9 de février, des bancs de vase et des bas-fonds interrompirent la marche du canot. En conséquence, le capitaine Sturt débarqua et marcha le long du bord de l'æstuaire, au sud et à l'est, jusqu'au point où il arrive à la mer. Il trouva qu'il avait atteint la côte de la baie Encounter, un peu au sud et à l'est du golfe Saint-Vincent, par 35° 25′ 15″ de lat. S. et 139° 40′ de longit. E.

Le capitaine, après avoir pris une suite de relèvemens, pour fixer avec précision sa position, se hâta de retourner sur ses pas, n'ayant pas un moment à perdre, car il avait mis trente-deux jours à atteindre cette pointe, aidé par le courant, et maintenant il l'allait avoir contre lui en remontant le fleuve pour retourner dans la colonie. Le même bonheur qu'il avait déja eu en traversant le lac, l'accompagna encore à son retour; et dans la soirée du jour où il quitta la côte, il rentra dans le Murray; pour revenir de la mer au lieu où il s'était embarqué, il employa trente-neuf jours.

Les indigènes du pays montagneux sont bien supérieurs pour la structure physique et la force à ceux de la plaine; ces derniers ont en général l'air maladif et affaibli; ils

sont très sujets à une éruption scorbutique qui leur couvre le corps; mais ces habitans du pays inférieur sont bien plus nombreux que les montagnards; ils vivent principalement de poisson qui abonde dans les rivières. La ressemblance de figure, de vêtement, de goût pour se barbouiller le corps avec de l'argile blanche en guise de parure, enfin de langage, prouve que ces hommes appartiennent à la même famille que ceux de la côte orientale; toutefois le dialecte de la montagne et celui de la plaine offrent entre eux de grandes différences. Les recherches faites jusqu'à présent ont prouvé que la même langue radicale s'étend sur toute la surface du continent australien, et varie seulement comme les patois des autres pays. L'argile blanche paraît être un objet très précieux pour les sauvages des bords du Darling, car ils la conservent avec un soin particulier dans des cabanes construites exprès, et entourées de tranchées, pour la mettre à l'abri des atteintes de l'eau.

Des huttes commodes et divers objets utiles, semblent annoncer un degré de civilisation plus grand chez les indigènes des bords du Darling, que chez plusieurs tribus errantes d'autres contrées du continent; on vit un filet très bien fait, qui s'étendait d'un côté à l'autre de la rivière, dans un endroit où elle a plusieurs centaines de pieds de largeur. Les hommes de l'expédition eurent toujours une provision abondante de poisson, on aurait dit qu'il fourmillait dans les eaux des rivières, et toute la surface du lac était couverte des corps de ceux qui étaient morts.

Les indigènes des différentes tribus que les voyageurs rencontrèrent, leur montrèrent uniformément les mêmes dispositions amicales; toutes les fois qu'on s'était assuré la recommandation d'une tribu voisine. Lors même qu'on n'avait pas pu l'obtenir, la curiosité de beaucoup de sauvages, pour examiner de plus près nos voyageurs, était si vive, qu'ils ne pouvaient y résister; ils s'avançaient avec précaution, en portant l'emblème universel de la paix, qui est une branche verte, ou bien se glissant d'un air de curiosité d'un arbre à un autre en faisant de nombreux gestes de supplication, et répétant le cri deou-ou-ouou-ouou d'un ton plaintif, ils s'avançaient peu à peu vers les voyageurs, malgré toutes les menaces de ceux-ci

pour les tenir à l'écart. Le fer était l'objet qu'ils recherchaient le plus, un de leurs guides pressait fréquemment contre son sein, avec la même expression de plaisir que manifeste un père en serrant un enfant chéri, une masse dont on lui avait fait cadeau.

Rien ne put égaler leur étonnement et leur curiosité, la première fois qu'ils aperçurent les Européens. Ils se placèrent d'abord vis-à-vis d'eux pour comparer les traits de leurs visages aux leurs, puis appliquèrent les paumes de leurs mains contre les leurs, pour voir si les doigts se correspondaient, ensuite ils faisaient signe aux voyageurs d'ouvrir la bouche pour constater si elle était faite comme la leur, et s'ils avaient aussi des dents, ensuite ils regardaient leur poitrine et leur dos; enfin ils leur retroussaient les manches et leur déboutonnaient la veste pour s'assurer si ces vêtemens formaient une partie de leur corps; mais quand ils eurent reconnu que, malgré la différence de couleur et la dissemblance d'habits, les voyageurs étaient faits comme eux, leur joie ne connut plus de bornes. La méthode la plus sûre de gagner les bonnes graces de ces sauvages était de faire devant eux toutes sortes de grimaces et de contorsions, et le meilleur moyen de les amener à une entrevue, était de ne faire nulle attention à eux; alors ils s'approchaient peu à peu, et finissaient par se glisser un à un dans le groupe des Européens. Un parapluie déployé brusquement leur causa une terreur si grande qu'ils tombèrent tous à terre, mais leur frayeur se changea bien vite en gaîté, en s'apercevant que les Européens riaient, et que pour eux-mêmes il n'y avait ni os cassés, ni une goutte de sang répandue.

Dans une occasion, les voyageurs furent redevables au zèle, au courage et à la fidélité de leurs guides de n'être pas massacrés. Le bateau qui était un peu en avant des guides toucha malheureusement dans une partie basse de la rivière; tout à coup l'oreille des blancs fut frappée d'un cri affreux sorti d'un hallier voisin; et aussitôt une troupe de centaine de sauvages nus se précipita dans l'eau devant eux; leurs cheveux épars et agités par le vent, les contorsions de leurs corps, les grimaces horribles de leurs visages, leurs hurlemens perçans, leurs massues brandies en l'air annonçaient leur intention d'attaquer les étrangers. A peine

les blancs avaient eu le temps de mettre la main sur leurs fusils pour se défendre, que les guides se jetèrent entre eux et les sauvages, et rendant à ceux-ci menaces pour menaces, en agitant leurs massues, puis montrant les blancs, semblèrent d'une voix animée demander pour eux la protection que leur avaient accordée les autres tribus. Ensuite ils dirigèrent leurs lances vers le canton occupé par leur propre horde comme pour annoncer des représailles dans le cas où on ne les écouterait pas; pendant tout ce temps leurs gestes et leurs mouvemens étaient si véhémens et si violens que la sueur coulait de tous leurs pores. Peu à peu l'agitation excessive se calma, une masse enlevée de la ceinture de l'un des guides fut passée à la ronde, de main en main, et il s'ensuivit un débat à voix basse parmi la tribu hostile, pendant que le possesseur de cette arme précieuse semblait expliquer ses différens usages, et les grands avantages qui résulteraient pour la tribu, si elle vivait en bonne intelligence avec un peuple pouvant fournir des choses d'une valeur si remarquable. A la fin tous les yeux se tournèrent sur la troupe des blancs, sur lesquels il paraissait que l'on adressait particulièrement des questions aux guides. Le sourire des sauvages, le ton de leur voix et leurs regards qui devenaient graduellement plus doux, montraient évidemment l'impression favorable produite sur eux par ces discours; tout à coup les massues et les lances furent jetées de côté, et toute la bande s'élança dans l'eau autour du canot et se mit à examiner la personne des blancs.

(*Courrier* du 25 septembre 1830.)

ANNONCE.

Voyages dans l'intérieur du Brésil (Provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes), par M. Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'académie des sciences, etc.

Paris, Grimbert et Dorez. — 2 vol. in-8°.

VOYAGE

AUX BAINS DU CAUCASE,

EN 1828.

Je me trouvais en Crimée au mois d'avril de l'année 1828, lorsque M. le conseiller d'état de Stéven, pour lequel j'avais des lettres de recommandation, me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'il allait faire au Caucase et sur les bords de la mer Caspienne. Deux motifs m'engagèrent à accepter l'offre qui m'était faite: d'abord, l'avantage de faire ce voyage pénible et dangereux dans la société de ce savant, également distingué comme botaniste et comme entomologue; ensuite, j'espérais faire d'intéressantes découvertes dans ces contrées encore peu connues des naturalistes. Quoique, par des circonstances particulières, le succès n'ait point entièrement répondu à mon attente, j'ai pensé cependant qu'une relation succincte de mon voyage et quelques détails géographiques sur le pays que j'ai parcouru, ne seraient point sans quelque intérêt, d'autant plus que je pourrais rattacher à cette narration quelques faits épars, sur lesquels j'avais cru

devoir prendre des informations, et que je suis bien aise de pouvoir mettre sous les yeux du lecteur. Trouver de nouvelles vérités n'est pas facile dans notre siècle; mais c'est aussi trouver une vérité que de rectifier une erreur ou de détruire un doute.

J'ai recueilli beaucoup de notes intéressantes sur la Crimée, que j'ai parcourue pendant six semaines environ; mais ce pays, si beau, si pittoresque dans sa partie méridionale, qu'il a été à juste titre nommé *la Suisse de la Russie*, est déja suffisamment connu par les voyages et les écrits d'hommes célèbres, parmi lesquels l'immortel Pallas occupe le premier rang. Il n'en est pas de même des pays situés au pied du Caucase, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne; la longueur, les fatigues, les dangers mêmes que présente cette route, n'ont encore permis qu'à bien peu de voyageurs d'y pénétrer. Quant à la botanique, la haute chaîne du Caucase est encore presque entièrement inconnue: quant à l'entomologie, peut-être la moitié de la récolte reste-t-elle à faire; et long-temps encore les naturalistes trouveront dans ces vastes contrées à se dédommager des fatigues et des privations qui les attendent. C'est donc seulement des plaines septentrionales du Caucase que je me propose de parler.

C'est à Oustlabinsk que commence le gouvernement du Caucase. Le pays jusqu'à Stavropol, qui en est la capitale, présente à l'œil des plaines le plus souvent nues et dépouillées d'arbres, couvertes au mois de

mai d'une belle verdure, mais qui, au mois de juin, est déja desséchée par un soleil et des vents brûlans.

Rojetvenskaia est la dernière station avant Stavropol ; deux routes y conduisent de ce village ; l'une par des collines couvertes de forêts, et l'autre par des plaines découvertes. La pluie qui avait abîmé les chemins, nous empêcha de suivre la première, où nos récoltes en plantes auraient été beaucoup plus intéressantes.

Stavropol, qui est à 500 verst de la mer Noire, et à environ 600 de la mer Caspienne, occupe un plateau élevé, coupé par un ravin profond dont la ville couvre le flanc oriental. Ce ravin empêche d'arriver à la ville directement, et oblige à faire un détour de plusieurs verst au moins, quand les chemins sont gâtés par les pluies. Les forêts que l'on trouve dans le voisinage de Stavropol, sont les dernières que l'on aperçoive jusqu'à la mer Caspienne. Nous fîmes, dans cette capitale du gouvernement du Caucase, un séjour de quatre jours que j'employai à explorer les environs dans toutes les directions.

Stavropol contient environ 3,000 habitans, et pourrait en contenir au moins 6,000. Ce sont, en général, des Russes propriétaires et des militaires. La plupart des maisons sont bâties en pierre jaune calcaire, que fournissent abondamment les carrières voisines de la ville. On commence à établir, dans quelques rues, des trottoirs en pierre, d'autant plus

nécessaires que, quand il a plu pendant quelques jours, il est impossible de traverser les rues sans enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue. — On y trouve quelques jolis bâtimens. Tout y est assez cher, surtout le logement; on a peine à se procurer des légumes et des fruits, et le gouverneur se plaignit, en ma présence, de ne savoir que manger; ce qui est bien étonnant dans un pays aussi fertile et qui nourrirait au moins 800,000 habitans; mais telle est l'indifférence du Russe pour ce qui regarde le bien-être de la vie; il vit comme il a vécu; tout changement, toute amélioration lui est à charge. En vain il a sous les yeux les colonies allemandes; en vain il voit de meilleurs procédés en tout genre, une culture plus soignée, des habitations plus commodes. Ce sont des étrangers qui lui donnent l'exemple; raison de plus pour lui de ne pas les imiter et de rester ce qu'il est : il est stationnaire par caractère et par principe. J'en citerai un exemple. Le gouvernement russe a ordonné de favoriser autant que possible l'éducation des vers-à-soie dans toute la Russie méridionale; on a donc fait planter partout des mûriers : on a encouragé les habitans à ce genre d'industrie par tous les moyens possibles. Eh bien, malgré le gain considérable que leur rapporterait la vente de la soie, à peine a-t-on pu engager jusqu'à présent quelques habitans à se livrer avec zèle à cette branche de commerce, qui convient si fort à un peuple agricole, et qui ne demanderait

que bien peu de peines et de soins pour réussir. Nous verrons plus tard l'immense source de richesse que l'éducation des vers-à-soie procure aux Arméniens de Kizlar.

La route, en quittant Stavropol, traverse un step le plus souvent inculte et stérile, couvert d'*artemisia austriaca*, de *medicago falcata*, d'*achillæa nobilis*, et d'*astragalus onobrychys*. Nous quittâmes bientôt la route de poste pour nous diriger plus directement vers l'orient sur Madjar, au bord du fleuve Kouma.

La flore des steps est, en général, très uniforme. Les mêmes espèces se présentent à l'œil pendant plusieurs lieues. De temps en temps apparaît une nouvelle espèce, d'abord rare, puis plus commune, qui finit ensuite par devenir l'espèce dominante, puis, cessant petit à petit, fait place à d'autres qui se renouvellent de la même manière.

En avançant vers Madjar, qui est à environ 160 verst de Stavropol, nous avions ordinairement à notre droite une chaîne de collines peu élevées, et à gauche, à peu de distance, une petite rivière, sur les bords de laquelle nous apercevions campées des hordes de Nogays nomades, dont les chameaux paissaient dans le step. Cette petite rivière va se jeter dans le fleuve Kouma. Nous traversions aussi de grands et beaux villages, dont les maisons propres et bien bâties, ainsi que les immenses troupeaux qui paissaient dans la

plaine, annonçaient le bien-être et la richesse. A mesure qu'on s'approche de Madjar, les collines s'abaissent insensiblement, et finissent par disparaître entièrement.

Madjar est situé sur une plaine nue, au-dessus du fleuve Kouma, qui coule dans des bas-fonds; et inonde, en certaines saisons, tout le pays, de manière à empêcher entièrement les communications; dans d'autres, ce n'est qu'un filet d'eau, qui se perd dans les sables avant d'arriver à la mer. Ici exista jadis une grande ville, fondée par les Tatars (1). On ne voit presque plus d'autres traces de l'ancienne ville que quelques enfoncemens de terrain, qui se dirigent vers le fleuve et quelques éminences formées de pierres. Les habitans sont composés de Géorgiens, d'Arméniens et de colons allemands, qui ont quitté les colonies du Volga pour venir s'y établir. Ceux-ci cultivent le blé, et ont commencé à planter la vigne qui réussit assez bien.

La redoutable tarentule (2) se trouve ici en grande

(1) Voyez d'amples détails historiques et topographiques sur l'ancienne ville de Madjari dans le *Voyage au mont Caucase*, par M. Klaproth. Paris, 1823, vol. I, p. 142 à 185. Ainsi que dans les *Voyages du comte Jean Potocki*. Paris, 1829, vol. I, p. 185, 187 et suiv. R.

(2) Ce n'est pas tant la tarentule qui est dangereuse dans les steps situés entre le Don et la mer Caspienne, que la grande araignée de terre nommée *phalangium araneoides*. R.

quantité et continue à infester les steps jusqu'à la mer Caspienne. J'ai pris sur cet animal les informations les plus exactes, tant des colons allemands, que des Nogays nomades qui habitent ces contrées. Ils s'accordent à dire que la blessure n'en est point mortelle, au moins pour un corps sain, mais qu'elle cause des douleurs inouies, et les douleurs une espèce de folie ou de fureur, qui ressemble à des convulsions et qui fait pousser des cris affreux. Les habitans ramassent ces tarentules et les mettent vivantes dans des bouteilles remplies d'huile, qu'ils regardent comme le meilleur remède contre leur morsure. Les Tatars font la même chose avec le scorpion, partant de cette croyance que ces animaux portent en eux-mêmes leur contre-poison.

Une ancienne tradition raconte que les habitans de l'ancienne Madjar furent obligés d'abandonner ce pays, à cause de la grande quantité de tarentules qui l'infestaient. Pallas révoque ce fait en doute, en disant qu'il n'a pu se procurer aucune tarentule à Madjar. Quant à nous, nous nous en sommes procuré autant que nous avons voulu. — Une chose à remarquer, c'est que ces animaux disparaissent entièrement dans les lieux humides. Aussi, les Kalmuks et les Nogays ont-ils toujours soin de placer leurs tentes dans ces endroits pour être à l'abri du danger.

Un habitant moins dangereux sans doute, mais plus dévastateur de ces steps, c'est la sauterelle.

Il y en a de plusieurs espèces. Les plus communes sont le *gryllus migratorius* L. et le *gryllus vastator* Stev. — Lorsqu'elles sont encore privées d'ailes, les habitans les désignent sous le nom d'*infanterie*. Elles couvrent alors de grands espaces, et s'avancent en marchant et sautillant les unes sur les autres. Une seule troupe couvrait souvent, à peu d'intervalles près, un espace de plusieurs verst, et alors on aurait dit, à la lettre, que la terre était teinte de sang. C'est le seul moment où l'on pourrait espérer de détruire ce fléau, ou au moins de diminuer de beaucoup le nombre de ces animaux malfaisans, soit en les écrasant, soit aussi en mettant le feu à l'herbe desséchée des steps; mais les habitans ne s'en donnent pas la peine. Leurs troupeaux trouvent toujours assez de pâturages, et leur prévoyance ne s'étend point jusqu'à leurs voisins qui voient s'augmenter chaque année ce fléau destructeur. Quand les sauterelles ont pris des ailes, on leur donne le nom de *cavalerie*; c'est ordinairement en juillet: alors, suivant la direction du vent, elles s'élèvent en troupes innombrables, semblables à de longs et épais nuages de poussière. Malheur aux champs de blé, de légumes ou aux autres plantations qu'elles choisissent pour assouvir leur insatiable appétit! Il suffit d'un instant pour voir disparaître la plus riche récolte. Elles sont en si grand nombre, que l'ouïe même peut saisir le bruit que font leurs mâchoires en mangeant, et que le soleil est, pour ainsi

dire, obscurci, quand on vient à passer sous une de leurs colonnes. Il est à remarquer que les sauterelles ne touchent à la vigne que quand elles ne trouvent pas d'autre nourriture. C'est ce qui est arrivé en Crimée, je crois, en 1825, année où les vignes furent dévastées par l'espèce *gryllus vastator* Stev., d'après ce que je tiens de M. de Stéven lui-même. Toute la Russie méridionale, surtout les environs d'Odessa et de Nikolaëv, sont, depuis une dizaine d'années, désolés par ce fléau, qui pèse surtout sur les colons suisses et allemands, dont toute la richesse ne consiste qu'en troupeaux et en productions de la terre, et qui se voient ainsi privés de fourrage pour nourrir leurs bestiaux, et, pour payer les impôts, de l'argent qu'ils attendent de la vente de leurs légumes, de leur blé et de leurs fruits.

En quittant Madjar, nous descendîmes vers le fleuve grossi par la fonte des neiges et des pluies, et que nous traversâmes plusieurs fois sur de mauvais ponts non sans danger. Le Kouma fait beaucoup de sinuosités, et comme ses bords sont bas, il avait inondé la campagne, et nous eûmes encore plusieurs verst à faire dans l'eau. Praskoveia est un grand village fort riche, qui peut contenir 3000 habitans. C'est près de ce village que nous jouîmes pour la première fois de la vue du Caucase dans toute son étendue. Nous en étions à 250 verst environ.

Nous traversâmes encore plusieurs grands villages

dont les habitans s'occupent beaucoup de la culture de la vigne; mais le vin qu'ils fabriquent est mauvais quoique assez capiteux. Les procédés de fabrication sont encore bien imparfaits. Les vignes sont plantées dans des bas-fonds, ou dans des fossés creusés exprès pour l'irrigation; ce qui doit nuire extrêmement à la qualité du vin. Le raisin rouge est beaucoup plus cultivé que le blanc, qui donne un vin un peu meilleur. Ces plants de vigne sont tirés pour la plupart des vignes du Don. Les ceps sont plantés sur deux rangs, à quatre pieds environ de distance, puis vient un intervalle de huit pieds; puis de nouveau deux rangées à quatre pieds l'une de l'autre et ainsi de suite. Les échalas peuvent avoir sept ou huit pieds de haut, et on laisse monter la vigne comme les haricots. Le vin se vend de trois à cinq francs le vedro (13 ½ pintes de Paris).

Nous arrivâmes enfin à Vladimirovka dernier endroit habité des steps, qui s'étendent sans interruption jusqu'à la mer. On compte 55 verst de Madjar jusqu'à ce village. Quelques collines que nous avions eues de nouveau à notre droite s'étaient abaissées petit à petit et ne laissaient plus aucune trace. Le sol en quelques endroits était imprégné de sel et exhalait une odeur fétide.

Vladimirovka se fait apercevoir d'assez loin par ses bouquets d'arbres qui réjouissent la vue, fatiguée de l'immensité d'une plaine aride. Ce village est bâti sur le

Kouma qui se divise en deux bras, et dont le courant en cet endroit est assez rapide, au moins celui du grand bras. Le propriétaire actuel du village est un homme fort riche. Ses haras contiennent plus de 900 chevaux, qui ne lui coûtent que l'entretien d'une douzaine de Kalmuks qui en prennent soin. Il possède en outre plusieurs milliers de bœufs, vaches, et d'immenses troupeaux de moutons. Le prix moyen d'un cheval est 40 francs, celui d'un bœuf autant, et celui d'une vache 25 à 30 fr. Depuis le printemps jusqu'en automne, ces troupeaux paissent jour et nuit dans les steps. Pendant l'hiver ils sont reçus dans de vastes hangars et nourris de foin uniquement. Les paysans sont, comme en général dans les autres villages qui ne sont pas libres, soumis à deux jours de corvée par semaine. Ce village de Vladimirovka a été fondé en 1772 par le général major Saveliév, qui y avait transporté une colonie de cosaques du Volga. C'est lui qui y a fondé les premiers établissemens économiques et établi les premiers haras.

La chaleur au mois de juin y est très grande. Le thermomètre à l'ombre montait jusqu'à 29° à midi, et au soleil 32°. — A huit heures du soir, il était à 21° Réaumur. La déclinaison de l'aiguille aimantée était d'environ 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

Non loin du village est une colonie de Kalmuks. Leurs tentes sont au nombre de vingt-trois rangées en ligne. Une tente a environ douze pieds de diamètre; elle est de forme circulaire, construite de

bois croisés, liés ensemble. Le toit se termine en cône au haut duquel est une ouverture pour laisser passer la fumée. Le tout est recouvert de feutre épais de poil de chèvre, qui empêche l'humidité d'y pénétrer. Ces feutres se lèvent à volonté pour laisser circuler l'air. Quand les Kalmuks veulent être plus long-temps en place, ils creusent en terre un petit fossé où la tente se place exactement. Chaque tente est gardée par un chien redoutable.

Les bains du Caucase sont un des endroits les plus intéressans de ces contrées, et l'un des plus riches en belles plantes.

Après avoir traversé le détroit qui joint la mer d'Azov et la mer Noire et sépare la Crimée de l'Asie, on débarque sur un rivage étroit, situé au pied de collines nues et stériles, sur lesquelles est bâtie la ville de Thaman ; c'est un endroit assez misérable : en sortant de Thaman, on passe par Phanagoria qui lui sert de forteresse. Le pays environnant est une île formée par les différens bras du fleuve Kouban qui se jette dans le détroit. Le chemin passe entre des bras de mer, des collines de sables ou des plaines le plus souvent stériles. A gauche on aperçoit de loin ces fameux *volcans de boue* dont Pallas a parlé fort au long et dont il a cherché à expliquer les causes. Au bout de 40 verst, on arrive au bord de la mer d'Azov. Le rivage, en cet endroit, est couvert des *verbascum pinnatifidum* et *phœniceum*, de l'*erysimum lanceolatum* et de quelques autres

plantes maritimes. De cette station de poste jusqu'à la suivante, Temriouck, nous eûmes sept à huit verst à faire dans l'eau. Le Kouban inonde le pays et en fait un vaste marais : la route que nous parcourions était, en allant, sous quatre pieds d'eau, et, en revenant, sous quatre pieds et demi; elle ressemblait à une rivière entre deux murs de roseaux. Le fond est un sable assez uni pour permettre d'avancer lentement, et sans danger de verser. Il n'y a vraiment de dangereux que les ponts qui sortent de l'eau de distance en distance et qui sont mal entretenus. Cette partie de la route entre Temriouck et Kourki est toujours plus ou moins inondée, dans toutes les saisons, et quelquefois le passage devient absolument impraticable pour les voitures. Ces marais sont couverts d'une immense quantité de pélicans; nous y observâmes aussi deux espèces de cigognes.

Les trois stations suivantes, surtout celle de Kalaous à Kopyl, nous offrirent encore de grandes difficultés à cause du débordement des eaux, et ce ne fut qu'après avoir traversé un bras large et rapide du Kouban que nous pûmes continuer notre voyage sans être arrêtés à chaque instant par les mauvais chemins. En été, ces marais et ces eaux stagnantes donnent naissance à une immense quantité de cousins, et il est impossible de décrire les tourmens que nous firent éprouver, à notre retour, ces insectes altérés de sang, qui tombent en essaims sur

les hommes et sur les animaux, et contre la piqûre desquels on n'est pas même protégé par ses vêtemens. A chaque station de poste, des feux de paille sont allumés, et c'est au milieu de l'épaisse fumée qu'elle produit qu'il faut se réfugier ; les chevaux mêmes par instinct viennent chercher le même abri.

Le fléau diminue à mesure qu'on s'éloigne des marais, et que le sol s'élève davantage au-dessus du fleuve. Tout ce pays depuis Thaman jusqu'à Oustlabinsk appartient aux cosaques Tchernomorsky (cosaques de la mer Noire). Ceux-ci ne paient pas d'impôts à la couronne : mais ils sont chargés de défendre le pays contre les incursions des Tcherkesses, d'escorter les voyageurs, dont ils sont responsables, et de fournir les chevaux pour le service des postes. Là, tout individu, jeune ou vieux, ne marche jamais que bien armé; les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine, sont gardés par des détachemens de Cosaques : leurs villes, nommées *stanitza*, sont entourées d'un rempart de palissades ou de pieux, avec un fossé profond en dehors. Toutes ces stanitza sont bâties sur le même plan, et forment un grand carré, dont les rues se coupent à angle droit. Il y a ordinairement une église au milieu du carré; les maisons sont basses, ordinairement en bois et assez propres. Chacune contient une population de 1500 à 2000 ames. Les habitans sont en général hospitaliers intelligens, et d'un caractère fort gai. Tout annonce le bien-être dans leurs maisons. Il y a, en outre, en-

tre ces stanitza, qui sont en général séparées par une distance d'une quarantaine de verst; il y a en outre, dis-je, de distance en distance le long du Kouban, des postes fortifiés de palissades et gardés par 12 hommes ou plus, toujours prêts à monter à cheval et à donner l'alarme au moindre signal de danger. Une sentinelle a toujours les yeux attachés sur l'autre rive du fleuve : car les Tcherkesses se cachent parmi les buissons qui le bordent, et le passent facilement à la nage au moyen d'outres attachées de chaque côté de leurs chevaux : il est même quelquefois dangereux d'aller puiser de l'eau au fleuve. Une pyramide faite de paille est dressée auprès de chaque poste, afin que l'alarme se communique plus rapidement aux autres postes. Le voyageur ne paie absolument rien pour l'escorte dont il a besoin, et qui est plus ou moins nombreuse, suivant le plus ou moins de danger qu'il a à courir. Tous les commandans des postes sont responsables des voyageurs. C'est le lieu d'observer qu'il n'est peut-être aucun gouvernement dont l'administration soit moins fiscale que celle de la Russie. . . . .

Ces Kalmuks paraissent bons et honnêtes : ils ne s'asseyent point comme les Tatars et les Persans en croisant les jambes, mais s'accroupissent en pliant les genoux, de manière à ce que le derrière repose sur les talons. Du reste, ils ne tuent jamais ni bœuf, ni vache, ni moutons pour leur nourriture; c'est un grand péché à leurs yeux : ils ne mangent

que la chair des animaux morts de maladie ou par un accident quelconque, et alors rendent graces à Dieu de leur avoir envoyé de quoi se nourrir. Leur religion paraît être un pur déisme, mêlé de beaucoup de superstitions. Leurs prêtres sont extrêmement respectés parmi eux.

Leur boisson favorite est ce qu'ils appellent *thé kalmuk*. Voici comment ils le préparent : ils font cuire du thé dans un grand vase, et y mêlent du sel au lieu de sucre ; quand ce mélange est bien bouillant, ils y versent du beurre fondu. Quel que soit le goût détestable de cette boisson, la plupart des colons allemands qui habitent ces contrées, s'y sont tellement accoutumés, qu'ils la boivent de préférence à d'autres : on m'a assuré qu'elle était fort saine. Un autre boisson moins désagréable est celle qu'ils appellent *kumis*, faite de lait de jument qu'ils ont laissé aigrir. Elle est au moins très rafraîchissante. La boisson favorite des Russes est le *kwass*, fait de farine de seigle roussie et fermentée. La couleur en est d'un jaune sale, et elle a un goût amer et piquant. Elle remplace la bière dans les repas.

C'est à Vladimirovka, comme je l'ai dit plus haut, que disparaissent entièrement toutes les ondulations du terrain. De là à la mer Caspienne et jusqu'à Astrakhan, ce n'est plus qu'un vaste step de 350 verst, qui s'étend à perte de vue et ne peut être comparé qu'à la pleine mer. Le manque

d'eau augmente beaucoup les souffrances auxquelles le voyageur doit s'attendre en traversant ces contrées. On rencontre fréquemment de petits lacs, mais l'eau en est salée et non potable. En plusieurs endroits le sel forme à la surface du sol une couche cristallisée d'un gris argenté. On a souvent à traverser des plaines de sable mouvant que le moindre vent élève en tourbillons. Il est à remarquer que ce sont toujours ces plaines de sable que les troupeaux choisissent pour se mettre à l'abri des mouches et des taons qui sont en si grande quantité qu'il n'est pas rare de voir des pièces de gros bétail expirer sous leurs piqûres.

Les tarentules continuent à être fort communes : nous en prîmes deux vivantes que nous fîmes entrer avec peine dans la même boîte; mais la plus grande dévora sur-le-champ la plus petite. Nous avons conservé pendant six semaines celle qui nous restait, et l'avons rapportée en Crimée. Elle se jetait avec fureur sur les insectes que nous lui donnions pour sa nourriture.

Dans tout l'espace qui sépare Vladimirovka de Kizlar, nous n'avons rencontré que six arbres, au même endroit. C'étaient des saules et des aulnes : ils ombrageaient la seule source d'eau potable que nous ayons trouvée. C'est près de cette source que nous passâmes la nuit dans les tentes des Tatars Nogays, qui nous offrirent l'hospitalité.

Les loups sont assez rares; mais on trouve beau-

coup de chevreuils, de lièvres, de cerfs et de renards, et quelquefois des sangliers, au moins dans le voisinage du Kouma. On m'a fait voir à Vladimirovka la peau d'une espèce de castor, qui vit au bord du fleuve, et qui a le poil beaucoup plus rude que l'espèce ordinaire.

En général ces steps sont peuplés d'une immense quantité d'habitans ailés; on rencontre à chaque moment des troupes d'outardes, de perdrix, de cigognes, etc.

Kizlar situé entre plusieurs bras du Terek, est une ville arménienne assez intéressante. Il y avait anciennement sur le Terek, une ville nommée Terky, qui n'existe plus, sans qu'on connaisse les détails de sa destruction. Les habitans de cette ville vinrent se réfugier à l'endroit où est maintenant Kizlar, et habitèrent d'abord sous terre. Pierre Ier les engagea à cultiver la vigne et à s'occuper de l'éducation des vers-à-soie, leur donna le terrain en propriété, et leur promit 5 kopecks pour chaque pied de vigne et chaque mûrier qu'ils planteraient. C'est sous l'impératrice Anne, en 1736, que les Arméniens bâtirent la ville telle qu'elle est maintenant. Elle est à 50 ou 60 verst de la mer Caspienne, sur un terrain bas, entre le grand bras du Terek, et d'autres moins considérables qui se creusent presque chaque année de nouveaux lits. La ville est continuellement en danger d'être inondée, puisque le fleuve est plus élevé

qu'elle de quelques pieds. Il est retenu par des digues en fascines sur lesquelles on a foulé de la terre et qui servent de promenade le long du fleuve : celui-ci peut avoir 400 pieds de large sur 5 à 7 pieds de profondeur. Kizlar contient environ 2000 maisons et 10,000 habitans, dont 8000 Arméniens. Le reste de la population est composé de Persans, de Géorgiens et de Russes, presque tous employés du gouvernement.

Les maisons sont bâties en bois, et arrivent souvent toutes faites d'Astrakhan : on les monte sur place. Les rues, au moins celles du quartier des riches Arméniens, sont larges et droites. Les jardins sont en dehors de la ville, sur la route d'Astrakhan. A droite en entrant dans la ville, est la citadelle, défendue par un simple fossé, par un pont-levis, et par une vingtaine de canons, ce qui est suffisant pour protéger la ville contre une incursion des brigands du Caucase ; la ville elle-même n'est pas du tout fortifiée.

La chaleur est excessive au mois de juin et de juillet ; elle est montée pendant mon séjour à 34° à l'ombre ; et pendant la nuit, le thermomètre ne descendait pas au-dessous de 24°. Il y pleut très rarement, et le vent n'étant arrêté par rien, souffle quelquefois avec une violence sans égale. On m'a assuré que les hivers y étaient fort rudes, et comme il tombe fort peu de neige, la vigne est souvent victime du froid.

Les Arméniens sont très actifs, laborieux et économes. Ils savent tirer parti de tous les genres d'industrie pour augmenter leurs richesses, mais on m'a assuré en même temps qu'ils n'étaient pas fort scrupuleux sur les moyens de parvenir à leur but. Ils sont en général fort ignorans. Cette ignorance est d'autant plus rebutante, que tout autour d'eux respire l'aisance et la richesse.

J'en ai entendu, parmi les principaux de la ville, qui faisaient passer le Danube par Constantinople, et qui ne savaient jamais laquelle de la mer Baltique ou de la mer Méditerranée était au midi de l'Europe, et ainsi de tout le reste. Jusqu'à présent il n'y avait eu à Kizlar qu'une école et deux maîtres qui enseignaient le russe, l'arménien et le calcul: l'éducation bornée à si peu d'objets, n'était pas mieux soignée pour cela. Mais pendant que j'étais à Kizlar, arrivèrent deux jeunes Arméniens qui avaient fait de bonnes études à Moskou, et qui étaient appelés par leurs compatriotes dans le but louable de mettre l'éducation sur un meilleur pied. Ils se proposaient d'établir un pensionnat où les enfans recevraient enfin une éducation plus soignée.

Les Arméniens ont leur culte propre, et un archevêque qui réside à Astrakhan. Le chef de leur religion réside en Arménie près du mont Ararat, et est entièrement indépendant. Les prêtres doivent être mariés avant d'être consacrés prêtres, mais ils ne peuvent se remarier, si leurs femmes viennent à

mourir. Il n'y a pas de revenus fixes attachés à leur place; mais ils savent s'en faire, à ce que m'ont dit les Arméniens eux-mêmes, et on en trouve même de fort riches. Le chef des prêtres à Kizlar s'appelle *archimandrite*. Il y a beaucoup de rapport entre la manière de célébrer leur culte et celle des catholiques; comme eux, ils se confessent; les prêtres seuls chantent dans leurs églises, et non le peuple. Ils observent avec le plus grand scrupule toutes les pratiques de leur religion, comme le jeûne et le maigre, etc. Ils font comme les catholiques le signe de la croix de gauche à droite, tandis que les Russes et les Géorgiens le font de droite à gauche.

Les Arméniens en général forment un beau peuple, grand et vigoureux; mais, ainsi que les femmes, ils sont enclins à prendre trop d'embonpoint. Le costume de celles-ci est fort disgracieux : elles ne sortent qu'affublées d'étoffes blanches, et ressemblent assez à des fantômes; mais le visage, depuis les yeux jusqu'au menton, reste à découvert. Elles ne sont point gardées par leurs maris aussi sévèrement que chez les peuples mahométans : néanmoins l'Arménien ne cache pas sa répugnance à laisser apercevoir sa femme par un étranger, et quand les épouses des frères chez lesquels nous avons reçu l'hospitalité, voulaient sortir de la maison, et que je me trouvais par hasard dans la cour, on venait ordinairement me prier de rentrer chez moi pour un moment.

Du reste, ils témoignent beaucoup d'égards et de respect à leurs femmes, et les traitent fort bien, tandis qu'elles ne sont que de malheureuses esclaves chez les Tatars et les Persans.

L'Arménien, dans l'intérieur de sa maison, et quand il n'a point chez lui d'étranger, est extrêmement sobre : du riz, du poisson et du mouton composent presque toute sa nourriture ; mais envers ses hôtes, il est plus magnifique. C'est dommage que la propreté ne réponde pas toujours à la profusion des mets. Le repas commence ordinairement, non par la soupe, comme chez nous, mais par plusieurs plats de poisson, soit frit, soit bouilli. On sert toujours sur la table plusieurs assiettes contenant des tiges vertes d'estragon, de ciboules, d'absinthe, de menthe, ou d'hyssope, que l'Arménien aime à manger avec son pain pendant toute la durée du repas. — Nous avons bu plusieurs espèces de vins, du vin du pays des Lesghi, qui, pour la couleur et le goût, ressemble un peu au Madère; du vin d'Astrakhan, du vin blanc mousseux du Don, qui est le Champagne de la Russie. Tous ces vins sont supérieurs à ceux de Kizlar. Les cultivateurs ont l'habitude de parfumer leurs vins de différentes manières, en y faisant infuser tantôt des feuilles de rose, tantôt les fleurs de l'elæagnus angustifolia, etc. ; mais c'est toujours le même vin. Celui à la rose est cependant assez agréable.

Kizlar présente le phénomène rare d'une popu-

lation de 10,000 habitans, dont plusieurs sont millionnaires, beaucoup fort riches, et dont peu ou point sont réellement pauvres. Ils paient à la couronne un demi-million de roubles en papier d'impôts. C'est à leur activité, qui a su tirer parti de tous les genres d'industrie, qu'ils sont redevables de leurs richesses, ainsi qu'aux privilèges qui leur ont été accordés par le gouvernement russe, privilèges plus étendus que ceux dont jouissent les Russes eux-mêmes. Les principales sources de leurs richesses ont été et sont encore la culture de la vigne, la fabrication de l'eau-de-vie, de la potasse, la culture du riz, l'éducation du ver-à-soie, et la pêche ou l'exportation du poisson.

On fait à Kizlar, chaque année, environ quarante mille tonneaux de vin, le tonneau a quarante vedros, et le vedro à peu près treize pintes et demie de Paris. De ces quarante mille tonneaux, trente mille sont distillés en eau-de-vie; dix parties de vin donnent une partie d'eau-de-vie. Le vin se vend 2 ou 3 francs le vedro; c'est, comme je l'ai dit, un vin bien médiocre, les procédés de fabrication étant très défectueux. Les vignes qui appartiennent à la couronne sont mieux soignées, et le vin est bien supérieur à celui des Arméniens; aussi se vend-il 7 à 9 francs le vedro.

On ne peut guère se faire une idée de la grande échelle sur laquelle sont construits les établissemens destinés à l'éducation des vers-à-soie. Ce sont de

vastes hangars, recouverts de roseaux ou de paille. Les chenilles sont placées sur des claies d'osier à grands jours, et qui peuvent avoir six à huit pieds carrés; on y place, pour leur nourriture, des feuilles de mûrier : quand il ne reste plus que les côtes des feuilles, on pose une seconde claie sur la première, et on la couvre de feuilles comme la précédente, et ainsi de suite. L'animal monte sur la seconde claie, puis sur la troisième, etc. Toutes les saletés tombent par les intervalles des claies; ainsi les chenilles sont toujours dans la plus grande propreté. Chaque hangar contient huit à dix de ces carrés.

Un seul Arménien fait par an jusqu'à douze pouds de soie (le poud équivaut à trente-trois de nos livres), qu'il vend de 700 à 800 francs le poud: voilà le revenu qu'il tire de ses vers-à-soie, qui ne lui coûtent que l'entretien de quelques Tatars pour les soigner.

Douze cents cocons choisis font à peu près une livre de soie. Les cocons, filés par un temps humide, donnent moins de soie et une soie plus grossière que celle qui est filée par un temps sec. Presque toute cette soie se vend en Perse.

Les rizières sont situées entre la ville et la mer Caspienne; mais on les éloigne le plus que possible de la ville, à cause de l'insalubrité. Le riz est d'excellente qualité, et se vend en gros 3 francs le poud.

On trouve aussi autour de Kizlar quelques plantations de coton. La pomme de terre est peu culti-

vée; on a même de la peine à s'en procurer. Des cerises et des groseilles sont les seuls fruits que j'aie mangés à Kizlar.

Le mouton est d'une excellente qualité; il appartient à l'espèce connue sous le nom de mouton kalmuk, ou *à queue fourchue*. En effet, leur queue devient quelquefois d'une grosseur extraordinaire et pend jusqu'à terre.

La flore des environs de Kizlar n'est pas aussi remarquable qu'on pourrait l'attendre de sa situation. Je citerai seulement l'arbre qui en fait le plus bel ornement, l'*elæagnus angustifolia*. Ses fleurs, qui s'épanouissent au mois de mai, répandent sur toute la contrée un parfum délicieux, et servent aux Arméniens, comme je l'ai dit, à parfumer leur vin. — Je citerai encore, comme propre à Kizlar, *sisymbrium pumilum* M. B., et comme plantes rares, *sophora alopecuroides* et *secale fragile*. M. B.

Si la flore de Kizlar est pauvre, sa faune, en échange, est une des plus riches et des plus intéressantes en espèces qui lui sont propres.

Après avoir passé huit jours à Kizlar, je me séparai de M. de Stéven, auquel ses affaires et sa santé ne permettaient pas de m'accompagner, et je continuai mon voyage vers le Sud : mon but était de pénétrer dans les hautes montagnes du Caucase, et M. de Stéven m'avait donné, à cet effet, des lettres de recommandation et toutes les instructions né-

cessaires à la réussite de ce projet ; mais les difficultés, les fatigues et les privations de toute espèce, jointes à l'inhospitalité des Tatars et des habitans du Daghestân, me forcèrent à y renoncer ; je ne pus donc aller que jusqu'à Derbend.

En quittant Kizlar, on passe sur un bac deux bras du Terek, et on entre dans les ci-devant provinces persanes. Tout le pays qui s'étend depuis la chaîne antérieure du Caucase jusqu'à la mer, présente une grande variété de sols et d'aspects. Tantôt, et c'est surtout de Kizlar à Tarkou, le sol présente une vaste plaine, imprégnée de sel, et couverte de *nitraria Schoberi*, de *salsola*, de *chenopodium*, de *statice*, d'*artemisia* ; tantôt ce sont de rians coteaux, couverts de *cratœgus*, de *pyrus salicifolia*, de *paliurus aculeatus*, etc. Tel est surtout l'aspect du pays de Tarkou à Derbend. A Tarkou même, c'est une crête de collines nues, pierreuses et stériles, qui s'abaissent jusqu'à la mer. Les terrains bas et couverts de roseaux, dans le voisinage des rivières, donnent naissance à des essaims innombrables de cousins qui ne laissent au voyageur de repos, ni jour ni nuit, surtout quand il faut coucher à la belle étoile, et qui l'empêchent de réparer par quelques heures d'un sommeil tranquille les fatigues causées par une chaleur insupportable, la privation de bonne eau et la mauvaise nourriture.

La vigne sauvage est très commune parmi les buis-

sons et s'élève jusqu'aux plus hauts arbres. On m'a assuré que le raisin en est délicieux et d'une grande douceur, mais ne donne que du mauvais vin. Le mûrier blanc est assez généralement cultivé dans les jardins des Tatars, ainsi que le prunier.

Les dangers qui menacent le voyageur sont bien plus grands dans cette partie de la Russie que ceux auxquels il a été exposé au nord du Caucase. Les *Tchetchentses* sont les plus mauvais et les plus cruels des brigands qui habitent le revers oriental des montagnes. On est obligé de prendre des escortes plus nombreuses, et on ne vous permet, en certains endroits, de vous éloigner de la route sous aucun prétexte : ce qui a beaucoup réduit jusqu'à présent les découvertes des naturalistes dans ces régions. On trouve de temps en temps des postes fortifiés avec des garnisons de 15 à 300 hommes, commandés par des officiers qui ont toujours été pour nous remplis d'égards, et qui se sont empressés de nous offrir la plus franche hospitalité, sans même que nous eussions pour eux de lettres de recommandation. Dans ces pays perdus où l'on n'ose sortir en dehors des fossés qu'au risque d'être massacré, un étranger, un voyageur devient pour ces officiers une véritable bonne fortune.

A chaque fleuve, à chaque rivière, à chaque ruisseau, qui se présente sur la route, on est exposé à se rompre le cou ou à se noyer. Une ou deux petites rivières qui n'avaient pas dix pieds de large, nous

ont souvent arrêtés pendant plusieurs heures, soit parce qu'il n'y avait point de ponts, ou que les ponts, s'il y en avait, étaient si mauvais et si délabrés, qu'il fallait toute l'habileté de notre cocher tatar pour nous tirer de ces mauvais pas. En un autre endroit, il a fallu qu'une dizaine de Tatars vinssent avec des pioches et des léviers pour nous aider à traverser un petit torrent et soutenir notre *Povoska* (voiture), qui sans eux aurait été emportée par le courant. Le passage du Soulak nous prit aussi beaucoup de temps. Ce fleuve peut avoir six à sept cents pieds de large. Le bac était si petit que notre povoska pouvait à peine s'y placer. Nous remontâmes le courant pendant une dizaine de minutes, puis nous nous abandonnâmes à la rapidité du fleuve, guidés par une simple rame, et ce n'est pas sans peine que nous arrivâmes à l'autre bord. Nous fûmes témoins en cet endroit de la manière dont les bestiaux sont transportés sur l'autre rive du fleuve. Des Tatars à cheval les contraignent, à force de coups de bâton, à entrer dans l'eau; eux-mêmes les suivent à cheval. Bientôt le courant les entraîne : on ne voit plus au-dessus de l'eau qu'une multitude de têtes; mais ils ne tardent pas à gagner l'autre rive sains et saufs, hommes et bêtes. — Le procédé est tout-à-fait simple. Je passe sous silence Tarkou, Kaia-kent, Berekey, et quelques autres villages habités par les Tatars Koumyks. Je me hâte d'arriver à Derbend, qui seule mérite une mention particulière. Cette ville est située

sous le 42° parallèle, au pied d'un rameau antérieur du Caucase, qui n'égale pas en hauteur le Jura. Elle est adossée à une montagne au haut de laquelle est bâtie une citadelle assez forte, et se déroule de là jusqu'à la mer, comme une carte de géographie. Deux murs parallèles à la distance d'environ une verst, défendent la ville et ferment entièrement le passage : c'est ce qui lui a fait donner par les anciens le nom de *Portæ caspiæ*. Ces murs à Derbend même sont assez bien conservés ; ils sont assez larges pour qu'on puisse s'y promener. On m'a assuré qu'on pouvait en suivre les traces bien avant dans les montagnes : c'est sans doute la même muraille qui avait été bâtie par les Mèdes pour arrêter l'incursion des Scythes.

Quoi qu'il en soit de l'origine et de la fondation de *Derbend*, il est sûr que c'est une des plus anciennes villes qui existent maintenant. On fait remonter sa fondation à l'an du monde 2704. Soit qu'elle ait été bâtie par les Mèdes ou par d'autres, il paraît que les rois mèdes y firent plus tard leur résidence, ainsi que, beaucoup plus tard, le calife Aaron-al-Rachid (1).

Derbend contient 1,007 maisons. Les habitans turcomans occupent le haut de la ville au nombre d'environ 10,000, ensuite les Arméniens; puis au

(1) Voyez le récit de la construction de cette muraille dans le *Derbend-nameh*, extrait par M. Klaproth. *Nouveau-Journal Asiatique*, vol. III, p. 140 et suiv.

bas viennent environ 107 maisons de juifs, ce qui fait en tout 12,000 habitans, qui s'occupent à peu près tous du commerce. Il y a à peu près une verst des dernières maisons à la mer. Cet espace est occupé par le nouveau bazar, et ensuite par des jardins; à gauche, en regardant, la mer est un fort nommé *Petro-Veliki*, bâti par Pierre-le-Grand après qu'il se fut emparé de Derbend. Quoique la citadelle soit beaucoup moins élevée que celle de Tarkou, on y jouit cependant d'une vue magnifique, qui embrasse la moitié de l'horizon sur la mer Caspienne.

Les maisons bâties en pierre et en terre glaise, ressemblent à de grands coffres oblongs et rectangles placés en amphithéâtre les uns sur les autres. Une large rue traverse toute la ville dans sa longueur. Les autres sont si étroites qu'à peine trois chevaux peuvent y passer de front. Vers le milieu de la ville est une mosquée de la plus haute antiquité, en forme de dôme blanchâtre : c'est l'église des mahométans. Une autre mosquée plus petite, située un peu plus haut, sert au culte russe.

Derbend n'a point de port : la mer y est si peu profonde que des bâtimens à deux mâts même ne peuvent pas s'en approcher, de manière que Derbend n'est qu'un entrepôt de marchandises, et que tout le commerce s'est porté plus au midi vers Kouba et Bakou. Il y a cependant à Derbend de grands magasins de fer.

Les habitans cultivent le riz, le tabac, le coton,

la vigne, le blé et l'orge, mais jamais l'avoine. L'abricotier croît sauvage dans les forêts: c'est un arbre de la grandeur du prunier; mais les fruits, de la grosseur d'une noix, en sont assez mauvais. J'y ai aussi trouvé le figuier sauvage dans les montagnes. La vigne sauvage est toujours fort commune dans les buissons. Les Turcomans cultivent dans leurs jardins une espèce de cerisier qui porte un fruit rond solitaire sur un long pédoncule, ils le nomment *irek*, et en mangent les fruits avant qu'ils soient mûrs. Quoique j'en aie rapporté une branche, je n'ai pu encore savoir à quelle espèce du genre *prunus* cet arbre appartenait.

On trouve à Derbend une grande quantité de scorpions; ils se logent dans les maisons et se promènent la nuit sur les murs humides des appartemens; mais ils ne piquent que quand on les irrite: la piqûre n'est point dangereuse, et les Arméniens m'ont assuré qu'elle causait à peine plus de douleur qu'une piqûre d'abeille. Ce scorpion est plus grand que celui de Crimée. En Angleterre, il y a des combats de coq, en d'autres endroits des combats de chiens. Le Daghestân a aussi ses combats d'animaux; c'est celui du scorpion et de la tarentule (ou plutôt *phalange*) : on place ces ennemis acharnés sous une cloche de verre. La tarentule se jette avec furie sur son adversaire pour le dévorer; mais le scorpion lui présente toujours son redoutable dard, et se servant de sa queue mobile comme d'une lance, blesse

facilement le corps mou de la tarentule, qui succombe ordinairement.

Le buffle est la bête de somme la plus employée par les habitans, quoiqu'on trouve aussi dans le pays des bœufs, des chevaux et de chameaux. Voici les informations que j'ai prises à Derbend sur la force relative et le prix de ces animaux, et la plus ou moins grande facilité à les nourrir.

Une paire de chameaux coûte 400 francs; chaque chameau porte 16 à 18 pouds, ou 5 à 600 livres; mais sa chair n'est pas bonne à manger, non plus que son lait à boire.

Une paire de bœufs coûte 120 ou 130 francs, et tire 30 à 35 pouds; mais, dans le pays, on mange rarement de la viande de bœuf. Le mouton paraît être la nourriture favorite.

Une paire de buffles coûte environ 200 francs; ils tirent de 60 à 70 pouds, c'est-à-dire la moitié plus que le bœuf. En outre, il est beaucoup moins délicat que lui pour la nourriture. Sa chair n'est pas bonne à la vérité; mais le lait en est excellent, beaucoup plus gras et plus doux que celui de la vache. Le seul inconvénient que présente cet animal, c'est d'aimer les mares, les étangs, les eaux bourbeuses, de manière qu'on a peine à le retenir quand il en aperçoit. Je suis étonné qu'on n'ait pas encore tenté, au moins à ma connaissance, d'introduire cet animal dans nos pays occidentaux, et d'en faire usage pour le labourage, puisque deux

buffles ont la même force que quatre bœufs, et qu'ils se contentent de toute espèce de nourriture : son cuir aussi est épais et d'excellente qualité.

Je n'ai pu visiter les environs de Derbend que dans un rayon de six ou sept verst, à cause du danger que l'on court d'être assailli par les brigands du Caucase : il a même fallu une escorte de cinq Tatars à cheval et bien armés pour nous accompagner dans cette excursion.

De retour à Kizlar par le même chemin, nous ne suivîmes point, pour revenir à Stavropol, la même route que nous avions prise en venant : nous prîmes celle qui est plus au midi de Mozdok et de Gheorghievsk, pour visiter les bains du Caucase.

Au-devant de la grande chaîne du Caucase, couvert d'une neige éternelle, est un groupe détaché de six à sept montagnes, dont la plus haute, le Bech-tau, est élevée d'environ cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est à peu près la même hauteur que celle du Tchatyr-dagh (la plus haute montagne de la Crimée). C'est au pied d'une de ces montagnes, le Metchouka, à 40 verst de Gheorghievsk, que se trouvent ces fameux bains du Caucase, encore si peu connus. Peut-être quelques détails sur ces bains ne seront-ils pas sans intérêt pour le lecteur.

Dans un circuit de 40 à 50 verst, se trouvent trois espèces d'eaux minérales : *les grands bains*,

ou bains d'Alexandre, sont des eaux sulfureuses, dont la chaleur est de 37° Réaumur, rarement 38°. La grande source est tellement abondante qu'elle fournit en 24 heures 75,000 vedro d'eau (le vedro contient 13 pintes et demie de Paris). Il y a encore beaucoup d'autres sources moins considérables. Ces eaux correspondent à celles d'Aix-la-Chapelle.

A 18 verst vers le sud-ouest se trouvent des eaux *ferrugineuses*, auxquelles on se rend ordinairement après avoir fini la cure des eaux sulfureuses. Ces eaux ont une température de 20 à 22° Réaumur, et les sources en sont très abondantes.

A 35 verst vers l'orient, et en avançant vers les montagnes, sont les *eaux acidules* ou *Nartsana*. Elles contiennent beaucoup d'acide carbonique. On ressent en y entrant comme un espèce de coup électrique, et le corps se couvre de grosses bulles d'air; on éprouve d'abord un froid subit. La température de ces eaux est de 10° Réaumur; elles approchent de celles de Pyrmont et d'Egra. La source de Nartsana est si abondante, qu'on n'a point encore calculé la quantité d'eau qu'elle fournit. Elle sort de terre comme un fleuve en bouillonnant, par une ouverture dont le diamètre est de 6 à 7 pieds.

C'est au général Iermolov, qui a commandé long-temps en Georgie et dans tout le gouvernement du Caucase, que l'on doit la plupart des établissemens qui embellissent maintenant les grands bains. Les baigneurs auparavant logeaient dans de

misérables tentes, qui leur étaient louées par des Kalmuks, ou dans un village de Tatars qui est voisin des sources d'eaux sulfureuses : il n'y avait aucune maison habitable, et on était encore plus mal et plus incommodément pour tout ce qui concerne les premiers besoins de la vie. Aussi ces bains n'étaient-ils presque pas fréquentés, et étaient-ils à peine connus lors du premier voyage de Pallas. Mais depuis, les Arméniens n'ont pas négligé cette occasion de placer leurs capitaux pour en retirer de gros intérêts : ils ont fait bâtir beaucoup de maisons fort commodes, et qu'ils louent fort cher. Le gouvernement aussi a fait élever de beaux bâtimens, en sorte que ces bains peuvent maintenant, au moins pour ce qui regarde les édifices publics, rivaliser avec les établissemens européens de ce genre. D'agréables promenades ont été établies pour l'agrément des baigneurs, composés principalement de militaires russes, d'Allemands et de Polonais. De distance en distance, on a construit des puits en pierre de taille, et recouverts en fer-blanc, où les promeneurs trouvent à boire des eaux à tous les degrés. Ces degrés de chaleur sont marqués à chaque puits sur un écriteau en fer-blanc peint. Un restaurant est établi dans un des bâtimens du gouvernement: on y trouve pour un prix modéré une nourriture saine et de bons vins. Un médecin est attaché à l'établissement. Un régiment russe y est toujours cantonné pour protéger l'établissement contre les in-

cursions des Tcherkesses. On y arrive ordinairement le 15 mai, pour en repartir à la fin de juin. Cependant, au commencement de juillet, époque à laquelle je visitai ces bains, il y avait encore beaucoup de monde.

A 7 verst des bains d'Alexandre, au pied du Bech-tau est la fameuse colonie de Karas. Cette colonie, composée primitivement d'Ecossais, a été fondée par un Ecossais nommé Peterson, qui y habite encore, avec l'autorisation du gouvernement; ce lieu doit être le siège des missionnaires envoyés dans le Caucase pour y introduire le christianisme. Depuis il s'y est établi beaucoup d'Allemands, et il y est arrivé deux pasteurs envoyés par les missions de Bâle, mais ceux-ci ne vivent pas en fort bonne harmonie avec Peterson. Comme colonie, c'est certainement une des plus prospères. Le sol est des plus fertiles; il y a des sources abondantes : et les bains du Caucase fournissent aux habitans un écoulement facile et avantageux à toutes leurs denrées. Comme établissement de mission, je tiens de la bouche de Peterson lui-même, que jusqu'à présent, on n'a obtenu aucun résultat ni parmi les Tatars, ni parmi les Tcherkesses. Quelques enfans de cette dernière nation ont été achetés par les colons et élevés dans le christianisme, et ont épousé des Allemands dans la colonie. Voilà tout.

En examinant avec attention les pays situés entre la mer Noire, la mer d'Azov et la mer Caspienne,

on ne peut plus douter que ces trois mers n'en aient formé anciennement qu'une seule. Aucune montagne, tant soit peu considérable, ne s'y fait apercevoir ; seulement de temps en temps le sol est coupé par des ravins plus ou moins profonds, creusés par les eaux ou par des collines plus ou moins élevées. On trouve fréquemment, quoiqu'à une grande distance de la mer, des lacs salés ; les plantes qui peuplent ces déserts sont en grande partie celles de terrains imprégnés de sel. A 80 lieues de la mer Caspienne, nous avons trouvé, comme je l'ai dit, un endroit où le sel formait, à la surface du sol, une couche d'un gris argenté. Les coquillages qu'on y trouve sont les mêmes que ceux des trois mers, et les mêmes espèces, à peu d'exceptions près, se retrouvent également dans les mers Noire et Caspienne.

Deux fleuves principaux descendent du Caucase, le Kouban, qui dirige son cours vers la mer Noire, et le Terek, qui prolonge le sien vers la mer Caspienne. Un autre fleuve, moins considérable, le Kouma, sert d'écoulement aux eaux de plusieurs petites rivières qui s'y jettent, et porte ses eaux dans la mer Caspienne, entre l'embouchure du Terek et celle du Volga ; mais, dans les grandes sécheresses, il n'arrive pas même à la mer, et se perd dans les sables.

Un phénomène singulier, c'est que la mer Caspienne décroît sensiblement, malgré les grands

fleuves qui s'y jettent. On m'a assuré à Derbend que ses eaux augmentent de nouveau après un certain nombre d'années (je crois me rappeler que c'est après un espace de neuf ou dix années), mais cependant sans jamais recouvrir entièrement le terrain qu'elle avait laissé à découvert. Derbend qui avait été bâti au bord de la mer, en est maintenant à près d'un verst.

DESCRIPTION

DE LA PROVINCE DE RIO-JANEIRO.

(FIN.)

De Rio à Canta-Gallo.

Après avoir traversé l'Iguapemirin, la première rivière que l'on rencontre est celle que M. Mawe et M. Henderson (ce dernier d'après l'autorité de Cazal) appellent le Macacu, mais que M. Luccock nomme l'Iguapezu, en faisant la remarque que le Macacu, qui n'est qu'un de ses affluens, a souvent usurpé son nom. « De toutes les rivières, dit-il, qui se jettent dans la baie de Rio, c'est, sans contredit, la plus considérable; mais l'Inhumirin a plus d'importance pour le commerce. L'Iguapezu a environ 1800 pieds de largeur à son embouchure; en avant est la barre que les bâtimens de 30 tonneaux peuvent franchir à la demi-marée, lorsqu'ils sont allégés; mais s'ils descendent avec leur chargement complet, ils sont souvent obligés d'attendre trois ou quatre jours qu'il y ait assez d'eau, et à l'inconvénient d'un retard ennuyeux, se joint, pour les navigateurs, le tourment d'être dévoré par une mul-

titude d'insectes. A un mille de la barre, est une petite *venda* à laquelle, probablement par une allusion bien juste, on a donné le nom de *Patiencia*. Un peu à l'est, est Villa-Nova (de St. Joze d'el Rey), où habitait autrefois une tribu indienne. La rivière continue à être large et profonde, et à six milles de son embouchure et vingt-sept de la ville, elle reçoit le Kysarebu qui vient de l'est, et que l'on appelle communément le Casarebu. Trois milles plus haut, on trouve une belle plantation à la gauche de la rivière, qui est alors beaucoup moins profonde, et n'a plus que 300 pieds de large. Bientôt après, nous jetâmes l'ancre dans un endroit où l'eau était fort basse, et cependant très rapide. Sur la droite, est une colline arrondie, du haut de laquelle on jouit d'une vue très étendue. Le sol des environs est fertile et généralement sec, quoique exposé aux inondations; au Nord, à une grande distance, on aperçoit les montagnes; à l'est et au midi, des plaines immenses coupées par les serros escarpés et grisâtres de Tokai, d'América, et de Saquarena; et l'on peut aussi, de ce point, parfaitement découvrir le cours du Guaxendiba, du Casarebu, et du Macacu qui se jette dans l'Ihuapezu au nord-est (1). »

(1) En parlant de cette rivière sous le nom de Macacu, M. Henderson dit qu'avant de se jeter dans la baie, elle se partage en deux bras. Ses rives sont peuplées d'énormes alligators qui trouvent une retraite parmi les grands roseaux qui croissent dans ses eaux. Elle prend sa source

La ville de Macacu, siège de l'administration locale, est située à deux milles environ de la jonction des deux rivières, au milieu de marais fort étendus. En 1816, on y comptait un millier d'habitans, parmi lesquels, dit M. Luccock, les prêtres et les légistes se trouvaient dans une proportion très forte; sa grandeur et sa situation lui rappelèrent la petite ville de Littleport dans l'île d'Ely. Suivant M. Mawe, elle est bâtie sur une petite éminence au milieu d'une belle plaine arrosée par un grand ruisseau sur lequel on a construit deux ponts. Il y a une église dédiée à Saint-Antoine et un couvent de franciscains. Depuis 1808, on y a établi un *juiz de fora*, dont la juridiction s'étend jusqu'à la ville de Mage. La population du district de Macacu, y compris celle de la ville, se monte à environ 9000 ames d'après M. Henderson, qui nous apprend qu'elle est éloignée de trois lieues de la baie en ligne directe, et de dix en suivant le cours de la rivière. Elle est également à trois lieues ouest de Mage, et à deux lieues nord-est de Villa-Nova. A trois milles sud-est de Macacu,

dans les monts Organ, près d'un rocher appelé Canudos, et elle reçoit, à droite, le *Guapiassu*, le Calbuçu et le Varge; et à gauche, le Cacerebu et l'Aldeia. Le Guapiasu, le plus fort de ses affluens, sort également des monts Organ, et un peu avant de se réunir au Macacu, il communique avec lui par un canal appelé Rio dos Morros (rivière des Rochers). Le principal tributaire du Guapiassu est le Piracinunga.

sur la rive droite de l'Aldeia, à peu de distance de son confluent avec le Guapiassu (ou Macacu), on trouve le Porto-das-Caixas qui sert d'entrepôt pour les denrées de l'intérieur, et où l'on embarque pour la capitale, tous les produits du district de Tapacora et des paroisses voisines. On y expédie plus de sucre que de tous les autres ports de la baie (1).

En remontant le Macacu sept milles plus haut, et à la distance de cinquante milles de la capitale, à cause des sinuosités des rivières, on se trouve à Pirasenunga, où commence *le Piémont* de la province. M. Luccock suivit la rivière du même nom pendant quatre ou cinq milles, jusqu'à un point où son canal devient fort étroit; continuant ensuite sa route à l'est, il gagna l'Iguapemirin qui se jette au sud-est dans le Guapiassu. La totalité du chemin qui conduit à Mage, parcourt une plaine riche et bien cultivée.

M. Mawe, en quittant Macacu, suivit les rives sinueuses du Pirasenunga, et reçut l'hospitalité dans une ferme appartenant à un couvent de religieuses de Rio, à une lieue de Porto-das-Caixas. Le lendemain, il traversa la rivière qui a au moins 180 pieds de largeur, et trois de profondeur, et se di-

(1) M. Mawe, dans son voyage à Canta Gallo, s'embarqua sur la rivière qu'il nomma le Macacu; il la remonta jusqu'à une maison appelée Villa Nova, parvint à la pointe du jour à Porto-das-Caixas, et de là, continua sa navigation dans un canot jusqu'à Macacu.

rigea dans l'est vers la *Fazenda* du capitaine Ferreira. Cette plantation bornée par une chaîne de montagne qui est au-delà, est le point le plus éloigné où le Macacu soit navigable, et se trouve à une distance de six à sept lieues de la ville de ce nom. A deux milles de cette Fazenda, après avoir passé encore deux fois le Pirasenunga, il arriva au premier poste qui était gardé par un caporal et quelques soldats, et à la fin d'une journée pénible, il parvint au second, où il se reposa. Les chemins étaient en si mauvais état, qu'il avait mis près de quatre heures à faire six milles. « Jamais l'imagination de Salvator-Rosa, dit-il, n'a peint une solitude aussi âpre; d'un côté s'élevait la grande barrière de montagnes que nous avions à franchir; couverte de bois jusqu'à leur cîme, on n'y apercevait pas la moindre trace de culture; de l'autre côté, un pays raboteux entre cette chaîne et la plaine, offrait une scène semblable. La misérable hutte où nous étions, participait du caractère sauvage des environs. « Cependant les voyageurs furent assez heureux pour y trouver du café et des œufs. « Quant au lait, il n'était pas possible de s'en procurer : une vache eut été regardée dans ce lieu comme un embarras, et aucun de ces soldats fainéans n'eût voulu prendre la peine de la traire, lors même qu'ils eussent tous été en danger de mourir de faim. » La journée du lendemain fut encore plus fatigante et plus dangereuse; la route, en quelques endroits,

traversait des passages presque perpendiculaires, et des forêts où la lumière du jour pouvait à peine pénétrer. « Nous n'avons pas vu un oiseau, dit M. Mawe, ni la trace d'aucun être vivant, excepté quelques cochons marons. » Il estima que la hauteur du Serro qu'il gravit était de quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer; l'air était vif et perçant, et le thermomètre (en avril) marquait 58° (11° R.). La route continuant ensuite vers le N. E. conduit à la *Fazenda de Morro Queimado*, au-delà de laquelle on descend de l'autre côté de la chaîne de montagne à travers un canton dont les collines et les ravins rendent la surface inégale, et qui s'étend jusqu'à Canta-Gallo, capitale du district, éloignée de trente-quatre milles de *Morro Queimado*.

« Canta-Gallo, selon M. Mawe, malgré sa proximité du siège du gouvernement, était à peine connue il y a 36 ans (1). Il est situé au milieu d'un beau pays bien boisé, abondant en sources et entrecoupé de vallées étroites et de ravins. Le fond de ces ravins contenait autrefois de l'or que découvrirent par hasard quelques *Grimpeiros* (2) de Minas-Geraes, dans le cours de leurs recherches près de la grande

(1) Suivant M. Henderson, ce fut en 1785, qu'on y établit une première colonie, pour travailler aux mines.

(2) Nom donné à ceux qui vont à la recherche de l'or et ne communiquent aucun renseignement, ou ne demandent aucune concession quand ils en ont trouvé. On les regarde et on les traite comme des contrebandiers.

rivière de Paraïba et du Rio-Pomba. La richesse de ces couches d'or et la fertilité du pays environnant, y attirèrent une foule d'aventuriers; ils se mirent sous la direction d'un chef habile, nommé Mão de Luva, parce qu'il avait perdu une main et l'avait remplacée par un gant rembourré. Cette association se composa bientôt de deux ou trois cents hommes qui, avant que la chose fût connue, lavèrent tout ce qui valait la peine d'être exploité. Etant tous gens déterminés, ils vivaient dans une entière indépendance et bravaient les lois. Ce ne fut qu'environ trois ans après leur premier établissement que le gouvernement en fut instruit. Alarmé des rapports qu'il avait reçus sur leur nombre qu'on avait sans doute exagéré, il envoya des espions pour découvrir le lieu où ils se réunissaient. Après beaucoup de peine et de temps, ces agens réussirent à remplir leur mission; ayant erré long-temps au milieu des bois solitaires et des fondrières des environs, ils furent attirés vers le lieu du rassemblement par le chant d'un coq, d'où lui vint par la suite le nom de Canta-Gallo. Ils se présentèrent comme des contrebandiers qui désiraient faire partie de la bande, et au bout de quelque temps, ils parvinrent à adresser des informations au gouverneur de Rio-Janeiro, qui publia une proclamation par laquelle il offrait le pardon à ceux qui se soumettraient. Cette mesure n'obtint aucun succès; les *Grimpeiros* étaient bien pourvus d'armes, et décidés à se défendre.

Au bout d'un an ou deux, le produit du lavage commença à diminuer, et le lien puissant de l'intérêt qui les unissait s'étant relâché, quelques-uns abandonnèrent leurs camarades, et les autres devinrent moins vigilans sur les mesures à prendre pour leur défense. Le gouvernement saisit cette occasion favorable pour les réduire; on rassembla dans le voisinage des forces considérables qui avaient ordre d'attaquer, à un jour désigné, les Grimpeiros qui devaient célébrer une fête en l'honneur d'un saint. Au moment fixé, tandis qu'ils étaient à table trop occupés de leur banquet pour songer à leurs armes dont les pierres avaient été secrètement retirées, une centaine de soldats fondit au milieu d'eux. Ceux qui avaient encore l'usage de leur raison coururent à leurs fusils, en s'écriant : Nous sommes vendus! nous sommes livrés! trahison! trahison! Le combat fut bientôt terminé; les soldats saisirent les chefs qui furent déportés en Afrique, ou emprisonnés pour la vie; quelques Grimpeiros avaient été tués, d'autres furent pris, le reste se sauva par la fuite, et la bande fut dispersée pour toujours. »

Cependant l'or avait presque entièrement disparu, et à l'époque de la visite de M. Mawe, il y en avait à peine assez pour pouvoir, avec le quint revenant au gouvernement, payer les officiers et les soldats chargés de le percevoir. Les colons ont sagement tourné leur attention vers l'agriculture, ressource moins précaire que celle des mines.

Le district de Canta-Gallo est très fertile. Il est baigné par plusieurs courans d'eau qui descendent des monts Organ, sa limite méridionale, et se jettent dans le Paraïba, qui le sépare au nord de la province de Minas-Geraes. A l'est, il est séparé de Goytacazes par la continuation des monts Organ, et à l'ouest, du district de Paraïba-Nova par la Piabanha. Au nombre des rivières qui l'arrosent on compte le Pequequera et le Rio-Negro, tous deux très poissonneux et navigables pendant l'espace de douze milles, le Bengalas et le Rio-Grande. En 1814, la paroisse de Santissimo-Savamento a été érigée en ville sous le nom de S.-Pedro de Canta-Gallo. Elle est traversée par un ruisseau qui tombe dans le Macacu et à environ 40 lieues de la capitale : son administration se compose de deux juges ordinaires et de trois magistrats avec des officiers qui leur sont subordonnés.

Ce qui donna lieu au voyage de M. Mawe dans ce canton fut la nouvelle arrivée à Rio qu'on y avait découvert une mine d'argent. Ceux qui prétendaient à l'honneur de cette exploration avaient apporté à la monnaie une substance terreuse réduite en poudre, de laquelle on retira par la fonte un petit lingot de ce métal. Le rapport en ayant été fait au comte de Linharès, alors premier ministre, il engagea M. Mawe à faire sur les lieux les recherches nécessaires. Pendant son séjour à Canta-Gallo, il fit différentes excursions dans les environs, afin

d'obtenir quelques renseignemens sur les naturels à demi civilisés qui habitent ce district. Ces Indiens vivent dans les bois de la manière la plus misérable. Leurs habitations sont faites de branches d'arbres courbées de manière à soutenir un toit composé de feuilles de palmiers. Ne s'occupant guère de la culture de la terre, ils dépendent presque entièrement, pour leur subsistance, de leurs arcs et de leurs flèches, ainsi que des racines et des fruits sauvages qu'ils trouvent dans les bois. Quelques-uns seulement parlent le portugais. Ils couchent sur des lits d'herbes sèches. L'habillement des hommes se compose d'une veste et d'un caleçon, et celui des femmes d'une chemise et d'un jupon avec un mouchoir noué autour de la tête, à la manière des Portugaises. Ils ont en général tous les traits caractéristiques de leur race, le teint cuivré, le visage court et rond, le nez épaté, la chevelure noire et peu fournie, la taille régulière, un peu ramassée et trapue. « Désirant avoir, dit M. Mawe, une preuve de leur adresse, dont j'avais beaucoup entendu parler, je plaçai une orange à 90 pieds de distance, ils la percèrent tous de leurs flèches; je désignai ensuite un bananier de 8 pouces de circonférence et éloigné d'environ 120 pieds; pas un ne le manqua, quoiqu'ils visassent tous très haut. J'allai ensuite avec quelques-uns d'eux dans un bois pour leur voir tirer des oiseaux; il n'y en avait pas beaucoup, mais ils les découvrirent bien

avant moi; puis, s'avançant avec précaution jusqu'à ce qu'ils fussent à portée, ils les abattirent tous. Leur célérité à travers les halliers et les buissons et le peu de bruit qu'ils faisaient étaient vraiment une chose étonnante; il m'eût été difficile d'acquérir une connaissance plus complète de leur manière de vivre. Leurs arcs, longs de six à sept pieds et très forts, sont faits avec le bois de l'iriri, qui est compacte et fibreux; leurs flèches ont six pieds de long et près d'un pouce de diamètre; elles sont armées d'un morceau de canne taillée aussi fin que la pointe d'une plume, ou avec un os, et depuis peu, plus fréquemment avec du fer. Ils sont très sales et mangent toute espèce d'animal, même cru et non vidé, et les oiseaux à peine plumés. Ils ne sont ni timides ni tristes; mais ils ont une grande aversion pour le travail, et on ne peut les amener à se livrer à une occupation régulière. Rarement on voit un Indien servant comme domestique ou travaillant pour un salaire, et c'est à cela qu'il faut attribuer le misérable état de l'agriculture dans ce district; car lorsqu'un fermier s'établit, il a rarement assez de fonds pour acheter des nègres à Rio, et alors ses opérations sont bornées et languissent souvent faute de bras. »

A quinze milles au nord-est de Canta-Gallo, après avoir traversé le Rio-Negro, on arrive à un lieu appelé Santa-Rita, où l'on extrait une grande quantité d'or et d'argent par le lavage. L'opération

a lieu dans un ravin profond, borné à une extrémité par une colline escarpée, et à l'autre ouvert sur une grande plaine. Le sol parut très fertile à M. Mawe ; la verdure était magnifique, et des deux côtés les hauteurs étaient couvertes d'arbres. Le lit de *cascalhao* (gravier mêlé de cailloux roulés), dans lequel on trouve l'or, est situé sous une couche de terre de quatre à cinq pieds de profondeur, et son épaisseur varie depuis deux pieds jusqu'à sept à huit pouces. Après avoir enlevé la terre, on prend du cascalhao, et on le porte avec beaucoup de précaution dans un lieu voisin où le travail du lavage est fait par les nègres. Près de Santa-Rita, M. Mawe découvrit une grande quantité de pierre à chaux ; les montagnes voisines paraissaient être de la même substance. Il en montra quelques fragmens au propriétaire du lavage, qui parut fort étonné d'entendre parler d'une production telle que la chaux en pierre, celle que l'on emploie dans ce canton étant tirée de différens coquillages ; il ne voulut le croire que lorsque M. Mawe lui eut prouvé la vérité de ce qu'il avançait en calcinant la pierre.

On broie le maïs dans ce district au moyen d'une roue horizontale qui acquiert une grande vélocité par la chute de l'eau ; à la partie supérieure de la roue est fixée la meule qui fait de cinquante à soixante révolutions en une minute. On a aussi une manière de réduire le grain en farine, par une ma-

chine appelée *paresseux*. On place, près d'un cours d'eau, un grand mortier de bois dont le pilon est attaché, par une mortaise, à l'extrémité d'un levier de vingt-cinq à trente pieds de long, soutenu aux cinq huitièmes de sa longueur par un pieu vertical: le bout du bras le plus court du levier est creusé, afin de recevoir une quantité d'eau suffisante pour soulever l'autre extrémité à laquelle est suspendu le pilon. Cette cavité se vide d'elle-même quand elle s'est abaissée à un point donné; en se remplissant et se vidant alternativement elle soulève et fait retomber le pilon quatre fois par minute. « Cette invention, ajoute M. Mawe, est d'une extrême simplicité, et elle atteint parfaitement son but dans un lieu où l'on n'est point obligé de ménager l'eau. »

Entre l'embouchure large et peu profonde du Guaxendiba et celle du Guapiassu la côte est plate. Suivant M.me Graham, le Guaxendiba qui prend sa source dans les hauteurs de Taypu a cinq milles de long en ligne directe, mais à cause de ses détours son cours est de vingt milles : il est navigable et les terres qu'il arrose sont d'une fertilité étonnante. A quatre milles de la mer, sur sa rive gauche, on trouve le village de St.-Gonzalès, et sur le bord opposé, une route conduit le long d'un canton marécageux à St.-Joâo de Tapacora, hameau indien le plus voisin de la capitale (dit M. Luccock), où la langue des naturels soit encore en usage, quoique très

corrompue (1). Près de l'embouchure de cette rivière et à douze milles de Rio, on a bâti l'église et la fazenda de Nossa Senhora da Luz, dont M.me Graham fait une brillante description. Du varenda de la maison du propriétaire on a une vue magnifique de la baie et de ses îles, dont une appelée Itaoca est, dit-on, vénérée par les Indiens comme la demeure de leur divin bienfaiteur Tome, qui leur enseigna à faire usage du manioc (2). « Mais, ajoute cette dame, quoique la nature soit au moins aussi belle que dans

(1) Suivant M. Henderson, on donne le nom de Tapacora à la paroisse de Saint João d'Itaborahy, près de la rive droite de la rivière de Varge. Il est probable que c'est la même dont fait mention M. Luccock.

(2) Paye Tzome ou Tome est représenté comme un vieillard vêtu de blanc et portant seulement un bâton; il était venu du pays des Guaranis situé à l'est, et, lorsque les naturels en parlèrent aux jésuites, ils ne purent leur dire depuis combien de temps il les avait quittés, mais c'était avant la naissance de leurs grands pères. Il demeura long-temps au cap Frio et aux environs; puis, ayant eu à se plaindre des Indiens, il se retira vers le nord et on n'en eut plus de nouvelles. Partout où il allait il enseignait aux peuples à se vêtir, à bâtir des maisons et à cultiver le manioc. Les jésuites imaginèrent que ce personnage n'était autre que l'apôtre Saint Thomas, qui, suivant la tradition, a prêché l'évangile dans la Perse, dans l'Inde et jusqu'à la Chine. On a supposé que les Indiens *Tamoyo* de cette province devaient leur nom à leur bienfaiteur; il est plus probable qu'il leur a été donné à cause du district qu'ils habitaient, et qui formait l'ancienne capitainerie de Saint Thomas.

l'Inde et en Italie, l'impossibilité où l'on se trouve de communiquer ses sensations à un être raisonnable, lui ôte la moitié de ses charmes.» Ce propriétaire lui dit que les nègres et les mulâtres créoles étaient beaucoup plus industrieux que les Portugais et les Brésiliens. C'est parmi eux que l'on trouve les meilleurs ouvriers et les artisans les plus habiles : ce sont eux qui font tous les ouvrages de marqueterie, les peintures et les sculptures d'ornement; en un mot, ils excellent dans tous les arts mécaniques, et un tiers au moins de l'orchestre de l'opéra est composé de mulâtres. Un mulâtre esclave né dans cette propriété, s'était attaché dans sa jeunesse à une négresse créole qui y était également née; mais il ne pouvait l'épouser qu'il n'eût gagné assez d'argent pour acheter sa liberté afin que leurs enfans, s'ils en avaient, pussent naître libres. Depuis, il était devenu assez riche pour se racheter lui-même, mais son maître dans la crainte de perdre ses servives, n'avait pas voulu consentir au rachat. Malheureusement ils n'eurent point d'enfans; et en conséquence à leur mort, leurs propriétés alors assez considérables devaient retourner à leur maître. S'ils avaient eu des enfans, comme la femme était libre, ils auraient hérité du bien de leur mère, à laquelle le père peut donner tout le produit de son travail.

De Rio à Campos et S. Fidelis.

Immédiatement au-delà du village de Praya-Grande vers l'est, est le district montagneux de S. João do Carai qui a douze milles carrés. Il est traversé par trois routes; la plus méridionale passe sur des rochers élevés et au milieu de bois épais d'où l'on jouit d'une vue qui dédommage des difficultés du chemin. Une autre route se dirige au nord de Praya-Grande, et tourne ensuite à droite pour conduire à la *fazenda* de Barraca où il y a une bonne habitation, une chapelle et de belles plantations; ensuite elle monte par un terrain ondulé, et après avoir traversé quelques établissemens peu importans, elle descend assez rapidement et en serpentant, à la grande fazenda de Tokai située dans une superbe plaine peu élevée au-dessus du niveau de la mer et baignée par un ruisseau qui se jette dans l'Océan un peu à l'est des îles Marica, plus connues sous le nom caractéristique de *Contrabandistas*. Là, les montagnes sont séparées par de grands espaces marécageux et l'on pourrait croire qu'elles ont été autrefois des îles couvertes de rochers, car ces points de division sont remplis de sable de mer. Plus près de l'Atlantique il y a de grands marais entourant des lacs peu profonds qui nourrissent une grande quantité d'oiseaux aquatiques. A neuf milles environ de Tokai et à plus de vingt de Rio, est un endroit qu'on dit avoir formé autrefois

l'entrée d'un hâvre où les eaux du grand lac Marica (ou America) trouvent une issue quand elles sont gonflées par les pluies. Lorsque les pluies cessent, les eaux du lac reprennent leur niveau ordinaire et la marée s'arrête à cette ouverture qui présente alors un chemin commode et sec à travers la barre, qui cependant ne s'élève pas à la hauteur des terres qu'elle réunit. Au-delà s'étendent des plaines entre le lac Marica et le *Restinga* (rivage élevé) qui arrête la mer depuis les montagnes de Carai jusqu'à la pointe nommée Ponta Negra.

Une troisième route partant de Praya-Grande suit le rivage et tourne ensuite dans l'intérieur des terres, au milieu d'un canton bien cultivé, jusqu'au village de S. Gonzales. C'est celle que parcourut le prince Maximilien de Neuwied, en 1815, lorsqu'il explora la côte orientale. S. Gonzales est situé sur un plateau assez élevé et fermé au nord par les montagnes de Carai. En 1815 il contenait une église et environ deux cents maisons appartenant presque toutes à des colons venus des Açores ou à leurs descendans qui résidaient ordinairement sur leurs fermes et ne venaient à ce bourg que les jours de fêtes; leurs mœurs douces, leur bonne conduite font de S. Gonzales un des plus agréables séjours du pays. En quittant ce village on descend dans les riches plaines de Guaxendiba (que le prince Maximilien écrit *Guajintibo*), dont les eaux transparentes, alimentées par les sources des montagnes de Carai, coulent dans

un canal étroit et parsemé de rochers; on trouve près de la rivière une venda isolée. Vient ensuite un pays découvert, fertile et peuplé, après lequel on trouve des forêts vierges et des plaines marécageuses qui s'étendent jusqu'à l'Itapitin. A peu de distance de son embouchure est la petite ville de Santa-Maria de Marica, siège d'une juridiction civile, qui tire son nom du lac sur le bord duquel elle est bâtie. Elle est à 25 milles est de Rio, et 30 du cap Frio. L'église, dédiée à N. D. d'Amparo, est la plus belle de toute la province, si on en excepte pourtant quelques-unes de la métropole. Elle est à vingt-cinq milles à l'est de Rio, et à près de trente du cap Frio; on n'y comptait, en 1817, qu'un petit nombre de rues non pavées bordées de maisons basses, propres et bien blanchies; la population de la paroisse se montait à environ 800 ames.

Le prince Maximilien, en parlant de la route de Marica, qui passe sur la Serra de Inua, dit que cette Serra est une branche partant d'une chaîne de hautes montagnes qui court parallèlement à la côte, et s'avançant dans la mer. Leur pente est couverte de forêts gigantesques et épaisses remplies de singes, de perroquets et d'autres animaux brésiliens. On y distingue particulièrement un petit singe de couleur rouge et or (*simia rosalia*) appelé sagou rouge ou marikina, que l'on ne trouve pas à une latitude plus septentrionale. Les bons chasseurs brésiliens, remarque S. A., ont un merveilleux talent pour ex-

plorer ces forêts : endurcis à la fatigue, l'habitude où ils sont d'aller pieds nus, rend leur tâche beaucoup moins difficile. Leur habillement se compose d'une chemise, de pantalons de coton, d'un chapeau de paille ou de feutre, et souvent d'une veste de drap jetée seulement sur les épaules, et dont ils se couvrent quand il pleut et dans les nuits fraîches; ils attachent leur boîte à poudre et leur sac à plomb à un baudrier de cuir qui passe sur l'épaule, et en général ils recouvrent la platine de leur long fusil avec la peau de quelque animal.

A quatre milles environ de Marica on voit le lac de ce nom qui a près de huit milles de long, deux de large en quelques endroits et six lieues de tour. Le fond est un sable solide mêlé de limon; ses rives plates, marécageuses ou sablonneuses sont peuplées d'une multitude de mouettes, de cormorans, de vanneaux, de pluviers et d'autres oiseaux aquatiques. Il est très poissonneux et le gouvernement en afferme la pêche.

Le Ponta-Negra, qui s'avance dans la mer, se trouve à l'extrémité d'un *serro* aux deux côtés duquel s'étendent des plaines sablonneuses. Sur le penchant septentrional de la hauteur qui termine la longue langue de terre au-delà de cette pointe est la paroisse de N. D. de Nazareth de Sequerema, composée d'une église, d'une cinquantaine de maisons et de plusieurs huttes éparses, habitées principalement par des pêcheurs. Le lac salé de Sequerema a, au

rapport de M. Henderson, six milles en longueur de l'est à l'ouest sur trois dans sa plus grande largeur. Le prince Maximilien lui donne six lieues de long sur une de large. Comme le lac Marica, son fond est de sable, et dans quelques endroits il n'a pas plus de trois pieds de profondeur. Dans la saison pluvieuse il inonde les terres environnantes et s'ouvre un passage jusqu'à la mer par un canal peu profond. La plus grande rivière qu'il reçoit est le Tinguy qui se jette dans sa partie septentrionale. Plus loin on trouve un autre lac salé d'une plus grande étendue; c'est celui d'Araruama (ou Inhama) qui a vingt milles de long sur huit de large. Ce n'est point proprement un lac, car il communique avec la mer, à une lieue et demie au nord du cap Frio, par un canal de 150 pieds de largeur à son embouchure. Tantôt il a plusieurs brasses de profondeur, tantôt il est rempli de bas-fonds. Il reçoit le Francesco Leite, le Matarpua ou Rio do Ponte avec plusieurs autres cours d'eau moins considérables, et, ainsi que tous les autres lacs de cette côte, il est très poissonneux. Il doit son nom à la mauvaise qualité de ses eaux que l'on attribue à des amas de vase et de coquillages putréfiés. Les jésuites avaient bâti sur une petite éminence de la rive septentrionale, le village indien de S. Pedro, qui consiste en une église et un assez grand nombre de huttes en terre. Les habitans sont presque tous Indiens, et y compris le prêtre qui dessert l'église, on n'y compte que très peu de Portugais.

Les Indiens ont un *capitam mor* pris parmi eux, et les traits caractéristiques de leur race sont encore plus fortement tracés chez eux que chez les Indiens de S. Lorenzo. Ils parlent et s'habillent comme les Portugais de la classe peu aisée, et n'ont conservé que de faibles notions de leur langue naturelle. Ils prétendent au titre de Portugais, ne voient qu'avec dédain leurs frères non civilisés qui demeurent dans les forêts, et les appellent *Caboclos* ou *Tapuyas*. Les femmes attachent leur longue et noire chevelure avec un nœud au-dessus de la tête comme les Portugaises. Dans les angles de leurs huttes sont suspendus les filets ou hamacs sur lesquels ils reposent. Ils ont conservé tout le caractère indien : aversion pour le travail, disposition à la ruse, orgueil inflexible et un vif amour pour leurs bois. Ils vont à la messe, mais n'ont d'ailleurs que peu d'égards pour leur pasteur. Les vastes forêts de S. Pedro sont remarquables par la beauté de leurs arbres, et le bresillet y est très commun.

A deux lieues plus loin, en traversant le lac, on arrive à la ville de *Cabo-Frio*, située sur le côté méridional d'un détroit qui réunit les eaux du lac Araruama à l'Océan, au nord du cap bien connu qui lui donne son nom. C'est un des plus anciens établissemens des Portugais sur cette côte. La ville est divisée en deux parties par un intervalle d'un demi-mille. La partie la plus grande renferme une église dédiée à N. D. de l'Assomption, un ermitage de bé-

nédictins, un couvent de franciscains, et la chapelle de N. D. de Cuia, bâtie au sommet d'un roc. La partie la moins considérable, appelée Passagem, et qui a aussi un ermitage dédié à S. Benoît, est défendu par le fort S. Mathieu. On y a établi un *juiz de Fora*, dont la juridiction s'étend jusqu'à la ville de Maccahé, et des professeurs royaux pour la langue latine. Il y règne, dit-on, une espèce de fièvre que l'on attribue à la nature du pays coupé de lacs et de marais. Le poisson est la nourriture ordinaire des habitans, et avec la farine de manioc et le sucre il forme leur principal commerce d'exportation. Quoique petite et mal pavée cette ville contient plusieurs maisons d'une belle apparence.

Au-delà du cap Frio, la côte prend une direction plus septentrionale jusqu'à la petite ville de Barra de S. Joâo, située sur une langue de terre sablonneuse entre la rivière de ce nom et la mer. La route conduit à grande *fazenda* de Campos-Novos, où l'on voit une église construite par les jésuites, et de là à la rivière de S. Joâo, pendant quatre lieues, elle traverse presque sans interruption une magnifique forêt primitive. La rivière que le prince Maximilien passa dans un canot, est large de neuf à douze cents pieds et passablement navigable. Il y trouva cinq ou six brigs à l'ancre. Un Anglais, qui y avait établi un atelier de forgeron nous apprit, dit S. A., que des vaisseaux anglais étaient venus jusque dans ce lieu isolé, et qu'il solliciterait

la place de vice-consul; nous lui donnâmes plusieurs fusils de chasse à réparer, et le consul en expectative s'en acquitta à notre entière satisfaction. A deux lieues au-delà, un ruisseau limpide, appelé Rio des Ostras, se jette dans l'Océan, et à sept lieues au nord-est de la rivière S. Joâo, le Maccahé se décharge aussi dans la mer en face des îles de Ste. Anne, et sépare le district du cap Frio de celui de Goytacazes. La petite ville de S. Joâo, qui est située au milieu des bois et de buissons épais sur le bord de cette rivière, contenait, en 1816, environ 150 maisons très éparpillées, petites pour la plupart et à un seul étage, bâties en terre et en bois et blanchies à la chaux. Sur une colline où est l'église Ste. Anne, il y a quelques maisons qui ont un peu plus d'apparence. Les habitans sont presque tous pêcheurs; mais ils vendent aussi une grande quantité de bois et quelques produits de leurs plantations. Les Indiens Gorulhos ou Guarulhos habitent, dit-on, plusieurs villages dans la partie la plus rapprochée de la source du Maccahé, qui n'a pas plus de 200 pieds de largeur à son embouchure, et ne peut recevoir des bâtimens de plus de 200 tonneaux.

On entre ensuite dans les immenses plaines du district de Goytacazes, qui s'étendent jusqu'au Paraiba, pays désert et inculte, rempli de marais et de lagoas (lacs) couverts de roseaux, et que les chevaux et les bœufs traversent souvent en troupes, ayant de l'eau jusqu'au ventre. Cette grande plaine déserte,

est peuplée par des troupeaux de bœufs qui errent en liberté à une distance de vingt ou vingt-cinq milles de la demeure des hommes. Une ou deux fois dans l'année les propriétaires des *fazendas* voisines, auxquels ils appartiennent, les chassent et les réunissent dans un *coral* ou lieu entouré de palissades, et là on les compte et on les marque. Il est étonnant, combien, par les soins des Européens, cet utile animal s'est multiplié dans la plus grande partie du globe. Dans le nord, les bœufs vivent au milieu de froides forêts de bouleaux; dans la zone tempérée, ils paissent dans les belles et grasses vallées, à l'ombrage des bois de hêtre; entre les tropiques, sous des palmiers et des bananiers, et dans les îles de la mer du sud, sous les *melaleucas*, les *metrosideros* et les *casuarinas*; partout ils prospèrent et contribuent à augmenter notre bien-être et notre richesse.

Le plus grand des lacs qui borde cette partie de la côte, est le *Lagoa Feia*, le vilain lac, ainsi appelé à cause de sa conformation. Il est très poissonneux et se compose de deux parties réunies par un canal; la partie septentrionale a vingt milles de long de l'est à l'ouest sur plus de douze de large, et la partie méridionale, seize de long et seulement deux en largeur. Ses eaux sont douces et saines, mais tellement basses, qu'on ne peut y aller partout, même en canot, et la navigation y est souvent dangereuse par la violence des vents. Dans la saison

des pluies, il s'ouvre annuellement une issue à un endroit appelé *Barra do Furado*, qu'on prendrait alors pour un torrent furieux, et qui est entièrement à sec dans les autres temps. M. Henderson croit que si tout ce canton était desséché à l'aide de machines hydrauliques, comme l'ont été les marais du Lincolnshire, la terre offrirait un excellent pâturage, et pourrait être cultivée en tout temps. « Les campos ou plaines de ce district, dit-il, deviendraient certainement l'Élysée du Brésil, si son riche territoire était divisé en plusieurs lots, et distribué à de bons cultivateurs. Mais malheureusement, ils appartiennent presque entièrement à trois propriétaires, les bénédictins du couvent de Rio-Janeiro, l'évêque de cette ville, et l'acquéreur des anciens biens des jésuites. » M. Luccock, qui aime à faire des rapprochemens géographiques, donne au canton qui est entre le lac Feia et le Paraiba, le nom de *Delta*, de la rivière qui, selon lui, ressemble sous quelques rapports au Nil, comme le lac au lac Maréotis. D'après les renseignemens qu'il prit sur les lieux, il paraît que le pays est fort chaud et malsain; mais il est probable qu'il serait facile de l'assainir. En 1801, suivant le père Cazal, on y comptait 280 moulins à sucre, presque tous construits sur des hauteurs, et depuis cette époque, le nombre s'en est beaucoup accru.

Le prince Maximilien passa une nuit à la riche abbaye de S. Bento, qui est au milieu de ces plaines

verdoyantes ; il y a une belle église, deux cours et un petit jardin. Une de ces cours était plantée en cocotiers chargés de fruits. On y comptait cinquante esclaves qui avaient élevé leurs cases dans une grande place carrée près du couvent. Il y avait aussi une raffinerie de sucre et plusieurs bâtimens d'exploitation. Ces moines étaient en outre propriétaires d'un grand nombre de chevaux et de bœufs, ainsi que de plusieurs *corals* et *fazendas* dans les environs, et ils percevaient la dîme sur plusieurs plantations voisines. Plus loin, le pays est plus peuplé; les habitations et les *fazendas* se succèdent à une distance peu considérable, et on trouve des *vendas* tout le long de la route jusqu'à la ville de S. Salvador.

S. Salvador dos Campos, appelée ordinairement Campos, est une ville assez bien bâtie, florissante et bien peuplée, avec des rues tirées au cordeau, pavées en grande partie, des maisons fort propres et quelques-unes même à plusieurs étages. Lors du voyage du prince Maximilien, on y voyait beaucoup de balcons fermés avec des jalousies, suivant l'ancien usage des Portugais. La justice est administrée par un juiz de Fora, et le tribunal, ainsi que la prison, sont sur la même place, près du Paraïba. Il y a cinq églises, cinq boutiques de pharmacie, un hôpital et des médecins, qui, suivant le prince Maximilien, ont une plus grande réputation d'habileté que ceux des cantons voisins. On y compte 4 à 5 mille ames,

et 24,000 dans tout le district de Goytacazes ; mais la population de S. Salvador serait plus considérable, si, d'après un recensement nouveau, dont parle M. Henderson, elle se composait de 1,150 familles. Cette ville s'étend, dans une position agréable, le long de la rive méridionale du beau Paraïba, à dix-huit milles de son embouchure en ligne directe, ou trente par eau, selon M. Luccock, et quatre milles au-dessous de l'endroit où la petite rivière Muriahé se jette dans ce fleuve. Le café et le coton se cultivent avec succès dans les environs, et on trouve même des végétaux européens dans les marchés. Il s'y fait un commerce très actif, surtout en sucre et en liqueurs fermentées ; plusieurs de ses habitans, propriétaires de raffineries de sucre établiès près de la rivière, sont fort riches. Il y règne beaucoup de luxe, et si on en croit le prince Maximilien, Campos est même remarquable par sa propreté. A deux milles de l'embouchure du Paraïba, en face d'une petite île, on trouve le village de S.-Joan de Barra, qui contient 1,500 habitans, presque tous marins et pêcheurs ; c'est le port de Campos, et on y embarque toutes les marchandises et les denrées que l'on transporte à Rio par la voie du cabotage.

Le district de Goytacazes s'élève encore à environ quinze milles au nord où il a pour limite, suivant un géographe Brésilien, cité par M. Henderson la rivière de Camapuan, Cabapuan ou Capabuanna,

qui prend sa source dans la Serra de Pico, à peu de distance de celle du Muriahé, et qui, après avoir précipité son cours, entre de hautes montagnes, se jette dans l'Océan à quinze milles au nord du Paraïba. Le prince Maximilien dit que son vrai nom est l'Itabapuana. La grande *fazenda* de Muribecca située au milieu d'une plaine verdoyante entre ces deux rivières, et qui appartenait anciennement aux jésuites avec neuf lieues de pays, est partagée aujourd'hui entre quatre planteurs. Le district entier de Goytacazes comprend vingt-huit lieues de côtes et formait autrefois une capitainerie appelée S. Thomé d'après le cap de ce nom. Il fut d'abord concédé à Pedro de Goes qui s'établit sur les bords du Paraïba et vécut deux ans dans une parfaite union avec les Indiens; mais la guerre ayant éclaté entre eux et les Portugais, ces derniers furent obligés d'abandonner cette colonie dont les Purès, les Guarons et les Goytacazes restèrent les maîtres. En 1580 le gouverneur de Rio repoussa ces trois nations au-delà des montagnes. Environ un siècle après le roi Pierre II en fit don au vicomte d'Asseca qui par sa mauvaise administration donna lieu à de telles plaintes qu'enfin, en 1652, tout ce canton fut réuni aux terres de la couronne et incorporé dans la province de Rio. A l'époque de l'expulsion des naturels vers la fin du 16e siècle, les jésuites prirent possession du pays qui est au midi du Paraïba dans la vue d'y attirer les Indiens, et ils obtinrent quelques privilèges en faveur

de ceux qui reviendraient l'habiter. Un des plus importans était le droit de choisir leurs propres magistrats, qui dans toutes les circonstances avaient le droit de s'adjoindre à ceux que nommait le vice-roi. « On créa un conseil conservateur chargé de veiller aux intérêts de la nation et on distribua des terres à tous ceux qui en demandaient, à la charge par eux de payer une très faible redevance, mais on ne voulut pas les aliéner. Le produit de ces redevances était employé au profit de la communauté indienne, et fut administré sagement, pendant tout le temps de la prospérité des jésuites. On a fait ensuite des réglemens qui, peu à peu, sont tombés en désuétude, mais dont il reste encore quelques traces. Toutes les propriétés sont grevées d'une espèce de cens; elles doivent être appuyées sur un titre qu'on appelle un titre indien, et leur vente est assujétie à la ratification du conseil conservateur. M. Luccock a vu un de ces titres daté de l'année 1623. Il y a encore plusieurs villages qui ont conservé le privilège d'élire leurs magistrats et nous avons déja cité l'exemple de S. Pedro.

La tribu sauvage et guerrière qui habitait ce district était, au rapport du jésuite Anchieta, la plus barbare de toutes celles qui étaient répandues le long de la côte. Ces fameux Goytacazes divisés en trois tribus les *Goaytaca Assu*, les *Goaytaca Jacorito*, et les *Goaytaca Mopi*, joignaient à une taille presque gigantesque une force extraordinaire, ils maniaient l'arc avec une adresse admirable, et étaient toujours

en état d'hostilité avec les autres peuplades. Ils laissaient grandir et flotter leur chevelure, et se distinguaient aussi des autres Indiens par une couleur moins foncée, des formes plus vigoureuses et une férocité plus grande. On assure qu'ils ont porté aussi le nom de *Vetacas*, et Vasconcellos les classe parmi les Tapuyas, parce qu'ils parlaient une langue différente de tous les dialectes de la langue générale des tribus indiennès (*lingoa geral*). On regarde les indiens Coroados comme les seuls débris de cette nation autrefois si puissante. Quatre capucins ont fondé, il y a trente ou quarante ans, une mission pour cette tribu à S. Fidelis sur les bords du Paraïba, à trente milles au-dessus de S. Salvador, et à deux lieues au-dessous de la dernière chute de cette rivière : deux vivaient encore lorsque le prince Maximilien visita cette mission ; l'un dirigeait l'établissement, l'autre résidait à Aldeia do Pedra, à sept ou huit lieues plus haut en remontant le Paraïba. Il y avait aussi à S. Fidelis quelques Indiens Coropos qui sont, dit-on, aujourd'hui tous civilisés, c'est-à-dire fixés dans une habitation, car ils conservent encore ainsi que les Coroados, une grande partie de leurs habitudes et de leurs mœurs sauvages. Voici la description que S. A. nous a donnée des habitans de cette mission.

« Ces Indiens nous ont paru avoir conservé presque toute leur originalité primitive ; ils ont la peau d'un brun foncé, les cheveux noirs, les traits for-

tement marqués et une physionomie tout-à-fait nationale. Leurs habitations bien construites et spacieuses, sont en terre et en bois et couvertes de roseaux et de feuilles de palmier, comme celles des Portugais. Ils y suspendent leurs hamacs et déposent leurs arcs et leurs flèches dans un coin. Le reste de leur modeste ameublement se compose de plats et de vases (*cuias*) qu'ils font eux-mêmes avec des gourdes et des calebasses, des paniers fabriqués avec des feuilles de palmier et de quelques autres objets. Leur vêtement ordinaire consiste seulement en une chemise et un pantalon de coton blanc, mais le dimanche ils sont mieux habillés, et on ne les distinguerait pas des Portugais de la classe peu aisée, quoique ce jour-là même les hommes ne portent ni chapeau ni chaussure. Les femmes au contraire aiment à se parer; quelques-unes sont voilées et leur toilette ne manque pas d'une certaine élégance. Ils parlent tous portugais, mais entre eux ils se servent généralement de leur langue naturelle.

« Comme le jour de notre arrivée était un dimanche, nous allâmes à la messe dans l'église du couvent où les habitans des environs s'étaient réunis uniquement par curiosité pour voir des étrangers. Le père Joâo fit un long sermon dont nous ne comprîmes pas un mot; nous visitâmes ensuite le monastère en détail. L'église est grande, bien éclairée et elle a été peinte par le père Victorio qui était

mort deux mois auparavant. Ce missionnaire était plein de zèle, et s'occupait uniquement du bonheur des Indiens, qui chérissent sa mémoire. Ils ne paraissent pas avoir le même attachement pour son successeur, et ils l'ont même chassé une fois parce que, disaient-ils, il n'en savait pas plus qu'eux, et n'était pas capable de leur donner la moindre instruction. On ne peut pas dire que les peintures de l'intérieur de l'église soient belles, mais elles sont passables, et dans un lieu aussi reculé et aussi peu fréquenté, c'est un ornement dont le voyageur est agréablement surpris. Les noms des quatre missionnaires sont inscrits derrière l'autel; à ses côtés pendent plusieurs ex-voto, dont un représente un nègre qui a le bras embarrassé dans la mécanique d'un moulin à sucre; il invoque un saint avec ferveur et le moulin s'arrête. De semblables accidens n'arrivent que trop souvent à cause de la négligence et de l'imprudence des nègres. Le couvent n'est pas grand, mais il contient un nombre suffisant de chambres en bon état, et une tour au haut de laquelle on ne peut arriver que par un escalier à moitié dégradé, et d'où l'on jouit d'une vue charmante. »

De S. Fidelis, une route conduit à Canta-Gallo, et une autre à Minas Geraes. La rivière y est extrêmement large, ainsi qu'au-delà de la *cachoeira* (catatacte) qu'on voit au-dessus de ce village : on y compte, dit-on, soixante-douze îles; dans la saison des pluies, elle déborde au loin. En face de S. Fi-

delis, de l'autre côté de la rivière, est un établissement de Puris, qui errent au milieu des déserts entre la mer et la rive septentrionale du Paraïba (1), et s'étendent à l'ouest jusqu'au Rio-Pomba, dans la province de Minas Geraes. Ils se conduisaient paisiblement dans ce canton, quoiqu'à Aldeia do Pedro ils fussent en guerre avec les Coroados. « Lorsqu'on les traite avec bonté, dit le prince Maximilien, ils se fixent près des plantations et en consomment les produits, comme si on cultivait pour eux; ils volent

(1) Le Paraïba se précipite entre la Serra dos Orgaos et la Serra de Mantiqueira, après avoir pris sa source à cinq lieues au nord-est de Paraty dans le district d'Ilha Grande, et porte à sa naissance le nom de Paritinga; il coule d'abord au sud-ouest et recueille toutes les eaux qui tombent des districts montagneux. Tournant ensuite dans une direction opposée, il court au nord-est pendant environ deux cents milles, et ne reçoit plus aucun nouveau tribut, jusqu'au confluent du Paraty, qui descend de la Serra d'Ilha Grande. Leurs eaux réunies parcourent un espace de plus de cent milles, et s'augmentent de celles du Parahibuna et du Piabuna, qui viennent du nord-ouest et du sud-ouest. A cinquante milles plus bas, le Paraïba voit encore grossir son cours par sa jonction avec le Pomba qui arrive du nord-ouest, et ensuite par le Bengalas; puis il descend avec fracas les cataractes de S. Fidelis. Son lit, embarrassé de rochers et quelquefois très profond, présente une succession presque continuelle de rapides. En général ses rives sont très abruptes; il nourrit des variétés nombreuses de poissons, et est sujet à des inondations d'une impétuosité effrayante.

même souvent les chemises et les pantalons des nègres qui vont travailler dans les bois. » Un des principaux objets du voyage de S. A., était de se procurer des renseignemens exacts sur cette peuplade; après avoir traversé la rivière, il arriva à une *fazenda* où il fut très bien reçu par le propriétaire, qui fit prévenir les Puris que des étrangers désiraient les voir et leur parler; cinq hommes et trois ou quatre femmes avec leurs enfans se rendirent à cette invitation.

« Ils étaient tous, d'une taille au-dessus de cinq pieds cinq pouces anglais (1); les femmes avaient dans les traits et les formes aussi peu de délicatesse que les hommes. Ils étaient nus à l'exception de deux ou trois qui portaient de vieilles culottes, présent des Portugais, ou des débris de vêtemens autour les reins. Les uns avaient la tête tondue entièrement, les autres seulement au-dessus des yeux; de tout autre point, des cheveux noirs et épais leur pendaient sur le cou. Un ou deux s'étaient coupé les sourcils et la barbe qui, en général peu fournie, garnissait légèrement chez les autres le tour de la bouche, et descendait de trois pouces au-dessous du menton. Ils avaient le front et les joues mouchetés de rouge avec du roucou, et des raies

(1) Il a trouvé que les Puris étaient d'une taille plus petite que tous les autres Indiens de la côte, qui sont d'ailleurs, à cet égard, inférieurs aux Européens et même aux nègres.

d'un blanc foncé faites avec le suc du fruit appelé *genipayer*, sur les bras et la poitrine. Ces deux couleurs sont d'un usage général parmi les *Tapuyas*. Nos *Puris* portaient au tour du cou ou bien sur la poitrine et une épaule, des colliers de grains noirs et gros comme des mûres de ronce, parmi lesquels quelques-uns, avaient ajouté par devant des dents de singes, d'ours, de chats et d'autres animaux. Ils avaient aussi un autre ornement semblable qui paraissait avoir été fait avec les épines de quelque arbrisseau. Les hommes tenaient à la main de longs arcs, et des flèches qu'ils échangèrent volontiers contre des bagatelles, ainsi que tout ce qui était en leur possession. Deux d'entre eux, ayant passé leur enfance parmi les Portugais, en parlaient un peu la langue. Après leur avoir distribué des couteaux, des chapelets, des petits miroirs et quelques bouteilles de rhum qu'ils aiment avec fureur, nous leur annonçâmes que nous irions le lendemain les visiter dans leurs bois, s'ils voulaient nous bien recevoir; et sur la promesse d'apporter avec nous des présens qui leur seraient agréables, ils nous témoignèrent leur contentement et se retirèrent en poussant des cris de joie.

« Le lendemain en allant à notre rendez-vous, nous les vîmes déboucher de la forêt. Après les avoir de nouveau régalés de rhum, nous les suivîmes dans les bois, et nous trouvâmes la horde entière réunie sur une pelouse. Hommes, femmes, enfans

nous regardaient d'un air tout à la fois curieux et timide. Ils s'étaient parés le mieux possible, mais leur nudité était complète à l'exception de quelques femmes qui avaient des lambeaux de vêtemens autour des reins ou sur la poitrine. Plusieurs hommes avaient pour ornement un bandeau fait de la peau d'un singe appelé *mono*, et nous remarquâmes que peu d'entre eux avaient les cheveux très courts. Les femmes portaient leurs enfans dans des bandes de toile de coton qui, chez les uns, passaient sur l'épaule droite, et chez les autres, autour du front. C'est ainsi qu'elles portent leurs paniers de provisions aux marchés de la tribu. Les deux sexes étaient peints en grande partie. Outre des points rouges sur le front et les joues, plusieurs avaient des raies de la même couleur sur la figure; d'autres, de longues bandes noires sur le corps, coupées transversalement par des points également noirs; plusieurs enfans étaient ainsi *décorés* de la tête aux pieds. La manière de se peindre paraît être tout-à-fait arbitraire, et dépendre du goût de chaque individu. Quelques jeunes filles avaient des espèces de rubans autour de la tête, les femmes se serrent fortement les poignets et les chevilles des pieds, afin de rendre, disent-elles, ces parties minces et élégantes. Les hommes sont en général robustes, trapus et musculeux; ils ont la tête grosse et ronde, la figure large, les pommettes des joues élevées, les yeux noirs et petits, le nez épaté et les dents très blanches.

Quelques-uns se distinguaient par des traits fins, le nez légèrement aquilin, et de beaux yeux d'une expression agréable; mais le plus grand nombre avait le regard sérieux, sombre et même farouche. Un d'eux était surtout remarquable par sa physionomie kalmuke. Il avait la tête ronde et grosse, les cheveux coupés à un pouce de longueur, le corps plein de vigueur, le cou court et gros, la figure large et plate, les sourcils noirs, épais et très arqués, le nez petit, les narines larges et les lèvres assez épaisses; ses yeux placés obliquement, comme chez la plupart de ses compatriotes, et plus grands que ne le sont généralement les yeux des Kalmuks, étaient noirs, hagards et d'une expression sauvage. Cet Indien, que les gens qui nous accompagnaient nous dirent n'avoir pas encore vu, nous parut à tous un champion si redoutable, que chacun de nous avoua que seul et sans armes, il ne voudrait pas le rencontrer dans un lieu isolé.

« Tous les hommes tenaient à la main leurs arcs et leurs flèches. L'arc des Puris et des Coroados a six pieds et demi de long et même davantage; il est d'un bois dur, lisse et presque noir fourni par le palmier *aïri*, et la corde est faite avec les fibres du *bromelia karatas*. Les flèches des Puris ont souvent plus de six pieds de long; ils les façonnent avec un roseau (*taquara*) dur et noueux, qui croît dans les bois, et ils en garnissent les extrémités avec de belles plumes bleues ou rouges, ou bien avec celles du

paon et du jacutinga. Les flèches des Coroados sont d'un autre roseau qui n'a pas de nœuds; aucune des peuplades que j'ai visitées sur cette côte, ne se sert de flèches empoisonnées : au plus bas degré de la civilisation, ils n'ont point encore acquis cet art funeste.

« Notre première curiosité satisfaite, nous demandâmes aux sauvages de nous conduire à leurs huttes. Tous aussitôt se mirent en marche, nous les suivîmes à cheval. Le chemin traversait une vallée bordée de plantations de cannes à sucre; il s'abaissait ensuite en un sentier étroit, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes dans le fourré le plus épais du bois à quelques cabanes qu'on appelle *cuari* dans la langue des Puris, et qui sont certainement les plus humbles habitations qu'il y ait au monde. Un hamac d'*embira* (seconde écorce d'une espèce de *cecropia*) est suspendu à deux troncs d'arbres, et au-dessus sont disposées en forme de toit, du côté du vent, des feuilles de palmier. Par terre, auprès d'un petit feu, il y a des coques de calebasse, de la cire, quelques misérables ornemens, des bois d'arcs et de flèches, des plumes, des bananes et autres fruits. Les arcs et les flèches sont appuyés contre un arbre, et des chiens étiques signalent en aboyant l'approche des étrangers. Ces cabanes sont très petites, et si exposées aux intempéries des saisons, que souvent leurs habitans se pressent autour du feu, et s'accroupissent même dans les cendres, en cherchant à

se garantir du mauvais temps. D'autres fois, l'homme reste tranquillement étendu dans son hamac, tandis que la femme entretient le feu, et fait rôtir un morceau de viande au bout d'un bâton. Le feu, appelé *poté* par les Puris, est pour toutes les tribus brésiliennes, une chose de première nécessité; elles ne le laissent jamais s'éteindre, pas même dans la nuit, parce que n'étant point vêtus, ils souffriraient du froid, et qu'il sert aussi à éloigner les bêtes féroces de leurs demeures.

«A notre arrivée, il s'ouvrit entre eux et nous un commerce d'échange. Nous fîmes présens aux femmes de rosaires qu'elles aiment beaucoup, et dont elles détachèrent cependant la croix en plaisantant sur cet emblême sacré de la religion chrétienne. Les miroirs sont aussi fort de leur goût, mais elles font peu de cas des ciseaux; nous échangeâmes des couteaux, des bonnets de laine rouge et des mouchoirs de la même couleur qui sont très recherchés des sauvages, contre des arcs, des flèches et de grands paniers en feuilles de palmier et à fond plat. Ils ont souvent à vendre de gros morceaux de cire qu'ils recueillent en même temps que le miel; ils s'en servent pour la fabrication de leurs arcs et de leurs flèches, et les Tapuyas en font des bougies que les Portugais achètent, et qui brûlent et éclairent très bien. Les Puris portent leurs couteaux attachés autour du cou et pendant sur le dos; cet instrument, auquel ils tiennent beaucoup, n'est souvent qu'un

morceau de fer qui, à force d'être passé sur la pierre, devient très affilé. Ils brisent presque toujours le manche des couteaux qu'on leur donne, et en font un autre qu'ils préfèrent, en liant la lame bien serrée entre deux morceaux de bois. »

Une insensibilité grossière, qui n'est presque jamais stimulée que par les sensations physiques ou par le désir de la vengeance, forme un des traits caractéristiques de ces Indiens. Un d'eux ayant vendu à M. Freyreys, qui accompagnait le prince Maximilien, son fils, pour une chemise, deux couteaux, un mouchoir, quelques grains de verroterie et de petits miroirs, le petit garçon apprit le changement de son sort et quitta ses parens avec la plus complète indifférence. Ils ont, en général, plusieurs femmes. On ne voit point d'idole chez eux; mais ils prétendent que le tonnerre est la voix redoutable d'un être surnaturel qu'ils appellent *Tupan*. Le prince Maximilien dit que les Puris ne voulurent jamais convenir qu'ils mangeaient de la chair humaine; mais de nombreux témoignages attestent qu'ils font d'horribles festins avec les corps de leurs ennemis. Il est honteux pour le gouvernement brésilien de ne pas avoir adopté quelque plan efficace pour civiliser ces membres dégradés de la race humaine. Les Puris forment la principale tribu des sauvages qui sont répandus dans quelques cantons; mais l'amélioration de leur état ou leur destruction ne peuvent pas être fort éloignées.

Il ne nous reste plus à parler que du district fertile d'Ilha Grande, qui occupe l'extrémités sud-ouest de la province de Rio. Parati, située à 60 milles ouest de Rio, près de la rivière de même nom, sur le bord occidental de la baie d'Ilha Grande, a été honorée du titre de ville en 1660. Il y a une église paroissiale, dédiée à N. D. dos Remèdios, ainsi que deux chapelles, et, comme dans les autres villes, un *juiz de fora* et des professeurs royaux. Son commerce est considérable et consiste principalement en rum qui est fort estimé.

Angra dos Reys, la plus ancienne ville de la province, mais qui tombe en décadence, est à vingt-cinq milles N. E. de Parati; elle est défendue par deux redoutes et renferme dans son enceinte une église paroissiale sous l'invocation de N. D. de Conception, deux chapelles, un couvent de franciscains, dont les propriétés augmentent continuellement, et un de carmélites. On y trouve également des professeurs royaux et un *juiz de fora*. Il s'y fait beaucoup d'affaires commerciales, et les plus gros bâtimens marchands peuvent mouiller dans son port. On cultive avec succès la vigne et le figuier dans son voisinage. L'extraordinaire fécondité des terres environnantes a engagé plusieurs familles à se fixer dans ce district, et depuis 1811, une nouvelle ville a été bâtie sur la rive orientale du Manbucaba, près de son embouchure. A quelques lieues vers le nord, auprès de la même rivière, s'é-

lève la montagne de Taypicu, qui a la forme d'un pain de sucre, et à peu de distance de sa source, on voit une hauteur célèbre, connue sous le nom de Capuchon du Moine, à cause de sa prétendue ressemblance avec le capuchon d'un franciscain. Il est près de la pointe méridionale du grand *serro* de *Bocaina* ou *Bucaina*, d'où vient, suivant M. Luccock, le nom de Boucaniers. « L'intérieur de ce district, dit le même voyageur, est aussi montagneux qu'aucun autre du Brésil ; cependant une grande partie de son territoire est très fertile, et la récolte du café y est fort abondante. Sa population n'est pas considérable, mais elle est robuste et industrieuse. Malheureusement le pays manque de route pour que l'on puisse transporter ses productions soit à la côte, soit au marché. Il contient plusieurs villages occupés par des Indiens civilisés ; en y passant, nous avons trouvé les habitans assis sous des espèces de petits portiques en avant de leurs cabanes, et habillés proprement avec des étoffes anglaises que leur bas prix a introduites parmi eux. »

7

60

Tobols

7

MÉMOIRE

SUR LES CHAINES DES MONTAGNES

ET

SUR LES VOLCANS DE L'ASIE INTÉRIEURE,

ET SUR UNE NOUVELLE ÉRUPTION VOLCANIQUE DANS LA CHAINE DES ANDES.

Par M. de HUMBOLDT (*a*).

Les volcans qui indiquent une communication continuelle entre l'intérieur de la terre qui est fluide ou en fusion, et l'atmosphère entourant sa surface durcie et oxidée, sont par leur connexion avec la cause des bancs de sel gemme, avec les salses, petits tertres coniques qui dans leurs éruptions vomissent de la vase, de la naphte, des gaz non respirables, et quelquefois même, mais seulement pour peu de temps, des flammes, des vapeurs et des blocs, avec les sources thermales, les tremblemens de terre et le soulèvement de masses de montagnes, un objet d'une importance si grande pour tout ce qui tient à

(*a*) On trouvera, à la fin de ce mémoire, les notes et additions de M. Klaproth, auxquelles s'appliquent les renvois en chiffres arabes dans le texte.

l'observation de la nature, qu'ils intéressent non-seulement les géognostes, mais aussi les physiciens dans le sens général de ce mot. M. Léopold de Buch a déja, dans son grand ouvrage sur les îles Canaries, développé avec beaucoup de talent des idées lumineuses sur la disposition des volcans qui se trouvent tantôt en groupes isolés autour d'un volcan central, tantôt rangés longitudinalement par série. Le mémoire que je présente aujourd'hui sur les phénomènes volcaniques situés à un grand éloignement de la mer, est certainement beaucoup moins important : il s'agit de phénomènes locaux de l'Asie centrale et de l'intérieur de l'Amérique méridionale, sur lesquels j'ai eu l'occasion de rassembler quelques renseignemens peu connus jusqu'à présent. Nous savons encore si peu de chose sur le genre des rapports mystérieux des volcans en activité avec le voisinage de la mer, que tout ce qui concerne un volcan dont on apprend l'existence bien inattendue dans l'intérieur d'un continent, donne un très haut intérêt, même à un phénomène local.

Durant le voyage que je fis dans l'été de 1829 avec mes amis, MM. Ehrenberg et Gustave Rose, dans l'Asie septentrionale jusqu'au-delà de l'Ob, je passai à peu près sept semaines sur les frontières de la Dzoungarie chinoise, entre les forts d'Oust-Kamenogorsk et de Boukhtarminsk et Khoni-maïlakhou (*a*),

(*a*) En kirghiz, on nomme Koch-touba, cet avant-poste des Chinois sur l'Irtyche.

avant-poste chinois, au nord du lac Dzaïsang; sur la ligne des Cosaques du step des Kirghiz (*a*), et sur les côtes de la mer Caspienne. Dans les entrepôts importans de Semipolatinsk, Petropavlovski, Troïtzkaïa, Orenbourg et Astrakhan, je me suis efforcé d'obtenir des Tatares qui voyagent tant, et par Tatares j'entends, comme les Russes, non des Mongols, mais des hommes de famille turque, des Boukhars et des Tachkendis, des informations sur les contrées de l'Asie intérieure voisines de leur pays. Les voyages à Thourfan (Tourfan), Akhsou, Khotan, Ierkend et Kachemir (*b*) ont très rarement lieu; mais Kachghar, le pays situé entre l'Altaï et la pente septentrionale des monts Célestes (*Thian-chan, Moussour* ou *Bokda oola*), où se trouvent Tchougoultchak (1), Korgos, et Gouldja ou Koura, à cinq verst des rives de l'Ili, le khanat de Khokhand, Boukhara, Tachkend, et Chersavès (Chèhr-Sebs) au sud de Samarkand, sont visités fréquemment. A Orenbourg où arrivent annuellement des caravanes de plusieurs milliers de chameaux, et où la cour destinée aux échanges réunit les nations les plus différentes, un homme instruit, M. de Gens, directeur de l'école asiatique et de la

(*a*) Proprement le step des Khazak ou Kaïzak.

(*b*) Je possède plusieurs itinéraires à ces différens lieux : ils feront une addition importante au petit nombre de ceux qui ont été publiés, par MM. Volkov et Senkovski, dans le *Journal asiatique*, et par M. le baron de Meyendorff, dans son voyage *d'Orenbourg à Bokhara*.

commission du contentieux des frontières avec les Kirghiz de la petite horde, a réuni depuis vingt ans, avec discernement, une masse de matériaux très importans sur la géographie de l'Asie intérieure. Parmi les nombreux itinéraires que M. de Gens m'a communiqués, j'ai trouvé la remarque suivante: «En allant de Semipolatinsk à Ierkend, quand nous fûmes arrivés au lac Ala-koull (2) ou Ala-dinghis un peu au nord-est du grand lac Balkachi (*a*), qui reçoit les eaux de l'Ilè (Ili), nous vîmes une très haute montagne qui a autrefois vomi du feu. Présentement encore, ce mont qui s'élève dans le lac comme une petite île, occasione des tempêtes violentes qui incommodent les caravanes : c'est pourquoi on sacrifie en passant quelques moutons à cet ancien volcan.»

Ce renseignement recueilli de la bouche d'un Tatare qui voyageait au commencement de ce siècle, peut-être de celle de Seyfoulla Seyfoullin qui depuis le mois de décembre 1829, est de retour à Semipolatinsk et a été plusieurs fois à Kachghar et à

(*a*) D'Anville nomme *Palcati-nor* (3) ce lac auquel la carte de Pansner donne une longueur d'un degré et trois quarts. Sur les bords de l'Irtyche, je l'ai entendu nommer *Tenghiz*, par les marchands asiatiques; c'était par signe de prééminence, car, chez les tribus qui parlent le turc, *tenghiz* ou *denghiz*, veut dire en général mer : ainsi, Ak-tenghiz, (mer blanche). *Voyage à Astrakhan*, du comte Jean Potocki. — 1829, t. I, p. 240 ; Tenghiz, la mer Caspienne qui reçoit le Volga. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. I, p. 108 : Ala Tenghiz (mer bariolée.)

Iarkend, excita chez moi un intérêt d'autant plus vif qu'il me rappela les volcans brûlans de l'Asie intérieure que nous connaissons par les recherches savantes que MM. Abel Remusat et Klaproth ont faites dans les livres chinois et dont la position, à une grande distance de la mer, causa tant d'étonnement. Peu de temps avant mon départ de St.-Pétersbourg, je reçus, graces à l'extrême complaisance de M. de Klosterman, directeur impérial de police à Semipolatinsk, les informations suivantes qu'il tenait des Boukhars et des Tachkendis.

« La route de Semipolatinsk à Kouldja (Gouldja) est de vingt-cinq journées; on passe par les monts Alachan et Kondegatay, dans le step des Kirghiz de la horde moyenne, les bords du lac Savande-koull, les monts Tarbagataï dans la Dzoungarie et la rivière Emyl; quand on l'a traversée, le chemin se réunit à celui qui conduit de Tchougoultchak à la province d'Ili. Des rives de l'Emyl au lac Ala-koull, on parcourt 60 verst. Les Tatares estiment que ce lac est éloigné de Semipolatinsk de 455 verst (*a*). Il est à la droite de la route; son étendue est de 100 verst de l'est à l'ouest. Au milieu de ce lac s'élève une montagne très haute, nommée Aral-toubé. De là jusqu'au poste chinois placé entre le petit lac Ianalache-koull et la rivière Baratara (4), sur les bords de laquelle demeurent les Kalmuks, on compte 55 verst. »

En comparant l'itinéraire d'Orenbourg avec celui

(*a*) 104 $\frac{4}{5}$ verst correspondent à un degré de latitude.

de Semipolatinsk, il ne reste aucun doute que la montagne qui selon la tradition des indigènes, par conséquent dans les temps historiques, a vomi du feu, ne soit l'île conique d'Aral-toubè. Le point le plus important dans ces informations, concernant la position géographique de l'île de forme conique et sa situation relativement à des volcans découverts par MM. Klaproth et Abel Rémusat, non dans des relations de voyages faits par des Européens, mais dans des ouvrages chinois très anciens, comme existant encore dans l'intérieur de l'Asie au nord et au sud du mont Thian-chan, il ne sera pas hors de propos de présenter ici quelques développemens sur la géographie de cette région. Ils me semblent d'autant plus nécessaires, que les cartes qui ont paru jusqu'à présent représentent encore d'une manière incomplète la position relative des chaînes de montagne et

(a) Ce nom signifie, dans le dialecte turc-kirghiz, colline insulaire, et dérive de *toubé*, colline, et d'*aral*, île. En mongol, on dirait *Aral-dobo*. C'est ainsi qu'en mongol-kalmuk, *Aral-noor* signifie le lac des îles; et que le groupe d'îles du Volga près d'Ienotaïevsk, s'appelle *Taboun-aral*, les cinq îles. Dans le dialecte khalkha-mongol, au lieu d'*oola* qui est le mot mongol pur, on emploie *dybe* qui ressemble au *tubè* des Turcs, pour signifier montagne, colline. On peut consulter à ce sujet, le vocabulaire kirghiz et mongol, inséré par M. Klaproth, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. III, p. 350-355 : l'*Asia polyglotta*, du même auteur p. 276, et l'altas, p. XXX; les *Voyages* du comte J. Potocki, t. I, p. 33.

des lacs dans la Dzoungarie et le pays des Ouïgours de Bich-balik, entre le Tarbagataï, les rives de l'Ili, et le grand Thian-chan au nord d'Aksou. En attendant la publication de l'excellente carte de l'Asie centrale de M. Klaproth, qui servira de continuation et de complément à l'Atlas de d'Anville, je conseille de jeter les yeux, non sur celles d'Arrowsmith, très fautives pour les systèmes de montagnes, mais sur celle gravée par Berthe (1829), de Brué et surtout sur celles de l'*Asia polyglotta*, et des *Tableaux historiques de l'Asie* de M. Klaproth, quoiqu'elles soient à petits points; et principalement sur une petite carte intitulée *Asie centrale*, dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, du même auteur. T. II, p. 362.

La partie moyenne et intérieure de l'Asie qui ne forme ni un immense nœud de montagnes ni un plateau continu, est coupée de l'est à l'ouest par quatre grands systèmes de montagnes qui ont influé manifestement sur les mouvemens des peuples; ce sont : l'Altaï qui à l'ouest se termine par les monts des Kirghiz; le Thian-chan, le Kuen-lun et la chaîne de l'Himalaya. Entre l'Altaï et le Thian-chan on trouve la Dzoungarie et le bassin de l'Ili; entre le Thian-chan et le Kuen-lun, la petite ou plutôt haute Boukharie, ou Kachghar, Ierkend Khotan (ou Yu-thian), le grand désert (Gobi ou Cha-mo) le Thourfan, Khamil (Hami) et le Tangout, c'est-à-dire le Tangout septentrional des Chinois, qu'il ne faut pas confondre, comme les Mongols, avec le Tubet

ou le Si-fan : enfin, entre le Kuen-lun et l'Himâlaya, le Tubet oriental et occidental où sont H'lassa et Ladak. Si l'on veut indiquer simplement les trois plateaux situés entre l'Altaï, le Thian-chan, le Kuen-lun et l'Himâlaya par la position de trois lacs alpins, on peut choisir à cet effet ceux de Balkachi, Lop et Tengri (Terkiri nor de d'Anville); ils correspondent aux plateaux de la Dzoungarie, du Tangout et du Tubet.

I *Système de l'Altaï.* Il entoure les sources de l'Irtyche et du Ieniseï ou Kem : à l'est, il prend le nom de Tangnou; celui de monts Sayaniens entre les lacs Kossogol (Kousoukoul) et Baïkal; plus loin celui de haut Kentaï et de monts de Daourie; enfin au nord-est, il se rattache au Iablonnoï-khrebet (chaîne des Pommes), au Khingkhan et aux monts Aldan, qui s'avancent le long de la mer d'Okhotsk. La latitude moyenne de son prolongement de l'est à l'ouest, est entre 50 et 51° 30′. Nous aurons bientôt sur la géographie de la partie nord-est de ce système, entre le Baïkal, Yakoutsk et Okhotsk, des notions satisfaisantes que nous devrons au talent et au zèle de M. le docteur Erman, qui a récemment parcouru ces contrées. L'Altaï, proprement dit, occupe à peine un espace de sept degrés de longitude, mais nous donnons à la partie la plus septentrionale des montagnes entourant la grande masse des terres hautes de l'Asie intérieure, et occupant l'espace compris entre les 48 et 51°, le nom de *Système de l'Altaï* (5),

parce que les noms simples se gravent plus aisément dans la mémoire, et que celui d'Altaï est le plus connu des Européens, par la grande richesse métallique de ces monts qui, maintenant, produisent annuellement 70,000 marcs d'argent et 1,900 marcs d'or. L'Altaï, en turc, et en mongol le mont d'Or (*Alta-ïn oola* (a)), n'est pas une chaîne de montagnes formant la limite d'un pays comme celles de l'Himâlaya, qui bornent le plateau du Tubet, et par conséquent ne s'abaissent brusquement que du côté de l'Inde, contrée plus basse que l'autre. Les plaines voisines du lac Dzaïsang, et surtout les steps voisins du lac Balkachi, ne sont certainement pas élevées plus de 300 toises au-dessus du niveau de la mer.

J'évite à dessein, dans cet exposé, conformément aux renseignemens que j'ai recueillis dans l'ouest et le sud de l'Altaï, et dans la ville de Zmeïnogorsk, à Ridderski et à Zyrianovski, d'employer le nom de petit Altaï, si, par cette dénomination, (suivant en cela l'usage des géographes, et nullement celui des Asiatiques et des Russes habitant ces régions), on désigne la puissante masse de montagnes située entre le cours du Narym, les sources de la Boukhtorma, de la Tchouia, le lac Teletskoï, la Bia, le mont aux Serpens et l'Irtyche au-dessus d'Oust-ka-

(a) Avec la forme du génitif, qui en mongol est *ïn*. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 582.

(b) Lebedours, *Reise*; t. I, p. 271, et t. II, p. 114.

menogorsk; par conséquent le territoire de la Sibérie russe, entre les 79 et 86° de longitude à l'est de Paris, et entre les parallèles des 49° 30′, et 52° 30′; ce petit Altaï à l'extrémité duquel, dans ce qu'on appelle le promontoire de Kolyvano-Voskrestsensk, se montrent du granit, du porphyre, des roches trachytiques et des métaux nobles, est probablement, par son étendue et par sa hauteur absolue, beaucoup plus considérable que le grand Altaï, dont la position et l'existence, comme chaîne de montagnes neigeuses, sont également à peu près problématiques. Arrowsmith et plusieurs géographes modernes qui ont suivi le type qu'il a choisi arbitrairement, nomment Grand-Altaï une continuation imaginaire du Thian-chan qui se prolonge à l'est de Khamil (Hami), pays célèbre par ses vignes, et de Barkoul (*a*), ville nandchoue, et file au nord-est vers les sources orientales du Ieniseï et le mont Tangnou. La direction de la ligne de séparation des eaux entre les affluens de l'Orkhon et ceux de l'Aral-noor, lac du step (*b*), enfin la malheureuse habitude de marquer de hautes chaînes partout où des systèmes d'eau se séparent, ont causé cette erreur. Si l'on veut conserver sur nos cartes le nom de Grand-Altaï, il faut le donner à la suite de hautes montagnes rangées dans une direction abso-

(*a*) Tchin-si fou.

(*b*) A Gobdo-khoto, près de Tchoung-ngan szu, temple de Bouddha,

lument opposée (*a*), ou du nord ouest au sud-est, entre la rive droite de l'Irtyche supérieur, et le Ieke-Aral-noor, ou Lac de la grande Ile, près de Gobdo-khoto.

C'est là, par conséquent, au sud du Narym et de la Boukhtorma, qui bornent ce qu'on nomme le Petit-Altaï russe, qu'est la demeure primitive des tribus turques; le lieu où Dizaboul, grand-khan des Thou-khiu, à la fin du sixième siècle, reçut un ambassadeur de l'empereur de Constantinople (*b*). Ce mont d'Or (*c*) des Turcs, Kin-chan des Chinois, nom

(*a*) Parallèlement à la chaîne du *Khangaï* (6), qui passe entre le Ieke-Aral-noor de la Dzoungarie et les monts Tangnou, toujours couverts de neige, et se dirige au sud-est vers l'ancienne ville mongole de Kara Khoroum. (Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 146.)

(*b*) Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 117. *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 388.

(*c*) On ne sait pas encore positivement si le nom de Mont d'Or, donné dans l'ancien turc et en chinois à l'Altaï au sud des rives du Narym, et de la frontière russe actuelle, doit son origine aux tombeaux contenant de l'or que les Kalmuks trouvent encore dans les vallées dont les eaux vont grossir l'Irtyche supérieur, ou si l'abondance de l'or de la partie septentrionale de ce qu'on appelle le petit Altaï à son extrémité sud-ouest entre Zyrianovski et le mont aux Serpens, abondance d'or qui était surtout considérable dans les portions supérieures des filons d'argent, a donné, à ce qu'on nomme le grand Altaï, sa renommée d'être riche en or. La connexion des deux masses de montagnes ne pouvait échapper même aux peuples les plus grossiers. Le petit Altaï traverse l'Irtyche à Oust-Kameno-

qui a la même signification, portait jadis aussi ceux d'Ek-tagh et Ektel, qui probablement ont tous deux un sens analogue. On dit que plus au sud, sous les 46° de latitude, presque sous le méridien de Pidjan et de Tourfan, une haute cime est encore nommée en mongol *Altaïn-niro* (sommet de l'Altaï). Si à quelques degrés plus au sud, ce grand Altaï se réunit aux monts Naïman-oola, nous trouvons là un dos transversal qui, filant du nord-ouest au sud-est, joint l'Altaï russe au Thian chan au nord de Barkoul et de Hami. Ce n'est pas ici le lieu de développer comment le système de la direction du nord-ouest si généralement répandu dans notre hémisphère, se montre dans les couches des roches (*a*), dans la ligne des

gorsk. Cette rivière sur laquelle nous avons navigué, remplit, pour ainsi dire, une immense fissure (un filon ouvert) entre des montagnes, et entre Boukhtarminsk et Oust-Kamenogorsk. C'est dans cette vallée longitudinale extrêmement étroite que nous avons trouvé le granit répandu sur le schiste argileux. Les indigènes ont raconté au docteur Meyer que dans le sud-est, les monts Narym tiennent au grand Altaï par le Kourtchoum, le Dolenkara et le Saratau. Au milieu du mois d'août, étant à Krasnoïarskoi, avant-poste de Cosaques, occupé à prendre les azimuths des montagnes environnantes, j'aperçus distinctement au sud-est, entre les sommets jumeaux de Tsouloutchoko, le Tagtau, couvert de neiges perpétuelles dans la Mongolie chinoise, par conséquent dans la direction du grand Altaï.

(*a*) Lebedour, Meyer et Bunge. *Voyage dans les monts Altaï*, t. I, p. 422. Cette relation est très intéressante.

Alpes d'Alghin, du haut step du Tchouya, de la chaîne de l'Iyiktou qui est le point culminant(*a*), de l'Altaï russe, et dans les fentes des vallées étroites où coulent le Tchoulychman, le Tchouya, la Katounia et le Tcharyche supérieur; enfin dans tout le cours de l'Irtyche de Krasnoiarskoï (Krasnaia Iarki) à Tobolsk.

Entre les méridiens d'Oust-Kamenogorsk et de Semipolatinsk, le système des monts Altaï se prolonge de l'est à l'ouest sous les parallèles de 59 et 50 degrés, par une chaîne de coteaux et de montagnes basses, sur une étendue de 160 lieues géographiques (*b*), jusque dans le step des Kirghiz. Ce prolongement très peu important par sa largeur et son élévation, offre un grand intérêt à la géognosie. Il n'existe pas une chaîne de monts Kirghiz

(*a*) Ce point, dont nous devons la connaissance aux excursions hardies de M. Bunge dans les monts Altaï, est vraisemblablement plus haut que le pic Nethou (1787 toises), la cime la plus élevée des Pyrénées. Un des sommets de l'Altaï, l'Iyiktou (mont de Dieu), ou Alas-tau (mont chauve en kalmuk), est situé sur la rive gauche de la Tchouia et séparé par l'Argoul des colonnes gigantesques de Katounia. La plus haute station de l'Altaï russe, mesurée au baromètre, mais non encore calculée d'après des observations correspondantes, est, jusqu'à présent, une source qui se trouve dans le petit mont Koksoun, à 1615 toises au-dessus du niveau de la mer.

(*b*) De 15 au degré cette mesure est employée dans tout le mémoire.

continue qui, ainsi que le représentent les cartes, sous les noms *d'Alghidin tsano* (7) ou *Alghydin chamo*, unisse l'Oural et l'Altaï. Des collines isolées hautes de cinq à six cents pieds, des groupes de petites montagnes qui, comme le Semi-tau près de Semipolatinsk, s'élèvent brusquement à 1,000 ou 1,200 pieds au-dessus des plaines, trompent le voyageur qui n'est pas accoutumé à mesurer les inégalités du terrain; mais il n'est pas moins remarquable que ces groupes de collines et de petites montagnes ont été soulevées à travers une fissure qui forme la ligne de partage d'eaux entre les affluens du Saras, ou au sud dans le step, et ceux de l'Irtyche au nord (*a*), fissure qui jusqu'au méridien de Sverinagolovskoï, suit constamment la même direction dans une étendue de 16 degrés de longitude : c'est de cette fissure que sont sortis les mêmes granits disposés en couche qui ne sont pas mêlés, et ne font pas même passage à cette roche, les mêmes schistes argileux et traumatiques (*grauwache*), en contact avec des diabases, renfermant des pyroxènes de porphyre, et des couches de jaspe, des roches calcaires compac-

(*a*) A proprement parler, seulement un petit nombre de rivières, telles que la Tchaganka, le Toundouk et l'Ichim, arrivent à l'Irtyche; les autres cours d'eau, par exemple, l'Oulenta et la Grande-Noura, qui se dirigent au nord, se perdent dans les lacs du step; et le Tchouï, et le Sourasou, qui coulent au sud, ne parviennent pas au Sihoun ou Syr daria.

tes de transition et devenues grenues; enfin une partie de ces mêmes substances métalliques que l'on trouve dans le Petit-Altaï, duquel part cette fissure.

Je me bornerai à nommer parmi ces métaux, à un demi degré à l'est du méridien d'Omsk, 1° la galène tenant argent du Kourgan-tagh, la malachite et le minérai de cuivre rouge, avec de la dioptase (achirite) de l'Altyn-toubé (colline d'Or), montagne du step; 2° à l'ouest du méridien de Petropavlovski, mais sous le même parallèle (*a*) que l'Altyn-toubé, le minérai de plomb tenant argent, des sources du Kara Tourgaï, ou plus exactement du Kantcha Boulgané Tourgaï qui, en 1814, fut le but d'une expédition commandée par M. Theofilatiev, lieutenant-colonel, et de M. de Gens, officier du génie (*b*). On reconnaît dans la ligne du partage

(*a*) Les cartes manuscrites dont je dois la communication à l'obligeance de M. de Speranski, ancien gouverneur général de la Sibérie, placent sous les 49° 10′ de latitude, Karkarali, nouvel établissement russe, à l'est de cette montagne métallique. La dioptase, qui rend ce canton célèbre et qui a été également découverte sur le versant occidental de l'Oural, a reçu le nom d'achirite, sous lequel on la désigne en Russie, non d'un cosaque, mais d'Achirka, natif de Tachkend. C'est à M. le docteur Meyer que nous sommes redevables des premières recherches géognostiques, faites dans le step des Kirghiz entre Semipolatinsk, Karkarali et l'Altyn-toubé.

(*b*) Ces officiers avaient avec eux M. Menchenin, ingénieur des mines, aujourd'hui administrateur supérieur des

des eaux entre l'Altaï et l'Oural, sous les 49 et 50 degrés de latitude, un effort de la nature, une sorte d'essai des forces souterraines pour exhausser une chaîne de montagnes, et ce fait rappelle vivement les lignes d'exhaussemens, seuils, arètes de partage, lignes de faîtes que j'ai indiquées dans le nouveau continent, et qui joignent les Andes avec la Sierra de Parime et les montagnes du Brésil, et qui, sous les 2° jusque aux 3° de latitude nord, et sous les 16 jusqu'aux 18° de latitude sud, traversent les steps ou llanos de ces régions (*a*).

Mais la rangée non continue de montagnes basses et de collines de roches cristallisées par lesquelles

usines, et que le gouvernement avait chargé de nous accompagner à l'Altaï et à l'Oural. Le canton où est cette mine de plomb, a été également examiné par les expéditions de Nabokov et de Changhin, en 1816, d'Artioukhov et de Tafaïev, en 1821. Ce dernier, aujourd'hui capitaine au corps des ingénieurs à Orenbourg, a observé avec le sextant une suite de hauteurs circumméridiennes du soleil, près de la mine de plomb (49° 12'); je les publierai lorsqu'elles auront été calculées de nouveau. C'est, jusqu'à présent, le seul point de tout le step des Kirghiz, entre l'Irtyche, la ligne des Cosaques du Tobol et le parallèle de l'embouchure du Sihoun, sur une surface de 24,000 lieues, égale par conséquent à deux fois celle de l'Allemagne qui ait été déterminée par des procédés astronomiques.

(*a*) *Tableaux géonostiques de l'Amérique méridionale*, dans le t. III de mon *Voyage aux régions équinoxiales*, p. 190, 240, édition in-4°.

le système de l'Altaï se prolonge à l'ouest, n'atteint pas l'extrémité méridionale de l'Oural, chaîne qui de même que celle des Andes, offre un long mur qui va du nord au sud avec des mines métalliques sur son versant oriental; elle se termine brusquement sous le méridien de Sverinogovloskoï, où les géographes ont l'habitude de placer les monts Alghiniques, dont le nom est entièrement inconnu des Kirghiz de Troïtsk et d'Orenbourg.

Là commence une région remarquable de lacs, et l'interruption des hauteurs continue jusqu'au méridien de Miask, où l'Oural méridional envoie la chaîne de Moughodjar, à l'est dans la plaine des Kirghiz, sous les 49° de lat., la masse de collines nommée Boukanbli-tau (*a*). Cette région de petits lacs comprenant le groupe du Bale-koul (51° 30′ lat.), et celui du Koum-koul (49° 45′ lat.) indique, d'après l'idée ingénieuse de M. de Gens, une ancienne communication d'une masse d'eau avec le lac Aksakal, qui reçoit le Tourgaï, et le Kamichloï Irghiz, ainsi qu'avec le lac Aral. C'est comme un sillon que l'on peut suivre au nord-est, au-delà d'Omsk, entre l'Ichim et l'Irtyche, à travers le step de Baraba, où les lacs sont si nombreux (*b*), puis au nord

(*a*) Cartes manuscrites des deux expéditions du colonel Berg, de 1823 à 1825, au step des Kirghiz et à la rive orientale du lac Aral; au dépôt de l'état-major général impérial.

(*b*) Entre Tara et Kaïnsk.

au-delà de l'Ob à Sourgout, à travers le pays des Ostiaks de Berezov, jusqu'aux côtes marécageuses de la mer Glaciale. Les anciennes traditions que les Chinois conservent d'un grand lac amer dans l'intérieur de la Sibérie, lac que traversait le cours du Ieniseï, se rapportent peut-être au reste de cet antique épanchement du lac Aral et de la mer Caspienne au nord-est. Le dessèchement du stép de Baraba, que j'ai vu en allant de Tobolsk à Barnaoul, augmente constamment par la culture; et l'opinion que M. Klaproth a énoncée relativement à la mer amère des Chinois (*a*), est de plus en plus confirmée par les observations géognostiques faites sur les lieux. Comme s'ils eussent été assez heureux pour deviner l'ancien état de la surface de notre globe, lorsque les cours d'eau et l'évaporation ne présentaient pas les mêmes phénomènes qu'aujourd'hui, les géographes chinois (*b*) nomment la plaine salée qui entoure l'oasis de Hami, au sud du Thian-chan, la mer Desséchée (Han haï).

II *Système du Thian-chan* (*c*), ou mont Cé-

(*a*) *Asia polyglotta*, p. 232. *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 175.

(*b*) *Mémoires relatifs à l'Asie*, p. 342. M. Klaproth y donne l'extrait d'une encyclopédie chinoise en 150 volumes publiée par l'ordre de l'empereur Khanghi.

(*c*) On le nomme aussi Siue chan (mont neigeux), Pé chan (mont blanc). J'évite volontiers dans cette indication générale des grandes chaînes de l'Asie intérieure, ces noms vagues, quand il est possible de les échanger

leste (Tengri-tagh en turc, qui a le même sens). Leur latitude moyenne est le 42e degré. Leur point culminant est peut-être la masse de montagnes remarquable par ses trois cimes, couverte de neiges éternelles, et célèbre sous le nom de Bokhda oola (en mongol-kalmuk, Montagne sainte), c'est ce qui a fait donner par Pallas à toute la chaîne, la dénomination de Bogdo. Nous avons vu précédemment comment ce nom a, par ignorance, été appliqué sur la mappemonde d'Arrowsmith (*a*), à une partie du Grand-Altaï, c'est-à-dire à une chaîne imaginaire al-

contre de meilleurs. Nos Alpes de Suisse et l'Himâlaya, rappellent le Pé chan des Chinois et le Moussour ou le Mouz-tagh (mont neigeux ou plus exactement glacé) des Tatares; mais qui serait assez osé pour enlever à ces chaînes si célèbres, les noms qu'on a l'habitude de leur donner. Le Moussart de Pallas est une dénomination qui vient d'une corruption du mot Moussour, et qui, sur les cartes récentes, est attribué arbitrairement tantôt au Thian-chan, tantôt au système du Kuen-lun, entre Ladak et Khoten.

(*a*) La carte d'Asie du même auteur, qui par suite d'une ignorance extrême des langues, fourmille d'erreurs les plus extraordinaires, offre indépendamment du mont Bogdo, qui court au nord-est et devient le grand Altaï, une autre petite chaîne qui se dirige au sud-est sous le nom d'Altai Alin Topa. Ces mots sont copiés de l'*Atlas de la Chine* de d'Anville; carte 1re, qui présente ce pléonasme Altaï Alin toubé. *Alin*, en mandchou, signifie montagne; *touba*, est une colline, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans le nom de l'Altyn toubé où se trouve la dioptase.

lant du sud-ouest au nord-est, de Hami aux sources du Ieniseï. Du Bokhda-oola (*a*), nommé aussi Khatoun bokda (mont majestueux de la reine), le Thian chan se dirige à l'est vers Bar-koul où au nord de Hami; il s'abaisse brusquement, et s'aplanit au niveau du désert élevé, nommé le Grand-Gobi ou Chamo, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, de Koua-tcheou, ville de la Chine, aux sources de l'Argoun. Le mont Nomkhoun, au nord-ouest du Sogok et du Sobo, petits lacs du step, indique peut-être par sa position, un léger exhaussement, une arète dans le désert; car après une interruption d'au moins dix degrés de longitude, paraît un peu plus au sud que le Thian chan, et suivant mon opinion, comme une continuation de ce système, à la grande sinuosité du Houang ho, ou fleuve jaune, la chaîne neigeuse du Gadjar ou In-chan, qui file également de l'ouest à l'est (*b*).

Maintenant retournons dans le voisinage de Tourfan et du Bokhda-oola, et suivons le prolongement occidental du second système de montagnes;

(*a*) Au nord-ouest de Tourfan.

(*b*) Sous les 41 à 42° de latitude, par conséquent au nord du pays d'Ordos. L'In-chan se rattache à 4 degrés à l'ouest de Peking au Ta-hang-chan, mont neigeux, et au nord de cette ville, aux monts de la Mongolie qui se prolongent vers le Tchang pe chan (grande montagne neigeuse), dans la partie septentrionale de la presqu'île de Corée. *Asia polyglotta*, p. 205; *Mémoires* relatifs à l'Asie, t. I, p. 455.

nous verrons qu'il s'étend entre Goudja (Ili), lieu où le gouvernement chinois exile les coupables, et Koutché; puis entre le Temourtou (*a*), grand lac dont le nom signifie eau ferrugineuse, et Aksou, au nord de Kachghar, et file vers Samarkand. Le pays compris entre le premier et le second systèmes de montagnes, ou entre l'Altaï et le Thian chan, est fermé à l'est, au-delà du méridien de Peking par le Khingkhan oola, crête montagneuse qui va du sud-sud-ouest au nord-nord-est; mais à l'ouest, il est entièrement ouvert du côté du Tchoui, du Sarasou et du Sihoun inférieur. Il n'y a pas, dans cette partie, d'arète transversale, à moins qu'on ne veuille regarder comme telle la série d'élévations qui, du nord au sud, s'étendent à l'ouest du lac Dzaisang, à travers le Targabataï jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Ala-

(*a*) Ce lac, appelé *Temourtou* en kalmuk-mongol, porte en kirghiz-turc les noms de *Touz-koul* (lac salé), et d'*Issi koul* (lac chaud). Les itinéraires de Semipolatinsk qui sont en ma possession, donnent exclusivement à ce lac la dénomination d'*Issi-koul*; son nom chinois *Je hai*, a la même signification; *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 358, 416. Ces mêmes itinéraires lui attribuent une longueur de 180 verst, et une largeur de 50; évaluation qui peut-être n'est trop forte que d'un sixième. Les voyageurs avaient vu deux fois la rive orientale de ce lac remarquable; la première, en se rendant des bords de l'Ili (Ilè) à *Ouch-Tourpan* (6), à l'ouest d'Aksou; la seconde, après avoir franchi le Tchoui, dans le pays des Kirghiz des rochers ou noirs, pour gagner les rives du Naryn et Kachghar,

tau (*a*), entre les lacs Balkach et Alak tougoul-noor, et ensuite au-delà du cours de l'Ili, à l'est du Temourtou nor (entre les 44 et 49° de lat.), et qui se présentent comme une muraille plusieurs fois interrompue du côté du step des Kirghiz.

Il en est tout autrement de la partie de l'Asie in-

(*a*) C'est un nom qui a occasioné beaucoup de confusion en orographie. Les Kirghiz, notamment ceux de la grande horde, nomment Ala-tagh (Ala-tau, monts tachetés), une suite de hauteurs qui s'étend de l'ouest à l'est, sous les 43°, 30′ à 45° du haut Sihoun (Syr-deria ou Jaxartes) près de Tonkat, vers les lacs Balkachi et Temourtou. Son nom dérive des raies et des taches noires que l'on aperçoit sur ses rochers escarpés, entre les couches de neige (Meyendorf, *Voyage à Bokhara*. p. 96. 786). La partie orientale de l'Ala-tau s'élève beaucoup à la grande sinuosité que le Sihoun décrit au nord-ouest, et se rattache au Kara-tau (Mont noir), à Tharas ou Turkestân. Là, sous les 45° 17′ de lat. et presque sous le méridien de Petropavlovski, se trouvent, ainsi que je l'ai appris à Orenbourg, des sources chaudes, dans le territoire de Soussac où les tigres sont nombreux. On voit par les itinéraires de Semipolatinsk à Ili et à Kachghar, que les indigènes nomment également Ala-tau les montagnes au sud du Tarbagataï entre les lacs Ala-koul, Balkachi et Temourtou. Est-ce de ces dénominations que des géographes ont pris l'habitude d'appeler Alak ou Alak-tau, tout le second système de montagnes, ou celui du Thian chan? Il ne faut pas confondre avec l'Ala-tau ou Ala-taghi l'Oulough-tagh ou grande montagne, nommée sur quelques cartes Oulouk-tag, Oulou-tau, Oulouk-tagh. Sa position dans le step des Kirghiz a été, jusqu'à présent, déterminée aussi vaguement que celle des monts ou coteaux d'Alghin.

térieure qui est bornée par le second et le troisième systèmes de montagnes, l'Himâlaya et le Kuen-lun. En effet, elle est fermée à l'ouest de la manière la plus évidente par un dos transversal qui se prolonge du sud au nord, sous le nom de Bolor ou Belour-tagh (*a*) (montagnes du pays de Bolor, qui en est voisin). Cette chaîne sépare la petite Boukharie de la grande, du pays de Kachghar, de Badakhchan et du Haut-Djihoun (Amou-deria). Sa partie méridionale, qui se rattache au système des Kuen-lun, forme d'après la dénomination employée par les Chinois, une

(*a*) Suivant M. Klaproth, ce dos transversal se nomme en Ouïgour *Boulyt-tagh*, mont des nuages, à cause des pluies extraordinaires qui sous cette latitude tombent sans interruption pendant trois mois. D'après Bakoui, *Extrait des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. II. p. 472, les cristaux de roche qui sont très beaux dans les monts Bolor (Po-lou-lo des cartes japonaises), en tirent, en persan et en turc, le nom de Belour. Dans cette dernière langue, Belouth-tagh signifierait mont des chênes. A l'ouest du dos transversal de Belour, se trouve la station de Pamir, presque sous le parallèle de Kachghar, ainsi à peu près sous les 39° 30′ de latitude. Marco Polo a nommé, d'après cette station, un plateau dont les géographes modernes ont fait tantôt une chaîne de montagnes, tantôt une province située plus au sud. Ce canton conserve de l'intérêt pour le naturaliste parce que le célèbre voyageur vénitien y a observé le premier un fait qui s'est si fréquemment renouvelé devant moi sur les hauteurs considérables du nouveau monde, c'est qu'il est extrêmement difficile d'y allumer et d'y entretenir du feu.

partie du Thsoung ling. Au nord, elle se joint à la chaîne qui passe au nord-ouest de Kachgar, et porte le nom de col de Kachghar (Kachghar divan ou davan), selon le récit de M. Nasarov, qui, en 1813, est allé jusqu'à Khokand. Entre Khokand, Dervazeh et Hissar, par conséquent entre les sources encore inconnues du Sihoun et de l'Amou-dèria, le Thian chan se relève avant de s'abaisser de nouveau dans le khanat de Boukhara, et offre un groupe de hautes montagnes dont plusieurs sommets, tels que le Thakt-i-Souleiman (trône de Salomon), la cime nommée Terek et d'autres, sont couverts de neige, même en été. Plus à l'est, sur le chemin qui va de la rive occidentale du lac Temourtou à Kachghar, le Thian chan ne me paraît pas atteindre à une aussi grande élévation, du moins il n'est pas fait mention de neige dans l'itinéraire de Semipolatinsk à Kachghar, que je publierai. La route passe à l'est du lac Balkachi et à l'ouest du lac Issi-koul ou Temourtou, et traverse le Narun ou Narim, affluent du Sihoun. A 105 verst au sud du Narun, on franchit le mont Rovatt, qui est assez élevé, et large de quinze verst, il offre une grande caverne et est situé entre l'At-bache, petite rivière, et le petit lac de Tchater-koul. C'est le point culminant avant d'arriver au poste chinois placé au sud de l'Aksou, petite rivière du step, au village d'Artuche, et à Kachghar; cette ville, bâtie sur les rives de l'Ara-tumen, a 15,000 maisons et 80,000

habitans, mais est cependant plus petite que Samarkand. Le *Kachghar davan* (8) paraît ne pas former un mur continu, mais offrir un passage ouvert sur plusieurs points. M. Gens m'a déja témoigné son étonnement de ce qu'aucun des nombreux itinéraires de Boukhara qu'il a rassemblés, ne fait mention d'une haute chaîne de montagnes entre Khokand et Kachghar. Les grandes montagnes neigeuses semblent ne se montrer de nouveau qu'à l'est du méridien d'Aksou; car ces mêmes itinéraires indiquent sur la route de Koura, sur les bords de l'Ili à Aksou, à peu près à mi-chemin, entre les sources thermales d'Arachan au nord de Kandjeilao (*Khan tsilao* rocher du roi), poste chinois, et à l'avant-poste de Tamga tache, le *Djeparlé*, glacier couvert de neiges perpétuelles (9).

Le prolongement occidental du *Thian chan* ou *Mouz tagh*, comme l'appellent par prééminence les rédacteurs des mémoires du sultan Baber, mérite un examen particulier. Au point où le Bolor ou Belour-tagh (*a*) se joint à angle droit au Mouz tagh,

(*a*) La chaîne transversale du Belour, Bolor, Beloutth ou Boulyt est si âpre et si impraticable qu'il ne s'y trouve que deux cols qui, depuis les temps les plus anciens, ont été fréquentés par les armées et les caravanes : l'un au sud entre Badakchan et Tchitral; et un autre au nord à l'est d'Ouche aux sources du Sih oun. Ce dernier (Douan d'Akisik), est situé au nord du point d'intersection du Thian chan et du Belour tagh, à l'endroit où ce dernier, pour me servir d'une autre expression empruntée à la théorie des transitions appliquée au soulèvement des montagnes traverse sur une cre-

ou traverse même comme un filon ce grand système, ce dernier continue à se diriger sans interruption de l'est à l'ouest sous le nom d'Asférah-tagh, au sud du Sihoun, vers Khodjend et Ouràteppeh, dans le Ferghana. Cette chaîne de l'Asférah, couverte de neiges perpétuelles, et nommée à tort chaîne de Pamer (a), sépare les sources du Sihoun (*Iaxartes*), de celles de l'Amou (b) (*Oxus*); elle tourne au sud-

vasse la rangée des monts Célestes. On peut en effet considérer comme une continuation du Belour, un petit rameau de montagnes qui s'étend du sud au nord sous les 40° 45' à 42° 45', et unit la chaîne de l'Asférah avec le Ming-boulak ou Ala-tagh (*Memoirs of sultan Baber*, p. XXVIII). L'âpreté excessive du pays qui le rend impraticable entre Badakhchan, Karatighin et le versant méridional du Thian-chan, suffit pour faire comprendre que les caravanes de Samarkand (38° 40' de lat.) et de Tachkend, pour arriver à Kachghar (39° 25), passent l'Ili près d'Almaligh (Gouldja 42° 49', comme le dit Erskine dans l'ouvrage cité p. XXXII). Gouldja, lieu de bannissement des grands personnages de la Chine, et le lac Temourtou ne seraient-ils pas plus à l'ouest, ou bien Kachghar ne serait-il pas plus à l'est que les missionnaires ne le marquent? Du reste, M. Erskine confirme, d'après le témoignage d'un Ouzbek, l'opinion énoncée précédemment sur l'abaissement des montagnes ou plutôt des cols entre Tachkend et Gouldja, de même qu'entre ce lieu ou l'Ili et Kachghar (l. c. p. XXXIX. LXVII).

(a) Waddington. l. c. p. LXVII.

(b) Ces dernières sont situées au point culminant du Belour tagh, sur le versant occidental du Pouchtikour (Erskine and Waddington, *Mémoires de Baber*, p. XXVII,

ouest, à peu près sous le méridien de Kodjend, et dans cette direction est nommée, jusque vers Samarkand, Ak-tagh (Mont-Blanc ou neigeux), ou Al-Botom. Plus à l'ouest, sur les bords rians et fertiles du Kohik, commence le grand abaissement de terrain comprenant la Grande-Boukharie, le pays de Mavaralnahar, qui est si bas, et où la culture soignée de la terre et la richesse des villes attirent périodiquement les invasions des habitans de l'Iran, du Kandahar et de la Haute - Mongolie; mais au-delà de la mer Caspienne, presque sous la même latitude et dans la même direction que le Thian chan, se montre le Caucase avec ses porphyres et ses trachytes. On est donc enclin à le regarder comme une continuation de la fissure en forme de filon, sur laquelle s'élève dans l'est le Thian chan, de même qu'à l'ouest du grand nœud de montagnes de l'Adzarbaïdjan et de l'Arménie, on reconnaît dans le Taurus une continuation de l'action de la fissure de l'Himâlaya et de l'Hindou kouch. C'est ainsi que, dans

XXIX, XXXIV, LXVII.) La vallée du haut Sihoun est bornée au nord par le Ming-boulak-tagh (mont des mille Sources): c'est ainsi que l'on nomme une partie de l'Alak ou Alak-tagh au nord de Marghinan et de Khokand. Si le col de Kachghar ou Kachghar davan est situé sous le méridien de Khokand, comme le marque la carte de Lapie jointe au *Voyage de Meyendorff*, il doit se trouver dans la chaîne de l'Asférah. Mais il me paraît plus vraisemblable qu'il est identique avec le col d'Akizik dont je parle dans l'avant dernière note.

le sens géognostique, les membres disjoints des montagnes de l'Asie occidentale, comme M. Ritter les nomme dans son excellent Tableau de l'Asie, se rattachent aux formes des terreins de l'orient.

III. *Système du Kuen lun ou Koulkoun, ou Tartach-davan*, entre Khotan (Iltchi) (a), où la civilisation hindoue et le culte de Bouddha ont pénétré cinq cents ans avant de parvenir au Tubet et Ladak ; entre le nœud de montagnes de Khoukhou-noor et du Tubet oriental, et la contrée appelée Katchi.

Ce système de montagnes commence à l'ouest au Thsoung ling (Monts des Ognons ou Bleus), sur lequel M. Abel-Remusat a répandu tant de jour dans sa savante *Histoire de Khotan* (b). Ce système se rattache, comme on l'a observé plus haut, à la chaîne transversale de Bolor, et suivant les livres chinois, en forme la partie méridionale. Ce coin du globe entre le petit Tubet et le Badakchan, riche en rubis, en lazulite et en kalaïte (c),

(a) La position de Khotan est très fautive sur toutes les cartes. Latitude d'après les observations astronomiques des missionnaires Félix de Arocha, Espinha et Hallerstein, 37° 0', longitude 35° 52' à l'O. de Peking, par conséquent 78° 15' à l'E. de Paris (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 283). Cette longitude détermine la direction moyenne du Kuen-lun.

(b) *Histoire de la ville de Khotan*, p. VIII, etc. et 237, Klaproth, l. c. p. 295 et 415.

(c) Turquoise qui n'est pas d'origine organique ou animale.

est très peu connu; et, suivant des renseignemens récens, le plateau du Khorassan qui se dirige vers Hérat, et borne au nord l'Hindou kho (*a*), paraît être plutôt une continuation du Thsoung ling et de tout le système du Kuen lun à l'ouest, qu'un prolongement de l'Himâlaya, comme on le suppose communément. Du Thsoung ling, le Kuen lun ou Koulkoun, file de l'ouest à l'est, vers les sources du Houang ho (fleuve Jaune), et pénètre, avec ses cimes neigeuses, dans le Chen si, province de la Chine. Presque sous le méridien de ces sources, s'élève le grand nœud des montagnes du lac Khoukhou-noor, nœud qui s'appuie au nord sur la chaîne neigeuse des Nan chan ou Ki lian chan (*b*), s'avançant également de l'ouest à l'est. Entre le Nan chan et le Thian chan, du côté de Hami, les montagnes du Tangout bornent le bord du haut désert de Gobi ou Chamo, qui se prolonge du sud-ouest au nord-est. La latitude de la partie moyenne du Kuen lun est par 35° 30′.

IV. *Système de l'Himâlaya.* Il sépare les vallées de Kachemir (Sirinagour) et de Népal, du Boutan du Tubet; à l'ouest, il s'élance, par le Djavahir, à 4,026 toises; à l'est, par le Dhavalaghiri (*c*),

(*a*) L'Hindou kouch. On peut consulter sur ses cols le *Memoirs of Baber*, p. 139.

(*b*) Le prolongement oriental du Ki lian chan, chaîne couverte de neiges perpétuelles, se nomme Ala chan.

(*c*) Humbolt, *Sur quelques phénomènes géologiques qu'of-*

à 4,390 de hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer ; il se dirige généralement du nord-ouest au sud-est, et par conséquent n'est nullement parallèle au Kuen-lun ; il s'en rapproche tellement sous le méridien d'Attok et de Djellal-abad qu'entre Kaboul, Kachemir, Ladak et Badakhchan, l'Himalaya semble ne former qu'une seule masse de montagnes avec l'Hindou kho et le Thsoung ling. De même l'espace entre l'Himâlaya et le Kuen-lun est plus resserré par des chaînes secondaires et des masses de monts isolés, que ne le sont les plateaux entre le premier, le second et le troisième systèmes de montagnes. Par conséquent on ne peut proprement comparer le Tubet et le Katchi, d'après leur construction géognostique avec les hautes vallées longitudinales (*a*), situées entre la chaîne des Andes

fre la Cordillère de Quito, et la partie occidentale de l'Himâlaya, dans les *Annales des Sciences naturelles*, mars 1825. Dhavalaghiri, Mont-Blanc de l'Inde ; son nom vient de *dhavala* blanc, et de *ghiri* montagne, en sanscrit. M. Bopp présúme que dans Djavahir la finale *hir* remplace *ghiri*. Djava signifie vitesse. Pour que l'on puisse trouver des objets de comparaison aux deux colosses de l'Asie, je rappelle ici que parmi les sommets de la chaîne des Andes en Amérique, le Nevado de Sorata, mesuré par M. Pentland, atteint 3948 toises, et le Chimborazo, que j'ai mesuré, en a 3350. (Arago, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. 1830 et mon *Mémoire sur le Pérou méridional* dans la *Hertha*, 1829, janvier, pag. 14, et *N. Annales des Voyages*, T. XIV.)

(*a*) Dans les Andes, j'ai trouvé que la hauteur moyenne de la vallée longitudinale entre la Cordillère orientale et l'oc-

orientales et occidentales, par exemple, avec le plateau qui renferme le lac de Titicaca, dont un observateur très exact, M. Pentland, a trouvé que l'élévation au-dessus de la mer était de 1,986 toises. Cependant il ne faut pas se représenter la hauteur du plateau entre le Kuen-lun et l'Himâlaya, de même que dans tout le reste de l'Asie intérieure, comme égale partout. La douceur des hivers et la culture de la vigne (*a*) dans les jardins de H'lassa,

cidentale, depuis le nœud de montagnes de Los Robles près de Popayan jusqu'à celui de Pasco, ainsi des 2° 20' de lat. N. aux 10° 30' de lat. S. était à peu près de 1500 toises (*Voyage aux régions équinoxiales*, T. III, p. 207). Le plateau ou plutôt la vallée longitudinale de Tiahuanaco, le long du lac de Titicaca, siège primitif de la civilisation péruvienne, est plus élevé que le pic de Ténériffe : toutefois on ne peut pas, d'après mes expériences, dire en général que la hauteur absolue à laquelle le sol des vallées longitudinales paraît avoir été soulevé par les forces souterraines, augmente avec la hauteur absolue des chaînes voisines. De même, l'élévation des chaînes isolées au-dessus des vallées est très diverse, suivant qu'au pied de la chaîne, la plaine soulevée s'est élevée en même temps ou bien a conservé son ancien niveau.

(*a*) La culture des plantes dont la vie végétante est presque bornée à la durée de l'été, et qui dépouillées de feuilles, restent engourdies pendant l'hiver, pourrait être expliquée par l'influence que de vastes plateaux exercent sur le rayonnement de la chaleur; mais il n'en est pas de même de la moindre rigueur des hivers quand il s'agit de hauteurs de 1800 à 2000 toises à 6° au nord de la zone équinoxiale.

sous les 29° 40′ de latitude, circonstances connues par les relations publiées par M. Klaproth et l'archimandrite Hyacinthe, annoncent l'existence de vallées profondes, et d'affaissemens circulaires (*a*). Deux fleuves considérables, l'Indus et le Zzangbo (Tsampou) (*b*) indiquent, dans le plateau du Tubet, au nord-ouest et au sud-est, un abaissement dont l'axe se trouve presque sous le méridien du gigantesque Djavahir, des deux lacs sacrés le Manasoravara et le Ravana Hrada, et du mont Kaïlasa ou Kaïlas, en chinois O neou ta, en tubetain *Gang dis-ri* (mont couleur de neige; sur les cartes de d'Anville *Kentaïsse*). De ce noyau sortent: la chaîne de Kara koroum padichah, qui se dirige au nord-ouest, par conséquent au nord de Ladak, vers le Thsoung ling; les chaînes neigeuses de Hor (Khor), et de Zzang qui filent à l'est. Celle de Hor, à son extrémité nord-ouest, se rattache au Kuen-lun; il court, du côté de l'est, vers le Tengri noor (lac du Ciel.) Le Zzang, plus méridional que la chaîne de Hor, borne la longue vallée du Zzangbo, et file de l'ouest à l'est vers le

(*a*) Je me rappelle la vallée étroite, mais charmante de Guallabamba, dans laquelle en sortant de Quito, je descendais souvent, en quelques instans, à une profondeur perpendiculaire de 500 toises, pour échanger un climat désagréable et froid contre la chaleur tropicale, à l'aspect des orangers, des palmiers et des bananiers.

(*b*) Les recherches de M. Klaproth ont prouvé que ce fleuve entièrement séparé du système de Brahmapoutra, était identique avec l'Iraouaddy de l'empire birman.

Nien tsin tangla gangri, très haut sommet qui, entre H'lassa et le lac Tengri noor (mal-à-propos nommé Terkiri), se termine au mont Nomchoun oubachi (*a*). Entre les méridiens de Gorkha, de Khatmandou et de H'lassa, l'Himâlaya envoie au nord vers la rive droite ou bord méridional de la vallée du Zzangbo, plusieurs rameaux couverts de neiges perpétuelles. Le plus haut est le Yarla Ghamboï gangri, dont le nom en tubétain signifie la montagne neigeuse dans le pays du Dieu existant par lui-même. Cette cime est à l'ouest du lac Yamrouk youmdzo, que nos cartes nomment Palté (*b*), et qui ressemble à un anneau à cause d'une île qui remplit presque toute son étendue.

Si, profitant des écrits des Chinois que M. Klaproth a recueillis (*c*), nous suivons le système de l'Himâlaya vers l'est au-delà du territoire anglais dans l'Hindoustân, nous voyons qu'il borne l'Assam au nord, contient les sources du Brahmapoutra,

(*a*) Klaproth. *Mémoires relatifs à l'Asie*. T. III, p. 291.

(*b*) Probablement par une méprise, causée par le nom de Péïti situé un peu au nord. D'Anville, *Atlas de la Chine-Boutan*. V. H.— (La ville s'appelle en tubétain *Bhaldhi;* les Chinois ont estropié ce nom en *Peïti* ou *Peti;* il n'y a pas de doute que la dénomination de Palté, qu'on donne au lac voisin, ne dérive de *Bhaldhi*. Kl.)

(*c*) Je possède deux pages d'un manuscrit intitulé *Aperçu des hautes chaînes de montagnes de l'Asie centrale;* que M. Klaproth a eu la complaisance de me communiquer en 1828, avant que je partisse pour mon voyage de Sibérie.

passe par la partie septentrionale de l'Ava, et pénètre dans l'Yun nan, province de la Chine; il y montre, à l'ouest d'Young tchang, des cimes aiguës et neigeuses; il tourne brusquement au nord-est sur les confins du Hou kouang, du Kiang si, et du Fou kian, et s'avance avec des sommets neigeux près de l'Océan, où l'on trouve, comme prolongement de cette chaîne, une île (Formose) dont les montagnes sont couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'été, ce qui indique une élévation d'au moins 1900 toises. Ainsi on peut suivre le système de l'Himâlaya comme chaîne continue depuis l'Océan oriental, ensuite par l'Hindou kho, à travers le Kandahar et le Khorassan, enfin jusqu'au-delà de la mer Caspienne dans l'Adzerbaïdjan, dans une étendue de 73 degrés de longitude, la moitié de celle des Andes. L'extrémité occidentale, qui est volcanique (12), mais couverte également de neige au Demavend, perd le caractère particulier de chaîne dans le nœud des montagnes d'Arménie, qui se rattache au Sangalou, au Bingheul et au Kachmir dagh, hauts sommets du pachalik d'Erzeroum. La direction moyenne du système de l'Himâlaya est au N. 55° O.

Voilà les traits principaux d'un tableau géognostique de l'Asie intérieure que j'ai tracé d'après de nombreux matériaux que j'ai rassemblés pendant une longue suite d'années (*a*). Ceux de ces matériaux

(*a*) J'ai déja publié deux essais sur ce sujet; *Mémoires sur les montagnes de l'Inde et la limite inférieure des nei-*

dont nous sommes redevables aux voyageurs européens modernes sont d'une mince importance, en comparaison de l'espace prodigieux qu'occupent la chaîne de l'Altaï, les monts Himâlaya et les dos transversaux du Bolor et du Khingkhan. Ce sont les savans versés dans la connaissance des littératures chinoise, mandchoue et mongole qui, de nos jours, ont publié les notices les plus importantes et les plus complètes sur ces sujets. Plus la culture des langues asiatiques deviendra générale, plus on appréciera pour l'étude de la constitution géognostique de l'Asie moyenne la connaissance de ces sources si long-temps négligées. En attendant le moment où M. Klaproth répandra une nouvelle lumière sur cette étude par un ouvrage spécial, le tableau que j'ai présenté plus haut, des quatre systèmes de montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest, et dont le savant que je viens de nommer a fourni une grande partie des matériaux, ne sera pas sans utilité. Pour reconnaître ce qu'il y a de caractéristique dans les inégalités de la surface du globe, pour découvrir les lois qui suivent la disposition locale des masses de montagnes et des dépressions, on peut avoir recours à l'analogie que peuvent offrir d'autres continens. Si une fois les grandes formes, les directions dominantes des chaînes sont bien déterminées, on voit se rattacher à cette base, comme à un type commun,

ges perpétuelles en Asie. (*Voy*. *Annales de chimie et de physique*. T. III, p. 297, et t. XIV, p. 5.)

tout ce qui dans les phénomènes a paru d'abord isolé, s'éloigner des règles, annoncer un autre âge de formation. Cette méthode que j'ai suivie dans mon tableau géognostique de l'Amérique méridionale, j'ai essayé de l'appliquer ici aux limites des grandes masses de l'Asie moyenne.

En jetant un dernier coup-d'œil sur les quatre systèmes de montagnes qui coupent le continent de l'Asie de l'est à l'ouest, nous voyons que le méridional a le plus d'étendue et de développement en longueur. L'Altaï atteint à peine, avec des sommets élevés au 78e degré, le Thian chan, la chaîne au pied de laquelle sont situés Hami, Aksou et Kachghar, arrivent au moins au 69° 45′; si l'on place, comme les missionnaires, Kachghar à 71° 37′ à l'est de Paris (*a*). Le troisième et le quatrième système sont comme fondus dans les grands nœuds de Badakhchan, du petit Tubet, et de Kachghar. Au-delà des 69e et 70e méridiens, il n'y a qu'une chaîne, celle de l'Hindou-kho qui s'abaisse vers Hérat, mais qui ensuite, au sud d'Asterabad, s'élève à une hauteur considérable vers le sommet volcanique et neigeux du Dema-

(*a*) La géographie astronomique de l'Asie intérieure est encore très confuse, parce que l'on ignore les élémens des observations et que l'on ne connaît que leurs résultats : par exemple : Tachkend, suivant la carte de Waddington, annexée aux *Mémoires du sultan Baber*, est situé sous le 2e méridien de l'E. de Samarkand; tandis que la carte jointe au *Voyage* du baron de Meyendorff, dressée par M. Lapie, place cette ville sous le méridien même de Samarkand.

vend. Le plateau de l'Iran qui, dans sa plus grande étendue de Tehran à Chyraz, paraît avoir une hauteur moyenne de 650 toises (*a*), envoie vers l'Inde et le Tubet deux branches, l'Himâlaya et la chaîne du Kuen lun, et forme une bifurcation de la fissure de laquelle les masses de montagnes se sont élevées. Ainsi le Kuen lun peut être considéré comme un

(*a*) On manque toujours de mesures barométriques pour ces pays parcourus récemment par les Européens, si fréquemment et avec tant de facilité. Les déterminations de Fraser pour le point d'ébullition (*Narrative of a journey to Khorasan. Appendix*, p. 135) donnent, suivant la formule de Meyer, pour Tehran 627 toises, pour Isfahan 688, pour Chyraz 692. La formule de Biot fournit des hauteurs plus basses de quelques toises. Les résultats offerts par le tableau contenu dans *la Hertha*, février 1820, p. 172, se fondent, suivant le docteur Knorre, sur la supposition erronnée que la force expansive du changement de température du point d'ébullition, reste absolument proportionnelle. Afin que l'on puisse comparer la hauteur du plateau de la Perse avec d'autres, je présente le tableau suivant. Intérieur de la Russie autour de Moscou 76 toises et non 145, comme on l'a long-temps prétendu; plaines de la Lombardie 80; plateau de la Souabe 150, de l'Auvergne 174, de la Suisse 220, de la Bavière 260, de l'Espagne 350. Si le fond d'une vallée longitudinale, par exemple dans la chaîne des Andes, est souvent à une hauteur de 1500 à 2000, toises au dessus du niveau de la mer, c'est le résultat de l'élévation de toute la chaîne. Les plateaux de l'Espagne et de la Bavière se sont vraisemblablement exhaussés lorsque toute la masse du continent se souleva. Les deux époques sont très différentes en géognosie.

débris saillant de l'Himâlaya. L'espace intermédiaire, comprenant le Tubet et le Katchi, est coupé par de nombreuses fentes dans toutes sortes de directions. Cette analogie avec les phénomènes les plus ordinaires de la formation des filons se montre de la manière la plus évidente, comme je l'ai développé ailleurs dans la suite longue et étroite des Cordillères du Nouveau Monde.

On peut suivre jusqu'au-delà de la mer Caspienne, sous les 45 degrés de longitude (*a*), les systèmes de montagnes de l'Himâlaya et des Kuen lun, qui se sont prolongés en se joignant dans le nœud situé entre Kachemir et Fyzabad. Ainsi la chaîne de l'Himâlaya reste au sud du Bolor, de l'Ak-tagh, du Mingboulak et de l'Ala-tau, entre Badakhchan, Samarkand et Turkestan; à l'est du Caucase elle se joint au plateau de l'Adzarbaïdjan, et borne au sud le grand enfoncement ou affaissement dont la mer Caspienne et le lac d'Aral (*b*) occupent le bassin le plus bas, et dans lequel une partie considérable de terrain, dont la surface est vraisemblablement de 18,000 lieues carrées et

(*a*) Toujours à l'est du méridien de Paris.

(*b*) Une suite de nivellemens barométriques continuée par un hiver très rigoureux, pendant l'expédition du colonel Berg, depuis la mer Caspienne jusqu'à la rive occidentale du lac Aral à la baie de Mertvoy Koultouk, par M. Duhamel et M. Anjou, capitaines de vaisseau, a montré que le niveau du lac Aral est de 117 pieds anglais au-dessus de celui de la mer Caspienne.

qui s'étend entre la Kouma, le Don, le Volga, le Iaïk, l'Obtchey-syrt, le lac Aksakal, le Sihoun inférieur, et le khanat de Khiva, sur les rives de l'Amou-deria, est située au-dessous du niveau de l'Océan. L'existence de ce singulier affaissement a été l'objet de pénibles observations barométriques de nivellement entre la mer Caspienne et la mer Noire, par MM. de Parrot et Engelhardt; entre Orenbourg et Gouriev à l'embouchure du Iaïk par MM. de Helmersen et Hoffmann. Ce pays si bas est rempli de formations tertiaires, d'où sortent des mélaphyres et des débris de roches scorifiées; il offre aux géognostes, par la constitution du terrain, un phénomène jusqu'à présent unique sur notre planète. Au sud de Bakou et dans le golfe de Balkan, cet aspect est extrêmement modifié par les forces volcaniques. L'académie des sciences de S.-Petersbourg a récemment exaucé mes vœux, de faire déterminer par une suite de stations de nivellemens barométriques, sur la lisière nord-est de ce bassin, sur le Volga entre Kamychin et Saratov, sur le Iaïk entre l'Obtchey-syrt, Orenbourg et l'Ouralsk, sur l'Iemba et au-delà des coteaux de Mougodjar, par lesquels l'Oural se prolonge au sud, du côté du lac Aksakal et vers le Sarasou, la position d'une ligne géodesique (*a*) qui réunisse tous les points situés au niveau de la surface de l'Océan.

(*a*) Ligne de sonde. Il est question de ce travail dans le discours que j'ai prononcé, dans la séance extraordinaire de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le 16 no-

J'ai parlé plus haut de la supposition suivant laquelle ce grand affaissement des terres de l'Asie occidentale, continuait autrefois jusqu'à l'embouchure de l'Ob et à la mer Glaciale par une vallée traversant le désert de Kara-koum, et les nombreux groupes d'oasis des steps des Kirghiz et de Baraba. Son origine me paraît plus ancienne que celle des monts Oural, dont on peut suivre le prolongement méridional dans une direction non interrompue depuis le plateau de Gouberlinsk, jusqu'à Oustourt entre le lac Aral et la mer Caspienne. Une chaîne dont la hauteur est si peu considérable, ne serait-elle pas entièrement disparue si la grande fissure de l'Oural ne s'était pas formée postérieurement à cet affaissement. Par conséquent, l'époque de l'affaissement de l'Asie occidentale coïncide plutôt avec celle de l'exhaussement du plateau de l'Iran, du plateau de l'Asie centrale, de l'Himâlaya du Kuen lun, du Thian chan, et de tous les anciens systèmes de montagnes dirigés de l'est à l'ouest; peut-être aussi avec celle de l'exhaussement du Caucase et du nœud de montagnes de l'Arménie et d'Erzeroum. Aucune partie du monde, sans même en excepter l'Afrique méridionale, n'offre une masse de terre aussi étendue et soulevée à une si grande hauteur que dans l'Asie intérieure. L'axe principal de cet exhaussement qui probablement précéda l'éruption

vembre 1829. Il se trouve dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (2e série), t. 15, p. 86 et suiv.

des chaînes sorties des fentes allant de l'est à l'ouest, se dirige du sud-ouest au nord-est, depuis le nœud de montagnes entre Kachemir, Badakhchan, et le Thsoung ling, dans le Tubet, où sont le Kaylasa et les lacs Sacrés (*a*), jusqu'aux sommets neigeux de l'Inchan et du Khingkhan (*b*). Le soulèvement d'une

(*a*) Les lacs Manasa et Ravan Hrad. Manasa en sanscrit signifie esprit : le Manasa-vara est le plus oriental de ces deux lacs ; son nom veut dire, mot à mot, le plus parfait des lacs honorables. Le lac occidental est nommé Ravanah Hrad ou lac de Ravana ; d'après le célèbre héros du Ramayana (*Bopp*).

(*b*) Cette direction de l'axe des exhaussemens du sud-ouest au nord-est, se retrouve aussi au delà du 55me degré de latitude, dans l'espace compris entre la Sibérie occidentale, contrée basse, et la Sibérie orientale, pays rempli de chaînes de montagnes; cet espace est borné par le méridien d'Irkoutsk, la mer Glaciale et la mer d'Okhotsk. M. le docteur Erman a trouvé dans les monts Aldan à Allakh-iouna une cime haute de 5000 pieds (Berghaus. *Annalen*. T. I, p. 599). Au nord du Kuen lun, chaîne du Tubet septentrional, et à l'ouest du méridien de Peking les parties de l'exhaussement du sol les plus importantes par leur étendue et leur hauteur sont : 1° à l'est du nœud du Khoukhou-noor, l'espace entre le Tourfan, le Tangout, la grande sinuosité du Hoang ho, le Gardjan (Klaproth. *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 97) et la chaîne du Kingkhan, espace qui comprend le grand désert de Gobi. 2° Le plateau entre les monts neigeux de Khangaï et de Tangnou, entre les sources du Ieniseï, de la Selengga et de l'Amour. 3° A l'ouest du canton arrosé par le cours supérieur de l'*Oxus* (Amou) et du *Iaxartes* (Sihoun); en-

masse si énorme suffisait pour produire un affaissement dont peut-être aujourd'hui la moitié n'est pas remplie par l'eau, et qui depuis qu'il existe a été tellement modifié par l'action des forces souterraines, que selon les traditions des Tatares recueillies par M. le professeur Eichwald, le promontoire d'Abcheron, était autrefois uni par un isthme avec la côte opposée de la mer Caspienne en Turcomanie. Les grands lacs qui se sont formés en Europe au pied des Alpes, sont un phénomène analogue à l'enfoncement où est située la mer Caspienne, et doivent également leur origine à un affaissement du sol. Nous verrons bientôt que c'est principalement dans l'étendue de cet enfoncement, par conséquent dans l'espace où la résistance était moindre, que des traces récentes de l'action volcanique se montrent.

La position du mont Aral-toubé, qui a autrefois jeté du feu, et dont j'ai connu l'existence par les itinéraires du colonel Gens, devient plus intéressante quand on la compare avec celle des volcans du Pechan et du Ho tcheou, sur les pentes septentrionale

tre Fyzabad, Balkh, Samarkand et l'Ala-tau près du Tourkestan, à l'ouest du Bolor (Belout tagh). Le soulèvement de ce dos transversal a produit dans le sol de la grande vallée longitudinale du Thian chan narlou entre le second et le troisième système de montagnes de l'est à l'ouest, ou entre le Thian chan et le Kuen lun, une contre-pente de l'ouest à l'est, tandis que dans la vallée longitudinale du Thian chan-Pe lou en Dzoungarie, entre le Thian chan et l'Altaï, on observe une pente générale de l'est à l'ouest.

et méridionale du Thian chan, avec celle de la solfatare d'Ouroumtsi, et avec celle de la crevasse voisine du lac Darlaï, qui exhale des vapeurs ammoniacales. Les recherches de MM. Klaproth et Abel Rémusat nous ont fait connaître ce dernier point depuis plus de six ans.

Le volcan situé par 42° 25′ ou 42° 35′ de latitude, entre Korgos sur les bords de l'Ili, et Koutché dans la Petite-Boukharie, appartient à la chaîne du Thian chan : peut-être se trouve-t-il sur son versant septentrional, à 3 degrés à l'est du lac Issi-koul ou Temourtou. Les auteurs chinois le nomment Pè chan (Mont-Blanc), Ho chan et Aghie (montagne de feu) (*a*). On ne sait pas avec certitude, si le

(*a*) Klaproth. L. c. p. 110, et aussi *Mémoires relatifs à l'Asie*. T. II, p. 358. Abel Rémusat, dans le *Journal asiatique*, T. V, p. 45, et aussi *Description de Khotan* T. II, p. 9. Les notices données par M. Klaproth sont les plus complètes, et tirées principalement de l'histoire de la dynastie des Ming. M. Abel Rémusat a puisé davantage dans la traduction japonaise de la grande encyclopédie chinoise. La racine ag qui se retrouve dans le mot *Aghie* signifie feu en hindoustani, suivant M. Klaproth. Au sud du Pè chan, dans les environs de Khotan qui appartient au Thian chan narlou, sans doute on parlait, avant notre ère, le sanscrit ou une langue ayant une grande analogie avec celle-là : mais en sanscrit une montagne enflammée se nommerait *Agni ghiri*. Selon M. Bopp *Aghie* n'est pas un mot sanscrit. (*Note de M. Klaproth*. La racine *ag* qui se trouve dans le mot *aghie* signifie feu dans toutes les langues de l'Hindoustan ; cet élément est nommé *âg* en hindoustani, *âgh*

non de Pè chan, veut dire que son sommet atteint à la ligne des neiges perpétuelles, ce que la hauteur de cette montagne déterminerait au moins pour le minimum, ou s'il indique seulement la couleur éclatante d'une cime couverte de sels, de pierres-ponces et de cendres volcaniques en décomposition. Un écrivain chinois du 7e siècle dit : A deux cents li, ou à 15 lieues au nord de la ville de Khoueï tchéou (aujourd'hui Kou tchè), par 41° 37' de lat. et 80° 35' de longit. E.; suivant les déterminations astronomiques des missionnaires faites dans le pays des Eleuths, s'élève le Pè chan qui vomit, sans interruption, du feu et de la fumée. C'est de là que vient le sel ammoniac; sur une des pentes du mont de Feu (Ho chan), toutes les pierres brûlent, fondent et coulent à une distance de quelques dizaines de li. La masse en fusion (*a*) durcit à mesure qu'elle se refroidit. Les habitans l'emploient comme médicament dans les maladies (*b*) : on y trouve aussi du soufre.

en mahratte, et la forme d'*agi* s'est encore conservée dans la langue du Pendjâb. Le mot *agni*, par lequel on désigne ordinairement le feu en sanscrit, appartient à la même racine, ainsi que *âgoun* en bengali, *ogon* en russe et l'*ignis* des Latins.)

(*a*) L'histoire de la dynastie chinoise des Thang, en parlant de la lave du Pè chan, dit qu'elle coulait comme une graisse liquide. Kl.

(*b*) Non pas la lave, mais les particules salines qui font efflorescence à sa surface.

M. Klaproth observe que cette montagne se nomme aujourd'hui *Khalar* (13), et que suivant le récit des Boukhars qui apportent en Sibérie le sel ammoniac nommé *nao cha* en chinois et *nouchader* en persan, la montagne au sud de Korgos est si abondante en cette espèce de sel, que souvent les habitans du pays l'emploient pour payer leur tribut à l'empereur de la Chine. Dans une nouvelle *Description de l'Asie centrale* publiée à Péking en 1777, on lit ces mots : « La province de Koutché produit du cuivre, du salpêtre, du soufre et du sel ammoniac. Cette dernière substance vient d'une montagne d'ammoniac, au nord de la ville de Koutché, qui est remplie de cavernes et de crevasses. Au printemps, en été et en automne, ces ouvertures sont remplies de feu, de sorte que pendant la nuit, la montagne paraît comme illuminée par des milliers de lampes. Alors personne ne peut s'en approcher. Ce n'est qu'en hiver, lorsque la grande quantité de neige a amorti le feu, que les indigènes travaillent à ramasser le sel ammoniac, et pour cela ils se mettent tout nus. Ce sel se trouve dans des cavernes, sous forme de stalactites, ce qui le rend difficile à détacher. » Le nom de sel tartare donné anciennement dans le commerce au sel ammoniac, aurait dû diriger depuis long-temps l'attention sur les phénomènes volcaniques de l'Asie intérieure.

M. Cordier dans sa lettre à M. Abel Rémusat *sur l'existence de deux volcans brûlans dans la Tarta-*

rie centrale, nomme le Pè chan une solfatare analogue à celle de Pouzzoles (*a*). Dans l'état où l'ouvrage cité plus haut le décrit, le Pè chan pourrait bien ne mériter que le nom d'un volcan qui ne brûle plus, quoique les phénomènes ignés manquent aux solfatares que j'ai vues, telles que celles de Pouzzoles, du cratère du pic de Tenerife, du Rucu pichincha, et du volcan de Jorullo ; mais des passages d'historiens chinois plus anciens qui racontent la marche de l'armée des Hioung nou dans le premier siècle de notre ère, parlent de masses de pierres en fusion qui coulent à la distance de quelques milles ; ainsi on ne peut, dans ces expressions, méconnaître des éruptions de lave. La montagne d'ammoniac entre Koutché et Korgos a aussi été un volcan en activité, dans la plus stricte acception de ce mot : un volcan qui vomissait des torrens de lave, au centre de l'Asie ; à 400 lieues géographiques (*b*) de la mer Caspienne à l'ouest, à 433 de la mer Glaciale au nord, à 504 du Grand-Océan à l'est, à 440 de la mer des Indes au

(*a*) *Journal asiatique*. T. V (1824), p. 44 — 50.

(*b*) La distance du Pè chan à la mer d'Aral est de 225 lieues, en adoptant pour la longitude de la côte orientale de ce lac 56° 8′ 59″ sous les 45° 38′ 30″ de latitude ; détermination fondée sur l'observation des différences d'ascension droite de la lune et des étoiles par M. Lemm, astronome de l'expéditon de M. Berg. C'est la seule observation astronomique qui ait été faite sur les bords du lac Aral. La position du Pè chan est rapportée à celle d'Aksou, ville que les missionnaires placent par 76° 47′ de longitude.

sud. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question relative à l'influence du voisinage de la mer sur l'action des volcans ; nous appelons seulement l'attention sur la position géographique des volcans de l'Asie intérieure, et sur leurs rapports réciproques. Le Pè chan est éloigné de trois à quatre cents lieues de toutes les mers. Lorsque je revins du Mexique, de célèbres géognostes me témoignèrent leur étonnement en m'entendant parler de l'éruption volcanique de la plaine de Jorullo, et du volcan de Popocatepetl encore en activité ; et cependant la première n'est qu'à 30 lieues de distance de la mer, et le second à 43 lieues. Le Djebel Koldaghi, montagne conique et fumante du Kordofan, dont on entretint M. Ruppel à Dongola, est à 150 lieues de la mer Rouge (*a*), et cette distance n'est que le tiers de celle à laquelle le Pè chan qui, depuis 1700 ans a vomi des torrens de lave, se trouve de la mer des Indes. A la fin de ce mémoire, nous ferons mention d'une nouvelle éruption du pic de Tolima dans la chaîne des Andes de la Nouvelle-Grenade, éruption d'un sommet qui appartient aux volcans disposés en série, et qui fait partie de la chaîne centrale à l'est du Cauca, la plus éloignée de la mer, et non de la chaîne occidentale qui borne le Choco si riche en or et en platine (l'Oural de la Colombie). L'opinion suivant laquelle les Andes n'offrent aucun volcan en activité, dans

(*a*) *Nouvelles Annales des Voyages* par Eyriès et Malte-Brun, tome XXIV, p. 282.

les parties où cette chaîne s'éloigne de la mer, n'est nullement fondée. Le système des montagnes de Caracas qui se dirigent de l'est à l'ouest, ou la chaîne du littoral de Venezuela, est ébranlé par de violens tremblemens de terre, mais n'a pas plus d'ouvertures qui soient en communication permanente avec l'intérieur de la terre, et qui vomissent de la lave, que n'en a la chaîne de l'Himâlaya, qui n'est guère à plus de cent lieues de distance du golfe de Bengale, ou que n'en ont les Ghâts, que l'on peut presque appeler une chaîne côtière. Lorsque la trachyte n'a pas pu pénétrer à travers les chaînes quand elles ont été soulevées, elles n'offrent pas de crevasses; il ne s'y est pas ouvert des conduits par lesquels les forces souterraines puissent agir d'une manière permanente à la surface. La circonstance remarquable du voisinage de la mer partout où des volcans sont encore en activité, circonstance que l'on ne peut nier en général, semble avoir pour cause moins l'action chimique de l'eau, que la configuration de la croûte du globe et le défaut de résistance que dans le voisinage des bassins maritimes, les masses de continent soulevées, opposent aux fluides élastiques, et à l'issue des matières en fusion dans l'intérieur de notre planète. De véritables phénomènes volcaniques peuvent se manifester, comme dans l'ancien pays des Eléuts, et à Tourfan au sud du Thian chan, partout où par d'anciennes révolutions, une fissure dans la croûte du globe, s'est ouverte loin de la mer. Les volcans en

activité ne sont plus rarement éloignés de la mer que parce que partout où l'éruption n'a pas pu se faire sur la déclivité des masses continentales vers un bassin maritime, il a fallu un concours de circonstances très extraordinaire, pour permettre une communication permanente entre l'intérieur du globe et l'atmosphère et pour former des ouvertures, qui comme les sources thermales intermittentes, épanchent, au lieu d'eau, des gaz et des terres oxidées en fusion, c'est-à-dire des laves.

A l'est du Pè chan, le mont blanc du pays des Eleuts, toute la pente septentrionale du Thian-chan offre des phénomènes volcaniques : « on y voit des laves et des pierres-ponces, et même de grandes solfatares que l'on nomme des lieux brûlans. La solfatare d'Ou roumtsi a cinq lieues de circonférence; en hiver elle n'est pas couverte de neige : on la croirait remplie de cendres. Si l'on jette une pierre dans ce bassin, il s'en élève des flammes et une fumée noire qui dure long-temps. Les oiseaux ne se hasardent pas à voler au-dessus de ces lieux brûlans. » A l'ouest et à 60 lieues de Pè chan, il y a un lac (*a*) d'une étendue

(*a*) Selon la carte de l'Asie intérieure de Pansner, sa longueur est de 17 à 18 lieues, et sa largeur de 6 à 7; il s'appelle en kalmuk Temourtou (le ferrugineux), en kirghiz Tous koul, en chinois Yan hai (lac salé), ou Je hais, et en turc Issi-koul (lac chaud). Klaproth. *Mémoires relatifs à l'Asie*. T. II, p. 358, 416, t. III, p. 299. M. Abel Rémusat regarde le Balkachi comme le lac chaud des Chinois. (Journal asiatique. T. V, p. 45, note 2.)

assez considérable, et dont les différens noms en chinois, en kirghiz, en kalmuk signifient eau chaude, salée et ferrugineuse.

Si nous franchissons la chaîne volcanique du Thian chan, nous trouvons à l'est-sud-est du lac Issi-koul dont il est si souvent question dans les itinéraires que j'ai recueillis, et du volcan du Pè chan, le volcan de Tourfan que l'on peut nommer aussi le volcan de Ho tcheou (ville de feu), car il est très près de cette ville (*a*). M. Abel Rémusat a parlé en détail de ce volcan dans son *Histoire* de Khoten, et dans sa lettre à M. Cordier (*b*). Il n'y est pas question de masses de pierres en fusion (torrens de laves) comme au Pè chan, mais « on en voit continuellement sortir une colonne de fumée; cette fumée est remplacée le soir par une flamme semblable à celle d'un flambeau. Les oiseaux et les autres animaux qui en sont éclairés, paraissent de couleur rouge. Pour y aller chercher le nao cha ou sel ammoniac, les habitans du pays mettent des sabots, car des semelles de cuir seraient trop vite brûlées. » Le sel ammoniac ne se recueille pas seulement au volcan de Ho tcheou,

(*a*) Ho tcheou, ville aujourd'hui détruite était à une lieue et demie à l'est de Tourfan.

(*b*) L. c. *Description* de Khotan. p. 19 — 91. M. Abel Rémusat nomme le volcan de Pé chan, au nord de Koutché, volcan de Bichbalik. Du temps des Mongols en Chine tout le pays entre la pente septentrionale du Thian chan et la petite chaîne du Tarbagataï s'appelait Bichbalik.

comme une croûte ou un sédiment tel que les vapeurs qui s'exhalent l'ont déposé ; les livres chinois parlent aussi « d'un liquide verdâtre que l'on ramasse dans des cavités ; on le fait bouillir et évaporer, et l'on obtient le sel ammoniac sous la forme de petits pains de sucre d'une grande blancheur et d'une pureté parfaite. »

Le Pè chan et le volcan de Ho tcheou ou Tourfan sont éloignés l'un de l'autre de 140 lieues dans la direction de l'est à l'ouest. A peu près à 40 lieues à l'ouest du méridien de Ho tcheou, au pied du gigantesque Bokhda-oola, se trouve la grande solfatare d'Ouroumtsi. A 140 lieues au nord-ouest de celle-ci, dans une plaine voisine des rives du Khobok, qui s'écoule dans le petit lac Darlaï, s'élève une colline « dont les fentes sont très chaudes sans cependant exhaler de la fumée (des vapeurs visibles). L'ammoniac se sublime dans ces crevasses en une écorce si solide que l'on est obligé de briser la pierre pour la recueillir. »

Ces quatre lieux connus jusqu'à présent, Pè chan, Ho tcheou, Ouroumtsi et Khobok, qui offrent des phénomènes volcaniques avérés dans l'intérieur de l'Asie sont éloignés de 130 à 140 lieues au sud du point de la Dzoungarie chinoise où je me trouvais au commencement de 1829. En jetant les yeux sur la carte jointe à ce mémoire, on voit que l'Aral-toubé, mont conique et insulaire du lac Ala-koul qui était encore en ignition dans les temps historiques, et

dont les itinéraires recueillis à Semipolatinsk font mention, se trouve dans le territoire volcanique de Bichbalik. Cette montagne insulaire est située à l'ouest de la caverne d'ammoniac de Khobok; au nord du Pè chan qui jette encore des lueurs et jadis vomit de la lave, et à une distance de 60 lieues de chacun de ces deux points. Du lac Ala-koul au lac Dzaisang où les Cosaques russes de la ligne de l'Irtyche exercent le droit de pêcher, grâce à la connivence des Mandarins, on compte 51 lieues. Le Tarbagataï au pied duquel est situé Tchougoutchak ville de la Mongolie chinoise, et où le docteur Meyer, docte et actif compagnon de M. Ledebour, essaya inutilement en 1825 de pousser ses recherches d'histoire naturelle, s'étend au sud-ouest du lac Dzaisang vers l'Ala-koul (*a*). Nous connaissons ainsi dans l'intérieur

(*a*) Je ne veux exprimer aucun doute sur la réalité de l'Ala-koul et de l'Alaktougoul-noor, lacs voisins l'un de l'autre: mais il me semble singulier que les Tatares et les Mongols qui parcourent fréquemment ces contrées, et que l'on a pu interroger à Semipolatinsk ne connaissent que l'Ala-koul, et prétendent que l'Alaktougoul-noor ne doit son existence qu'à une confusion de nom. M. Pansner dans sa carte russe de l'Asie intérieure qui mérite toute confiance pour les pays au nord du cours de l'Ili, fait communiquer l'Ala-koul, proprement Ala-ghoul (lac bariolé), par cinq canaux, avec l'Alaktougoul. Peut-être l'isthme qui sépare ces lacs est-il marécageux, ce qui a fait dire qu'il n'y a qu'un seul lac. M. Kasimbek, persan de naissance et professeur à Kazan, soutient que Toughoul est une négation tartaro-turque, et

de l'Asie un territoire volcanique dont la surface est de plus de 2,500 lieues carrées, et qui est éloigné de trois à quatre cents lieues de la mer; il remplit la moitié de la vallée longitudinale située entre le premier et le second système de montagnes. Le siège principal de l'action volcanique paraît être dans le Thian chan. Peut-être le colossal Bokhda oola est-il une montagne trachytique comme le Chimborazo. Du côté du nord du Tarbagataï et du lac Darlaï l'action devient plus faible; cependant M. Rose et moi nous avons trouvé du trachyte blanc, le long de la pente

qu'ainsi Alak-tougoul signifie le lac non bariolé, comme Ala tau-ghioul le lac au mont bariolé. Peut-être ces noms Ala-koul et Ala-tougoul veulent-ils dire seulement lac voisin de l'Ala-tau, montagne qui s'étend du Turkestan à la Dzoungarie. Sur la petite carte publiée par les missionnaires anglais du Caucase, on ne voit pas l'Ala-koul; on y trouve seulement un groupe de trois lacs: le Balkachi, l'Alak-tougoul et le Kourghé. Au reste, l'opinion suivant laquelle le voisinage des lacs considérables produit dans l'intérieur de l'Asie pour les volcans éloignés de la mer le même effet que l'Océan, est dénuée de fondement. Le volcan de Tourfan n'est entouré que de lacs insignifians, et, ainsi qu'on l'a observé plus haut, le lac Temourtou ou Issi-koul, qui n'a pas deux fois l'étendue du lac de Genève, est à 33 lieues du volcan de Pè chan. A. H. — (Les cartes chinoises représentent les deux lacs comme un seul, ayant une montagne au milieu. Ce lac s'apelle *Ala-koul*, sa partie orientale porte le nom d'*Alak-tougoul-nor* et son golfe occidental, celui de *Chibartou kholaï*. Voyez la lettre de M. *Kazim bek*, à la fin de ce mémoire. Kl.)

sud-ouest de l'Altaï, sur une colline campaniforme, à Riddersk et près du village de Boutatchikha.

Des deux côtés, au nord et au sud du Thian chan, on ressent de violens tremblemens de terre. La ville d'Aksou fut entièrement détruite au commencement du 18e siècle par une commotion de ce genre. M. Eversman professeur à Kazan, dont les voyages répétés ont fait connaître la Boukharie, entendit raconter par un Tatare qui le servait et qui connaissait bien le pays entre les lacs Balkachi et Ala-koul que les tremblemens de terre y étaient très fréquens. Dans la Sibérie orientale, au nord du parallèle du 50e degré, le centre du cercle des secousses paraît être à Irkoutsk, et dans le profond bassin du lac Baïkal, où sur le chemin de Kiakhta, surtout sur les bords du Djida et du Tchikoï, on remarque du basalte avec de l'olivine, de l'amygdaloïde cellulaire de la chabasie et de l'apophyllite (*a*). Au mois de février 1829, Irkoutsk souffrit beaucoup de la violence des tremblemens de terre; mois d'avril suivant, on ressentit aussi à Ridderski des commotions que l'on observa dans la profondeur des mines où elles furent très vives. Mais ce point de

(*a*) Le docteur Hess, adjoint de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, qui de 1826 à 1828 a séjourné sur les bords du Baïkal et au sud de ce lac, nous fait espérer une description géognostique d'une partie du pays remarquable qu'il a parcouru. Il a souvent vu à Verkhnei-Oudinsk le granit alterner plusieurs fois avec des conglomérats.

l'Altaï est la limite extrême du cercle des secousses; plus à l'ouest, dans les plaines de la Sibérie, entre l'Altaï et l'Oural, ainsi que dans toute la longue chaîne de l'Oural, on n'a ressenti jusqu'à présent aucun ébranlement. Le volcan du Pè chan, l'Aral-toubé, à l'ouest des cavernes de sel ammoniac de Khobok, Ridderski et la partie du petit Altaï riche en métaux sont situés pour la plupart dans une direction qui dévie peu de celle du méridien. Peut-être l'Altaï est-il compris dans le cercle des commotions du Thian chan, et les secousses de l'Altaï au lieu de venir seulement de l'est, ou du bassin de Baïkal, arrivent également du territoire volcanique de Bichbalik. Sur plusieurs points du nouveau continent il est évident que les cercles de secousses se coupent, c'est-à-dire que le même territoire reçoit la commotion terrestre, périodiquement de deux côtés différens.

Le territoire volcanique de Bichbalik est à l'est du grand affaissement de l'ancien monde. Des voyageurs qui sont allés d'Orenbourg en Boukharie racontent qu'à Soussac dans le Kara-tau qui forme avec l'Ala-tau un promontoire au nord de la ville de Tharaz ou Turkestan, sur le bord de l'affaissement, des sources thermales jaillissent. Au sud et à l'ouest du bassin intérieur nous trouvons deux volcans encore en activité; le Demavend, visible de Tehran et le Séïban de l'Ararat (*) couvert de laves vitreuses. Les

(*) La hauteur de l'Ararat est, selon Parrot, de

connexion présumée de cette chaîne avec la fente du Thian chan; ces porphyres, dis-je, se montrent de nouveau, traversant toutes les roches presqu'au milieu du grand affaissement de l'ancien monde, à l'est de la mer Caspienne, dans les montagnes de Krasnovodsk et de Kourreh. De nouvelles recherches et les traditions des Tatares apprennent que l'existence des sources de naphte a été précédée d'éruptions ignées. Plusieurs lacs salés des deux côtes opposées de la mer Caspienne ont une température élevée, et des blocs de sel gemme traversés par de l'asphalte se forment, ainsi que M. le Dr. Eichwald le dit avec beaucoup de sagacité, « par l'effet d'une action volcanique soudaine, comme au Vésuve (a), dans les Cordillères de l'Amérique méridionale et dans l'Adzarbaïdjan, ou également sous nos yeux par celui de l'action lentement prolongée de la chaleur. » M. Léopold de Buch a depuis long-temps fixé l'attention sur la connexion des forces volcaniques avec les masses de sel gemme enhydre, qui traversent tant et de si diverses formations à couches horizontales.

(a) *Annales du musée d'histoire naturelle* (cinquième année n° 12, p. 436). Dans une éruption de ce volcan, en 1805, nous avons trouvé, M. Gay-Lussac et moi, de petits fragmens de sel gemme dans la lave qui venait de se refroidir. Mes itinéraires tatares parlent également de sel gemme dans le voisinage d'un mont volcanique du Thian chan au nord d'Aksou, entre le poste de Tourpa-gad et le mont Arbab.

Tous ces phénomènes donnent quelque importance à une observation que j'ai eu occasion de faire sur les bords du grand Océan à Huaura entre Lima et Santa (*a*). Des porphyres trachytiques très ressemblans à la phonolithe, y percent en groupes de rochers des masses immenses de sel gemme qui de même que dans le désert d'Afrique et dans le step des Kirghiz à Iletzki-Satchita sont exploitées à ciel ouvert comme des carrières de pierres. Comme résultats constans des phénomènes volcaniques, des formations métalliques accompagnent la production du sel gemme, en petite quantité, il est vrai, mais avec une grande diversité ; par exemple du soufre et des pyrites cuivreuses, du fer spathique et de la galène, cette dernière en masses considérables et tenant un peu d'argent : dans l'Amérique méridionale, au Pérou dans la province de Chachapoyas, sur la pente occidentale de la Cordillère, à l'endroit où les eaux du Pilluana et du Guallaga traversent dans l'étendue d'une lieue une couche de sel gemme. Ces considérations n'excluent pas un autre genre de production de bancs de sel par la vaporisation ordinaire dans l'atmosphère, par exemple dans les grands lacs salés à saturation, du step intérieur entre le Iaïk et le Volga.

Nous avons vu précédemment que les cercles des commotions terrestres dont le lac Baïkal ou les vol-

(*a*) Humboldt. — *Essai géognostique sur le gisement des roches dans les deux hémisphères.*

cans du Thian chan sont le centre, ne s'étendent dans la Sibérie occidentale que jusqu'à la pente ouest de l'Altaï, et ne franchissent pas l'Irtyche ou le méridien de Semipolatinsk. Dans la chaîne de l'Oural, on ne ressent pas de secousses de tremblements de terre; aussi malgré la richesse des roches en métaux (*a*), n'y trouve-t-on ni basalte à olivine, ni trachytes proprement dits, ni sources minérales. Le cercle des phéomènes de l'Adzerbaïdjan qui renferme la presqu'île d'Abchéron ou le Caucase, s'étend souvent jusqu'à Kizlar et Astrakhan.

Il en est de même du bord du grand enfoncement dans l'ouest. Si nous portons nos regards de l'isthme caucasien au nord et au nord-ouest, nous arrivons dans le territoire des grandes formations à couches horizontales et tertiaires qui remplissent la Russie méridionale et la Pologne. Dans cette région, les roches de pyroxène perçant le grès rouge de Iekaterinoslav (*b*), l'asphalte et les sources imprégnées de gaz sulfureux, indiquent d'autres masses cachées sous la formation de sédiment. On peut également citer comme un fait important, que dans la chaîne de l'Oural, si abondante en serpentine et en

(*a*) Au contraire, la pente méridionale du petit Altaï a une source chaude dans le voisinage du village Fykælka, à 10 verst de la source du Katounia. (Ledebour. — T. II, p. 521.)

(*b*) J'en parle d'après la belle collection de M. Kovalevski, ingénieur en chef des mines.

amphibole, et qui sert de limite entre l'Europe et l'Asie, une véritable formation amygdaloïdale se montre à Griasnouchinskaïa vers son extrémité méridionale. Les régions des cratères de la lune (a), rappellent l'affaissement de l'Asie occidentale. Un si grand phénomène ne peut avoir été produit que par une cause très puissante agissant dans l'intérieur de la terre. Cette même cause en formant la croûte du globe par des soulèvemens et des affaissemens brusques, a probablement, par une action latérale continuée graduellement, rempli de métaux les fentes de l'Oural et de l'Altaï. L'abondance de l'or dans les parois des fissures, sur le mur et le toit du filon, est peut-être devenue plus considérable par des influences atmosphériques (b), ou par la moindre pression qu'éprouvaient les vapeurs élastiques vers l'affleurement des filons à de moindres profondeurs, de sorte que la destruction des couches supérieures, et des masses de filons appartenant aux affleuremens, ont pu fournir plus d'or aux terrains de rapport, qu'on ne pourrait le supposer d'après l'exploitation actuelle des

(a) On doit distinguer les montagnes, comme *Conon* et *Aratus*, des pays de cratères tels que *Mare Crisium*, *Hipparque* et *Archimedes*, qui sont beaucoup plus grands que la Bohême.

(b) Voyez mon *Essai politique sur la Nouvelle Espagne* (2e édition), t. III, p. 195, sur une influence semblable de l'atmosphère pour ennoblir les couches métalliques de Guanaxuato qui, au commencement du 19e siècle, fournissaient plus d'un million de marcs d'argent.

filons encore existans. Les alluvions fragmentaires d'or, de platine, de cuivre et de cinabre, sont mêlées sur les hauteurs de l'Oural avec les mêmes ossemens fossiles des grands animaux terrestres du monde primitif, que l'on trouve dans les plaines basses de la Sibérie, sur les rives de l'Irtyche et du Tobol. L'objet de ce mémoire ne peut être de rechercher comment ce mélange d'ossemens de rhinocéros des plaines, indique l'époque du soulèvement de la chaîne de l'Oural, et de la destruction des masses supérieures de filons aurifères. Nous nous bornerons ici à observer par rapport aux idées ingénieuses que M. Elie de Beaumont a développées récemment sur l'âge relatif et le parallélisme des systèmes de montagnes contemporains, que dans l'intérieur de l'Asie aussi, les quatre grandes chaînes qui courent de l'est à l'ouest sont d'une origine totalement différente de celle des chaînes qui se dirigent du nord au sud, ou du nord 30° ouest au sud 30° est. La chaîne de l'Oural, le Bolor ou Belour tagh (*a*), les Ghâts du Malabar et le Kingkhan sont

(*a*) A l'ouest du Belour-tagh, dans la continuation du Thian chan, c'est-à-dire, dans l'Ak tagh, ou al Botom, qui par la chaîne de l'Asférah se rattache au Thian chan proprement dit, et se prolonge au sud-ouest de Khojend vers Samarcand, le géographe arabe Ibn al Ouardi parle d'une montagne qu'il nomme Tim (faute de copiste pour (*Btm* ou Botom), qui fume pendant le jour, est lumineuse pendant la nuit et produit du sel ammoniac et du zadj, probablement de l'alun. Dans le voisinage, il y a

vraisemblablement plus modernes que les chaînes de l'Himâlaya et du Thian chan. Les systèmes d'époques diverses ne sont pas toujours séparés les uns des autres par des distances considérables, comme en Allemagne et dans la plus grande partie du nouveau continent. Souvent des chaînes de montagnes, ou des axes d'exhaussement, de direction dissemblable et d'époques totalement différentes, sont très rapprochées par la nature, semblables en cela aux caractères d'un monument qui, se croisant dans divers sens, ont été gravés dans des temps différens, et portent en eux-mêmes les traces de leur âge. C'est ainsi que l'on voit dans la France méridionale des chaînes et des exhaussemens ondulés dont les uns sont parallèles aux Pyrénées et les autres aux Alpes occidentales (*a*). La même diversité des phé-

des mines d'or et d'argent. (V. *Operis cosmographici* Ibn el Wardi *caput primum ; ex codice upsaliensi edidit* Andreas Hylander (Lond. 1823, p. 552). Il n'est pas question, dans cet auteur, d'éruption de lave comme au Pè chan; cependant je doute que ces phénomènes appartiennent simplement à des couches de houille brûlante, comme à Saint-Etienne, dans le Forez où l'on ramasse aussi du sel ammoniac. La montagne lumineuse de Botom rappelle davantage les éruptions de la côte orientale de la mer Caspienne ; par exemple de l'Abitchè, montagne fumante près de la baie de Manghichlak, où les pierres qui entourent le cratère sont toutes noires et scoriacées. (*Journal Asiatique*, t. IV, p. 295.)

(*a*) Elie de Beaumont : *Recherches sur les révolutions de la surface du globe.* 1830, p. 29, 282.

nomènes géognostiques se manifeste dans les terres hautes de l'Asie intérieure, où des parties isolées paraissent comme entourées et fermées par la répartition en forme de gril des systèmes de montagne.

Après avoir donné ces notices sur un volcan de l'ancien continent encore inconnu, je vais y ajouter quelques mots sur un autre qui vient de paraître ou plutôt de se réveiller, ou de redevenir actif; il se trouve dans la chaîne des Andes du nouveau continent.

Lorsqu'étant à Ibague dans la plaine de Guajaval, je dessinai et je mesurai trigonométriquement ce volcan qui forme un cône tronqué, haut et couvert de neiges perpétuelles (a), je ne prévoyais pas que de mes jours il se ranimerait. Je croyais alors qu'il n'avait jeté des flammes que dans les temps qui avaient précédé les époques historiques, et que pas plus que les collines trachytiques de l'Auvergne, il reprendrait de nouveau son activité.

Au nord du grand nœud des montagnes des sources du Rio-Magdalena, sous le 1 degré 50′ de lat. nord, les Andes se partagent en trois branches,

(b) Le 22 septembre 1801. Parmi tous les sommets trachytiques de la chaîne des Andes et des montagnes du Mexique que j'ai vus, le Cotopaxi est le seul dont la forme ressemble à celle du pic de Ténériffe. Ils sont représentés tous deux dans *Vues des Cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, pl. III et IX.

dont l'occidentale, celle qui se rapproche le plus de la mer (Cordillera del Choco), contient sur sa pente occidentale, des couches de débris d'or et de platine; la centrale (Cordillera de Quindiu), sépare la vallée du Cauca de celle du Rio-Magdalena; l'orientale (Cordillera de Suma paz y de Merida), file au nord entre le plateau de Bogota et les affluens du Meta et de l'Orénoque (a). De ces trois branches puissantes, la centrale est la plus haute et la seule qui soit couverte de neiges perpétuelles jusqu'au parallèle de 5° 30′ N. Au point où elle diminue de hauteur vers le nœud d'Antioquia, la Cordillère orientale, celle de Bogota, commence à s'élever jusqu'à la hauteur des neiges éternelles, par exemple dans le Paramo de Chita, et dans la Sierra nevada de Merida. Cette élévation alternative, ce rapport entre les branches d'une même souche, indiquent peut-être l'effet des forces souterraines des fluides élastiques qui ont agi par deux crevasses (filons accompagnant), soit en soulevant seulement le sol,

(a) Voyez mon *Tableau géognostique de l'Amérique méridionale* : dans *Voyage aux régions équinoxiales*. T. III, p. 203, 204, 207. J'ai représenté cette division et cette ramification d'un immense système de montagnes, le plus étendu du globe dans une carte encore inédite et intitulée *Esquisse hypsométrique des nœuds des montagnes et des ramifications des Andes depuis le cap de Horn jusqu'à l'isthme de Panama et à la chaîne littorale de Venezuela*. La gravure de cette carte est terminée depuis 1827.

soit en produisant des volcans trachytiques dans les endroits où la résistance était moindre.

Vus de Santa-Fè de Bogota, et mieux encore de deux chapelles placées contre un mur de rocher au-dessus de la ville à 1688 et 1650 toises de hauteur (*a*), les paramos de Tolima, Ruiz et Herveo (Erve), offrent au lever et au coucher du soleil un spectacle magnifique. Leur aspect rappelle celui des Alpes suisses, quand on les contemple des hauteurs du Jura. Malheureusement ce plaisir n'est généralement que d'une très courte durée, et en déterminant des angles de montagnes et des azimuths, je fus souvent trompé, les sommets neigeux qui, à une distance de 30 lieues sont séparés de la Cordillère orientale par le cours du Magdalena, ayant été cachés par les nuages, avant que j'eusse pu mettre mes instrumens en ordre. Près de la pyramide tronquée de Tolima (*b*), on voit d'abord un groupe de petits cônes (Paramo de Ruiz), et plus au nord, le dos prolongé de la mesa de Herveo, qui atteint à la région des neiges perpétuelles. Jusqu'à présent le volcan de Purace près de Popoyan (2° 19′ N.), était

(*a*) Nuestra Senora de la Guadeloupe et N.ª S.ª de Monserrate. L'élévation de ces chapelles est calculée au-dessus du niveau de la mer. (Bogota 365 toises. Cette mesure que j'ai donnée a été confirmée par celles de M. Boussingault.)

(*b*) Tolima, d'après mes observations, est situé par 4° 46′ de latit. et 77° 56′ de longit. à l'ouest de Paris; ayant placé Santa-Fé de Bogota par 76° 34′ 8″. (Humboldt. *Recueil d'observations astronomiques.* T. II, p. 250 — 261.)

le dernier en activité que l'on connût dans la chaîne des Andes de l'Amérique méridionale, en allant du sud au nord, et à l'époque de mon voyage, ce mont trachytique, situé vis-à-vis de l'ancien volcan de Sotara riche en obsidiene et qui est au nord-est, n'offrait pas un cratère proprement dit : on n'y voyait que de petites ouvertures dans lesquelles l'eau imprégnée d'hydrogène exhalait des vapeurs avec un bruit terrible (*a*). Si du groupe des volcans de Popayan, le Purace et le Sotara, nous suivons au nord la chaîne centrale, nous trouvons successivement dans la direction du nord 20° ouest, les sommets neigeux et les paramos de Guanacas, de Huila, de Baraguan et de Quindiu. Ce dernier paramo, situé sous les 4° 35′ N., est un passage fameux pour aller de la vallée de la Madeleine dans celle de Cauca, ou d'Ibagué à Carthago. Au nord-est de ce passage, s'élève le groupe des paramos de Tolima et de Ruiz, groupe dans lequel au sud-ouest de la ville de Honda, par

(*a*) Le Purace et le Sotara sont très près du nœud de los Robles, où commence la triple ramification de la chaîne, indiquée plus haut (V. ma carte du cours de la Madeleine *Atlas géographique*. Pl. 24) : toutefois dans l'acception propre des termes, ils appartiennent à la chaîne centrale, tout comme les paramos de Ruiz et de Tolima. Loin de la pente orientale de la Cordillère orientale, au sud est du volcan du Purace et vers les rives du Rio Fragua (1° 45′ N.), le feu souterrain a trouvé dans une plaine une issue par une colline que les missionnaires du Rio Caqueta ont vu fumer en allant de Timana à leurs missions.

conséquent à 42 lieues du volcan de Popayan, presque à moitié chemin de Popayan au golfe de Darien ou au commencement de l'isthme de Panama, le feu volcanique a trouvé récemment une nouvelle communication avec l'atmosphère. En 1826, dans un temps où Bogota, Honda et la province d'Antioquia étaient ravagées par d'épouvantables tremblemens de terre, un excellent observateur, le docteur Roulin, compagnon du docteur Boussingault, vit, tous les matins de Santana (*a*), la fumée s'élever en colonne verticale du pic de Tolima. Ce savant s'exprime ainsi dans une lettre adressée de Paris, le 4 mai 1829, à l'académie des sciences de cette ville (*b*) : « Les habitans n'avaient observé, avant le tremblement de terre de 1826, rien de semblable à cette colonne de fumée. Elle a donc été comme le signal de l'inflammation, ou plutôt de la manifestation de l'action volcanique à la surface de la terre. » Peut-être doit-on considérer le groupe des deux paramos de Tolima et de Ruiz, comme le centre du cercle des secousses dans lequel sont situés, à l'ouest, la Vega de Supia, à l'est Honda, et même à une plus grande distance, Santa Fé de Bogota, capitale de la Colombie. Mais Honda, tant sont diverses et changeantes les communications souterraines le long de la longue

(*a*) Mine d'argent au sud de Mariquita, sur la pente orientale de la chaîne centrale.

(*b*) *Annales de chimie et de physique*, 1829. Décembre, p. 515.

fissure sur laquelle s'éleva la chaîne des Andes, souffre quelquefois, au temps des éruptions du Cotopaxi (*a*), éloigné de 102 lieues dans le sud; et le volcan de Pasto perdit sa colonne de fumée au moment même où, le 4 février 1797, le plus terrible tremblement de terre des temps modernes détruisit Riobamba, situé à 75 lieues plus au sud. J'ai mesuré trigonométriquement la pyramide de Tolima, et j'ai trouvé son élévation de 1865 toises au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne est par conséquent plus haute que les nevados du Mexique, et peut-être la plus élevée de toutes celles de l'hémisphère septentrional du nouveau continent, comme le Sorate, l'Ilimani et le Chimborazo sont les plus hautes cimes de son hémisphère méridional. »

M. Roulin a trouvé, et ce fait est très remarquable, dans une *Historia de la conquista de Nueva Grenada* composée en 1623 et encore inédite, que, « le 12 mars 1595, le paramo de Tolima eut une grande éruption. Elle s'annonça par trois violentes détonations. On vit fondre tout à coup toute la neige du sommet de la montagne (comme cela arrive souvent avant les éruptions qui échauffent le cône du Cotopaxi). Deux petites rivières qui prennent leur source sur la pente du Tolima, se gonflèrent prodigieusement, furent arrêtées un moment dans leur cours par l'éboulement des masses de ro-

(*a*) Voyez mon *Voyage aux régions équinoxiales*. T. II, p. 15.

chers, renversèrent brusquement cet obstacle, et occasionèrent une grande inondation, en entraînant avec elles des pierres-ponces et des quartiers de rocs énormes. Les eaux furent empestées, de sorte que pendant long-temps on n'y trouva pas de poisson en vie. » Etaient-elles imprégnées de gaz nuisibles, ou de soufre et d'acide muriatique, comme celles du Rio Vinagre à Popayan? « Je fixe, ajoute M. Roulin, l'attention sur l'existence de ce volcan, parce qu'il est éloigné au moins de 40 lieues de la mer, et par conséquent de tous les volcans en activité, celui qui en est le plus distant. » Je ne puis acquiescer entièrement à cette dernière assertion: le Cotopaxi et le Popacatepetl, pour ne citer que des volcans d'Amérique, sont plus éloignés de la côte. A la vérité la longitude du point de la côte du Choco, situé sous le parallèle de Tolima entre les caps Charambira et Corrientes, n'a pas été déterminée avec exactitude; cependant on peut, d'après plusieurs combinaisons, adopter l'opinion que la côte la plus proche se trouve à peu près par 79° 42' de longit. E., par conséquent la différence des méridiens qui exprime en même temps la distance entre le volcan de Tolima et la côte maritime, est de 1° 46' (*a*). A peine à deux milles au nord du pic de Tolima, s'élève le Paramo de Ruiz. Mon

(*a*) D'après des recherches que j'ai faites pour ma carte déja gravée, mais encore inédite: *Carte hydrographique du Choco, depuis les* 3° 30' *jusqu'aux* 8° 30' de latitude, je

ami M. Boussingault m'écrit, le 18 juin 1829, de Marmato (a) à son retour du Choco, où il avait examiné les alluvions de platine, ce qui m'a procuré des points importans de comparaison avec l'Oural : « Dites à M. Arago qu'il peut hardiment placer le Paramo de Ruiz au nombre des volcans encore brûlans en activité, qu'il note tous les ans dans *l'Annuaire du bureau des longitudes*; ce volcan jette constamment de la fumée, et au moment où je vous écris ces lignes, j'aperçois très distinctement la colonne de fumée. » Le Paramo de Ruiz, comme on peut le voir sur ma carte du cours du Rio-Magdalena, est à peine éloigné de deux lieues du Paramo de Tolima. M. Boussingault a-t-il écrit Ruiz pour Tolima, ou bien a-t-il de Marmato, confondu les deux cimes voisines?

La chaîne centrale des Andes, dans toute l'étendue que j'ai suivie, est entre les nœuds de Los Robles et le passage de Quindiu, est couverte de granit, de gneiss et de mica schiste, que des masses de trachyte ont percées dans les paramos. Des sources salées, du gypse et du soufre naturel se trouvent au milieu de ces formations cristallisées. J'ai rencontré, dans le passage de Quindiu près du Moral, à 1062

place provisoirement Novita par 79° 4′ de longit. O. parce que j'ai trouvé pour Carthago 78° 26′ 39″.

(a) Dans la province d'Antioqui à 5° 27′ de latit. au sud de la Vega de Supia, sur la pente orientale de la chaîne occidentale des Andes.

toises au-dessus de la mer, une crevasse ouverte dans le mica schiste du Quebrada del Azufral, où du soufre naturel s'était sublimé, et d'où, en octobre 1801, s'exhalait une combinaison de gaz si chaud, que le thermomètre de Réaumur se soutenait dans cette fente à 38° 2. En me penchant, j'éprouvai des pesanteurs de tête et des étourdissemens. La température de l'atmosphère était alors de 16° 5. Celle du petit ruisseau qui est imprégné d'hydrogène sulfuré, et qui se précipite du pic de Tolima, était de 28° 3.

Au printemps de 1827, M. Boussingault s'est arrêté deux jours à Azufral. « Vous apprendrez avec intérêt, m'écrit-il d'Ibagué, que depuis vingt-six ans que vous avez examiné cette fente ouverte, la chaleur souterraine a diminué d'une manière surprenante. Présentement le thermomètre ne se soutient dans cette crevasse qu'à 15° 2, tandis qu'à l'air libre et à l'ombre il marque 18° 6 : par conséquent la chaleur des gaz qui s'en exhalent, a diminué presque de 23°. »

On aurait pu présumer que le pic de Tolima s'étant rallumé, devait produire un effet contraire dans la quebrada del Azufral, et par conséquent diminuer la température plutôt que l'augmenter. Mais peut-être les commotions terrestres qui ont précédé l'éruption du volcan ont coupé les communications qui existaient auparavant avec les fentes de l'Azufral. Ces changemens dans la température d'une même crevasse, de même que dans la nature chimique des

vapeurs qui s'en exhalent, sont très communs au Vésuve, avant et après une éruption.

M. Boussingault a analysé avec beaucoup d'exactitude la combinaison des gaz qui s'exhalent des fissures du mica schiste de Quindiu; voici le résultat de son travail:

Gaz acide carbonique	94
Air atmosphérique	5
Hydrogène sulfuré	1
	100

Cette combinaison indique ce qui se passe audessous des roches cristallisées, regardées jusqu'ici comme primitives, et explique suffisamment l'étourdissement que MM. Boussingault et Bonpland et moi avons éprouvé dans la mina del Azufral.

La carte des chaînes de montagne et des volcans de l'Asie intérieure jointe à ce mémoire, n'est qu'une ébauche destinée à faciliter l'intelligence de cet écrit. Les bases de mon travail ont été, autant que la petitesse de l'espace me l'ont permis, *l'Asie gravée par M. Berthe* en 1829; la petite *carte de l'Asie centrale* de Klaproth, qui se trouve dans le Tome II des *Mémoires relatifs à l'Asie*; la carte de l'intérieur de l'Asie, en russe par Pansner; la carte du voyage de Meyendorff en Boukharie; la carte de Waddington, jointe aux Mémoires du Sultan Baber (en anglais); l'esquisse d'une partie du step des Kirghiz par Meyer, dans le voyage de Lédebour à l'Altaï; enfin quelques

cartes et des itinéraires manuscrits, recueillis en Sibérie. La position des volcans de l'Asie centrale qui ont été placés avec soin, et la fixation de quelques hauteurs au-dessus et au-dessous du niveau de l'Océan, donnent peut-être un certain intérêt à ma première ébauche d'une carte des chaînes de montagnes de l'Asie, et la distinguent de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE DE M. DE HUMBOLDT.

Vivement intéressé à comparer les différens récits des indigènes sur tout ce que je n'ai pu voir de mes yeux, j'ai prié mon ami M. Simonov, professeur d'astronomie à Kazan, et astronome de l'expédition du capitaine Billinghausen au pôle austral, de vouloir bien prendre quelques renseignemens sur le terrain volcanique de Bichbalik, entre la chaîne du Thian chan et le Haut-Irtyche, auprès du savant professeur de littérature persane, M. Kazim-beg. Ces renseignemens ne confirment pas l'existence d'une montagne qui a jeté du feu dans le lac Ala-goul même, tel que l'indique l'itinéraire tatar que je me suis procuré à Orenbourg, mais ils font connaître une source thermale et une caverne près du lac, de laquelle sort un vent impétueux qui effraie les caravanes. Ces contradictions dans les récits des voyageurs tatars sont malheureusement très com-

munes, comme je l'ai éprouvé le long du step des Kirghiz, et aux confins de la Dzoungarie chinoise. Il me suffit d'avoir fixé de nouveau l'attention sur ce pays intéressant entre le lac Balkhachi, les rives de l'Ilè et Korgos. On va consigner ici la traduction littérale de la note de M. Kazim beg, écrite en anglais, car ce Persan (fils du grand Mufti d'Oufa), s'est rendu très familière la langue anglaise, pendant son séjour parmi les membres de la société biblique écossaise résidant à Astrakhan. Je ne doute pas que l'ensemble des notices que renferme mon mémoire sur les chaînes de montagnes de l'intérieur de l'Asie, et les notes savantes de M. Klaproth n'engagent bientôt des voyageurs instruits, qui visitent aujourd'hui moins rarement qu'autrefois le Haut-Irtyche, à éclaircir la topographie des lacs Ala-koul et Alaktougoul, que le vieux Tatar Sayfoulla regarde aussi comme deux lacs distincts. Sont-ce des inondations qui changent par intervalle la configuration de ces bassins d'eau douce?

Description du lac Ala goul et de la caverne Ouybé.

« Un mollah tatar nommé *Safuylla Kazi*, âgé « environ de 70 ans, et qui depuis plusieurs années « réside à Semipolatinsk, a fait plusieurs voyages « dans ces régions; il a été à Gouldja sur la rivière « Ili, et connaît bien les lacs *Ala goul* et *Alâtau* « *goul*. Il m'en a donné la notice suivante : Après « avoir passé la ville de *Tchougoutchak*, la route

« des caravanes se dirige à l'*Ala goul*, ou lac bi-
« garré, nommé ainsi parce qu'il contient trois
« rochers assez grands et de différentes couleurs.
« Ce lac reste sur la gauche de la route. De
« l'autre côté ou à l'ouest du lac est un autre lac
« l'*Ala tau goul*. Dans celui-ci on voit une montagne
« blanche comme la neige, et beaucoup plus grande
« qu'aucun des rochers de l'Ala goul. (Le mot Ala
« tau goul est ou composé d'*ala* et *tougoul*, c'est-à-
« dire *mon bigarré*; ou des trois mots *Ala tau goul*,
« c'est-à-dire un lac contenant une montagne bigarrée;
« car le mollah dit que le mont situé dans ce lac a un
« bel aspect de diverses couleurs, quand les rayons du
« soleil s'y réfléchissent.) Sur ma question, s'il y
« avait quelqu'indice que cette montagne avait été
« autrefois un volcan (*a*); et si les Tartars et les Kal-
« muks, passant devant ces lacs, offrent un sacrifice
« à une de ces montagnes, il m'a répondu qu'il n'a-
« vait jamais entendu parler d'une chose pareille,
« relativement aux lacs et aux monts qu'ils contien-
« nent, mais il ajouta : Quand vous avez passé
« l'Ala goul (placé dans la carte précisément au sud de
« l'Ala tau goul), on rencontre deux montagnes, le
« *Joug-tau* (dans les cartes *Kuk-tau*, ou la montagne
« bleue) sur la droite, et le *Baflyk* sur la gauche; la
« route des caravanes passe entre les deux. Quelques
« verst au-delà de ces montagnes et sur le chemin, est

(*a*) Ce n'est pas cette montagne, mais un pic de l'Ala goul qu'on dit volcanique. (H.)

« une grande caverne souterraine ; elle porte le nom « d'*Quybé*. Quelquefois, et principalement en hiver, « elle produit des tempêtes violentes qui continuent « souvent deux jours. L'entrée de cette caverne res- « semble à celle d'un vaste caveau, et personne n'ose « y entrer ni même y regarder. Sa profondeur est in- « connue à tout le monde, à l'exception de Dieu « (*Allah*). Enfin il décrit cette caverne comme si « épouvantable et avec des termes si superstitieux, « que je présume qu'elle doit à peu près ressembler à « l'*Elden hole* dans le Derbyshire. La seule différence « est que la dernière se trouve dans le flanc d'une « montagne, et ne produit ni tempêtes ni vents. Le « mollah assure que la tempête qui sort de l'Quybé « est quelquefois si forte qu'elle emporte tout ce qui « se trouve sur le chemin et le jette dans le lac voisin. « Il paraît donc probable qu'avant quelques centaines « d'années, il sortit du feu et des flammes de la caverne « d'Quybé, et que c'est pour cette raison qu'elle pou- « vait porter le nom de volcan ; ou qu'il y avait « quelque chose de semblable. Je dois encore « rapporter que le mollah avait entendu dire « que le vent de l'Quybé était quelquefois *chaud* « en hiver, et si dangereux, que les caravanes, « qui arrivent dans le voisinage de la caverne, « s'arrêtent souvent pendant une semaine entière, « quand elles supposent que les tempêtes auront « lieu, et ne continuent leur chemin qu'après « qu'elles ont cessé.

« Pour ce qui regarde les sacrifices qu'on offre, « le mollah rapporte que près du mont *Jouk tau*, ou « *Kuk tau*, se trouvent deux fontaines, dont une est « froide et l'autre chaude. C'est à cette dernière que « les Kirghiz et les Kalmuks offrent des sacrifices, « parce qu'ils croient que son eau guérit presque « toutes les maladies. Il est donc très vraisem-« blable que ce que M. le baron de Humboldt a « entendu des Tatars à Orenbourg, relativement « aux sacrifices offerts à la montagne dans le lac *Ala* « *goul*, est identique avec le rapport du mollah « Sayfoulla sur les fontaines en question.

« Après avoir reçu de lui les notions précédentes, « j'ai fait la connaissance d'un autre mollah, né à « Kachkar, et qui a passé avec une caravane devant « l'*Ala goul* et les montagnes *Kouk tau* et *Barlyk*. « Il confirme tout ce qui a été dit sur l'Ala goul et la « caverne Ouybé, etc.

« L'écrivain de ces lignes se chargera très vo-« lontiers de faire quelques nouvelles investiga-« tions sur tous ces points, qu'il paraît important « d'éclaircir. Aussitôt qu'il aura recueilli quelque « autre renseignement, il le mettra, avec le plus « grand plaisir, devant les yeux de M. le baron de « Humboldt; duquel il a l'honneur d'être, etc. »

ALEXANDRE KAZIM BEG.

NOTES ET ADDITIONS AU MÉMOIRE PRÉCÉDENT,

PAR M. KLAPROTH.

(a) Page 219. *Tchougoutchak* ou *Tchougoutchou*, et dans les écrits officiels des Chinois *Tarbakhataï*, porte chez les Kirghiz du voisinage le nom de *Tach-tava*. C'est un poste de frontière établi par les Chinois en 1767, sous le nom de *Soui tsing tching*. Cette ville a des remparts en terre, les autorités et les inspecteurs de la frontière y résident. La garnison se compose d'un commandant, d'officiers supérieurs, de 1000 soldats chinois et d'un colonel, et de 1500 Mandchoux et Mongols. Les Chinois y restent constamment en garnison; ils forment une colonie militaire, et sont tenus à cultiver la terre pour se procurer les grains nécessaires à leur subsistance. Les Mandchoux et les Mongols y sont envoyés d'Ili et remplacés tous les ans.

(2) P. 220. Le mot *Ala-koul* ou mieux *Alak-koul* signifie en kirghiz *le lac bigarré;* les Kalmuks du voisinage donnent à sa partie orientale, qui est la plus grande, le nom d'*Alak-tougoul noor* ou le lac du taureau bigarré, car *tougoul* désigne un veau ou un taureau; une montagne qui sort du lac, sépare cette partie de l'occidentale, qui est petite et porte le nom kalmuk de *Chibartou kholaï*, ou de Golfe Boueux. Autrefois ce lac portait aussi le nom de *Gourghé-noor*, c'est-à-dire Lac du Pont. Je l'ai trouvé

pour la première fois indiqué sur la Carte du Pays du *Contaicha* (Khoungtaidsi des Kalmuks Dzoûngars) faite par le capitaine d'artillerie *Ivan Ounkovski*, en 1722 et 23, d'après les informations reçues par le Grand Contaicha et par d'autres Kalmuks et Cosaques. Ce lac y est bien placé au sud du mont Tarbagataï, il est nommé *Alak tougoul*, et reçoit les rivières Kara-gol, Ouser (a) et Emil; on y voit aussi indiquées les sources chaudes qui sont à l'est. C'est par erreur que nos cartes font de ce lac deux lacs réunis par un ou plusieurs canaux.

(3) P. 220, note *a*. *Balkhachi noor* signifie en kalmuk le *lac étendu*.

(4) P. 221. Cette rivière s'appelle *Boro tala gol*, ou la rivière de la plaine grise; elle ne coule pas de l'est à l'ouest et ne se jette pas dans l'Alak tougoul noor, comme l'indique la carte de M. Pansner; elle se dirige au contraire de l'ouest à l'est, et a son embouchure dans le *Khaltar ousike noor*, appelé aussi *Boulkhatsi-noor*.

(5) P. 224. *Notice sur le mont Altaï, extraite de la grande géographie impériale de la Chine. (Description de la province de Tarbagatai).*

Le mont *Altai* est au nord-est de la ville de *Tarbagatai* (*Tchougoutchak*), il prend naissance à la montagne *Bidzi dabahn*, dans le département de *Tchin si fou* (ou *Bar-koul*), passe devant le *Kourtou da-*

bahn(*a*), et s'avance en serpentant. Ses cimes orientales sont les plus élevées et les plus roides. C'est la couronne de tous les monts de la province septentrionale (ou située au nord du Thian chan ou mont Céleste). A l'est de cette chaîne est l'ancien pays des Kalka, et à l'ouest celui des Dzoûngar. En 1755, un mandarin y fut envoyé pour offrir un sacrifice aux esprits de cette montagne, et depuis ce temps on renouvelle cette cérémonie tous les ans.

Description du mont Altai, extraite de la grande géographie de la Chine (Description du pays des Kalka).

Le mont *Altai* est le *Kin chan* des anciens (en chinois mont d'Or) ; il est situé au nord-est de la rivière *Tes*, et se développe sur une étendue de 2000 li. Il est si haut qu'il atteint la voie lactée, et que pendant l'été même, la neige accumulée sur ses cimes, ne fond pas. C'est la plus considérable de toutes les montagnes du nord-ouest. Sa cime la plus élevée est au nord-ouest du lac *Oubsa-noor*. Plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent. L'une va droit au nord, suit le cours de la rivière *Ertsis* (Irtyche) et entre dans l'empire russe. Celle du nord-est,

(1) Le *Kourtou-dabahn* est à 100 [?] li au nord-ouest du Gourbi-dabahm et forme une même chaîne avec lui. Le *Khara Ertsis* [Khara Irtyche] sort de son flanc occidental.

borde au nord la rivière *Tes* sur une étendue de 1000 li. Celle de l'est a pour embranchement la montagne *Tangnou-oola;* elle se dirige ensuite au nord-est, atteint le versant septentrional du *Khanggai* et s'étend au nord jusqu'à la Selengga. Elle envoie, à plus de cent li au sud, une branche qui se dirige après vers l'est, porte le nom de *Oulan gom oola* et entoure le lac *Kirghiz-noor* au nord. Au sud-est, est la montagne *Berkinak kokeï oola*, et à l'est celle d'*Angghi oola* (sur les cartes *Onggou oola*); de son versant méridional sort la rivière *Koungghe-gol*, et du versant nord-est l'*Oukhai gol.* Plus au nord, est le mont *Malaga oola*, au pied oriental duquel sont les sources du *Bourgassoutaï -gol* (*a*). Au nord-est sont les hautes montagnes dont le versant méridional donne naissance aux rivières qui forment le *Khara-gol.* La chaîne se dirige alors au nord-est, atteint le versant septentrional du *Khanggai*, et borde les rivières *Khatoun gol* et *Tamir.*»

«Une autre branche de l'Altaï se dirige vers le sud, et fait sans interruption divers détours. De son versant occidental découlent les rivières *Narin gol*, *Khourtsin-gol*, *Khaliootou-gol*, *Neske-gol*, *Bordzi-gol*, *Khaba-gol*, *Kiran-gol*, *Khara Ertsis-gol* et *Kho Ertsis-gol*, tandis que sur l'oriental sont les sources du *Karkira-gol* et du *Khobtou-gol.* La chaîne tourne alors à l'orient; le *Bouyantou-gol* a

(*a*) *Gol* en mongol signifie rivière.

sa source sur son versant septentrional, tandis que le *Boula Tsingghil gol* et le *Djaktai-gol* (sur les cartes *Ariktai gol*) découlent du méridional. A l'est est la *queue du mont Altaï* (l'expression mandchoue sur les cartes *Altaï alin doubé*, a la même signification; *doubé* est la queue d'une feuille ou d'une plante, la pointe, l'extrémité d'une chose). Au sud-est est le *Taichiri oola*. Plus loin au sud-est la chaîne se divise en deux branches, qui forment comme deux lignes de nuages noirs et servent de bornes au désert sablonneux. L'orientale porte le nom de *Kouke sirke oola*, et s'étend au nord-est jusqu'au *Bayan oola*. La branche méridionale est nommée *Douté dabahn*, puis *Boutaï-oola*, au pied occidental duquel est la source du *Tougourik-gol*; plus au sud-est elle est appelée *Bourkan-oola* et *Khonggor adzirgan oola;* ses sommets s'étendent encore à une distance de quelques milliers de li, et traversent le step sablonneux, où elles portent le nom d'*Arban khoyor Datcha khada* (les douze rochers de Datcha); plus au sud-est celui de *Gourban saïkan oola;* au sud, est la montagne *Nomkhon-oola*, et au sud-est, celle d'*Oubeghen-oola*. La chaîne finit au mont *Kouke Khararoung oola*.»

«Au sud de la partie de la chaîne appelée *Khonggor adzirgan oola* sont les monts *Kitsighené-oola*, *Baïkhonggor-oola*, *Djalatou-oola*, qui aboutissent à l'*Itattou-oola*. A quatre-vingts li au sud de ce

dernier, le Thian chan (le mont Céleste) qui vient de l'occident, se dirige par divers détours au sud-est, et traverse le step sablonneux sur une distance de plus de mille li. »

« A l'orient de la chaîne est encore le mont *Khorgotou oola*, qui se joint au *Segoun Khaldjan oola*; ce dernier s'étend à 200 li au nord jusqu'au *Kouke Khararoung oola*. Plus au sud, toutes ces montagnes traversent le step sablonneux, et se réunissent à la chaîne de *Gardjah* (en chinois *In chan*), à 500 li au nord de la courbure du Houang ho, qui entoure ici le pays d'Ordos. »

On voit donc que les Chinois en indiquant du N.-O. au S.-E. la direction du Grand-Altai, le font presque se réunir au Thian chan, ce qui correspond parfaitement avec ce que M. de Humboldt dit dans son mémoire (page 228).

(6) P. 227, note *a*. Le mont *Khanggai oola* est au nord de la source de l'Orkhon, à 2000 li droit au nord de la ville de Ning hia du Chen si, et à 500 au nord-ouest de l'Oungghin mouren. Ses sommets sont très hauts et considérables. Cette chaîne est un embranchement de l'Altai, qui vient du nord-ouest; elle s'étend à l'orient sur les rivières Orkhon et Toula avec leurs affluens, et devient le *Kenté* du Khinggan.

Une branche de cette chaîne s'en sépare à l'ouest et se dirige au nord sous le nom de *Koukou dabahn*, elle entoure le Selengga supérieur et tous ses af-

fluens qui y prennent leur origine, puis se prolonge sur une distance de 1000 li, dans le territoire russe.

L'Orkhon, le Tanur et leurs affluens ont également leurs sources dans cette chaîne, qui est probablement la même que les anciens Chinois désignaient sous le nom de *Yan jen chan*.

(7) P. 230. Les montagnes appelées par les Russes *Alghinskoe khrebet*, *Ayaghinskoe khrebet* portent chez les Kirghiz le nom de *Dalaï kamtchat*. Elles commencent au nord du lac *Naourloun-koul*, contiennent sur leur versant septentrional les sources du *Kinkoul* et du *Baganak sec*, qui sont des affluens de la gauche de l'*Ichim*, et finissent à l'est aux sources du *Kairakly* et du *Kara seu* de l'Ichim. Les rivières qui forment le *Petit-Tourgai* et le *Kara-Tourgai*, prennent leur origine sur le versant méridional de cette chaîne. Cette dernière est une partie du prolongement des montagnes de la Dzoûngarie, et lie celles-ci à l'Oural. C'est une chaîne à filons, entrecoupée en plusieurs endroits de vastes plateaux inclinés; elle ne montre nulle part des indices de grandes révolutions terrestres, et elle est partout habitable. Cependant le dos appelé *Eremen*, à la source de l'Ichim, et le *Bagouli tanga tau*, sont très élevés et montrent des précipices escarpés. Cette chaîne est encore plus aplatie aux sources du Tobol; elle y ressemble à un haut plateau ondulé, et porte le nom d'*Oulou taü* (grande montagne).

Dans le voisinage du lac *Naourloun-koul* ses promontoires forment des plaines peu inclinées et argileuses, couvertes de fragments de schiste calcaire, de grès, de gypse, d'albâtre et d'argile durcie. La montagne même y est assez élevée et couverte à quelques endroits de forêts. (*Extrait du Voyage de Barddnes dans le Step des Kirghiz.*)

(6) P. 237, note *a*. *Ouchi-Tourpàn* est le nom que les Boukhars donnent à la ville d'Ouchi, située à 200 li à l'ouest d'Aksou. Le mot *Tourpàn* (d'où dérive aussi le nom de la ville de Tourfan, qui est beaucoup plus à l'orient) signifie, d'après les géographes chinois modernes, une *résidence*, mais selon d'autres des *eaux accumulées*.

(8) P. 241. Les mots *davan* en turc oriental, *dabahn* en mongol et *dabagan* en mandchou, désignent, non pas une montagne, mais un passage dans une montagne; *Kachkar davan* ne signifie donc que le passage à travers les montagnes à Kachkar ou Kachghar; ce passage ou col peut aussi bien suivre par une longue vallée, que traverser une côte haute et escarpée.

(9) P. 241. C'est le *Moussour tagh*, ou *Moussour-tagh* (de là *Moussart* de Strahlenberg et de Pallas); où le glacier entre Ili et Koutché. Les glaces dont il est revêtu lui donnent l'aspect d'une masse d'argent. Une route, appelée *Moussour dabahn*, percée à travers ces glaciers, conduit du sud-ouest

au nord, ou pour mieux dire de la Petite Boukharie à Ili. Voici la description qu'un géographe chinois moderne fait de cette montagne. « Au nord, dit-il, est le relais de poste *Gakhtsa khar-khai*, et au sud celui de *Tamga tach* ou *Termé khada*; ils sont éloignés l'un de l'autre de 120 li. Si du premier relai on va au sud, la vue s'étend sur une vaste étendue couverte de neige, qui, en hiver, est très profonde. En été, on trouve sur les hauteurs de la glace, de la neige et des lieux marécageux. Les hommes et les bestiaux suivent les sentiers sinueux sur le flanc de la montagne. Quiconque est assez imprudent pour s'aventurer sur cette mer de neige, est perdu sans ressource. Après avoir parcouru plus de 20 li, on arrive au glacier, où l'on n'aperçoit ni sable, ni arbres, ni herbes; ce qui effraie le plus ce sont des rochers gigantesques uniquement formés de glaçons entassés les uns sur les autres. Si l'on jette les yeux sur les fentes qui séparent ces masses de glace, on n'y découvre qu'un espace vide et sombre où le jour ne pénètre jamais. Le bruit des eaux qui coulent sous ces glaces, ressemble au fracas du tonnerre. Des carcasses de chameaux et de chevaux sont dispersées çà et là. Pour faciliter le passage on a taillé dans la glace des marches pour monter et descendre, mais elles sont si glissantes que chaque pas est dangereux. Trop souvent les voyageurs trouvent

leur tombeau dans les précipices. Hommes et bestiaux marchent à la file, en tremblant d'effroi, dans ces lieux inhospitaliers. Si l'on est surpris par la nuit, il faut chercher un abri sur une grande pierre; si la nuit est calme, on entend des sons fort agréables, tels que ceux de plusieurs instrumens réunis: c'est l'écho qui répète le bruit du craquement produit par les glaces en se brisant. Le chemin que l'on a tenu la veille n'est pas toujours celui qu'il convient de suivre le lendemain. Au loin, dans l'ouest, une montagne, qui jusqu'à présent a été inaccessible, présente ses cimes escarpées et couvertes de glaces. Le relai de *Tamga tach* est à 80 li de ce lieu. »

« Une rivière appelée *Moursour gol*, sort avec une impétuosité effrayante des flancs de ces glaciers, coule au sud-est, et porte ses eaux à l'*Ergheou* qui tombe dans le lac *Lob*. A quatre journées au sud de Tamga tach est une plaine aride, qui ne produit pas la plus petite plante. A 80 ou 90 li plus loin on continue à trouver des rochers gigantesques. Le commandant d'Ouchi envoie annuellement un de ses officiers porter des offrandes à ce glacier. La formule de la prière qui se récite dans cette occasion, est envoyée de Peking par le tribunal des Rits. »

« On trouve de la glace sur toute la crête du Thian-chan, si on la traverse dans sa longueur; mais si au contraire, on la franchit du nord au sud,

c'est-à-dire dans sa largeur, on n'en trouve que sur une distance de quelques li. Tous les matins, dix hommes sont occupés au col du Moussour tagh, à tailler des degrés pour monter et descendre; l'après midi, le soleil les a fondus ou les rend extrêmement glissans. Quelquefois la glace manque sous les pieds des voyageurs; ils y enfoncent sans espérance de jamais revoir le jour. Les Mahométans de la Petite-Boukharie immolent un bélier en sacrifice avant de traverser ces montagnes. La neige y tombe toute l'année, il n'y pleut jamais.

P. 344, lig. 5. Le nom de *Tartach dawan* s'applique de même à la continuation occidentale de cette chaîne nommée *Thsoung ling* par les Chinois. *Thsoung ling* signifie *montagnes des Ognons*; on pourrait également traduire ce nom par *Montagnes Bleues*, car *thsoung* en chinois désigne aussi la couleur bleuâtre de l'ognon cru; cependant comme cette chaîne est appelée encore aujourd'hui *Tartouch* ou *Tartach dabahn*, par les Boukhars et autres habitans de l'Asie centrale, il faut prendre le mot *thsoung* dans sa signification d'*ognon*; car les géographes chinois rapportent que l'espèce d'ognon sauvage, nommée *tartouch* ou *tartach*, croît sur toutes les montagnes du Tubet occidental; ses tiges forment des tas, et si les voyageurs ou les bêtes de somme mettent le pied sur un de ces tas, ils glissent facilement et tombent; aussi craint-on beaucoup cet accident quand le che-

min est escarpé. Les routes qui traversent les montagnes sont très raides et difficiles; cependant elles passent rarement à travers les glaciers, dont les cimes élevées et couvertes de neiges profondes et éternelles restent à côté du chemin.

(12) P. 250. La partie orientale de cette chaîne, au point où elle finit à l'île de Formose, est également volcanique. Le mont *Tchy kang* (la chaîne rouge), au sud de Fung chan hian dans cette île, a autrefois vomi du feu, et il s'y trouve encore un lac dont l'eau est chaude. Le *Phy nan mi chan*, au sud-est de Fung chan hian, est très élevé et couvert de pins; on y distingue pendant la nuit une lueur qui ressemble à du feu. Le *Ho chan* (mont du feu), au sud-est de Tchu lo hian, est rempli de rochers, entre lesquels coulent des sources dont l'eau produit constamment des flammes. Enfin le *Lieou houang chan* (montagne du soufre), qui s'étend au nord de la ville de Tchang houa hian jusqu'à Tan choui tchhing, jette continuellement des flammes à sa base; et les exhalaisons sulfureuses y sont si fortes, qu'elles peuvent étouffer un homme. On extrait une grande quantité de soufre de cette montagne.

(13) P. 261. Le *Pé chan* des anciens Chinois porte à présent le nom turc d'*Echik bach*. *Echik* est une petite espèce de chamois et *bach* signifie tête. Le soufre y est produit en abondance. L'*Echik bach* appartient

aux hautes montagnes, qui, du temps de la dynastie de *Wei* (dans le troisième siècle), bornaient au nord-ouest le royaume de *Khoueï thsu* (Koutché); c'est l'*Aghie chan* sous les *Soui* (dans la première moitié du septième siècle). L'histoire de cette dynastie dit que cette montagne a toujours du feu et de la fumée, et qu'on y recueille du sel ammoniac. On lit dans la description des pays occidentaux, qui fait partie de l'histoire de la dynastie des Thang, que la montagne en question s'appelait alors *Aghie thian chan* (ce qu'on pourrait traduire par *mont des champs de feu* (a)), ou *Pé chan* (Mont Blanc), qu'il était au nord de la ville d'*Holo*, et qu'il en sortait un feu perpétuel. *Holo* (ou peut-être *Irolo*, *Hlor*, *Irol*) était alors la résidence du roi de *Khoueï thsu*.

L'*Eshik bach* est au nord de Koutché, et à 200 li à l'occident du *Khan tengri*, qui fait partie de la chaîne du Thian-chan. L'Eshik bach est très large, et on y recueille encore aujourd'hui beaucoup de souffre et de sel ammoniac. Il donne naissance à la rivière *Eshik bach gol* qui coule au sud de la ville de Koutché, et se jette après un cours de 200 li dans l'Ergheou.

Voici encore quelques notices sur d'autres lieux volcaniques de l'Asie centrale.

Près d'Ouroumtsi, et 30 li à l'ouest du poste de

(a) Dans ce nom, le mot *thian* ne signifie pas *ciel*, il y est exprimé par le caractère qui désigne un champ.

Byrké boulak, on voit un espace de 100 li de circonférence, qui est couvert de cendres volantes; si l'on y jette la moindre chose, une flamme éclate et consume tout en un clin-d'œil. Quand on y lance une pierre, on en voit sortir une fumée noire. En hiver, la neige ne s'y maintient pas. On appelle ce lieu la *plaine enflammée*. Les oiseaux n'osent pas voler au-dessus.

Sur la frontière qui sépare la province d'Ili du district d'Ouroumtsi, on trouve un gouffre d'environ 90 li de circonférence. De loin, il paraît couvert de neige; le terrain, qui ressemble à une surface imprégnée de sel, s'endurcit lorsqu'il a plu. Quand on y jette une pierre, on entend un bruit pareil à celui que ferait un bâton qui frappe sur du fer. Si un homme ou un animal marche sur cet abîme, il est englouti à jamais. On l'appelle la *fosse des cendres*.

Ouroumtsi est entouré, à l'ouest par une chaîne de monts sablonneux, très riches en houille.

La grande géographie impériale de la Chine fait encore mention d'une montagne de sel ammoniac, appelée *Naochidar oulan dabsoun oola*, en mongol la montagne du sel ammoniac et du sel rouge. Elle place en dehors de la frontière orientale de la principauté de Khoten au milieu du désert de sable. A l'est, poursuit-elle, des montagnes contigues vont rejoindre la chaîne du *Nanchan* du district de *Ngan si tcheou* de la province chinoise de Kan sou.

Les géographes arabes du moyen âge désignaient, sous le nom d'*al-Botom*, les montagnes de la partie orientale du district de la ville de *Soutrouchna* ou *Osrouchna*, actuellement détruite, et qui était située à moitié chemin de Samarkand à Ferghana. La ville de Zamin de nos jours appartenait à ce canton. Ibn Haukal place dans ces montagnes un puits de feu et de sel ammoniac, dont il donne la description suivante : « Dans le mont *Botom* est une espèce de caverne, sur laquelle on a construit un édifice comme une maison dont les portes et les fenêtres sont fermées. Il y a une source de laquelle s'élève une vapeur qui, pendant le jour, ressemble à de la fumée, et pendant la nuit à du feu. Quand la vapeur se condense, elle forme le sel ammoniac (*Nouchadir*) qu'on recueille. Dans cette voûte la chaleur est si forte que personne n'y peut entrer sans se brûler, à moins d'être vêtu d'un habit épais trempé dans l'eau; (ainsi préservé) on entre rapidement et on prend autant de ce sel qu'on en peut saisir. Ces vapeurs changent de temps en temps de place; pour les retrouver il faut faire des fosses, jusqu'à ce qu'elles se montrent de nouveau. Souvent on fouille inutilement, et il faut recommencer le travail à un autre endroit pour les rencontrer. S'il n'y avait pas d'édifice construit sur ces fosses pour empêcher que la vapeur se disperse, elle ne nuirait pas à ceux qui

s'approchent, mais ainsi renfermée, elle brûle par sa chaleur intense ceux qui y entrent.

Après ces détails sur les volcans de l'intérieur de l'Asie, je pense que quelques notices sur ceux du Japon, extraites des auteurs de ce pays, ne seront pas déplacées ici.

Sur les volcans du Japon.

La chaîne volcanique dont les premiers chaînons méridionaux se trouvent dans l'île de Formose, s'étend par les îles Lieou khieou jusqu'au Japon, et de là par l'archipel des Kouriles jusqu'au Kamtchatka.

La grande île de Kiousiou, par laquelle commence le Japon au sud-ouest est très volcanique dans ses parties occidentales et méridionales. L'*Oûn zen ga dake* (la haute montagne (*a*) des sources chaudes), est situé sur la grande presqu'île qui forme le district de *Takakou* de la province de *Fisen*, et à l'ouest du port de Simabara. On voit sur cette montagne, comme dans les presqu'îles de Taman et d'Abcheron, plusieurs cratères qui jetaient une boue noire et de la fumée. Dans les premiers mois de l'année 1793, le sommet de l'Oûn zen ga dake s'affaissa entièrement. Des torrens d'eau bouillante sortirent

(*a*). Le mot *dake* en japonais est le synonyme du terme *yo*, par lequel les Chinois désignent les plus hautes cimes de leur pays.

de toutes parts de la cavité profonde qui en résulta, et la vapeur qui s'éleva au-dessus ressembloit à une fumée épaisse. Trois semaines plus tard il y eut une éruption du volcan *Bivo-no-koubi*, environ à une demi-lieue de distance du sommet; la flamme s'éleva à une grande hauteur; la lave qui en découla s'étendit avec rapidité au bas de la montagne, et, en peu de jours, tout fut en flammes dans une circonférence de plusieurs milles. Un mois après un tremblement de terre horrible se fit sentir par toute l'île de Kiousiou, principalement dans le canton de Simabara; il se répéta plusieurs fois, et finit par une éruption terrible du mont *Miyi-yama*, qui couvrit tout le pays de pierres et mit principalement la partie de la province de *Figo*, vis-à-vis de Simabara, dans un état déplorable.

Dans le district d'*Aso*, dans l'intérieur du Figo, est le volcan *Aso-noyama*, qui jette des pierres et des flammes; les dernières sont de couleur bleue, jaune et rouge. Enfin, la province la plus méridionale du Kiousiou, nommée *Satsouma* est entièrement volcanique et imprégnée de soufre; les éruptions n'y sont pas rares. En 764 de notre ère, trois nouvelles îles sortirent du fond de la mer qui baigne le district de *Kaga sima*; elles sont à présent habitées. Au sud de la pointe la plus méridionale du Satsouma est *Ivoo-sima* (l'île de soufre) qui brûle perpétuellement.

Le phénomène volcanique le plus mémorable au Japon, eut lieu dans l'année 285 avant notre ère; alors un immense écroulement forma, dans une seule nuit, le grand lac nommé *Mitsou-oumi* ou *Biwa-no-oumi*, situé dans la province d'Oomi, de la grande île de Nifon, et auquel nos cartes donnent le nom de *lac d'Oitz*. Dans le même moment que s'effectua cet écroulement, la plus haute montagne du Japon, le *Fousi-no-yama* dans la province de *Sourouga*, s'éleva du sein de la terre. Du fond du lac *Mitsou oumi* sortit, dans l'année 82 avant Jésus-Christ, la grande île de *Tsikou bo sima*, qui existe encore.

Le *Fousi-no-yama* est une énorme pyramide couverte de neiges perpétuelles, située dans la province de *Sourouga* à la frontière de celle de *Kai*; c'est le volcan le plus considérable et un des plus actifs du Japon. En 799 il fit une éruption qui dura depuis le 14e jour du 3e mois jusqu'au 18e du 4e; elle fut épouvantable, les cendres couvrirent tout le pied de la montagne et les courans d'eau du voisinage prirent une couleur rouge. L'éruption de l'an 800, se fit sans tremblement de terre, tandis que celles du 6e mois de 863 et du 5e de 864 en furent précédées. La dernière fut très violente, la montagne brûla sur une étendue de deux lieues géographiques carrées. De toutes parts des flammes s'élevèrent à la hauteur de 12 toises et furent accompagnées d'un bruit de tonnerre effroyable. Les tremblemens de terre se répétèrent trois fois, et la mon-

tagne fut en feu pendant dix jours; enfin sa partie inférieure creva, une pluie de cendres et de pierres en sortit, et tomba en partie dans un lac situé au nord-ouest, et fit bouillonner ses eaux, de sorte que tous les poissons y moururent. La dévastation se répandit sur une étendue de 30 lieues, la lave coula à une distance de 3 à 4, et se dirigea principalement vers la province de Kaï.

En 1707, dans la nuit du 23e jour de la 11e lune, deux fortes secousses de tremblement de terre se firent sentir, le Fousi yama s'ouvrit, jeta des flammes et lança des cendres à 10 lieues, au sud jusqu'au pont de Rasou-bats, près d'Okabe dans la province de Sourouga. Le lendemain l'éruption s'apaisa, mais elle se renouvela avec plus de violence le 25 et le 26. Des masses énormes de rochers, du sable rougi par la chaleur, et une immense quantité de cendres couvrirent tout le plateau voisin. Ces cendres furent poussées jusqu'à *Iosi vara*, où elles couvrirent le sol à une hauteur de 5 à 6 pieds; et même jusqu'à *Iedo*, où elles avaient plusieurs pouces d'épaisseur. A l'endroit où l'éruption avait eu lieu, on vit s'ouvrir un large abîme, à côté duquel s'éleva une petite montagne à laquelle on a donné le nom de *Foo ye yama*, parce que sa formation eut lieu dans les années nommées *Foo ye*.

Au nord du lac Mitsou oumi et de la province d'Oomi est celle de Ietsisen, qui s'étend le long de

la côte de la mer de Corée, et est bornée au nord par la province de Kaga. Sur leurs confins respectifs est situé le volcan *Sira yama* (montagne blanche), ou *Kosi no Sira yama* (montagne blanche du pays de Kosi); il est couvert de neiges perpétuelles. Ses éruptions les plus mémorables eurent lieu en 1239 et 1554. On l'appelle aussi le Mont-Blanc de Kaga.

Un autre volcan très actif du Japon est le mont *Asama yama* ou *Asama-no dake*, situé au nord-est de la la ville de *Komoro*, dans la province de *Sinano*, une de celles du centre de la grande île de Nifon, au nord-est de celles de Kaï et de Mousasi. Il est très élevé, brûle depuis le milieu jusqu'à la cime, et jette une fumée extrêmement épaisse. Il vomit du feu, des flammes et des pierres; les dernières sont poreuses et ressemblent à la pierre-ponce. Il couvre souvent toute la contrée voisine de ses cendres. Une de ses dernières éruptions est celle de 1783. Elle fut précédée par un tremblement de terre épouvantable; jusqu'au 1er août la montagne ne cessa de vomir du sable et des pierres, des gouffres s'entrouvrirent de toutes parts, et la dévastation dura jusqu'au 6 du même mois. L'eau des rivières Yoko gava et Kourou gava bouillonna; le cours du Yone gava, l'un des plus grands fleuves du Japon, fut intercepté, et l'eau bouillante inonda les campagnes. Un grand nombre de villages furent engloutis par la terre ou brûlés et couverts par

la lave. Le nombre des personnes qui ont péri par ce désastre est impossible à déterminer ; la dévastation fut incalculable.

Dans la même province, il y a un lac spacieux nommé *Souva-no-mitsou-oumi*, duquel découle la grande rivière Tenrioù gava. Le lac est au nord-ouest de la ville de Taka sima, et reçoit un grand nombre de sources chaudes qui jaillissent de la terre dans ses environs.

Dans la province de *Yetsingo*, située au nord de celle de Sinano, il y a près du village de Kourou-gava moura, un puits abondant de naphte, que les habitans brûlent dans leurs lampes ; il se trouve aussi dans le district de Gasi vara, un terrain dont le sol pierreux exhale du gaz inflammable, exactement comme dans plusieurs endroits de la presqu'île d'Abcheron, où est située la ville de Bakou. Les habitans du voisinage se servent de ce gaz, en enfonçant un tuyau dans la terre et l'allument comme un flambeau.

Le volcan le plus septentrional du Japon est l'*Yake yama* (mont brûlant) de la province de *Mouts* ou *Oosiou* ; il est situé dans la presqu'île nord-est, au sud du détroit de *Sangar*, entre Tanab et Obata, et jette sans cesse des flammes. Les hautes montagnes qui traversent la province de Mouts et la séparent de celle de *Deva*, contiennent également plusieurs volcans. Si nous les suivons à travers du détroit de Sangar, nous retrouvons sur la grande

île de Ieso plusieurs montagnes qui jettent des flammes, de sorte que nous pouvons suivre la chaîne volcanique qui commence à Formose, par les îles Kouriles, jusqu'aux Kamtchatka, dont les volcans sont en activité perpétuelle.

Les six volcans du Japon, que je viens de décrire, ainsi que les quatre montagnes desquelles sortent des sources chaudes, savoir le *Kokensan* ou *Younodake* dans le Boungo, le *Fokouro san* dans le Deva, le *Tate yama* dans le Jetsisou et le *Foko ne yama* dans le Idzou, renferment, selon les Japonais, les dix enfers du pays.

Les monts *Fousi-no yama* et *Sira yama* sont regardés comme les plus élevés du Japon. Outre ces deux montagnes les habitans de cette contrée regardent les sept suivans comme les *mi dake* ou plus hautes cimes de leur pays.

1. Le *Fiai yama* dans la province d'Oomi.
2. Le *Fira-no yama* dans la même province.
3. L'*Ifouki yama* dans le Setsou.
4. L'*Atako yama* dans le Yamasiro.
5. Le *Kin bou san* dans le Yamatto.
6. Le *Sin bou san* dans le Setsou.
7. Le *Katsoura ki yama* dans le Yamatto.

KLAPROTH.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyage de la corvette l'Astrolabe *exécuté par ordre du roi pendant les années 1826, 1827, 1828 et 1829, sous le commandement de M. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau, publié par ordonnance de S. M.* Histoire du Voyage, tome I, in-8°. Paris, J. Tastu, 1830.

Les résultats du voyage de l'Astrolabe sont connus. Les rapports faits à l'Académie des sciences par M. de Rossel et Cuvier, les ont présentés sous leur véritable jour. Ils ont été appréciés par des juges compétens; la voix de la vérité a été plus haute que les clameurs de la jalousie; justice a été rendue à M. le capitaine d'Urville et à ses habiles et courageux collaborateurs. Aujourd'hui la publication de ce voyage met le public éclairé à même de prononcer aussi sur ces importans travaux. Félicitons M. d'Urville de son empressement à les produire et de la détermination qu'il a prise d'en présenter le récit dans sa simplicité native. C'était ainsi qu'en usaient les anciens voyageurs, les Dampier, les Bougainvillé. Cook lui-même rédigea son second voyage, et ne le fit pas long-temps attendre. Cet exemple a été assez généralement suivi par les navigateurs

anglais. Tous les récits de voyages maritimes jusqu'à ces derniers temps ont été constamment soumis à l'ordre historique. C'était en quelque sorte le journal du bord dépouillé de sa sécheresse habituelle, et plus ou moins animé par des épisodes, par des observations sur les mœurs des naturels, par des détails sur les productions du sol et quelquefois aussi par des réflexions philosophiques. Le rédacteur du voyage de Baudin introduisit une autre manière. A l'itinéraire du voyage, succède la partie d'observation, divisée par chapitres et traitée d'après l'ordre des matières ou des localités. Dans le récit de la campagne de l'*Uranie*, M. le capitaine de Freycinet a suivi, pour son propre compte, cette marche nouvelle, à l'aide de laquelle l'observateur, se confondant avec ses devanciers et ses successeurs, livre après quelques années de recherches, une collection de faits, un ouvrage d'érudition géographique, qui n'est ni complètement son voyage, ni toujours une narration vivante, animée de ce puissant intérêt attaché à la bonne et à la mauvaise fortune du navigateur, à ce récit quotidien et pittoresque de tous les évènemens qui ont accompagné sa marche, et ses observations.

M. d'Urville, en donnant la préférence à l'ancienne méthode, s'est imposé la loi de s'écarter le moins possible des sentimens et même des expressions qui lui furent inspirés par les circonstances sous l'influence desquelles il se trouvait. S'il présente des documens étrangers, mais en rapport immédiat avec les lieux visités, il a soin de ne choisir ces documens que parmi ceux qui sont peu ou point connus et jamais parmi les publications postérieures à l'expédition. Attentif à faire valoir les travaux de ses savans compagnons, il s'empresse de les distinguer des siens. C'est ainsi qu'il extrait les passages les plus remarquables du journal

de M. Quoy, et qu'il les donne textuellement à la fin de chaque volume, pour ne pas interrompre le cours de la narration.

Il est des navigateurs attentifs aux lois de la prudence, dont la conduite est tout calcul! Ceux-là évitent les comparaisons entre ce qu'ils ont fait et ce qui leur était prescrit de faire. Hommes de cour et de prévoyance, ils laissent volontiers soupçonner que leurs instructions étaient en deçà de leurs travaux. Puis, pour dérouter la critique, ils ne publient pas ces pièces incommodes qui pourraient devenir l'acte d'accusation de l'explorateur. M. d'Urville, a fait tout le contraire. Comme les Cook, les La Pérouse, les d'Entrecasteaux, les Flinders, les King, il met en tête de son voyage les instructions de son gouvernement. Celles de La Pérouse que rédigea l'habile Fleurieu, ont toujours été regardées comme un modèle en ce genre, et celles de l'Astrolabe, restent comme un monument des connaissances de ce M. de Rossel, dont la science déplorera long-temps la perte! Ajoutons que M. d'Urville n'est point resté au-dessous de ce qui lui était ordonné d'exécuter. Avant de le suivre dans sa marche, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les travaux de ses prédécesseurs, en les bornant, toutefois, à ce qui touche la polynésie, et laissant de côté les expéditions qui ont eu pour objet spécial les archipels de l'Asie, les côtes de l'Amérique, ou celles de la Nouvelle-Hollande.

Magellan commence la liste des explorateurs du grand Océan; la mort l'attendait sur une des Philippines, théâtre de ses propres découvertes. Garcia de Loaysa qui le suit, n'en fait aucune de quelque importance. Alphonse de Salazar, borne les siennes à la petite île de Saint-Barthélemy, une des Carolines. A la voix de Fernand Cortez, Alvar de Saavedra s'avance vers les Moluques, et voit pour

la première fois la Nouvelle Guinée, destinée à rester si long-temps imparfaitement connue. Les découvertes de Hurtado de Grijalva, de Juan Gaëtan, sont trop vaguement indiquées, pour être identifiées avec quelques degrés de certitude. La plupart de celles d'Alvar de Mendaña ont été trouvées par les navigateurs modernes; ses îles de Salomon, dans la terre des Arsacides ou la Nouvelle-Géorgie; ses îles san Bernardo dans l'île du Danger de Byron et son île Santa-Cruz dans l'île d'Egmont de Carteret. On sait que la géographie doit encore à Mendaña les Marquises de Mendoce.

Fernand Quiros, son pilote, fit plus encore pour elle; sa Dezana s'est retrouvée dans l'Osnabrugh de Wallis ou le Boudoir de Bougainville, ou le Maitea de Cook; son île Sagittaria répond à la Taiti de Bougainville et de Wallis; sa Nuestra Senora de la Luz, au pic de l'Etoile; sa terra austral del Espiritu Santo, à la partie septentrionale des Nouvelles Hébrides. On a cru voir son Encarnacion dans Pitcairn, et Gente Hermosa dans les îles du Danger. Enfin, Mallicolo vient d'être reproduit dans Vanikoro, et l'île Taumaco existe certainement dans le voisinage de Santa-Crux.

A ce voyage de Quiros, se rattachent celui de Louis Vaez de Torres et sa découverte de la partie méridionale de la Nouvelle Guinée, et la connaissance de ce détroit auquel Cook n'avait certes pas le droit d'imposer le nom de l'Endeavour.

Le besoin d'arriver aux Moluques sans doubler le cap de Bonne-Espérance, détermina le voyage de Lemaire et Schouten, où, pour la première fois, l'extrémité de l'Amérique est contournée, où la terre des états est découverte, où le détroit qui les sépare est franchi. La navigation de Lemaire dans le grand Océan, fait connaître cette

mer semée d'îlots et d'écueils, appelée la mer Mauvaise, et les îles des Chiens, Sans fond, Water, des Mouches; il nomme, entre l'archipel des Amis, et celui des Navigateurs, les îles des Traîtres, de Good Hope, des Cocos et de Horn, etc., etc. Aux travaux de ce navigateur se lient ceux de Tasman qui découvre, en 1642, la Nouvelle Zélande, l'île des Trois Rois, l'île Pylstart, plusieurs îles des Amis, quelques-unes des îles Vith, les îles Antoine Caens, Gardener et Vischers, et prolonge une partie de la côte nord de la Nouvelle Guinée. La politique hollandaise a tenu cachés à l'Europe les résultats importans de son second voyage.

La reconnaissance positive des îles Gallapagos a seule sauvé de l'oubli le nom du capitaine Cowley. Le nom de Dampier (1699) domine toutes les célébrités du dix-septième siècle, moins par le nombre des travaux de cet homme de mer que par son talent d'observation et l'exactitude de ses récits. Plusieurs points sur la côte nord de la Nouvelle Guinée, la côte orientale de la Nouvelle Irlande, la côte méridionale de la Nouvelle Bretagne, le détroit qui sépare cette dernière de la Nouvelle Guinée, les îles Mathias, Orageuse, du Volcan, Couronne, G. Rook, Longue, Rich, sont au nombre de ses découvertes. Celles de Roggewein (1722) se bornent à l'île de Pâques, que l'on suppose la terre vue par Davis, et les îles peu importantes de Bauman, Roggewein, Tienhoven et Groningue, dont la position est incertaine.

Ici une grande lacune se fait remarquer dans l'histoire des découvertes. Le voyage d'Anson, inutile pour la science, est le seul qu'on ait à signaler pendant une période de plus de quarante années. Mais les entreprises qui vont suivre commencent une nouvelle ère géographique. Le noble amour de la gloire, le désir de perfectionner la connaissance de notre globe, en seront le principal but. Ce fut sous l'in-

fluence de ce nouvel esprit que Byron navigua dans la mer du Sud, en 1764 et 1765. Sa connaissance des petites îles Désappointement, Roi George, prince de Galles, duc d'York et Byron, sont les seuls fruits de son voyage.

Wallis qui le suit de près (1767) signale les îles Pentecôte, reine Charlotte, Egmont, Glocester, Cumberland, prince Henry, Osnabrugh, retrouve dans Taïti la Sagittaria de Quiros, et découvre les îles du duc d'York (Eimeo), Charles Saunders, lord Howe, Scilly, Boscawen, Keppel et Wallis. Il reconnaît aussi les îles Pescadores.

Les découvertes de son compagnon Carteret, sont beaucoup plus nombreuses. Elles comprennent les îles Pitcairn, évêque d'Osnabrugh, duc de Glocester, Gower, Simpson, Carteret, Charles Hardy, Winchelsea, Portland, de l'Amirauté, Durour, Matty, Stephens, Freewill, et Coumus; il reconnaît les îles de la reine Charlotte, touche, dans cet archipel à la Santa Crux de Mendaña, passe le premier par le canal qui sépare la Nouvelle Bretagne de la Nouvelle Irlande, et auquel il donne le nom de S.-Georges. Il nomme également la Nouvelle Hanovre. Ajoutons qu'il exécute ces importans travaux avec un bâtiment en fort mauvais état et privé de toutes les munitions nécessaires à un pareil voyage.

Dans le temps même où ces navigateurs anglais nommaient des terres inconnues, notre compatriote Bougainville, qui avait passé la première partie de sa vie dans les camps et qui consacrait l'autre à s'illustrer sur les mers, ajoute à la géographie les îles des Quatre Facardins, des Lanciers, de la Harpe, onze îles dans l'archipel Dangereux, visite Taïti, découvre l'archipel des Navigateurs, l'Enfant perdu, les îles de la Louisiade, retrouve les terres du Saint-Esprit, de Quiros, qu'il dote du nom de Cyclades, reconnaît quelques-unes des îles Salomon, et termine

enfin ses nombreuses découvertes par les îles des Anachorètes et de l'Echiquier.

Alors, le navigateur du dix-huitième siècle dont la renommée est toute populaire, Cook, paraît dans le grand Océan. Avec lui commence la véritable période de la science hydrographique. Les fruits de son premier voyage sont, la découverte de l'île de la Chaîne, des îles de la Société qui avoisinent Taiti, la reconnaissance complète de la Nouvelle-Zelande, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et enfin du détroit de Torrès.

Dans son second voyage (1773), il inscrit sur nos cartes les îles Douteuses, Hervey, Palliser, Palmerston, Sauvage, Tortue, des Pins, Botanique, Norfolk, la Nouvelle-Calédonie, et reconnaît, avec son exactitude accoutumée, les archipels des Amis, des Marquises, des terres du Saint-Esprit, qu'à tort il se croit en droit de nommer Nouvelles-Hébrides.

Dans son troisième voyage (1777), il ajoute à la liste de ses conquêtes, les îles Mangea, Wetidu, Okatootaïa, Toubouai, Noel et l'important archipel des îles Sandwich. A cette période appartiennent les travaux de Surville, de Marion, et de l'Espagnol Domingo Boenecheo. Le premier (1769) reconnaît plusieurs des îles Salomon qu'il prenait alors pour la suite des terres du Saint-Esprit de Quiros. Il entre le premier dans la vaste baie d'Oudoudou, sur la partie nord-est de la Nouvelle-Zelande. Quinze mois plus tard, Marion trouva la mort dans la baie des îles qu'il venait de reconnaître. L'expédition de Domingo à Taiti (1772-73) est fort peu connue. Il paraît avoir découvert les îles San Simon, San Quintin, Narcisso. La seconde n'a pas été revue depuis. Son compatriote Maurelle, parti de Luçon en 1781, nomma le premier les îles Eremitanos, Monjos, Amargura, Latta, Mayorga ou Va-

vao et Vasquez, qui n'a pas été retrouvée, Consolacion, Gran Cocal et Saint-Augustin. L'indentité de ces terres avec d'autres îles aperçues par des navigateurs postérieurs, n'est pas facile à déterminer, à raison des longitudes fautives de Boenecheo.

Si la fortune eût permis à La Pérouse d'accomplir sa mission, nul doute que ses travaux géographiques dans la polynesie n'eussent été aussi précis que nombreux. Nous savons seulement qu'en 1786 il découvrit dans le grand Océan, l'île Necker, et l'année suivante, quelques-unes des îles des Navigateurs. Dans les années 1787-1789, on dut au capitaine Bligh le petit groupe des îles Bounty, l'île Whytoutaki, quelques-unes des Viti, les îles de Banks, jadis vues par Quiros, et plusieurs îles nouvelles dans le détroit de Torrès. La recherche des mutins du Bounty amena, l'année suivante, la découverte des îles Ducie, Hood, Carysfort, York, Clarence, Grenville ou Rotouma, Mitre et Cherry. Marchand, qui naviguait pour le commerce, reconnut en 1791 cette partie des îles Marquises à laquelle il donna le nom d'îles de la Révolution, et qui avait été découverte quelques semaines auparavant par l'américain Ingraham. Vancouver inscrit sur nos cartes les îles des Embuches et d'Opare, et Broughton qui commande sa conserve, les îles Chatam et Vavitou. Il était réservé à un Français d'enrichir à cette époque la géographie du grand Océan. Elle doit au général d'Entrecasteaux la reconnaissance détaillée de toute la côte occidentale de la Nouvelle Caledonie, et des brisans qui la ceignent au nord, de plusieurs des îles Salomon, du canal Saint-Georges, des îles de l'Amirauté, de l'archipel de Santa Crux, de toute la partie septentrionale de la Louisiade, des îles au nord de la Nouvelle Bretagne, et d'une partie de la Nouvelle Guinée. Dans ces belles explorations

se trouve comprise la découverte d'un grand nombre d'îles et îlots inconnus jusqu'alors. Ajoutons qu'elles constatèrent l'identité des îles de Salomon ou de Mendana avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, identité soupçonnée par Buache, et indiquée par Fleurieu.

Si le second voyage de Bligh eût été publié, on connaîtrait celles des îles Viti qu'il découvrit alors. On sait que Wilson, en 1797, explora de nouveau cet archipel, et inscrivit sur nos cartes les îles Danger, Middleton, Direction, Rose, Clusters, Farewell. Nos cartes lui doivent encore les îles Crescent, Gambier, Serles parmi les îles basses, le groupe de Duff, près Santa Cruz, et enfin dans les Carolines, les îles Tucker, Swede, Sisters et treize îles.

Krusenstern, qui, le premier, promena le pavillon des tzars dans la Polynésie, n'y ajouta aucune terre. Son élève Kotzebue (1796) nomma dans l'archipel Dangereux les îles Romanzoff, Spiridov, Krusenstern; il découvrit encore plusieurs îles basses dans la chaîne de Radak dans les Carolines.

Au voyage de M. le capitaine Freycinet se rattache la reconnaissance de quelques-unes des Carolines, de la plus grande partie des Mariannes, la découverte de la petite île Rose dans l'archipel des Navigateurs, et la rectification d'un certain nombre de positions, entre autres, celles des îles du Danger, Pylstart et Howe.

Les mêmes mers étaient alors parcourues par le Russe Bellinghausen, dont les travaux ne sont pas bien connus; on sait seulement qu'il découvrit les îles Moller, Aratchef, Wolkhonsky, Barclay de Tolly, Nigery, Tchitchagov, Miloradovitch, Witgenstein, Greig et Lazarev dans l'archipel Dangereux, et l'île Ono, avec deux petites îles voisines, au sud de l'archipel Viti.

M. Duperrey est expédié en 1822 pour explorer de

nouveau le grand Océan. En 1823, il découvre les îles Clermont-Tonnerre et Lostanges, dans la partie la plus orientale de l'archipel Dangereux; il exécute diverses reconnaissances sur la Nouvelle-Irlande et les îles Schouten de la côte nord de la Nouvelle-Guinée. En 1824, il prolonge de près les îles Mulgraves, dont il assure la position. Il visite l'île Strong ou Ualan, aperçue par le capitaine américain Crozer; il découvre les îles Duperrey, et d'Urville, dans le voisinage des îles M'askill; il explore le groupe considérable d'Hogoleu, dont on ne connaissait encore que l'île haute de Dublon, et y retrouve plusieurs des îles de Cantova. Il découvre l'îlot Bigali, reconnaît l'île Tucker, et termine enfin ses travaux dans le grand Océan par la reconnaissance de la partie de la Nouvelle-Guinée, comprise entre Dorey et le cap de Bonne-Espérance.

Des expéditions russes se sont succédées à de fréquens intervalles dans ces mêmes mers; on ne connaît guère que les noms des commandans, savoir: Chichmarev, Kotzebue, de Wrangel et Lutke. « Je sais seulement, dit M. d'Urville, par une note que m'a communiquée le gouverneur de Guam, que celui-ci, en 1827, avait découvert ou reconnu, dans les Carolines, le groupe des îles Séniavine, les Valientes de Tompson, les îles Young-William de Mortlock, qu'il a trouvées très nombreuses, les îles Namolouk, les îles Pisénas, vues quelques mois auparavant par James Duncan, Biguela (sans doute Bigali de Duperrey), Fayeou et Ualan. »

Enfin, dans ces dernières années, diverses îles, îlots, ou récifs, ont encore été signalés dans la même mer par différens navigateurs et par des capitaines du commerce. Leurs positions ne sont pas toujours bien authentiques, et quelquefois ces prétendues découvertes s'appliquent à des terres déja connues. Nous nous contenterons d'indi-

quer l'île Fanning revue dernièrement par M. le Goarant; les îles Abgarris dont deux capitaines différens ont donné la position sans s'être communiqués; Washington, l'île aux Noix de cocos, près Amargura, Harbuck, New-Nantucket, Massachusett, Gaspar, Basker, les récifs de Clerk où naufragèrent, en 1822, les navires Pearl et Hermes, le groupe de Mitchels, l'île Elsham, l'île Rougerton récemment découverte par le capitaine Henry, près de Mangea, etc., etc.

Terminons cette sèche nomenclature, donnée à la seule Polynésie, et conduite jusqu'au voyage de M. d'Urville, par faire remarquer qu'à cette époque les parties du grand Océan qui réclamaient le plus impérieusement l'attention du géographe navigateur étaient la Nouvelle Zélande, les îles Viti, les îles Loyalty, la Nouvelle Bretagne et la Nouvelle Guinée. Ce fut aussi l'examen de ces points divers que proposa M. d'Urville, et que ses instructions lui recommandèrent d'entreprendre. On y ajoutait la recherche soigneuse des traces de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune. Nous allons le suivre maintenant dans sa longue exploration.

Ce fut à bord de la Coquille qui venait de changer son nom en celui de l'Astrolabe, que M. d'Urville appareilla de Toulon, le 25 avril 1826. Son état-major se composait de ses anciens compagnons de mer, de MM. Jacquinot, Lottin, Gressien, Guilbert, etc., hommes sur lesquels le capitaine pouvait compter comme sur d'autres lui-même. La botanique était confiée à M. Lesson, et l'histoire naturelle à MM. Gaimard et Quoy, dont le zèle et les talens étaient honorablement connus. M. Sainson fut choisi comme dessinateur. Des vents contraires les retiennent dans le détroit, et les forcent à mouiller à Carnero, dans la rade de Gibraltar.

M. d'Urville obtint du major de la place la permission de visiter en détail, les fortifications de ce rocher fameux. Il semble, qu'à cette occasion, l'orgueil anglais se soit plu à faire parade de tout son pouvoir aux yeux de l'Europe; et à prouver qu'aucune force humaine ne pourrait le chasser de ce point formidable. Percé dans toute son étendue de casemates, de magasins et de batteries, il est défendu par plus de six cents canons de gros calibre. Une race de singes, la même que celle qui habite la côte d'Afrique, vit sur les flancs escarpés du rocher, des fruits du *Chamærops humilis* et des jeunes pouces du laitron. Les autorites locales protègent sa conservation. La végétation à beaucoup de rapport avec celle du Levant et surtout avec celle de l'île de Malte. Les jardins de la ville sont parfaitement tenus et contrastent d'une manière ravissante avec l'âpreté du mont.

Une excursion dans les montagnes qui dominent Algesiras, donne sujet au capitaine et à MM. Lottin et Lesson de faire quelques observations curieuses. La zone qui s'étend depuis le rivage jusqu'aux flancs de la montagne, est occupée par des champs de blé entremêlés de pâturages verdoyans. Elle n'offre d'autres plantes ligneuses que des buissons de nérium, de cytise épineux, de chamœrops et pas un seul arbre. A une certaine hauteur seulement paraît le chêne liège; quelques petites habitations se retrouvent à une grande élévation, puis le chêne liège diparaît pour faire place aux cistes, au garou, aux fougères, aux cytises. A cinquante toises du sommet règne une longue esplanade naturelle, en pente douce, d'une forme très remarquable, qui semble bordée de trois rangs de murailles. La hauteur de cette montagne se trouve être à sept cent quinze mètres au-dessus du niveau de la mer. De son sommet, l'observateur peut contempler à la fois l'extré-

mité méridionale de cette Europe si célèbre par ses lumières, et la partie boréale de cette Afrique encore plongée dans les ténèbres de la plus profonde ignorance. Comme une barrière insurmontable deux lieues de mer au plus séparent ces deux continens et semblent être pour l'intelligence humaine, les limites de la mort et de la vie.

Enfin, l'Astrolabe, après trente-quatre jours d'attente, vogue à pleines voiles dans l'Océan atlantique. Le petit groupe des stériles et rocailleuses Salvages, dont des légions d'oiseaux sont l'unique population, est exploré, et le 14 juin, on jette l'ancre devant le fort de Sainte-Croix.

Nous ne suivrons pas ici les officiers de l'Astrolabe dans une intéressante excursion sur le pic de Ténériffe, que bon nombre de voyageurs, d'Anglais surtout, ont souvent gravi, et que MM. de Buch et Cordier ont examiné en géologues. Ce n'est pas sujet nouveau en géographie; mais tel est le pouvoir de ces sites d'exception, que leur examen par des hommes de talent produit toujours des aperçus nouveaux, ou des faits échappés aux explorateurs vulgaires. Cette remarque nous a été inspirée par la lecture du double récit de M. d'Urville et de M. Quoy.

Le désir de rencontrer le capitaine King, détermine M. d'Urville à relâcher aux îles du cap Vert. Malheureusement, l'officier anglais avait quité la Praya trente-six heures seulement avant l'arrivée de l'Astrolabe qui y fait rencontre du capitaine Owen, retournant en Europe après avoir employé quatre années et demie, à la reconnaissance détaillée des côtes orientales de l'Afrique et de Madagascar. La Praya et son fort sont assis sur une éminence qu'entoure de tous côtés un vallon planté de palmiers et de cocotiers. La ville n'est qu'un mauvais village. Toutefois, M. d'Urville regarde cette relâche, dans

le cas d'une longue campagne, comme bien préférable à celle de Santa Cruz. Le mouillage est plus sûr, l'eau s'y fait plus commodément, les bœufs et les légumes y sont à bon compte, l'éloignement du point de départ est plus grand et ce n'est pas le moindre avantage.

La petite île de la Trinité, assemblage de rochers de onze cents et de huit cents pieds de haut, et dont les formes coniques et gigantesques semblent des tours élevées par la main des hommes, n'ayant pu être abordée, M. d'Urville se mit à la recherche de Saxembourg dont la position avait été assignée par les navires Colombus et Brothers, en 1808 et 1809; il ne la trouva pas à la place où la met Galloway et la dernière carte publiée par le dépôt de la marine. Comme aucun indice de terre ne s'offrit à ses regards, on doit en conclure que cette île n'existe sur aucun des points qu'on lui assigne. Il serait convenable de la rayer définitivement des cartes, ce que les Anglais ont déja fait.

L'Astrolabe ayant manqué la rencontre des îles Amsterdam et Saint Paul, ce qu'il faut attribuer aux épais brouillards, tourmenté par les tempêtes et une mer affreuse, se dirige vers le port du roi Georges.

« Il faut avoir passé, comme nous, cent huit jours à la mer, dont la moitié par des temps affreux, dit M. d'Urville, pour avoir une idée du bien être que nous éprouvâmes en jouissant enfin d'une repos presque parfait. Nos membres, notre corps entier, accablés par des secousses violentes et prolongées, reprenaient avec délices leur assiette naturelle. En outre, une soirée charmante, la vue d'une terre verdoyante, de ses ombrages et d'une rade tranquille et sûre, contrastaient vivement avec le spectacle d'une mer presque toujours en fureur et les tempêtes auxquelles nous venions d'échapper. »

Cette partie de la Nouvelle Hollande déja connue par les travaux de Vancouver, de Flinders et de Baudin, le sera mieux encore par l'exploration de l'Astrolabe. Un point fort important, la rivière des Français que l'expédition de Baudin avait reconnue jusqu'à quatre milles et demi de son embouchure, fut examinée de nouveau par le capitaine d'Urville. Le cours de cette rivière est bien dessiné, son lit fort beau et sa profondeur assez régulièrement de huit à dix pieds. Dans presque toute sa largeur, ses rives, peuplées de cygnes noirs, de hérons blancs, de canards musqués, sont ombragées d'immenses eucalyptus et tapissées de jolis buissons et de fleurs élégantes. A cinq milles de son embouchure, de gros rochers barrent ce courant dans un endroit où sa pente devient plus rapide. Ici, ses eaux sont douces et les naturels ont construit d'ingénieuses pêcheries en s'aidant de trois îlots qui rompent la vitesse du courant. Les deux rives sont généralement obstruées de broussailles et de hautes fougères à rameaux entrelacés. A un mille environ de la première barre, la rivière qui continue d'offrir un lit de douze à quinze brasses, se trouve de nouveau barrée par une cascade de deux ou trois pieds de hauteur. Son cours est alors le nord-est et l'est. A un mille et demi il est barré une troisième fois. Ce serait à peu près jusque-là, qu'une embarcation, tirant quatre ou cinq pieds d'eau, pourrait facilement remonter. Plus loin, ce n'est plus qu'un torrent rapide coupé de rochers. Ce lieu paraît au capitaine d'Urville très favorable pour une colonie et de belles plantations. Il s'étonnait que les Anglais n'eussent point encore songé à s'y établir. Sa surprise ne fut pas de longue durée. Au moment même de sa relâche, une expédition partait de Sydney Cove pour le port du roi Georges, et un autre pour Port Western. Ces nouvelles colonies ne plaisent nullement aux habitans de la

Nouvelle Galles du sud, à qui elles enlèvent, pour le moment, des bras utiles et qui ne voient en elles, dans l'avenir, que des rivales dangereuses et des relâches plus rapprochées de l'Europe et d'un accès plus facile.

Les habitans du port du roi Georges sont déja connus. Le capitaine d'Urville et les officiers de l'Astrolabe confirment les renseignemens antérieurs ou ajoutent quelques traits au tableau de cette portion dégradée de l'espèce humaine. La misère est empreinte sur les traits de ces sauvages et contribue à leur difformité. C'est au défaut de nourriture qu'il faut attribuer l'exiguité de leurs membres inférieurs. Le dessin que M. Sainson a fait d'un enfant semble une véritable caricature. On dirait que les membres dont nous parlons ne sont autre que le fémur et le tibia recouverts de la peau. Cette peau d'un noir rougeâtre, une grosse tête élargie transversalement, une maigreur de spectre, donnent à ces tribus un aspect hideux que leur malpropreté rend plus déplorable encore. Entièrement occupés à chercher leur nourriture sur un sol qui ne produit rien, les seuls efforts de leur intelligence semblent bornés à éviter de mourir de faim. A défaut de poisson, ils vont en quête des serpens, des lézards, qu'ils dévorent crus et tout entiers. La bonne fortune d'un kangorou, les met en joie. N'ayant d'autres armes qu'une lance de bois, toute la peuplade est obligée d'employer la ruse pour vaincre cette proie légère : elle entoure l'endroit où l'animal est cantonné, y met le feu, et l'oblige ainsi à se livrer à ses coups. La peau du kangorou est le seul vêtement qu'ils opposent aux froids rigoureux des hivers de cette contrée. Frileux à l'excès, ils se tapissent sous des hutes de branches d'arbres pliées en rond et couvertes de feuilles sèches, et là deux ou trois hommes ont peine à se tenir étendus. Lorsqu'ils couchent à l'air, ils se serrent

les uns contre les autres pour se communiquer un peu de chaleur. Ils portent constamment avec eux un cône de banksia desséché et enflammé qui brûle lentement comme de l'amadou. Ils s'en servent pour mettre le feu en un instant, et le plus souvent, sans objet, dans les lieux qu'ils traversent; ce qu'ils font avec une prestesse singulière et une rapidité qu'il serait difficile à l'Européen d'imiter. Aussi toute cette contrée est-elle brûlée. Les grands arbres sont charbonnés jusqu'à leur cime, et les bois inférieurs ne poussent que des tiges rabougries. Ces peuplades, qui semblent les plus malheureuses de la terre, ne sont pas toutefois sans gaîté. Elles se montrent bruyantes, communicatives et sans défiance. C'était chose singulière que la première réception amicale et animée qu'ils firent aux hommes de l'Astrolabe. Debout autour d'un grand feu, hurlant et sautant à la fois, poussant des sons qui ressemblaient à des aboiemens, ils les accueillirent avec transport et comme les bien venus. Puis, le cercle se forma autour d'un autre foyer abrité par un buisson. Nos Français y prirent place, et les rires et les transports recommencèrent parmi les hommes sauvages. Les premiers se livraient à de philosophiques réflexions sur l'étrange destinée qui unissait, dans un triste coin du globe, les moins civilisés des humains et les missionnaires de la science. Les seconds n'obéissaient qu'à de seules impressions physiques, à ces mouvemens spontanés d'une race toute individuelle et toute barbare. Ceux-ci, promenaient leurs mains dures et maigres sur les vêtemens et la peau des officiers de l'Astrolabe, comme pour s'assurer de ce qu'ils étaient; et puis, comme dans les archipels du grand Océan, ces hôtes de l'Australie réclamèrent un échange de noms, comme gage d'amitié naissante. Ils demandaient cette faveur dans une langue douce et agréable

à l'oreille. La leur est comme un gazouillement harmonieux produit par le concours des voyelles. Ils changeaient le G et l'S en K et en T. Ils nommaient M. Sainson M. *Tainton*, Gaimar *Kaima*, Belangé *Pelanté*, d'Urville *Turvil*. Les seuls noms de Quoy et de Collinet échappaient à cette métamorphose et sortaient de leurs bouches sans être estropiés.

Il n'est pas de contrée de grande étendue qui offre plus d'uniformité dans son ensemble que la Nouvelle Hollande. De Port Jackson au port du roi Georges, la végétation a le même aspect, la physionomie botanique du pays est formée par les eucaliptus, les banksia, les xanthorea, les mimosa, les bruyères et quelques casuarina. Le sol ne présente que des différences locales. Les zoophytes et les mollusques sont les seuls qui se ressentent de l'influence des latitudes et qui soient plus nombreux et plus brillans à mesure qu'on s'approche de l'équateur. La base du port du roi Georges est de granite à gros grain avec de larges plaques de feldspath très souvent de couleur rosée. Toute la contrée est parsemée de collines assez élevées et qui peuvent même prendre le nom de montagnes. Entre les collines, on trouve des étangs d'eau douce qui vont se jeter à la mer. Mais le seul cours d'eau remarquable est la rivière des Français, qui se rend au fond du hâvre aux Huîtres. Partout ailleurs, ce ne sont que de petits ruisseaux qui se perdent dans les sables en filtrant à travers les rochers.

L'exploration du port Western, moins visité et moins connu que le précédent, ajoute, dans la relation du capitaine d'Urville, de nouvelles notions géographiques à ce que l'on savait, par l'expédition de Baudin, de cette rade située dans le détroit de Bass et formée par deux îles considérables nommées îles des Français et des Anglais. Là, comme sur d'autres points de ce continent austral, il y a

peu d'eau douce. Cependant, dans une course faite avec des pêcheurs de phoques, M. Gaimard eut connaissance d'une rivière aussi large que la Seine à Paris. Ici la mer met quelquefois à découvert le sommet de nombreux rochers, tapissés de la plus éclatante verdure. Quelques-uns apparaissent au-dessus des eaux comme de longues lignes verdâtres sur lesquelles contraste la blancheur des mouettes et des pélicans qui viennent s'y ranger à la file. C'est ici, plus que partout ailleurs, qu'on trouve de ces fucus et de ces ulva, dont les formes et les nuances variées charment l'œil par le moelleux et le velouté de leurs teintes, et qu'aucune végétation terrestre ne peut rendre. Sous ces touffes amoncelées, on trouve par centaines les plus élégantes de toutes les coquilles, les jolies phasianelles qui fuient l'éclat de la lumière en attendant que la mer montante les ramène dans ses profondeurs.

Parvenus dans la baie Jervis, nos navigateurs s'étonnaient que ce vaste enfoncement où l'on trouve un bon mouillage, à trente lieues seulement de Port Jakson, où la végétation est vigoureuse, où de grandes et belles forêts viennent finir sur le bord du rivage en présentant dans leurs massifs la disposition des jardins pittoresques, n'ait point encore d'établissement. Toutefois l'influence du voisinage des Anglais s'y fait sentir. La condition des naturels est améliorée. Leur tournure, leur embonpoint, la construction de leurs cabanes et de leurs pirogues annoncent déja les bienfaits de la civilisation. A quelques jours de là, l'Astrolabe put en contempler les merveilleux prodiges, en jetant l'ancre près du fort Macquarie, devant la magnifique habitation du capitaine Piper, au même endroit où elle avait mouillé trente-trois mois auparavant sous le nom de la Coquille.

M. le capitaine d'Urville mit à profit son séjour à Port

Jackson, en réunissant de nombreux matériaux, à l'aide desquels, il a tracé depuis un résumé succinct de la fondation des progrès et de l'état actuel de la Nouvelle Galles du sud, dont l'accroissement est un des miracles de notre époque. Dans cet essai rapide, la partie politique ou l'histoire des établissemens de la colonie, de son administration, de sa marche sociale, de ses revenus, de son agriculture, de son commerce, de son industrie, est traitée en détail. Tout ce qui concerne la géographie, la physique, l'histoire naturelle, est beaucoup moins développé. On sait que depuis quelques années M. Freycinet prépare sur cette matière un ouvrage complet, et que de nombreuses publications anglaises récentes ne laissent presque rien à désirer sur un pareil sujet. Nous avons surtout remarqué, dans le travail de M. d'Urville, un curieux tableau physique et moral des indigènes de la Nouvelle Galles, de ces anciens propriétaires du sol, qui disparaissent par degrés, grace aux maladies, aux excès, aux rivalités, présens de la vieille Angleterre. C'est la destinée fatale et commune des malheureuses peuplades auxquelles l'Européen n'apporte que ses vices sans leur communiquer une seule de ses vertus.

Dans un second article, nous suivrons l'Astrolabe dans sa belle exploration de la Nouvelle Zelande.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Relation des évènemens qui ont précédé et accompagné le massacre de la dernière ambassade russe en Perse.

On n'a sans doute pas oublié les cruels évènemens dont l'ambassadeur russe en Perse et sa suite ont été victimes, au mois de février 1829, et nos lecteurs trouveront peut-être quelque intérêt au récit suivant, tracé par un Persan même, qui contient des détails curieux sur l'ambassade, depuis son départ de Tabriz (Tauris) pour Tehran, le 20 décembre 1828, et pendant son séjour dans cette dernière ville, jusqu'au 11 février 1829.

Attaché en qualité de secrétaire au mehmandar qui avait été choisi par S. A. R. Abbas Mirza, pour accompagner l'ambassade, je quittai Tabriz le 16 du mois de dioummadi al thsani (22 décembre), avec la suite du khan, pour rejoindre, au village de Tikmadache, M. Griboyedov qui était parti de cette ville deux jours avant nous. Le khan avait été désigné pour cette importante mission, sur le refus de Mirza Moussa Khan qui, soit que comme gendre du roi, il la regardât au-dessous de lui, soit par tout autre motif, refusa de s'en charger, à cause, dit-il, de sa mauvaise santé.

Tout avait été réglé avec soin pour que nous puissions trouver sur la route des logemens, des vivres et une bonne réception de la part des officiers du gouvernement et des chefs des villages. Le prince donna au khan, à son audience de congé, les instructions les plus détaillées, et pour l'aider dans ses fonctions délicates, faciliter le service et éviter tous sujets de plainte, il mit sous ses ordres Mohamed Ali Beg, adjoint du ferach-bachi, avec six ferachis subalternes.

Le khan avait déja eu quelques rapports avec l'ambas-

sadeur ; mais, à son arrivée à Tikmadache, il en reçut un accueil glacial, et il ne parvint à conquérir sa bienveillance et sa confiance, qu'après les services multipliés qu'il lui rendit et les fréquentes communications qu'ils eurent ensemble pendant la route. Cette froideur provenait du refus de Mirza Moussa Khan, dont le rang si supérieur à celui de mon patron eût flatté davantage la vanité russe.

L'état des chemins et la rigueur du froid rendirent notre marche ennuyeuse et pénible ; une neige épaisse couvrait la terre ; cependant nous fîmes de notre mieux pour procurer à l'ambassade tout ce qui pouvait lui être nécessaire et agréable, et diminuer les inconvéniens d'un voyage dans une si rude saison.

L'ambassade formait une troupe assez nombreuse. Outre M. Griboyedov, elle se composait de MM. Maltsov et Adelung, premier et second secrétaires, d'un médecin, de Mirza Nerriman, interprète arménien ; d'un prince géorgien, de Dadache Beg et de Roustem Beg, chefs de la domesticité (Dadache Beg était encore à Recht), d'une escorte de seize Cosaques de la ligne du Kouban, et d'environ trente valets mahométans, russes, géorgiens et arméniens.

Je remarquerai ici que cette valetaille n'était pas soumise à une surveillance sévère ; on eut surtout beaucoup à se plaindre des Géorgiens et des Arméniens, dont la conduite indisposa plus d'une fois mes concitoyens.

Les fonctions du mehmandar étaient fatigantes et d'une nature désagréable : tous les jours il fallait se pourvoir de provisions de toute espèce, dont il avait l'autorisation de déduire le montant sur l'imposition annuelle. Il les faisait délivrer à Roustem Beg qui était chargé de la distribution. L'ambassade avait demandé, pour sa consommation quotidienne, 1 boeuf, 1 veau, 5 moutons, 30 volailles, 200 œufs, 84 livres de riz, 36 livres de beurre, 36 livres de lait aigre, 12 livres de fromage, 24 livres de sucre candi, 3 livres d'épices, 240 livres de pain, 6 livres de sirop de raisin, 6 livres de vinaigre, une bouteille de sirop de limon, 6 livres de raisin, 3 livres d'amandes, 60 livres de fruits divers, 18 livres d'ognons, 3600 livres de bois, 120 livres de charbon de bois, 1800 livres d'orge, 3600 livres de paille, 18 livres de chandelle, 6 livres de lait, 300 livres de vin et de liqueurs spiritueuses. La valeur de tous ces

objets s'élevait à plus de 60 tomans ou 75 ducats de Hollande; ils excédaient de beaucoup les besoins de l'ambassade, et il y en avait plusieurs qu'il était impossible de se procurer dans les villages. Dans ce cas, Roustem Beg se faisait donner de l'argent pour ce qui manquait, et même, pour le surplus du nécessaire, il recevait souvent 10 à 15 tomans. Nous ne pouvions approuver de tels abus; mais croyant que M. Griboyedov en était instruit, nous fermions les yeux. Je fis un relevé des différentes sommes payées à Roustem Beg pendant le voyage; il se montait à 160 tomans.

A Miana, Mirza Fathâ, administrateur civil du district, et fils de Djihanghir Kan, chef de la tribu Chaggagni, sortit de la ville pour recevoir l'ambassade.

La profondeur de la neige qui était tombée sur le Kaflan Koh, rendit le passage de cette montagne difficile et très fatigant.

A Zendjân, l'ambassade logea dans la maison de Nedjef Kouli Beg, fils de Nasser Oullah Afchar, et sous-gouverneur, qui, à la tête d'une nombreuse cavalcade, s'avança à quelque distance de la ville, pour complimenter l'ambassadeur, et Mirza Raffi, ministre du prince Abdullah Mirza, fit une visite à M. Griboyedov qui la lui rendit. Le lendemain de son arrivée, M. Griboyedov fut admis à l'audience du prince, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. Outre les présens ordinaires de sucreries, de fruits et de mets divers préparés dans ses propres cuisines, S. A. lui donna un très beau cheval. Nous obtînmes d'Abdullah Mirza une quinzaine de chevaux pour le service de l'ambassade, en remplacement de ceux qui nous avaient été fournis par Abbas Mirza et qui étaient fatigués. Le gouvernement de Zendjân paya aussi le louage de quarante-cinq autres chevaux pour le transport des bagages jusqu'à Kazvin.

Des officiers d'Abdulla Mirza avaient été adressés à mon patron avant notre passage du Kaflân Koh, pour l'aider à pourvoir aux besoins de l'ambassade, et ils ne nous quittèrent qu'au moment où nous sortîmes du pays gouverné par ce prince. A notre arrivée à Siahdahun, frontière de Kazvin, nous en trouvâmes d'autres qui étaient envoyés par Alli Naggi Mirza, et qui nous rendirent les mêmes

services jusque dans le voisinage de Tehran. M. Griboyedov ne fit jamais à aucun d'eux le moindre cadeau pour reconnaître leurs peines : ses ressources devaient être bien faibles, pour qu'il ne pût pas se permettre la plus légère gratification. Il ne donnait jamais plus d'un ou deux ducats aux propriétaires des maisons dans lesquelles il logeait, et c'est le seul exemple que je connaisse de sa générosité.

Je n'oublierai jamais les souffrances que nous avons éprouvées et les dangers que nous avons courus en traversant les plaines de Soultanieh dans toute leur étendue. Le froid était extrêmement vif; nos chevaux pouvaient à peine se tirer de la neige qui était tombée en grande quantité; et de violens coups de vent, accompagnés de grésil et de neige fondue, rendirent souvent notre position très fâcheuse. Un jour entre autres, nous ne savions ce qu'était devenu M. Griboyedov; il s'était écarté de la route avec deux Cosaques, et ne nous rejoignit que fort tard dans la soirée. Quelquefois, avec la plus grande partie de son escorte, il terminait la marche de la journée par la course la plus rapide. Les chevaux ne pouvaient résister à cette double fatigue et continuer leur service; nous étions alors obligés de les remplacer, en nous emparant de ceux des voyageurs qui avaient le malheur de se trouver sur notre chemin.

Peu à peu la conduite de l'ambassadeur était devenue beaucoup plus bienveillante à notre égard : il montrait de la confiance au khan, et causait fréquemment avec moi. C'était un homme de talent et doué de bonnes qualités; mais il paraissait neuf dans sa place, peu accoutumé au commandement, et sans dignité dans les manières. Sa suite était fort mal composée, et, comme je l'ai déja remarqué, elle n'était assujétie à aucune espèce de contrôle.

A Siahdahun, nous trouvâmes Mohamed Kan Afchar, chargé d'une mission honorable de la part du châh. Il avait été dépêché l'automne précédent dans l'Adzarbaïdjan, pour recevoir M. Griboyedov au passage de l'Arras, et l'avait conduit à Tabriz; mais comme l'ambassadeur séjourna dans cette ville plus long-temps qu'il se l'était d'abord proposé, Mohamed Khan avait cru devoir retourner à la cour.

Une nombreuse députation de Kazvin vint au-devant de nous : elle avait à sa tête le ministre, Mirza Nabbi Khan, qui était accompagné de plusieurs chefs des tribus militaires, et suivi de près de 300 chevaux. Ici on ajouta au cortège de l'ambassadeur cinq chatis (coureurs) et dix ferachis (dresseurs de tentes), et le prince lui envoya un cheval de ses écuries, richement caparaçonné. Le logement de M. Griboyedov fut assigné dans une maison toute neuve, contiguë à celle de Mirza Nabbi; elle avait été disposée pour recevoir la fille du prince, qui était à la veille d'épouser le frère du Mirza. Les fêtes et les repas étaient déjà commencés, et l'ambassadeur assista à un dîner que l'on donna en son honneur, à la manière européenne. Ce fut cependant au milieu de ces plaisirs qu'un incident inattendu faillit entraîner de grands malheurs. M. Griboyedov avait apporté une liste d'esclaves des deux sexes que les Persans avaient enlevés sur le territoire russe, et plusieurs Géorgiens s'étaient réunis à sa suite, pour obtenir, par son entremise, la liberté de leurs parens ou de leurs amis. Roustem Beg qui était l'agent employé à la recherche de ces esclaves, apprit qu'un valet d'Hussaim Khan, dernier gouverneur d'Erivân, avait amené une jeune Allemande à Kazvin; il la réclama. Le domestique affirma l'avoir vendue à un marchand de la ville; celui-ci interrogé sur le sort de sa captive, répondit qu'il l'avait cédée à un seid (descendant du Prophète), nommé Cheikh Abdul Aysiz, cousin du chef du collège des prêtres. On trouva le seid. Roustem Beg, assisté de quelques Cosaques et de deux ferachis au service de Mirza Nabbi Khan, l'amena dans une place, devant la maison de ce ministre, et là, on le pressa de remettre en liberté cette Allemande qui était devenue sa femme, et dont il avait deux enfans. Sur son refus, et les menaces étant inutiles, Roustem Beg donna ordre qu'on lui appliquât quelques coups de knout, pour le rendre plus docile. Tous les curieux qu'avaient attirés les fêtes du mariage, accoururent promptement auprès du seid, et ne tardèrent pas à témoigner hautement leur mécontentement. Mirza Nabbi, averti par ces clameurs, sortit aussitôt pour empêcher toute voie de fait, et commanda à Roustem Beg de ne plus maltraiter le seid, parce qu'il ne pourrait contenir l'irritation du peuple. Mon patron,

de son côté, se rendit promptement auprès de M. Griboyedov, pour l'informer de ce qui se passait, tandis que Mirza Nabbi vint à bout de persuader au seid d'aller chercher sa femme; elle vint avec ses deux enfans, et on la conduisit à l'ambassadeur. Son mari resta dans la cour, en face de la fenêtre de l'appartement, son poignard à la main, et déclarant qu'il se tuerait si on lui enlevait sa femme de force; mais que si elle voulait le quitter, il la laisserait partir sans regret. M. Adelung, second secrétaire de la légation, d'origine allemande, paraissait craindre que cette femme ne manifestât l'intention de retourner en Géorgie. Le khan avait eu un assez long entretien avec M. Griboyedov, qui, entré dans la chambre où elle était, lui demanda si elle désirait revoir sa patrie ou rester en Perse. Elle répondit que si on lui laissait le choix, elle préférait ne pas se séparer de son mari et de ses enfans; et, sur cette réponse, M. Griboyedov fit dire au seid qu'il pouvait reprendre sa femme. Cet acte de justice produisit une grande sensation parmi les spectateurs auxquels il fut communiqué à l'instant même, et qui attendaient avec une grande anxiété la fin de cette affaire. Le jour même, Mirza Nabbi invita à dîner M. Griboyedov, et lui témoigna à plusieurs reprises combien les habitans étaient reconnaissans de sa conduite envers le seid. Le lendemain, les Russes réussirent à découvrir et à se faire remettre, après beaucoup de difficultés, une petite fille de sept à huit ans, sur laquelle l'ambassadeur avait une note particulière, et qu'il traita comme son propre enfant.

Après nous être reposés trois jours à Kazvin, nous quittâmes cette ville accompagnés de Mirza Nabbi, et d'une nombreuse cavalcade; le prince avait mis à nos ordres plusieurs de ses officiers pour nous aider à lever les réquisitions.

A Rassiabâd, village du district de Kazvin, mon patron eut occasion de remplir une commission délicate que lui avait confiée Abbas Mirza la veille de son départ. Roustem, comme à l'ordinaire, avait demandé de l'argent pour le surplus des provisions qu'il n'exigeait pas, et pour les objets qu'on ne pouvait fournir; cette demande s'élevait à onze tomans. Tous ceux qui sont exposés à de semblables exactions, cherchent toujours à s'y soustraire, au moins

en partie, qu'ils soient ou non en état d'y satisfaire, et au lieu de onze tomans, un vieillard en apporta seulement sept. Roustem irrité de cette réduction, lui donna, dans sa colère, un violent coup sur la tête; cet acte de violence excita une sorte de soulèvement parmi les habitans dont les cris tumultueux parvinrent aux oreilles de l'ambassadeur; il sortit de son logis pour en connaître la cause, et le khan lui apprit que le vieillard ayant apporté une somme moindre que celle qui avait été demandée pour suppléer au déficit des fournitures journalières, avait été fortement battu par Roustem. M. Griboyedov parut fort étonné de la conduite de son homme de confiance; il en apprenait, dit-il, la première nouvelle, et il reprocha au khan de ne pas l'en avoir informé plus tôt. Le khan répliqua qu'il avait cru que S. E. ne l'ignorait pas, la chose ayant lieu depuis le commencement du voyage, et qu'au reste son secrétaire avait tenu un compte des différentes sommes remises à Roustem, et qui se montaient à 160 tomans. M. Griboyedov ayant manifesté son mécontentement, et déclaré même que son intention était, à son retour de Teheran, de restituer à chaque station l'argent qu'on avait indument exigé, le khan jugea la circonstance favorable pour exécuter les ordres d'Abbas Mirza; ils étaient conçus en ces termes: « Vous témoignerez à M. Griboyedov toute la satisfaction que j'ai éprouvée de sa manière de traiter les affaires et de mes rapports avec lui, la connaissance que j'ai acquise de ses talens et de son expérience, me donne l'assurance que de lui-même il ne fera rien qui puisse altérer la bonne harmonie qui existe entre les deux gouvernemens; mais je n'ai pas la même confiance dans ceux qui l'accompagnent; j'ai entrevu dans leurs sentimens personnels et religieux, des dispositions chagrines et hostiles qui m'effraient. Engagez-le à les tenir sous une discipline sévère; il se rappellera qu'il y a peu d'années je fus obligé de demander le renvoi de Dadiche Beg de Tabriz, dont il tourmentait les habitans par de continuelles vexations. Roustem Beg est aussi un très méchant homme, et je crains fort que lui et ses pareils ne précipitent M. Griboyedov dans des querelles et des démêlés d'une nature fâcheuse. » S. E. accueillit fort bien cette communication et promit qu'à son retour à Tabriz, il congédierait les Arméniens et les

Géorgiens qui étaient à son service, ajoutant que jusque-là, il se trouvait dans la nécessité de les garder.

J'eus le bonheur à ce sujet de gagner entièrement les bonnes graces de M. Griboyedov. Tandis que nous cheminions à cheval, il s'entretenait souvent avec moi; un jour la conversation étant tombée sur la difficulté de tenir ses inférieurs dans une subordination convenable, je lui fis observer qu'en Perse les serviteurs étaient obligés d'avoir la plus grande déférence pour leurs maîtres; que cette pratique avait des avantages évidens; qu'elle ne permettait pas aux uns de sortir de leur propre sphère, et qu'elle inspirait plus d'estime et de considération pour les autres. « Les Anglais, ajoutai-je, avec lesquels j'ai eu à différentes époques des liaisons intimes, entendent parfaitement cette partie de l'administration domestique, » et je lui citai en preuve la maison de l'ambassadeur anglais qui, quoique très nombreuse et composée d'individus de diverses tribus et de pays différens, était si bien ordonnée, que rarement l'un d'eux osait se livrer à des actes répréhensibles trop communs parmi les serviteurs des grands personnages.

Enfin nous arrivâmes dans le voisinage de la capitale; mais au lieu d'aller directement de Sellimania à Tehran, nous nous arrêtâmes à huit milles de distance au village de Kend, afin de tout disposer pour l'entrée de l'ambassadeur. Chacun revêtit ses habillemens les plus magnifiques, et l'on fit choix de quatre ou cinq chevaux de la plus grande beauté pour les envoyer à S. E. La cérémonie avait été fixée au dimanche, cinq de redjeb, le soleil étant dans la constellation du scorpion de sinistre influence. Je fis remarquer au khan sous quels fâcheux pronostics nous nous mettions en marche; il me répondit que les Francs n'avaient aucune croyance à l'astrologie, et que ce serait perdre des paroles que de tenter pour un tel motif de différer le départ.

A deux ou trois milles de la ville, nous rencontrâmes plusieurs écuyers du châh conduisant des chevaux richement harnachés, quelques coureurs et un certain nombre d'autres valets. Cette augmentation de cortège donna à l'ambassade un caractère plus imposant. Mohammed Welli Khan, chef de la tribu Afchar, à la tête d'un

grand corps de cavalerie, avait été chargé par le châh de recevoir l'ambassadeur; il était accompagné de deux de ses parens, Amman Oullah et Habbid Oullah Khan, officiers distingués, et suivi d'un autre détachement conduit par Mirza Mohammed Ali Khan, ministre du prince-gouverneur Ali châh, et de plusieurs des habitans les plus notables.

L'ambassadeur descendit dans la belle maison de feu Mohammed Khan Zambor Ektchi Bachi qui avait été parfaitement arrangée pour lui avec des bains et toutes les commodités imaginables. On avait placé dans les principales chambres des plateaux garnis de fruits, de sucreries et de confitures. La maison étant divisée en plusieurs cours de différente grandeur, il fallut un peu de temps pour installer les membres de l'ambassade dans leurs appartemens respectifs. Mirza Adul Houssein Khan, neveu du ministre des affaires étrangères, avait été désigné pour exercer les fonctions de mehmandar; pendant toute la journée il fut dans un mouvement continuel pour s'assurer de la fidèle exécution des ordres du gouvernement. On donna à l'ambassadeur une garde d'honneur formée d'une compagnie d'infanterie de furahan d'environ 80 hommes commandée par Mohammed Ali sulthan; son frère Hadi bey, major du même corps, venait tous les jours en faire l'inspection. On adjoignit au service de S. E. quinze ferachi du châh qui furent placés dans les avant-cours pour éloigner les importuns. Le khan fut logé avec moi à l'ambassade, quoique ses fonctions de mehmandar eussent cessé en entrant dans Tehran.

Le lendemain de notre arrivée, l'ambassadeur fit ses premières visites de cérémonie; il commença par Mirza Abul Hassan Khan, ministre des affaires étrangères, et un des personnages les plus importans de l'Etat, et se rendit ensuite chez quelques autres grands fonctionnaires, presque les égaux en dignités de ce ministre, Mirza Mohammed Ali Khan; son frère, Mohammed Bâker Khan et Mahmoud Khan, capitaine des gardes et grand maître des cérémonies. Le tout se passa dans le meilleur accord possible; le même jour on fit porter chez S. E. une provision considérable de fruits, de confitures et de sucreries.

Tout le cérémonial de l'audience de présentation au

châh ayant été arrêté d'un commun consentement, elle eut lieu le mercredi huitième jour de Redjeb. Une heure avant le milieu du jour, le maître des cérémonies, Mahmoud Khan, vint prendre l'ambassadeur pour le conduire au palais; il avait une suite de huit nessektchiez, quinze zarchis et onze ferachis pour faire honneur à l'ambassade. M. Griboyedov monta un cheval des écuries royales qu'avait amené un écuyer du châh. Pendant que le cortège s'avançait lentement le long des immenses bazars de la capitale, les marchands se tinrent debout et saluèrent l'ambassadeur à la manière des Francs en se découvrant la tête, et lorsqu'il traversa les cours du palais pour se rendre au salon des glaces, où le châh était sur son trône dans tout l'éclat de la royauté, les serviteurs de S. M. gardèrent l'attitude du respect le plus profond. Je ne pus suivre M. Griboyedov que jusqu'à la porte du jardin du salon de glaces d'où je le vis sortir au bout de 50 minutes. J'appris qu'il avait rémis ses lettres de créance au châh, et que la cérémonie s'était passée à la satisfaction générale, cependant quelques personnes murmuraient qu'il était resté trop longtemps assis devant S. M. Le châh avait sa couronne sur la tête et était couvert de ses plus belles pierreries dont le poids le fatiguait tellement qu'aussitôt l'audience terminée il s'empressa de se débarrasser de ces insignes brillans de la grandeur royale. . . . .

M. Griboyedov en sortant du palais, avait témoigné le désir de rendre visite au prince gouverneur; mais il fallut l'ajourner parce que S. A. n'avait pas encore obtenu du Roi la permission de le recevoir. Il se fit conduire alors chez l'Ammin-ed-Dauleh qu'il croyait être, ainsi que je l'ai appris par la suite, le premier ministre de l'empire, et qui eut pour lui tous les égards dus à son caractère. Les visites de cérémonies terminées, il se passa deux ou trois jours avant que l'ambassadeur eut une entrevue avec le ministre des affaires étrangères. On avait trouvé fort étrange qu'il n'eut point cherché à entrer en rapport avec Mirza Abdul Wahâb, le Moatemid-ed-Dauleh, ministre du premier rang, estimé généralement pour son savoir et ses belles qualités, et qui, par l'importance de ses fonctions et son pouvoir, ne le cédait en rien à son rival l'Ammin.

Le prince gouverneur qui voulait décliner l'honneur de

la visite de l'ambassadeur avait demandé qu'elle eût lieu un jour où le châh sortirait de sa capitale, mais enfin il céda aux instances réitérées de S. E.

Jusqu'à la seconde audience du châh qui eut lieu douze ou quatorze jours après notre arrivée, on ne s'occupa à la cour que de tout ce qui pouvait plaire à l'ambassadeur. L'Ammin-ed-Dauleh, Mirza Abul Hassan Khan et Mirza Mohamed Ali Khan, donnèrent à l'envi l'un de l'autre des fêtes charmantes à l'ambassade; un esprit d'émulation semblait animer ces grands personnages, ce n'était que festins, illuminations, feux d'artifice. Mais depuis cette époque je m'aperçus que les dispositions bienveillantes s'affaiblissaient insensiblement. La remise des copies du traité de paix ratifié, se fit à cette audience où l'on remarqua de nouveau que l'ambassadeur avait gardé trop long-temps son siège en présence de S. M. Le mot Merradjaat (congé) dont se servit le châh lorsqu'il jugea que l'audience s'était assez prolongée, fut regardé par M. Griboyedov comme une offense grave pour le représentant de S. M. I. de toutes les Russies et pour S. M. I. elle-même. Il releva avec force l'impropriété de cette expression dans une note qu'il adressa au ministre des affaires étrangères, et quoique ce ministre, dans une contre note, exposât que ce mot, par son emploi général, n'était ni injurieux, ni même impoli, cette explication ne parut pas satisfaisante. De son côté Hassan Khan crut devoir faire quelques observations à l'ambassadeur sur l'usage où il était dans sa correspondance de ne donner au roi que le simple titre de Châh (be Kidneti châh).

Je n'ai pu connaître d'une manière précise la nature des discussions qui s'élevèrent à l'occasion du traité. On a dit que S. M. avait présenté des objections contre plusieurs articles qui lui paraissaient trop rigoureux, et que M. Griboyedov avait déclaré qu'il ne pouvait ni les changer ni les modifier. Au reste les obligations qui devaient résulter de ce traité, onéreuses ou non, avaient subi l'examen le plus sérieux; et ratifiées par les deux parties, elles étaient devenues irrévocables.

Il y eut en deux ou trois circonstances des altercations assez vives entre des hommes du peuple et des gens de la suite de l'ambassadeur. Les valets d'un noble per-

san abimèrent de coups un nommé Alexandre, domestique favori et frère de lait de S.E.; ils échappèrent au châtiment qu'ils avaient mérité en se sauvant sur-le-champ de la ville. Une autrefois dans le bazar on cassa la bouteille d'eau-de-vie d'un Cosaque, peut-être par inadvertance, peut-être avec intention, car on se plaignait généralement de la conduite de la valetaille de l'ambassade. Le coupable fut arrêté et puni sévèrement par les officiers de police.

Tous les matins Mirza Abul Hassan Khan faisait distribuer des provisions de toute espèce à l'ambassade, mais depuis notre entrée dans la capitale, les portions étaient de moitié moins fortes que pendant la route. Dans les premiers jours on ne voyait point d'Arméniens chez le ministre russe; à la vérité les ferachis les empêchaient d'entrer, mais peu à peu on éluda les ordres donnés à ce sujet. On permit d'abord aux amis de Mirza Nerriman, ensuite à ceux de Roustem Beg d'aller les voir; enfin la permission devint générale, et elle s'étendit jusqu'aux marchands géorgiens qui demeuraient dans le caravanserai.

Dadache Beg avait été envoyé de Tabriz au port d'Enzilli pour surveiller le transport des présens destinés au châh par l'empereur; ils auraient dû précéder l'ambassade, mais ils avaient été, je ne sais pourquoi, retenus quelque temps à Astrakhan. J'appris ensuite que le vaisseau à bord duquel ils étaient, avait paru à Lenkeroun, et que par des circonstances que j'ignore, il était entré dans le petit port de Sarri Poutchtah. Le retard de l'arrivée de cette précieuse cargaison, fut certainement une chose fâcheuse; elle aurait produit l'impression la plus favorable sur le châh et ses ministres, et aurait détourné leur attention de quelques vétilles presque insignifiantes, car rien ne plaît tant à mes compatriotes qu'un présent, quelle que soit sa valeur.

M. Griboyedov ayant une extrême envie de retourner dans sa famille à Tabriz, il fut convenu entre lui et les ministres du châh, qu'il quitterait la capitale le plus tôt possible, et qu'il y laisserait M. Maltsov, son premier secrétaire, et l'interprète Mirza Nerriman, pour faire la remise des présens. Cependant je ne pouvais croire qu'il

n'eût pas apporté avec lui quelques bagatelles pour en faire hommage quand l'occasion s'en présenterait, et en effet j'ai su qu'il avait offert au châh vingt-cinq pièces de monnaie frappées nouvellement en platine, quinze à l'Ammin, dix à Mirza Mohammed Ali Khan et cinq à Mirza Abul Hassan Khan.

Il y avait vingt jours seulement que nous étions à Tehran, et déja les dispositions de bienveillance mutuelle s'étaient altérées au point que Mirza Nerriman me dit un jour : « Quel changement ! quelle froideur ! il faut partir, il en est temps. »

Les devoirs de l'ambassadeur étaient, sous un certain rapport, d'une nature fort embarrassante; neuf ou dix Arméniens dont les parens avaient été enlevés par les Persans l'avaient suivi depuis Tabriz, l'obsédaient continuellement pour obtenir la liberté de ces captifs, et il ne pouvait sortir sans être assailli par des importuns. Il n'avait pas plutôt obtenu la remise d'un esclave, qu'on lui présentait de nouvelle demandes, et la délivrance de ces malheureux prisonniers irritait singulièrement ceux auxquels on les arrachait, qui, pour la plupart, les avaient achetés, et auxquels on n'offrait aucun dédommagement. On lui en avait déja rendu plusieurs à Kazvin, à Zendjân et dans la capitale.

Le jour du départ de M. Griboyedov ayant été définitivement arrêté, le 27 de redjeb, Zohrâb khan, trésorier de la maison du roi, vint lui apporter les présens que le châh destinait à lui et à sa suite.

L'ambassadeur reçut une décoration en diamans, de la première classe de l'ordre du lion et du soleil, un collier d'or émaillé pour le même ordre, un châle-pelisse de cachemire richement brodé, deux fort beaux châles, un collier de perles fines, un sac de mille ducats de Hollande, un superbe cheval avec sa bride en or enrichie de pierres précieuses, une chaîne d'or et une selle revêtue d'une plaque en or.

Le premier secrétaire, M. Maltsov, une décoration en diamans, de la seconde classe de l'ordre du lion et du soleil; deux châles.

Le second secrétaire : une décoration en diamans de la seconde classe; deux châles.

Le prince géorgien : une décoration en diamans, de la seconde classe ; deux châles.

Mirza Nerriman : deux châles.

Dadache Beg : une décoration et un châle de cachemire.

Enfin on distribua aux officiers des Cosaques des médailles d'or et aux soldats des médailles d'argent.

A la réception de ces gages nombreux de la magnificence de S. M., ce fut une joie universelle dans toute la légation ; une seule personne ne partageait pas la satisfaction générale, c'était Roustem Beg, ce Géorgien converti qui avait changé trois fois de religion ; il se croyait l'égal de Dadache Beg, et on ne lui avait donné ni châle ni décoration. Je l'entendis s'écrier dans un accès de rage : « Hé! ne suis-je pas aussi digne de considération que ce Dadache qui n'y voit goutte? Il verra quel homme je suis, et je ferai naître une telle scène de désordre, que sa tête sautera jusqu'aux nues. »

L'ambassadeur fit délivrer deux cents ducats à Zohrâb Khan qui avait apporté les kalaats. Le lendemain il eut son audience de congé ; les officiers de l'ambassade portaient leurs décorations. Cette audience se passa assez bien ; cependant le roi se servit encore et même à plus haute voix du mot *merradjaat* qui avait si fort déplu à S. E., et qu'elle trouvait aussi offensant que sa constance à rester sur son fauteuil et ses manières dégagées en présence du châh, blessaient le monarque.

Enfin toutes les affaires étaient terminées ; on avait reçu le représentant de l'empereur avec toutes sortes de distinctions, on l'avait comblé d'honneurs, tout le monde paraissait content, et moi aussi je voyais avec plaisir notre départ, car mes fréquentes relations avec mes compatriotes m'avaient fait découvrir que quelque levain secret fermentait dans leurs cœurs. Je présumai aussi, d'après une circonstance particulière, qu'il existait beaucoup de froideur entre la cour et M. Griboyedov. Je voulais acheter, pour M. Maltsov, un cheval appartenant à un officier attaché personnellement au roi ; étant tombés d'accord sur le prix, je me rendis chez le vendeur avec l'argent pour le payer, et un fusil dont M. Maltsov lui faisait présent, mais sous le prétexte que le châh pourrait le désapprouver, il me dit en me présentant ses excuses, qu'il lui était impos-

sible à son grand regret d'exécuter le marché ; il ne refusa pas le fusil pour ne pas paraître incivil, mais il me le renvoya au bout de quelques jours.

Tout était prêt pour le départ au jour fixé; on avait loué les bêtes de somme pour le transport des bagages ; Mirza Nerriman m'avait montré un état montant à 1700 tomans des gratifications que M. Griboyedov se proposait de distribuer aux mehmandars, aux officiers inférieurs et à la garde ; S. E. était enchantée à l'idée de revoir bientôt sa jeune et chère épouse, princesse géorgienne d'une grande beauté ; c'était le sujet le plus ordinaire de sa conversation ; nous partagions sa joie, l'avenir nous apparaissait brillant comme un beau soleil d'été, mais bientôt notre horizon s'obscurcit.

Le soir même du jour où Zohrâb Khan avait apporté les kalaats (les présens du Roi), l'eunuque Mirza Yakoub entra dans la maison de l'ambassade avec un domestique. Il alla chez Mirza Nerriman qui, un instant après, prévint M. Griboyedov que Mirza Yakoub désirait retourner à Erivân, son pays natal, et qu'il venait se mettre sous la protection de la Russie. M. Griboyedov répondit qu'il ne pouvait recevoir un homme qui se glissait chez lui comme un voleur à la faveur de la nuit ; qu'il eût à se retirer, mais que s'il persistait dans les mêmes résolutions, il pouvait se présenter de nouveau le lendemain matin. Mirza Yakoub obéit, mais le lendemain on le vit revenir suivi d'un valet et accompagné de Mirza Nerriman qui était sorti à la pointe du jour ; on lui assigna un logement dans une cour contiguë à celle qui était occupée par M. Griboyedov.

Ce personnage dont l'apparition parmi nous causa de si grands malheurs, était né à Erivân de parens obscurs qui habitaient encore cette ville. Son père était Arménien et jardinier de Mohammed Khan, gouverneur héréditaire de la province. Il avait été emmené en esclavage à Tehran en 1226 (1808) lorsque le général Tsitsianov assiégea Erivân, et il fut d'abord employé dans le sérail du fameux Golden Ismaïl Khan. Après la disgrace de ce seigneur, il passa au bout de quelques années au service du châh, et peu à peu il gagna la confiance du monarque qui le combla de ses faveurs ; au moment dont je parle, il

remplissait les fonctions importantes de trésorier et de surintendant de tous les diamans et de toutes les pierreries du harem.

Nous qui connaissions les sentimens de nos compatriotes sur cette classe d'individus, et qui étions persuadés que le roi, par point d'honneur, consentirait plutôt au divorce d'une de ses femmes qu'à laisser partir Mirza Yakoub, nous fûmes effrayés des conséquences inévitables qui devaient résulter de la réception que l'ambassadeur avait faite à cet eunuque. En examinant cette affaire sous toutes ses faces, nous reconnûmes qu'en vertu du dernier traité de paix, M. Griboyedov avait le droit de couvrir de sa protection les personnes qui désiraient retourner sur le territoire russe; mais, d'un autre côté, nous ne pouvions, par aucun raisonnement, être amenés à supposer que l'orgueil du roi des rois et les sévères règles du harem permettraient à S. M. de montrer en cette occasion une condescendance si opposée à ses idées de propriété, et si propre à l'avilir aux yeux de ses sujets. Il avait déja dévoré assez d'humiliations; déjà, par suite de la dernière guerre, il était déchu dans leur estime : il avait livré pour ainsi dire, de ses propres mains, une grande partie de ses trésors long-temps accumulés, et maintenant il lui fallait renoncer à ses droits sur un esclave dont les fontions étaient de la nature la plus délicate, qui connaissait parfaitement tout son intérieur, et qui pouvait donner les renseignemens les plus étendus sur ses richesses en or, argent et pierres précieuses.

Le gouvernement russe n'ayant à gagner aucune augmentation de puissance en protégeant un être tel que Mirza Yakoub, nous devions penser que la conduite du ministre cachait des projets contraires au bien-être de la Perse. Si tel n'était pas son dessein, pourquoi ne pas engager ce misérable à ne pas quitter une position cent fois plus belle qu'il ne la méritait. Nous nous perdions en conjectures.

L'évasion et le lieu de la retraite de Mirza Yakoub ne furent pas plutôt connus, que les ministres et Manoutchibr Khan, chef des eunuques, adressèrent à l'ambassadeur plusieurs messages, pour lui exposer l'inconvenance de prêter un asile à un tel fugitif. Celui-ci, inébranlable dans sa résolution, consentit cependant, soit d'après les conseils

de M. Griboyedov, soit sur les assurances qu'il ne lui serait fait aucun mal, à se rendre avec M. Maltsov et l'interprète Mirza Nerriman, chez Manoutchihr Khan, pour s'expliquer avec lui sur son intention de retourner à Erivân, sa patrie. L'entrevue se passa fort bien; on crut même que Manoutchihr Khan avait réussi à vaincre l'opiniâtreté de son subordonné, car, au lieu de revenir à l'hôtel du ministre russe, il gagna son logement; mais le soir même, on le revit à l'ambassade, amenant avec lui divers objets mobiliers, tels que lits, tapis, vaisselle, etc., et il s'y établit définitivement.

La tempête commençait à gronder. Le lendemain, par les ordres du roi, on mit les scellés sur la maison de Mirza Yakoub, et on notifia officiellement à M. Griboyedov que ce malheureux s'était évadé sans rendre compte d'une somme de 30 à 40,000 tomans. Je ne puis me rappeler exactement, dans ces momens d'agitation, l'heure et le jour des différentes circonstances de ce fâcheux évènement. Dans la soirée, un peu tard, Roustem Beg fit une tentative infructueuse pour enlever le reste des effets qui garnissaient la maison de Mirza Yakoub. Il avait emmené avec lui plusieurs valets, conduisant des mulets, et après avoir brisé les scellés apposés sur les portes, il avait déja déplacé quelques meubles pour les emporter, lorsque les gardiens, réveillés au bruit de cette entreprise audacieuse, s'opposèrent à son projet par de simples menaces qui bientôt auraient été suivies de voies de fait, si Roustem ne s'était pas retiré.

M. Griboyedov avait montré jusqu'alors quelque disposition à satisfaire les ministres, sans sortir cependant de la ligne de ses devoirs. La crainte de châtimens sévères ou même de la peine capitale empêchait Mirza Yakoub de rentrer dans le devoir; il résistait également aux insinuations de l'ambassadeur qui l'engageait à partir pour Tabriz, et à y entrer au service d'Abbas Mirza. Mon patron étant allé voir Manoutchihr Khan dans le moment où M. Maltsov et Mirza Nerriman y avaient conduit Mirza Yakoub, trouva ce dernier fort irrité des outrages qu'il avait essuyés en traversant quelques passages obscurs qui menaient aux appartemens; quelques domestiques du harem l'avaient accablé d'injures et avaient craché sur lui: les

habits de Mirza Nerriman s'étaient aussi ressentis de cette indignité. Mirza Yakoub répondit en ces termes à l'accusation du vol d'argent et de bijoux : « Il faut n'avoir ni foi ni religion pour m'imputer une telle infamie ; » c'était jeter de l'huile sur le feu. Cette réplique inconvenante lui attira des propos amers, et le khan, voyant que les difficultés ne feraient que s'accroître par la continuation des discussions entre gens si irrités, ordonna à Ramazân-Beg, ferachi du châh, de reconduire Mirza Yakoub à l'hôtel de l'ambassade, et de veiller à ce qu'il ne lui fût fait aucune insulte. Un instant après, il les suivit.

M. Griboyedov témoigna une extrême indignation des affronts dont on avait couvert les deux Mirza. « Ce n'est pas sur Mirza Yakoub qu'ils ont craché ! s'écria-t-il. Ils ont craché d'abord sur l'empereur et ensuite sur moi ; une telle conduite est intolérable. » Le khan chercha à calmer sa juste colère, en lui représentant que l'injure partait de trop bas et qu'elle devait être méprisée, ainsi que l'insulte faite par Mirza Yakoub à la religion de ceux avec qui il était confronté, et qui, par leur position sociale, méritaient quelques égards. A ces mots, M. Griboyedov, encore tout ému, demanda d'un ton animé à Mirza Yakoub pourquoi il avait eu l'audace de faire quelque allusion à des choses saintes, et comment le mot sacré de religion avait pu sortir de sa bouche. Yakoub, en repoussant de nouveau l'imputation du vol, déclara avec insolence qu'il avait seulement exprimé son opinion, en disant que ceux qui l'accusaient si méchamment n'avaient ni foi ni religion.

Après une pareille scène, tout accommodement devenait impossible dans une conférence amicale. Vers le 29 de redjeb, M. Griboyedov obtint une audience particulière du châh, qui n'eut aucun résultat satisfaisant. On convint cependant que les réclamations que l'on élevait contre Mirza Yakoub seraient soumises au tribunal de Mirza Messih, grand-prêtre de Tehran. Mirza Yakoub présenta quelques objections contre cette décision, et il était fondé en raison ; car, d'après les lois mahométanes, on n'a plus le moindre égard pour ceux qui ont renoncé à l'islamisme, parce que cet acte seul est regardé comme un crime qui mérite la mort. Malheureusement Mirza Yakoub s'était permis de parler d'une manière très irrespectueuse de la vie intime du

roi et de sa nombreuse famille, et de répandre le venin de sa censure jusque sur l'équité et la sainteté de la prêtrise. Je me rappelle que me racontant un jour quelques anecdotes de l'intérieur du harem, qu'il aurait dû tenir secrètes, je l'interrompis, en lui faisant observer que les faveurs dont l'honorait le châh depuis long-temps devaient au moins lui commander le silence sur des choses qu'il divulguait inconsidérémment.

M. Griboyedov agit avec peu de prudence, en traitant Mirza Yakoub avec trop de considération, et à cet égard, il y a peut-être de justes reproches à lui adresser. Cet eunuque mangeait à sa table, ou bien il était servi dans sa chambre, des mets apprêtés dans la cuisine du ministre; il ne voulait plus prendre ses repas avec nous, « dans la crainte, » disait-il, « d'être empoisonné. »

Cependant le roi paraissait de plus en plus renoncer à l'idée de se faire remettre ce déserteur, ainsi que deux ou trois valets qu'il avait entraînés avec lui; mais, d'un autre côté, M. Griboyedov fut informé que S. M. avait retiré son consentement à ce que M. Maltsov et Mirza Nerriman continuassent, après son départ, à résider dans la capitale, dans la crainte que quelque circonstance fâcheuse ne résultât de leur inexpérience des affaires.

Le 1er de chabban, Mirza Yakoub, accompagné de M. Maltsov et de Mirza Nerriman, se rendit, ainsi qu'il avait été convenu, chez Mirza Messih. Après y être resté au moins une heure, on lui signifia que le grand-prêtre était trop indisposé pour entendre la cause. Cette démarche fut donc sans utilité. Il y avait un grand concours de peuple auprès de la maison, et j'appris que Mirza Messih s'était décidé à ne pas le recevoir, parce qu'il craignait de ne pouvoir contenir sa juste indignation, et que si, emporté par son zèle, il avait traité Mirza Yakoub d'infidèle (*kaffir*), il n'eut en quelque sorte autorisé la populace à le lapider et à exercer contre lui les dernières violences.

D'après des indications fournies par Mirza Yakoub, on s'occupa avec une nouvelle activité de la recherche des esclaves, et particulièrement de celle d'une captive chrétienne, appelée Tallaan, dont on vantait la beauté. On pressa aussi Mathi Kouli Khan, fils de Housseïn Khan, dernier gouverneur d'Erivân, de rendre la liberté à quel-

ques femmes que l'on savait qu'il avait amenées avec lui ou que son père lui avait envoyées de cette ville. Il en avait cédé deux à Ali Yar Khan, l'ancien premier ministre, et il demanda que celui-ci voulût bien permettre que M. Griboyedov s'assurât de leur consentement à retourner dans leur patrie, et qu'alors lui (Mahti Kouli Khan) cesserait d'être exposé aux réclamations des Russes. L'ex-premier ministre, jaloux de montrer qu'il avait conservé le souvenir des bons services qu'il avait reçus de M. Griboyedov, lors de sa détention à Tabriz, adhéra volontiers à cette proposition. En conséquence, plusieurs Arméniens qui s'étaient mêlés à la suite de l'ambassadeur pour arracher leurs parens à l'esclavage, se rendirent chez Ali Yar Khan avec Roustem et Aga Mohamed Ali, adjoint au ferach-bachi du prince Abbas Mirza. On fit venir en leur présence une jeune femme et une fille de treize à quatorze ans; mais personne ne les reconnut, et elles n'exprimèrent aucun désir de quitter leur protecteur actuel. Ali Yar Khan, pour échapper à toute visite ultérieure, avait pris la précaution d'inviter quelques-uns de ses concitoyens, d'un caractère respectable, à être présens à l'entrevue, pour au besoin en affirmer le résultat.

Mohamed Ali m'invita le soir même à prier le khan de prévenir M. Griboyedov, contre les rapports que Roustem Beg pourrait lui faire sur ces femmes, parce que ce dernier avait déclaré hautement qu'il délivrerait la plus jeune ou qu'il y perdrait la vie. Le lendemain de bonne heure (je ne sais si c'était à la connaissance de l'ambassadeur), Roustem se présenta chez Ali Yar Khan, avec un message de son maître qui l'engageait à envoyer ces deux captives à l'hôtel de la légation, afin que le ministre lui-même pût s'assurer de leurs véritables dispositions. On les y conduisit sans beaucoup d'hésitation et sous l'escorte de plusieurs serviteurs et de Mohamed Tahix Beg, qui devait épouser la jeune fille. On ne permit qu'à ce dernier d'entrer dans la maison de l'ambassade, ses camarades ne purent dépasser les avant-cours. Interrogées par M. Griboyedov, les deux femmes répondirent très nettement qu'elles n'avaient aucune envie de quitter Tehran, mais dans un malheureux moment elles cédèrent à l'insidieuse proposition que leur fit Roustem de rester un jour ou deux

à l'hôtel. N'étant plus sous les yeux de leur maître, affranchies de toute retenue, de toute appréhension, l'attachement à leurs premières croyances religieuses, l'amour de la patrie se réveillèrent dans leurs cœurs et l'emportèrent sur toute autre considération. Elles furent confiées aux soins et à la surveillance de Mirza Yakoub, et logées dans un appartement contigu au sien, où l'on plaça deux sentinelles de ferrahaun, infanterie, pour empêcher toute communication avec elles. Les serviteurs d'Ali Yar Khan s'élevèrent avec force et en vain contre ce manque de bonne foi, et déplorant la confiance mal placée de ce seigneur, ils s'en retournèrent tristement.

L'attachement sincère que nous professions pour M. Griboyedov ajouta à la peine que nous causait la violence de ses procédés. Parfaitement instruits de l'état de l'opinion publique, nous n'ignorions pas que, sans qu'il fût besoin de motifs nouveaux, l'irritation actuellement existante suffisait pour rendre sa position fort dangereuse. Notre nation est féroce, cruelle, prompte à émouvoir, peu susceptible de réflexion; on ne saurait mieux la comparer qu'à un caillou qui, au moindre choc, donne du feu sur-le-champ.

Mon patron ne put dissimuler plus long-temps ses appréhensions; il pressa vivemement M. Griboyedov de laisser les captives retourner chez Ali Yar Khan, et lui démontra avec force l'opportunité de cette démarche conciliatrice; mais ses instances, ses supplications furent inutiles et M. Griboyedov lui fit sentir même avec une sorte d'amertume que son intervention lui était désagréable. Le khan justement blessé resta deux ou trois jours sans voir le ministre, qui, au bout de ce temps, l'envoya chercher et le raccommodement fut bientôt fait. Mirza Mathi, secrétaire du châh, essaya plusieurs démarches auprès de l'ambassadeur de la part d'Ali Yar Khan; le ministre des affaires étrangères, employa tous les moyens possibles pour arranger l'affaire de Mirza Yakoub; M. Griboyedov ne voulut rien entendre.

Le troisième jour de leur entrée à l'ambassade, les femmes exprimèrent le désir d'être conduites à Kara Klissiah, bourg situé sur la frontière de la province d'Erivàn et lieu de leur naissance. Ce désir était-il sincère? je l'ignore, mais je sais parfaitement que, par l'intermédiaire des factionnaires per-

sans, elles avaient des relations continuelles avec les serviteurs d'Ali Yar Khan qui ne cessaient de rôder autour de leur nouvelle demeure. Mohamed Taher Beg, le prétendu de la jeune fille, venait souvent dans ma chambre avec un homme de confiance d'Ali Yar Khan, mais Mirza Yakoub m'ayant signifié que ces visites déplaisaient à l'ambassadeur, je fus obligé de les faire cesser.

Notre départ avait été définitivement fixé au 7 ou 8 de chabban, et le 5, à midi, d'après les ordres de Roustem on mena les femmes à un bain qui, quoique séparé de la maison, en formait une dépendance. Rien n'était plus déraisonnable; à leur retour les domestiques d'Ali Yar Khan tâchèrent de les enlever de vive force. Si M. Griboyedov ignorait qu'on les eût conduites à ce bain, le tumulte qui s'éleva lorsqu'elles en sortirent, dut le lui apprendre. Je sus qu'il s'était répandu en vains reproches, en vaines menaces contre les personnes de sa suite qui, de jour en jour, d'heure en heure, rendaient sa situation plus dangereuse. Semblables à des météores errans les bruits les plus défavorables à sa réputation circulèrent rapidement dans les différens quartiers de la ville. Tous les prêtres furent convoqués, et le soir même Mirza Messih présida une assemblée de mollahs dans une des principales mosquées. Ils déclarèrent que tout recours à la patience était épuisé, que la religion avait été outragée, leur roi insulté, leurs droits les plus sacrés foulés aux pieds, et ils arrêtèrent à l'unanimité qu'une députation de mollahs se transporterait sur-le-champ près du prince gouverneur Ali châh pour le prévenir que si le ministre russe ne consentait pas à rendre Mirza Yakoub et les deux femmes, le peuple irait les arracher de sa maison. S. A. demanda avec instance qu'on suspendît toute acte de violence jusqu'à ce qu'on pût connaître les nouvelles déterminations de l'ambassadeur.

Ayant appris ce qui s'était passé à la mosquée, j'en instruisis Mirza Nerriman dans des termes que je crus propres à lui faire pressentir le danger qui s'approchait. Il se moqua de mes inquiétudes et finit par me dire: « Nous sommes comme les chameaux des amberak (petite pièce d'artillerie) qui sont accoutumés à l'odeur de la poudre. »

Je me rappelle une autre conversation que j'eus avec lui. M'ayant montré un jour une note officielle qu'il avait, d'après

les ordres de l'ambassadeur, adressée aux ministres du roi et dont l'objet était peu important, le mot châh, sans être précédé d'aucun titre, me frappa. Je fis remarquer qu'il n'y avait aucun inconvénient et qu'il était même de la bienséance d'écrire « S. M. le châh, » ou « le roi des rois, » ou bien encore « le protecteur du monde, » expression dont on se servait par pure courtoisie et que prenaient nos monarques depuis un temps immémorial. « Les autres nations de l'Europe, » ajoutai-je, « et particulièrement les Anglais ne font jamais mention du nom du châh que dans les termes les plus respectueux. Pourquoi les agens de la Russie n'adopteraient-ils pas ces formules de politesse? — Ah! répliqua le Mirza, c'est bien différent: La Russie est dans une position à se faire obéir, tandis que l'Angleterre ne peut rien obtenir de vous que par ses complaisances et ses cajoleries. »

Dans le cours de la journée du mardi 5 de chabban, Mirza Abdul Wahâb témoigna le désir de se trouver avec M. Griboyedov chez Mohamed Welli Khan Achar pour terminer cette malheureuse affaire. « Il était impatient, » disait-il, « d'empêcher une rupture entre deux puissans empires et la mort d'une foule de braves gens, à cause de deux pauvres femmes et d'un misérable comme Mirza Yakoub. »

Les douloureux évènemens du mercredi 6 de chabban ne s'effaceront jamais de ma mémoire; ils se précipitèrent avec une telle rapidité et furent si multipliés que ma narration sera un peu longue et se ressentira peut-être du désordre affreux dont j'ai été le triste témoin.

Au lever du soleil mon patron et Mirza Nerriman reçurent un message du prince gouverneur Ali châh, qui les invitait à se rendre sur-le-champ près de lui pour un objet de la plus haute importance. M. Griboyedov dormait encore, et il s'écoula près de deux heures avant que Mirza Nerriman eût reçu ses instructions. Le Khan ayant à arranger l'entrevue convenue la veille entre Mirza Abdul Wahâb et M. Griboyedov, sortit le premier en prévenant Mirza Nerriman qu'il le rejoindrait chez le prince.

J'appris de grand matin qu'il y avait un grand concours de peuple à la principale mosquée où les prêtres s'étaient réunis de nouveau. Ils ordonnèrent de fermer toutes les

boutiques dans le bazar et enjoignirent ensuite aux fidèles de se diriger vers le quartier russe pour obtenir de gré ou de force la remise des deux femmes et de Mirza Yakoub. Deux honnêtes marchands géorgiens voyant le mouvement qui se préparait accoururent en toute hâte chez l'ambassadeur pour l'informer de l'arrivée prochaine de cette troupe effrénée et de ses projets sinistres; d'un autre côté Manoutchir Khan, d'après un ordre du châh qui lui avait été remis dans la nuit, dépêcha son neveu, Mirza Selliman Malleykaff, à l'ambassadeur pour lui exposer sans détour l'état des choses et l'engager à retirer promptement sa protection aux fugitifs que réclamait une populace furieuse.

Quatre ou cinq cents hommes précédés d'une bande de jeunes garçons et de quelques forcenés qui brandissaient en l'air des bâtons et des épées nues se dirigèrent de la mosquée vers la demeure de l'ambassadeur. Mirza Selliman eut beaucoup de peine à les dépasser, et donna avis, mais trop tard, des résolutions violentes que l'on venait de prendre, et Mirza Nerriman qui avait tenté de quitter l'hôtel pour se rendre chez le prince gouverneur, rentra bientôt tout épouvanté dans son logement où j'avais été mandé pour quelques dispositions relatives à notre départ. Une pluie de pierres tombait déja dans les cours et les cris de la multitude retentissaient par intervalles en un hourra général : ces vociférations nous glaçaient de terreur, incertains que nous étions, quelles en seraient les suites.

La main de fer du destin semblait s'appesantir sur les étrangers; je ne voyais chez eux ni une ferme volonté à défendre courageusement leur vie ni assez de présence d'esprit pour chercher à détourner le danger, soit en se rendant aux vœux bien manifestes de la population, soit par tout autre moyen. Il y avait avec M. Griboyedov dans sa chambre, M, Adelung, second secrétaire, le médecin et le prince géorgien, cousin de madame Griboyedov. Mirza Nerriman, les deux marchands géorgiens, Roustem, Aga Mohammed Ali, le ferach-bechi d'Abbas Mirza, un bon nombre de domestiques et les Cosaques de la garde étaient réunis dans la cour et les appartemens voisins; j'y étais aussi.

La maison de Mohammed Khan est fort grande et séparée par plusieurs cours bordées de bâtimens de deux côtés. Celui qui était occupé par M. Griboyedov, se composait d'un vaste salon avec des antichambres aux deux bouts et deux autres petites pièces : par le toit et la cour, on communiquait avec le logis assigné à Mirza Yakoub, qui précédait celui de l'ambassadeur.

Le tumulte augmentait d'un instant à l'autre ; on tira plusieurs coups de fusil, et bientôt le peuple fit irruption dans les cours. J'entendis une voix s'écrier : « Saisissez Mirza Yakoub et retirez-vous après. » J'appris dans la suite que c'était celle d'Hadji Beg le Mirza qui tâchait de calmer les assaillans en leur abandonnant cette victime. Le malheureux Yakoub s'attacha aux habits d'Hadji, seul et faible asile dans ce moment fatal ; il en fut arraché et tomba percé de mille coups. Les serviteurs d'Ali Yar Khan s'étaient emparés des deux femmes et les entraînèrent.

Pendant le calme qui succéda à ce cruel prélude de la tempête, nous apprîmes la triste destinée de Mirza Yakoub et la mort de Dadache Beg, d'un Cosaque et d'un ou deux valets; ils avaient tué deux ou trois Persans en se défendant. On porta les corps de ces derniers à la mosquée, et ce spectacle sanglant contribua encore à augmenter la rage du peuple. Ce fut en ce moment qu'un voisin, nommé Ali Werdi, marchand confiseur, qui avait été au service de Manoutchihr Khan, entra précipitamment dans le salon pour sauver Mirza Selliman, le neveu de son ancien maître. Il l'engagea, tandis qu'il en était encore temps, à le suivre jusque chez lui par un chemin qui était libre, et il offrit avec le même empressement un asile sûr à l'ambassadeur. Ses instances ne furent point écoutées ; Mirza Nerriman s'écria que personne n'oserait porter la main sur le représentant de l'Europe. « Le bruit de vos fusils, dit Ali Werdi, ne nous effraie point; ne les avons-nous pas entendus à Gandja, à Abbasabâd, à Erivân ? » M. Griboyedov n'accepta point l'offre qui lui était faite, soit par répugnance à abandonner les siens, soit par ignorance de son propre danger, et l'honnête confiseur fut obligé de s'en aller regrettant sans doute l'inutilité de ses efforts.

Les Cosaques et les gens de l'ambassade avaient eu le temps de faire quelques dispositions de défense dans le cas

d'une seconde attaque à laquelle nous commencions à croire qu'on avait renoncé; mais au bout d'une heure et demie, nos espérances se trouvèrent déçues, et nous fûmes assaillis par une multitude bien plus nombreuse. Les combattans ne se composaient plus seulement de petits boutiquiers et de populace, ils étaient munis d'armes à feu, et des soldats de différentes tribus militaires s'étaient joints à eux. Des cris affreux annoncèrent leur approche, et bientôt la grêle des pierres devint si épaisse et si continue, que nous fûmes obligés de nous mettre à l'abri dans une pièce du côté droit de la cour qui servait de chambre à coucher à M. Griboyedov. Il tenta vainement d'adresser quelques mots au peuple ; aucune voix humaine n'aurait pu surmonter un tumulte aussi effroyable; l'ordre donné aux Cosaques de faire feu à poudre seulement, n'eut également aucun résultat. La mort était devant nous, ses victimes étaiens réunies, sans espoir, frappées de terreur, et comme d'innocentes brebis poursuivies par des loups affamés, cherchant vainement à échapper à leur destinée.

Les Cosaques, méprisant le danger, se conduisirent en hommes déterminés à sauver leur chef, s'il était possible, et à vendre chèrement leur vie. Quelques domestiques montrèrent une grande présence d'esprit et un courage admirable, et particulièrement un courrier de l'ambassade nommé Hoachatour. Ce brave garçon fondit le sabre à la main sur les assaillans, en abbattit deux et fit reculer les autres; il monta ensuite par un escalier pour chasser ceux qui occupaient les murs; on l'accabla de pierres, deux fois il chancela et continua cependant de se porter en avant jusqu'à ce que la lame de son sabre ayant été brisée, il resta sans défense et fut en un instant mis en pièces.

Pendant quelque temps le succès de l'attaque demeura incertain : on fit un effort pour balayer la cour, mais quoique ceux qui s'étaient le plus avancés se fussent retirés, leurs camarades qui étaient postés sur les murs continuaient la fusillade, et ne cessèrent de lancer des pierres et des briques contre la fenêtre de l'appartement où était l'ambassadeur. La garde de ferabân, infanterie, s'était dispersée à la première attaque sans avoir fait le moindre effort pour nous défendre, mais la durée de l'affaire donnait l'espoir que le roi enverrait des troupes à

notre secours. Enfin nous entendîmes frapper à grands coups sur le toit de la maison, bientôt il fut percé à jour, et les premières balles blessèrent mortellement le frère de lait de l'ambassadeur, qui s'écria dans l'amertume de son cœur : « Voyez, voyez, ils ont tué Alexandre! » Deux autres personnes perdirent la vie avant que nous eussions pu nous réfugier dans le grand salon qui tenait le milieu des appartemens, mais on y était tellement vu d'une des pièces que nous venions de quitter et de la large ouverture de sa fenêtre, qu'il n'y avait pas possibilité d'y rester long-temps. Ici j'aurais pu, je crois, en passant d'une chambre à l'autre, me mêler dans la foule à l'exemple d'Aga Mohammed Ali, l'homme de confiance du prince Abbas Mirza, car il n'y avait pas d'autre moyen de s'échapper.

J'ai encore présente à l'esprit l'horreur de notre situation peinte en traits divers sur tous les visages. Chez les uns, toutes les facultés semblaient presque anéanties; d'autres étaient en proie à un désespoir frénétique; quelques-uns persévéraient avec les Cosaques à se défendre vigoureusement. L'ambassadeur, les bras croisés, se promenait lentement, en passant de temps en temps la main dans ses cheveux; son front était ensanglanté d'un coup de pierre qu'il avait reçu au côté droit de la tête. Il m'accosta et me dit avec un accent qui frappe encore mon oreille : « Ils veulent nous tuer, Mirza, ils veulent nous tuer! » Je ne pus que lui répondre affirmativement. Les derniers mots que je lui entendis prononcer furent : « *Feth Ali Châh! Feth Ali Châh*, *jenfoudre*, *jenfoudre* (1)! » ou quelques mot de semblable.

Je conserverai toute ma vie un souvenir mêlé d'admiration de la conduite courageuse et de la mort héroïque du médecin. Depuis le commencement de l'action, il avait excité puissamment ses camarades à se battre jusqu'au dernier soupir. Il s'était assuré qu'il n'y avait aucun espoir de salut; car n'ayant pour toute arme qu'un petit sabre européen, il avait eu la hardiesse de parcourir la cour, en menaçant ceux qui l'avaient envahie et qui l'abandonnèrent un instant, à l'exception d'un intrépide jeune homme avec lequel il échangea quelques coups de

(1) Ces mots sont écrit ainsi dans le texte persan.

sabre. Tandis qu'il levait son arme pour garantir sa tête, son adversaire lui coupa la main gauche qui tomba sur le pavé. Toujours animé du même courage, malgré cette affreuse blessure, il rentra dans les appartemens, déchira le rideau d'une des portes, en envelòppa son membre mutilé, et sans écouter nos représentations, il sauta par la fenêtre, et périt bientôt, accablé par le nombre, après avoir été porté à terre par les pierres qu'on lui lançait du haut des murs.

Avant de quitter le salon pour gagner la partie la plus éloignée de l'appartement, nous perdîmes de nouveau quatre ou cinq des nôtres. Cette partie était divisée par une cloison épaisse, derrière laquelle ceux qui pouvaient marcher ou se traîner trouvèrent encore un asile momentané. Mirza Selliman et Mirza Nerriman furent tués avant d'avoir gagné cette dernière retraite où l'on nous attaquait de la porte et de la fenêtre; les Cosaques étaient alors presque tous tués. Deux des assaillans les plus avancés, armés d'épées et de poignards, firent mine de pénétrer dans notre réduit; mais comme ils montraient de l'irrésolution, et semblaient redouter notre désespoir, je m'élançai hors de la chambre, en faisant le moulinet avec mon sabre, et je les suivis de si près lorsqu'ils reculèrent, que je me trouvai en un instant parmi les premiers des combattans qui me prirent pour un des leurs. C'est en vain que je tâchai de gagner la cour; il me fut impossible de percer la foule, et je fus repoussé dans l'intérieur où je vis les corps de dix-sept de mes compagnons étendus à terre. L'ambassadeur avait été percé de part en part d'un coup de sabre dans le sein gauche, et on me montra un lutteur public d'une force athlétique, attaché au service d'un habitant de Tehran, qui passait pour avoir porté le coup. Aux pieds de M. Griboyedov, était gisant le commandant des Cosaques, qui, avec un dévouement admirable, l'avait constamment couvert de son corps.

Epuisé par la fatigue, par la frayeur, par l'horreur du spectacle dont j'étais témoin, meurtri de coups de pierres, il me fallut faire un dernier effort pour ne pas tomber sans force sur le plancher. Il semble que toutes les furies de l'enfer s'étaient déchaînées pour pousser le peuple de Tehran à des atrocités qui révoltent la nature. Non contens d'avoir égorgé tant de victimes sans défense, d'avoir souillé leurs bras de sang innocent, ces forcenés se livrèrent au

pillage le plus infâme. Les morts dépouillés entièrement et traînés au milieu des cours dans un état complet de nudité furent exposés à d'affreuses dérisions, et ils en formèrent de hideuses pyramides, cimentées par le sang qui découlait de toutes les blessures.... Ma plume s'arrête devant de telles horreurs!.... Grand Dieu! que ta colère ne venge pas sur nous cet effroyable délire.

Il était plus de midi lorsqu'enfin je pus gagner notre logement. Mon domestique ayant affirmé qu'il n'était occupé que par des mahométans, personne n'y était entré, et il avait servi d'azile à M. Maltsov, premier secrétaire de la légation. Son appartement était assez éloigné de celui de M. Griboyedov, et quand on eut forcé la maison il ne lui était plus possible de se réunir à ses compatriotes. A force d'argent et de promesses, il avait réussi à engager quelques ferachis et un petit détachement de ferahân infanterie, qui s'étaient retirés dans notre quartier, à le prendre sous leur protection. Lorsque le tumulte fut un peu calmé, nous fîmes prévenir le prince Ali Châh que M. Maltsov avait échappé seul à cet horrible massacre; il nous envoya une compagnie d'infanterie, sous prétexte d'empêcher de nouveaux désordres, et à l'entrée de la nuit, M. Maltsov, revêtu d'un uniforme persan, et placé dans les rangs des soldats, se rendit au palais de S. A.

Le système d'extermination avait été suivi si complètement, que le peuple s'était porté même dans les avant-cours du palais britannique, et après avoir égorgé sept ou huit Russes qui logeaient dans les écuries, il s'était emparé de tous les chevaux appartenant à l'ambassadeur.

Au commencement de l'attaque, on fit, d'après les ordres du châh, de vaines tentatives pour arrêter le désordre. Mirza Mohammed Ali Khan, avec ses propres serviteurs, s'était rendu en toute hâte sur le lieu de la scène, au moment où on se saisissait de Mirza Yakoub. Malgré toute sa bonne volonté, ses efforts se bornèrent à quelques mesures de précaution malheureusement étrangères à l'affaire principale, et à des représentations, des supplications adressées à des hommes sourds à la voix de la raison. Le messaktchi bechi et plusieurs autres officiers de la cour, tentèrent en vain de le seconder, et enfin les princes Ali châh et Imâm Werdi Mirza, vinrent eux-mêmes

suivis de tous ceux qu'ils avaient pu réunir. L'innombrable multitude des assaillans ne leur permit pas d'approcher de la maison attaquée. Au lieu d'être de quelque secours à l'ambassade, ils eurent à craindre eux-mêmes pour leur propre sûreté ; ils furent insultés, menacés, repoussés. « Allez, disait-on à Ali châh, allez livrer vos femmes aux Russes! Une telle action est digne de cette longue barbe que vous parfumez avec tant de soin d'eau de rose. Votre frère Abbas Mirza ne s'est-il pas vendu déja corps et ame à l'empereur! Retirez-vous, *govrâm sang*, ou nous vous hacherons en morceaux. » Les princes furent forcés de regagner leur palais, qui heureusement était défendu par un fort détachement d'infanterie, et dont on ferma promptement les portes pour empêcher les révoltés d'y pénétrer.

J'appris par mes domestiques qu'on avait traîné le cadavre mutilé de Mirza Yakoub par toute la ville, et qu'ensuite on l'avait jeté dans un fossé profond. Il en fut de même d'un corps qu'on supposait être celui de M. Griboyedov. On attacha des cordes aux jambes, et un cortège dérisoire l'escorta dans les principales rues, et les bazars de Tehran en criant par intervalle : « Place, place à l'ambassadeur russe, qui va rendre visite au châh. Restez debout pour témoigner votre respect, et saluez-le à la mode des Francs, en vous découvrant la tête. » Après l'avoir long-temps promené ainsi, on l'exposa à la vue du public dans la place qui mène à la porte principale de la citadelle. A la chute du jour, tout étant rentré dans le calme ; on le transporta, d'après les ordres du prince-gouverneur, dans la maison de Mohammed Khan.

La nuit se passa tranquillement, et le lendemain le ferach-bachi Kerim Khan fut désigné pour faire opérer la translation de tous les cadavres ; 44 personnes de l'ambassade russe avaient péri. Après quelques recherches ; on retrouva le corps de M. Griboyedov au milieu d'un tas de morts devant une des fenêtres de son appartement ; je vis avec une sorte de satisfaction qu'il n'avait essuyé aucun outrage. Les derniers devoirs lui furent rendus par les prêtres de l'église arménienne où il fut déposé, et on enterra les restes de ses malheureux compagnons dans une vaste fosse hors des murs de la ville.

On dit que du côté des assaillans, il y eut 26 ou 27 tant tués que blessés; leur perte aurait été bien plus grande si on avait pris à l'ambassade de bonnes mesures de défense, et si toute la suite de M. Griboyedov eût été réunie; peut-être même alors l'attaque eût-elle été repoussée; mais qui peut échapper à sa destinée?

Royaume de Courg.

Ce royaume, situé à l'ouest du Maïssour, est fort peu étendu, et n'a que 50 milles de longueur sur 35 milles dans sa plus grande largeur. Environné de montagnes, pour la plupart inaccessibles, il en renferme beaucoup d'autres qui composent une succession de hauteurs abruptes et sauvages, et de vallées très bien cultivées, et, comme si cette structure naturelle ne suffisait pas pour confirmer le nom de pays fort qu'on lui a donné, les habitans ont encore ajouté à cette force, en divisant l'intérieur en terrains d'une forme généralement carrée : ceux qui ne contiennent ni marais, ni cours d'eau, ont environ un mille de largeur, sont entourés d'un large fossé très profond et d'un rempart élevé avec la terre du fossé, et sont couverts, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de djengles épais, entremêlés d'arbres forestiers gigantesques. Dans quelques-unes de ces clôtures qui sont placées à un mille environ de distance les unes des autres, on a pratiqué quatre ouvertures pour l'entrée et la sortie, une sur chaque face, particulièrement dans celles que traversent les routes principales. Toutes les hauteurs, toutes les montagnes sont également couvertes de djengles; les téks, les jaquiers, les manguiers, croissent spontanément, et parviennent à une grosseur énorme dans les vallées arrosées par de nombreux ruisseaux, et où leur développement est favorisé par les brouillards continuels qui y règnent pendant les nuits. On concevra facilement que dans un tel pays, on n'aperçoit ni villes, ni villages, que lorsqu'on en est tout près. Quoique je l'aie traversé presque entièrement à différentes fois, je ne me rappelle pas avoir vu

plus de six ou huit villages, et j'étais tenté de croire que la majorité de ses habitans se composait d'éléphans, de tigres, d'ours, de buffles, d'hyènes, de civettes, de cerfs, de daims, d'antiloppes et d'autres animaux plus petits; car jamais chasseur ne trouvera nulle part une proie aussi diverse et aussi abondante.

A l'époque où l'heureux Hyder-Ali usurpa le trône de Maïssour, le radjah de Courg, nommé Veradjender, fut vaincu par ce prince mahométan, et emmené captif à Maïssour, où cependant on le traita avec bonté. Par son adresse, il réussit à persuader à son vainqueur que s'il consentait à le renvoyer dans ses états, il engagerait ses sujets à se soumettre au joug musulman. Retranchés dans leurs forts et leurs âpres montagnes, Hyder ne pouvait les dompter; il accepta donc volontiers la proposition de son prisonnier qui, après lui avoir prêté serment de fidélité, retourna dans sa patrie, manqua à sa parole, et s'en glorifia. Quoi qu'il en soit, Veradjender se montra habile politique; ce chef de montagnards rendit plus formidables les fortifications naturelles de son petit royaume, bâtit des villes, créa une armée et défia avec succès toute la puissance de son adversaire. Après la mort de Tippou, cet homme extraordinaire tomba dans des accès de folie qui allaient jusqu'à la fureur. Il fit périr dans un seul jour plus de 1200 personnes des principales familles du pays, et de tous ses parens, il n'épargna que le plus jeune de ses frères, persuadé faussement qu'il était complètement imbécille. Veradjender ne survécut pas long-temps à ce massacre, et fut tué par un des esclaves qui tremblaient devant lui. Je ne puis passer sous silence un fait qui démontre à quel degré se portaient sa démence et sa frénésie. Une vieille femme possédait sa confiance depuis long-temps; elle préparait ses alimens, et demeurait dans le palais avec un petit garçon, fils d'une de ses sœurs. Après l'acte de barbarie dont je viens de parler, et dans laquelle le radjah, avec l'aide de plusieurs éléphans et de satellites choisis, avait joué le rôle le plus cruel, ce prince rentra dans ses appartemens. La vieille femme, accompagnée de cet enfant, étant venue lui demander ses ordres, il la poignarda sans dire un seul mot, et saisissant le malheureux enfant, il

l'étendit sur une table, lui coupa la gorge et le disséqua tranquillement. Le jeune frère que son erreur avait sauvé lui succéda, et hérita de son pouvoir absolu et de ses richesses immenses. Il se nommait Lingradjunder-Ouadir, et au mois de mars 1811, je me rendis dans sa capitale, avec des lettres de recommandation de M. Arthur Cole, résident à Maïssour.

Le prince reçut son hôte avec magnificence, et il prodigua pour lui plaire toutes sortes de jeux et divertissemens.

Nous entrâmes dans le palais, dit le colonel Welsh, au milieu de jeunes filles qui dansaient au son de divers instrumens, et le maha-swami (le radjah) nous conduisit dans une salle où il nous montra plusieurs portraits, tels que le sien, celui du roi Georges, du prince de Galles, du général Wellesley, etc. Il nous mena ensuite dans une autre pièce où il nous fit voir une douzaine de carabines à un et deux coups, du travail le plus fini, des fusils de chasse, des pistolets, d'autres armes d'un grand prix, et un fusil à vent, qu'il nous invita à essayer. Il était sept heures du soir, et la cour du palais était illuminée par des feux qui égalaient presque l'éclat du jour. Nous visâmes par la fenêtre plusieurs objets que nous eûmes l'adresse ou le bonheur d'atteindre, et je réussis même à abattre un petit citron qu'on avait placé sur une noix de coco, sans toucher ni renverser le coco. Un instant après, il nous présenta son fils et plusieurs de ses jeunes parens, tous d'une agréable figure. L'héritier présomptif du trône, âgé de sept à huit ans, et vêtu d'un uniforme de général avec l'épée au côté, me rappela à la mémoire ces vieilles gravures françaises où les jeunes filles sont représentées avec des paniers et des vertugadins, et les jeunes garçons avec des perruques immenses et de petites épées. Cette présentation fut suivie d'un combat de béliers qui eut lieu dans la cour : deux de ces béliers étaient armés de quatre cornes. Ce combat terminé, un lion, attaché avec une forte corde, parut, conduit par une douzaine d'hommes ; il avait l'air doux et privé, jouait avec ses conducteurs, et ne fit aucun mouvement lorsque j'allai à lui et que je le touchai légèrement sur le dos. Je confesse que c'était une pure bravade de ma part, et mon imprudence pouvait me coû-

toucher ; heureusement il n'en fut rien. Ensuite on amena un tigre royal et deux panthères : le premier, auquel on avait coupé les griffes, était extrêmement farouche, et faisait tous ses efforts pour briser sa chaîne. Cet animal est si commun dans le pays de Coorg, qu'on est obligé de le chasser dans toutes les saisons, et le radjah en tue habituellement presque autant qu'il y a de jours dans l'année. Enfin nous prîmes congé du prince, charmés de sa bonne réception et de ses manières affables.

Le lendemain nous nous levâmes de bonne heure ; cet usage est fortement recommandé aux jeunes gens qui doivent passer quelque temps dans les Indes orientales. Après notre déjeuner, nous ne fûmes pas peu surpris de recevoir la visite du Maha Swami dans tout l'éclat de sa grandeur. Il n'était plus travesti sous un habillement européen ; avec son costume national et ses vêtemens amples et enrichis de perles et de joyaux, il avait fort bonne mine. Il s'assit quelques minutes et nous demanda si nous voulions l'accompagner à la chasse d'un éléphant sauvage : nous acceptâmes sa proposition avec joie, et nos dispositions faites, nos armes en bon état, nous allâmes, Williamson et moi, rejoindre son altesse qui était prête à partir avec sa suite et ses éléphans. Nous nous mîmes en marche, le radjah dirigeant lui-même l'éléphant sur lequel j'étais monté ; il était juché sur son cou avec un crochet dans la main droite et un couteau dans la gauche, pour saisir et couper les petites branches d'arbres qui auraient pu nous incommoder. Arrivés sur le terrain à un mille environ de distance, nous descendîmes de nos montures, et tandis que l'on arrangeait des siéges sur les arbres où nous devions nous poster, nous nous amusâmes à tirer au blanc avec des flèches, et comme à l'ordinaire, le radjah se montra le plus adroit à cet exercice. Quand tout fut bien disposé, nous grimpâmes sur nos arbres, le radjah entre nous deux, et nous prîmes place dans des espèces de petits fauteuils d'osier ; nous avions chacun trois fusils du radjah et à nos côtés deux de ses eunuques pour les charger. Avant de monter, le prince nous indiqua l'endroit où il fallait frapper les divers animaux qui passeraient à notre portée ; pour l'éléphant, c'est à une saillie qui se trouve immédiatement au-dessus des yeux ; elle a depuis quatre pouces

jusqu'à huit pouces de diamètre, suivant la grandeur de l'animal. Après quatre heures d'attente pendant lesquelles nous fûmes assourdis par un vacarme continuel de trompettes, de tamtams et de tambours, nous vîmes s'avancer un monstrueux éléphant renversant tout sur son passage. Il passa à peu de distance de Williamson qui l'ajusta et le tua du premier coup. L'énorme bête chancela un instant, et brisa plusieurs petits arbres en tombant à terre de toute sa masse; sa hauteur et sa longueur étaient de dix pieds; ses défenses avaient deux pieds de long et près de trois quand on les eut arrachées. Se trouvant alors en chaleur, elle était furieuse depuis le matin; et elle avait abattu et ravagé les huttes et les plantations de plusieurs cultivateurs en voulant regagner son gîte. L'éléphant est alors très dangereux, et il se rue aveuglément sur tout ce qui s'oppose à son passage. Dans les autres temps, il n'entre jamais en fureur que lorsqu'on l'a blessé, et il est extrêmement rare qu'il soit l'agresseur. »

(*Souvenirs du colonel Welsh.*)

Extrait d'une lettre de M. Joseph Acerbi, consul-général d'Autriche en Égypte.

Du bras du Nil de Rosette au-dessous de Tervane, 2 avril 1830.

« Je touche presque à la fin de l'excursion annuelle que je fais en Egypte. J'ai visité le Faioum que je n'avais pu voir l'an passé: en vérité la province des roses n'en a conservé que les épines. Cette province fameuse conquise sur le désert par un gouvernement sage de l'antiquité, a, plus qu'aucune autre de celles qui composent l'Egypte, besoin d'une vigilance paternelle; depuis qu'elle en est privée elle est devenue la plus pauvre et la plus malheureuse. Sa fertilité était due à cette sagesse et à l'industrie: partout des digues immenses, des levées habilement combinées, et des canaux qui distribuaient avec beaucoup d'art et avec une équité parfaite l'eau fécondante du Nil; conduite avec une hardiesse sans pareille, à des centai-

nes de milles, toujours le long des bords de la chaîne libyque par le moyen du fameux canal de Joseph (*Bahr Yousouf*). Quant aux antiquités, le Faïoum n'en présente aucune importante pour quiconque a vu les ruines de Thèbes. Un pauvre obélisque gît isolé, et brisé en deux dans une vaste plaine près de Beghigh; les hiéroglyphes sculptés peu profondément indiquent la décadence de l'art. Dans l'écusson ou cartel contenant les prénoms, on peut découvrir celui des noms du prince qui est enterré dans cet endroit, et si je ne me trompe, j'y ai reconnu le roi Nectanebo de la trentième et dernière dynastie des Pharaons. La belle découverte des prénoms, due également à M. Champollion, depuis que l'on a trouvé les deux tables d'Abides, met en état de reconnaître les noms des Pharaons, lors même qu'ils sont usés, détériorés, ou qu'ils manquent totalement. Les pyramides du Faïoum sont de briques crues; quant au fameux labyrinthe, on n'en peut trouver de traces, même en le cherchant comme j'ai fait, Hérodote et Strabon à la main.

« J'ai bu de l'eau du lac Mœris qui est potable, quoiqu'en disent les auteurs français dans la *Description de l'Egypte*. Il est vrai que cette année le lac avait été alimenté par une inondation extraordinaire du Nil. Il ne faut pas se fier aux auteurs qui disent que c'est un lac artificiel. Suivant moi, ce n'était qu'une excavation naturelle que les sages Egyptiens, peut-être sous le roi Mœris reconnurent et jugèrent propre à recevoir la surabondance des eaux, toutes les fois que l'on pourrait l'y conduire pour féconder le désert. Il ne s'y trouve aucun autre reste d'antiquité intéressant. Les ruines de l'ancienne Arsinoë ne montrent plus de cartel indiquant le nom de la princesse qui a donné son nom à cette ville, ni celui de l'époux qui en fut le bienfaiteur.

« Revenu au Caire après avoir parcouru le Faïoum, je ne pus résister à la tentation de visiter Sues et la mer Rouge. J'ai voyagé avec des rennes au-delà du cercle polaire; il était juste que j'essayasse des dromadaires sous le tropique. Avec cette monture je traversai, en quatre jours et trois nuits, le désert qui sépare la mer Rouge de la capitale de l'Egypte, et je me trouvai en face de l'Arabie-Pétrée: j'ai passé le golfe à peu près au

même endroit que Moïse. Dans l'Arabie-Pétrée, j'ai visité les fontaines de Moïse, à trois heures de marche de Suez. Je fus tenté de poursuivre ma course jusqu'au mont Sinaï, mais à mon âge on ne fait plus ce que l'on veut, on ne fait que ce que l'on peut. Je fus d'ailleurs contrarié par deux funestes accidens arrivés l'un à mon domestique, l'autre à un voyageur anglais, précipités l'un et l'autre de dessus leurs chameaux, au danger de rester sur la place. Il faut considérer à quelle hauteur se trouve le voyageur juché sur un dromadaire; elle est au moins de huit pieds. Aux fontaines de Moïse j'ai trouvé des vestiges de la puissance des Vénitiens. Vous savez que cette république fit construire et équiper une flotte pour combattre les Portugais sur la mer Rouge. Elle déploya les plus grands efforts pour conserver le sceptre du commerce maritime qui lui échappait par la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Les Vénitiens conduisirent par des canaux bien calculés les eaux des fontaines de Moïse, dans un espace de deux à trois milles à travers le désert, et presque jusqu'au bord de la mer. Mais avec la dépense qu'occasiona la construction de cette flotte, dans un pays où il n'y a ni arbres, ni fer, ni cordages, ils auraient pu couper l'isthme en suivant les traces de l'ancien canal. Il est encore visible pour quiconque veut le voir; monté sur mon dromadaire, je l'ai suivi pendant au moins deux heures. Il se déchargeait dans le bras Pelusien. L'on ne peut plus mettre en doute l'existence de cette communication. Le grand ouvrage français sur l'Egypte l'a démentie. A Suez on voyait un bateau à vapeur faisant la navigation de l'Inde, et dans le golfe il y avait un brig de guerre de la compagnie anglaise, dont les officiers étaient activement occupés à lever la carte hydrographique de tout le golfe depuis Suez jusqu'à Babelmandel.

« De Suez je retournai au Caire, où ayant rejoint ma barque, je descendis par le bras de Damiette, visitant tout ce qui s'offrait d'intéressant dans cette partie orientale du Delta et de l'Egypte. J'ai reconnu les quatre branches Pelusienne, Tanitique, Mendesienne, Fatmetique; j'ai visité l'antique Bubaste, Alribis, Tanis et le lac Menzaléh, enfin, la solitaire et déserte Peluse, où périt le grand Pompée, victime d'une atroce trahison. Il n'y a

plus de plantes qui végètent, ni d'animaux qui existent dans les solitudes souillées par un si noir forfait. Me voici de nouveau au Caire, où j'ai reçu votre chère lettre, et de nouveau en route sur le bras de Rosette.

« Mais avant de retourner à Alexandrie, il me restait à voir les couvens cophtes et les lacs alcalins, situés dans la vallée de Natron. J'ai voulu satisfaire mon envie, et je vous écris, encore tout chaud de ce voyage. Je ne vous parlerai pas confusément des divers objets curieux, comme je les ai vus, parce que cette lettre deviendrait trop longue. D'un autre côté, il me reste beaucoup de choses à vous dire. Je me bornerai à vous raconter que je me suis trouvé aux lacs de Natron avec un habile chimiste, le fils du célèbre Darcet de Paris, et que j'ai obtenu de lui des renseignemens que je n'aurais pu espérer d'aucune autre personne. Il fera imprimer son voyage chimique aussitôt qu'il sera retourné en France. Je me trouve heureux de cette rencontre, comme de celle de M. Champollion à Thèbes. J'ai trouvé établi dans la vallée de Natron, un Italien (un certain Baffi), lequel a pris pour trois ans la ferme exclusive de cette substance saline (le carbonate de soude) pour l'expédier raffinée en Europe, où elle n'a été transportée jusqu'à ce jour, que dans un état brut et pleine, je ne dirai pas seulement de sulfate et de muriate, mais encore de terre et de sable. Il a introduit avec beaucoup de succès la fabrication du nitre sans le secours du feu, et par la seule évaporation aux rayons du soleil. Une idée aussi simple ne s'est présentée à l'esprit de personne, pas même aux savans de l'expédition française. Baffi qui n'est ni un grand chimiste, ni un homme savant, mais tout bonnement un mince apothicaire, depuis le berceau, a procuré des millions à ce pays par cette fabrication. Le raffinage du natron est aussi simple et il en espère un grand bénéfice.

« Mais retournant à mon voyage, je vous dirai que je reviens chargé de dépouilles opimes. J'apporte des hyènes, des chacals, des ichneumons, des chauve-souris; plus de trente espèces de reptiles, beaucoup d'insectes et environ cinquante espèces d'oiseaux, dont une grande partie diffère totalement de ceux que j'ai rassemblés l'an passé; une collection de coquilles de la mer Rouge, du

Nil et des lacs voisins : j'ai aussi un riche herbier, et une bonne récolte de minéraux.

« Les antiquités égyptiennes coûtent plus et sont devenues plus rares ici qu'en Europe. Une petite statue de bronze, haute d'environ un pied, toute oxidée et avec une fente à une épaule, ce qui la défigurait, a été payée en ma présence, à Alexandrie, 800 piastres ; mais ce qui en restait intact était digne des plus beaux temps de la Grèce. A Livourne il y a trois ou quatre collections qu'on ne peut pas vendre. A Londres on trouve de très belles pièces pour la moitié du prix qu'elles ont été payées ici. Les pièces d'un travail vulgaire et de l'époque grossière sont communes; cependant nous préférons aux belles ruines de Pæstum quelques bas-reliefs de la dix-huitième dynastie du temps où Pæstum n'existait pas encore, car il faut bien se persuader que tous les arts ont pris naissance ici, et que les Grecs ne furent que les heureux imitateurs des arts égyptiens : mais ils les imitèrent avec le même talent que Virgile imita Ennius. L'ouvrage de M. Champollion vous donnera une idée de l'art égyptien avant l'ère vulgaire, et vous ne verrez nulle part autant de perfection, de variété et d'élégance dans l'art du dessin. Le grand ouvrage de la description de l'Egypte fait concevoir une idée de l'architecture, mais non de la sculpture, parce que les dessinateurs et les graveurs ont confondu et gâté le caractère distinctif des époques des divers monumens par le style et la manière française. »

(*Giornale del Regno delle due Sicilie*, 28 *agosto* 1830.)

Visite à un harem arabe.

Pendant notre court séjour à Hodeida (1), je restais toujours dans ma chambre en l'absence de mon mari ; mais un soir, étant montée sur ma terrasse, pour jouir de la fraîcheur d'une agréable brise de mer qui venait de s'élever, une petite fenêtre que jusqu'alors je n'avais pas remarquée, s'ouvrit lentement, et il en sortit une main

(1) Ville de l'Yemen, sur le bord de la mer Rouge, au nord de Moka

noire qui me fit des signes à ne pas m'y tromper. J'éprouvai d'abord une espèce de saisissement, et je me retirai; un instant après, en me retournant, je vis les mêmes signes se continuer, et plusieurs femmes se montrant, m'invitèrent de la main à m'approcher, en me faisant comprendre qu'elles étaient seules et sans hommes. Pendant que j'hésitais, une négresse et un petit garçon parurent sur une autre terrasse, et m'adressèrent les mêmes invitations. Je venais de lire la description que lady Wortley Montague nous a laissée d'un harem turc, et je voyais une occasion peut-être unique de visiter un harem arabe. Après un léger débat entre ma peur et ma curiosité, la curiosité l'emporta. Je descendis plusieurs degrés, sous la direction du petit garçon, et levant un rideau épais, j'entrai dans une petite cour intérieure, à la porte de laquelle il y avait un bon nombre de pantoufles de femmes, et où je trouvai une douzaine de beautés arabes, en pantalon de soie avec un caftan ou veste qui serrait la taille et se fermait par devant, et coiffées d'un turban posé avec goût. Elles me reçurent avec beaucoup de cordialité et de vives démonstrations de joie; la sultane favorite, nommée Zaccara, me fit asseoir à côté d'elle, et m'ayant pris la main d'un air caressant, elle me donna un bouquet; ensuite, après l'avoir goûté, elle m'offrit du café qu'on apporta dans une cafetière d'argent, et que l'on versa dans une belle tasse de porcelaine de la Chine; mais il était tellement parfumé que j'eus de la peine à le boire. C'était elle qui faisait les honneurs de la collation, et par ses manières et sa bonne grace, elle me parut l'emporter autant sur ses compagnes qu'une dame anglaise sur ses servantes. Elle avait la taille mince et svelte, les traits jolis et délicats, l'air vif et spirituel. Les autres femmes s'empressaient autour de moi. Nous avions par signes une conversation très animée et quand nous ne pouvions nous comprendre, c'étaient des éclats de rire à n'en plus finir. Elles me demandèrent d'où je venais, si j'avais des enfans, beaucoup de bijoux, et elles se firent un plaisir de me montrer tous leurs joyaux. Mon habillement attira particulièrement leur attention : elles l'examinèrent dans un tel détail, que je crus un instant qu'il faudrait me déshabiller pour satisfaire entièrement leur

curiosité. Elles voulurent savoir le nom de chaque partie de ma toilette, et lorsque, pour leur être agréable, je quittai mon chapeau et laissai flotter mes longs cheveux, Zaccara, à mon exemple, détacha son turban, et me montra les siens. La négresse qui semblait le bel esprit de la bande, s'empara de mon chapeau avec sa grosse main potelée, et le fit voir à la ronde, en riant comme une folle; elle tâcha aussi, non sans les endommager passablement, de mettre mes gants qui parurent amuser beaucoup ces dames. Je restai quelque temps avec elles, et ce ne fut pas sans peine qu'elles me permirent de les quitter; je ne pus même obtenir ma liberté, qu'après leur avoir fait comprendre que mon *cowaji* m'attendait.

Le lendemain, je reçus une invitation en forme de renouveler ma visite, et on me conduisit dans une belle salle auprès de laquelle était le maître du logis, occupé en apparence de ses dévotions; mais il s'était placé en cet endroit évidemment pour m'observer à mon insu. Ma réception eut lieu avec une sorte de cérémonie dans les appartemens intérieurs, toutes les dames vêtues beaucoup plus magnifiquement que la veille. Zaccara avait de beaux pantalons de soie rayée et une robe aussi en soie, richement garnie de franges d'argent, et qui descendait jusqu'à la cheville. Leurs mains et leurs pieds étaient teints en jaune, et elles témoignèrent beaucoup d'étonnement de voir les miens dans leur couleur naturelle. L'ameublement se composait principalement de canapés distribués autour de la chambre; elles m'invitèrent à m'y asseoir, les jambes croisées à leur manière, et ne concevaient pas que je préférasse notre habitude européenne. Sur le mur, dans un cadre vitré, on lisait une sentence du koran, et dans une niche de l'appartement, il y avait un koran enluminé qu'elles me firent voir. Mon habillement fut soumis au même examen minutieux que la veille, et comme je n'avais pas de chapeau, elles s'occupèrent beaucoup de ma coiffure, ainsi que de mes bas et de mes souliers. Ensuite on apporta les rafraîchissemens; mais avant de m'en offrir, tout fut dégusté avec soin, comme la veille, probablement d'après un usage adopté par les Arabes, pour tranquilliser leurs hôtes. Puis recommencèrent les questions sur mes enfans, mes joyaux, et après m'avoir toutes dit leurs

noms, elles tâchèrent de prononcer le mien sans pouvoir y réussir.

Soudain l'appartement retentit de cris de joie, entremêlés d'éclats de rire et de claquemens de mains, et l'on m'entraîna rapidement à une fenêtre, d'où j'aperçus le colonel Elwood, marchant dans la rue, suivi d'un domestique qui tenait un parasol sur sa tête; il était entouré d'une foule nombreuse; et en effet, un Anglais avec son chapeau et son costume européen, devait être un personnage curieux dans les rues d'Hodeida. Je ne puis te donner une idée de la vivacité du plaisir qu'éprouvèrent mes belles, ou plutôt mes brunes amies à cette vue; mais il redoubla encore lorsque je leur appris que l'homme qui fixait leurs regards était mon *cowaji*. Enfin les flots de cet orage de la gaîté féminine, la plus bruyante dont j'aie été témoin, se calmèrent peu à peu, et un instant après, je vis entrer le maître de la maison, qui eut pour moi toutes sortes d'égards : il portait dans ses bras un petit garçon qui avait des anneaux d'or passés au nez, aux oreilles, et me dit avec tout l'orgueil d'un père que cet enfant était son fils, et que Zaccara était sa mère. Il me fit aussi des questions sur mes enfans et mes bijoux, deux choses qui probablement occupent d'une manière toute particulière l'imagination des Orientaux.

Mon anneau piqua singulièrement la curiosité des femmes. Je cherchai à leur faire comprendre ce qu'il indiquait, et j'y réussis en partie; mais il me parut évident qu'elles y voyaient *un charme*. Zaccara me prenant ensuite la main d'un air caressant, et m'ayant invitée à l'accompagner, me mena dans toute la maison qui contenait un grand nombre de petites pièces éclairées par de petites fenêtres pratiquées dans différentes directions, de manière à ce que l'on pût voir sans être vu.

Enfin il fallut quitter mes nouvelles amies, et nous nous séparâmes avec de mutuelles démonstrations de regret. Quoique je n'eusse trouvé ni la beauté de Fatime, ni le luxe d'un harem turc, je fus charmée de la bonté simple et naïve, de la gaîté et du bonheur qui me parurent embellir le séjour de ces femmes arabes, et j'aurais été d'une humeur bien fâcheuse, si je n'avais pas été complètement satisfaite de leur empressement à me rendre

ma visite agréable. A la vérité, ma petite vanité eut à se glorifier d'une conquête; car un grand garçon de douze à quatorze ans prit un tel goût pour moi, qu'il voulait me suivre sur mer, dans l'Inde, partout enfin; et en vérité, il y aurait peut-être eu quelque imprudence de ma part à accepter ses services. Qu'auriez-vous pensé, ma chère, de mon jeune page arabe?

Je crois qu'en Arabie les femmes jouissent de plus de liberté qu'en Égypte, et il me paraît certain qu'elles peuvent aller ensemble où elles veulent; car un jour, comme nous sortions pour nous rendre sur le port, nous en rencontrâmes plusieurs qui revenaient de la promenade : elles étaient voilées si hermétiquement, que j'eus quelque peine à reconnaître mes belles du harem; mais elles vinrent à moi, et m'engagèrent du ton le plus affectueux à entrer avec elles dans leur appartement. Il y avait plusieurs gentlemen avec moi, et je ne puis m'empêcher de penser qu'elles prolongèrent un peu notre entrevue, afin de les mieux voir.

(*Voyage de madame Elwood.*)

Nivellement de l'Isthme de Panama.

Les académiciens français Bouguer et Lacondamine, traversèrent l'isthme de Panama en 1735, lorsqu'ils allèrent à Quito pour mesurer les trois premiers degrés du méridien; ils étaient pourvus de baromètres, mais ils oublièrent de s'en servir en se rendant de Porto-Belo à Panama. Ainsi ils n'apprirent rien au public sur la hauteur du point de partage des eaux. Ulloa essaya de prendre une mesure barométrique à Cruces, où les voyageurs quittèrent le Rio-Chagrès; mais malgré la régularité des variations horaires du baromètre entre les tropiques, la mesure offre des résultats six fois trop considérables. Les hauteurs barométriques publiées par Ulloa dans ses *Observaciones astronomicas y nauticas*, et mesurées à Cruces ainsi que sur le bord de la mer, donnent 210 pieds au lieu de 35 (mesure de Paris) pour l'élévation de Cruces au-dessus de l'Océan. Depuis la mesure des trois degrés près de

Quito, par conséquent depuis plus de quatre-vingts ans, nous sommes restés dans la même ignorance sur l'élévation des montagnes de l'isthme de Panama au-dessus de la mer, et sur la possibilité d'un canal navigable pour des navires, qui conduise d'une mer à l'autre. Des voyageurs modernes, pourvus de baromètres, Humboldt, Caldas, Boussingault, Rivero, Pentland, n'ont pas abordé l'isthme. Le général Bolivar a le mérite d'avoir fait relever et niveler en 1828 et 1829 par deux ingénieurs, MM. Lloyd, Anglais, et Tolmark, Suédois, tous deux attachés au service de la république de Colombia, ce canton si important pour le commerce du monde; il a de plus ordonné, avec une générosité très louable, de faire publier en Europe les cartes et les résultats de ce nivellement. Le volume des *Philosophicals transactions* de 1830 qui vient de paraître, contient cette publication. L'opération commença sur le bord du grand Océan ou à Panama, et se dirigea droit au nord vers le cours supérieur du Rio-Chagre, où, un peu au-dessus du confluent du Rio-Pegueni, le niveau du Chagre a été trouvé de 169 pieds (mesure anglaise) au-dessus de la mer Haute, dans la baie de Panama. C'est dans l'espace compris entre cette ville et le confluent du Chagre et du Pegueni, qu'est situé le point culminant de tout le nivellement de l'isthme; on le nomme Alto de Maria Henrique, et il est à 633 pieds (anglais) d'élévation au-dessus de Panama. La saison des pluies, et la masse énorme des forêts empêchèrent la continuation de ce travail en 1828; M. Lloyd ne put terminer le nivellement qu'en février; il suivit toujours les rives du Chagre, d'abord au sud-ouest jusqu'à Cruces, puis au nord-ouest en passant par la petite ville de Gorgona et le confluent du Rio-Trinidad, et parvint ainsi à l'embouchure du fleuve dans la mer des Antilles.

La chaîne des montagnes est interrompue presque entièrement dans cette partie de l'isthme; la plus haute série de collines, ou plutôt les groupes de collines les plus élevés, sont situés dans la partie méridionale de l'isthme entre Oruces et Panama. Les montagnes s'élèvent plus à l'est, mais M. Lloyd se trompe quand il prétend que la Cordillère au sud de la baie de Mandinga, dans l'endroit où elle s'avance dans le continent en gagnant constamment en

hauteur, se rattache sans interruption avec les Cordillères du Choco et de la province d'Antioquia. Cependant au sud du Rio-Tuyra, entre le grand Rio-Atrato et la côte du Grand-Océan, est plutôt un terrain bas, et M. Lloyd semble ignorer le projet de joindre la baie de Cupica, située un peu au nord de la Punta de San Francisco Solano, au Rio-Napipi ou Naipi, un des affluens de l'Atrato. Voici le principal résultat du travail ordonné par Bolivar dans l'isthme qui unit les deux Amériques : la communication entre les deux mers, à Porto Belo et à Panama, peut être facilitée par des canaux pour de petits navires; mais des chemins en fer depuis le confluent du Rio-Trinidad et du Chagre, jusqu'à Panama ou jusqu'à Chorrera un peu à l'ouest de cette ville, seraient préférables. Ils ne seraient dispendieux à établir que parce que les savanes sont coupées par beaucoup de petits ruisseaux qui se gonflent dans la saison des pluies.

M. de Humboldt qui, par sa connaissance de la température et de la distribution des végétaux, avait estimé la hauteur du point culminant de l'isthme sur le chemin entre les deux ports à un peu moins de 500 pieds (anglais) [Lloyd l'évalue à 633], avait depuis long-temps appelé l'attention sur la différence de hauteur du Grand-Océan et de la mer des Antilles, à la mer haute, et sur la modification de la hauteur du niveau des deux mers qui en résulte. MM. Lloyd et Falmark ont trouvé que la différence entre la mer haute et la mer basse, était à Panama sur le Grand-Océan de 27 pieds, à l'embouchure du Chagre sur l'Océan-Atlantique, de 1, $\frac{16}{100}$ pieds. La hauteur moyenne du niveau de l'Océan-Atlantique est de 3 $\frac{1}{2}$ pieds (anglais) plus basse que celle de l'eau du Grand-Océan, mais dans l'intervalle de douze heures, tantôt une de ces mers, tantôt l'autre, est la plus haute : par exemple, au temps du reflux, le Grand-Océan est de quelques pieds plus bas que l'Océan-Atlantique.

Comme les navires tirant plus de douze pieds d'eau ne pourraient pas entrer dans le Rio-Chagre, M. Lloyd propose de creuser un petit canal de dérivation qui aboutisse dans la baie del Limon (Navy bay) qui est aussi sûre que commode.

Le nouveau continent offre cinq points de communica-

tion entre les deux mers; et le petit ravin (quebrada) de la Raspadura, dans le Choco méridional, où même avant la révolution il existait un petit canal; 2° la baie de Cupica dans le Choco septentrional; 3° l'isthme de Panama; 4° le lac de Nicaragua; 5° l'isthme de Guasacualco, dont Fernand Cortez parle, comme d'un secret, dans ses lettres à Charles-Quint. La nature des avantages que chacun de ces cinq points peut offrir au commerce, ont été développés en détail par M. de Humboldt dans son *Voyage aux régions équinoxiales* (T. IX, p. 325-401, édition in-8°; T. III, p. 117-142, édit. in-4°), et dans son *Essai politique sur la Nouvelle Espagne* (T. I, p. 202 à 268, deuxième édition). Le lac de Nicaragua et le Rio San-Juan semblent seuls convenir pour un véritable canal océanique, portant de gros navires, comme le canal calédonien et celui de la Nord-Hollande. Des lettres de Guatemala du 10 octobre 1829, annoncent que le général Verveer, ministre du roi des Pays-Bas près la république, s'occupe, d'après l'ordre de sa cour, d'un projet de communication entre le golfe de Nicoya et le lac de Nicaragua. Les troubles de la république de l'Amérique centrale, ont seuls empêché jusqu'à présent l'arrivée d'ingénieurs hollandais. Dans le temps où le gouvernement espagnol possédait sans contestations ses colonies de l'Amérique, il a fait niveler, non l'isthme de Panama, mais l'isthme entre le lac de Nicaragua et le Grand-Océan. Cette opération fut exécutée en 1781 d'après les ordres de don Matias de Galvez, capitaine-général de Guatemala, par don Manuel Galisteo, ingénieur; on trouva que le lac de Nicaragua, dont la profondeur est de 90 pieds, était élevé de 134 pieds (espagnols) au-dessus du Grand-Océan.

Un Zenana.

Je vous ai déjà introduite dans un harem arabe à Hodeïda, vous ne serez sans doute pas fâchée d'avoir une légère notion du zenana d'un radjah, où je fus admise d'après une invitation formelle: c'était le 23 janvier 1826,

dans la ville de Bhooj (1). Après avoir traversé plusieurs cours du palais, nous arrivâmes au pied d'un escalier qui conduisait à un appartement, à la porte duquel, entourée de ses femmes, la rani, épouse de l'ex-rao et mère du rao actuel, nous attendait. Elle nous reçut avec beaucoup de politesse et avec autant de grace qu'une princesse anglaise. Elle avait une figure fort agréable et pleine d'expression, des dents blanches comme l'ivoire ornaient sa jolie bouche, et une douce langueur donnait à ses yeux un charme touchant; elle portait une robe flottante, richement brodée en or, une grande quantité de belles perles brillaient dans sa chevelure; ses bras, le bas des jambes et sa gorge étaient couverts d'une parure magnifique et de colliers d'or pur; de gros anneaux d'or surchargeaient son nez et ses oreilles; mais tous ces ornemens avaient plus de poids que d'élégance, plus de valeur que d'éclat. Après que nous nous fûmes saluées, elle prit place dans un fauteuil bas en argent, garni de coussins. Nous nous assîmes sur des siéges ordinaires, et les femmes de sa suite, vêtues d'une étoffe rouge et grossière, fabriquée dans le pays, s'accroupirent à terre : elles ne se lassaient pas de nous regarder, et chuchotaient continuellement entre elles, mais sans sortir des bornes du respect.

Ce zenana qu'une imagination poétique aurait pu parer des plus charmantes couleurs, était une petite salle obscure avec des fenêtres non vitrées et fermées par des volets. L'ameublement se composait d'un lit posé sur quatre pieds, d'un petit sofa, d'un fort beau tapis, du fauteuil d'argent de la rani et d'un autre absolument semblable destiné probablement au seigneur et maître; avec nos siéges l'inventaire est complet.

La rani avait beaucoup de grace, de dignité, de douceur et d'agrément dans les manières, et quoique d'après les règles d'une étiquette sévère, il ne lui fût pas permis de sortir du zenana, elle me parut parfaitement au fait du bavardage, même tant soit peu scandaleux d'un camp anglais, et semblait être très bien informée de toutes les particularités d'un fracas matrimonial qui avait eu lieu quelque temps auparavant. Elle nous fit nombre de questions et, après avoir satisfait sa curiosité, nous lui demandâmes

(1) Ville du pays de Cutch un peu au nord du golfe de ce nom.

si elle avait des enfans; elle nous répondit qu'elle avait un fils, le jeune Rao, et ce fut les larmes aux yeux qu'elle ajouta, et deux filles, toutes deux mortes.

Comme alors je ne savais pas assez bien l'hindoustani pour soutenir couramment la conversation dans cette langue, mon ayah (femme de chambre indienne) me servait d'interprète, et malgré tout mon respect pour les majestés, j'eus peine à garder mon sérieux quand, après avoir hésité sur le mot anglais qu'elle emploierait pour désigner la dignité de rani, elle lui donna le titre de *mistress king*. Le colonel Elwood et les officiers qui nous avaient accompagnées jusqu'aux portes du palais, nous ayant fait prier de revenir, Mrs. King ne parut pas douter un instant de la nécessité d'obéir à nos maris, et après nous avoir offert une noix de betel enveloppée dans une feuille, nous avoir inondées d'eau de rose et répandu sur nous de l'huile de bois de sandal, elle nous fit promettre de répéter notre visite au moins tous les quinze jours, et nous permit de nous retirer. Nouvelles révérences de part et d'autre, puis nous prîmes congé d'elle. J'ose me flatter que nous aurons eu l'avantage d'amuser beaucoup ces dames, fatiguées de la monotonie et de l'ennui de la vie du zenana, et que nous aurons fourni matière à leurs bavardages pour long-temps.

« La rani est, dit-on, fort attachée à son mari, l'ex-rao Bharmedji, quoiqu'il ait trois ou quatre autres femmes; elle a même élevé un mausolée à la mémoire de quelques-uns de ses parens qu'il a fait périr, pour expier sa faute. Elle désirait vivement que son fils pût se marier, car, au grand chagrin de ses parens, il était déjà âgé de dix ans et n'avait point de femme, jamais chose pareille n'était arrivée à aucun de ses prédécesseurs, et malheureusement à cause de la dépense, l'hymen paraissait difficile.

(*Voyage de madame Elwood.*)

Le pays de Cotch.

Le climat du pays de Cotch qui était autrefois renommé pour sa salubrité, passait pour être malsain lorsque nous y sommes arrivés; on attribuait ce changement à la très

petite quantité de pluie qui y était tombée depuis plusieurs années. Les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'on insère toujours une stipulation à ce sujet dans les conventions relatives à toutes les nouvelles constructions. Souvent ils se réduisent à de légères commotions, mais le 2 juillet nous en ressentîmes une assez forte, et qui heureusement n'eut aucune suite fâcheuse. Le temps était lourd, la chaleur accablante, et même à l'ombre le thermomètre de Farenheit marquait 91 degrés (26,22 de Réaumur), à une heure après midi; j'éprouvai sur mon sofa une si rude secousse que je m'imaginai qu'une chèvre privée qui avait l'habitude de me suivre l'avait heurté; je fus bien vite détrompée par mon mari qui, s'étant aperçu que les murs de la maison s'ébranlaient, accourut en toute hâte et m'emmena dehors; mais cette secousse fut la seule. Un de nos domestiques qui travaillait sous le varandah, nous assura avoir entendu sur la hauteur du fort, une explosion pareille au bruit d'un coup de pistolet.

La température du Cutch est beaucoup plus froide en hiver et beaucoup plus chaude en été qu'à Bombay, où elle est plus égale à cause du voisinage de la mer. Après un ouragan dont nous fûmes accueillis à notre arrivée à Bhooj, dans le mois de novembre, les matinées et les soirées nous parurent délicieuses, la chaleur étant d'ailleurs étouffante dans le milieu de la journée. Vers Noël le froid devint piquant, et je désirai véritablement du feu, car malgré tout notre soin à tenir les portes et les fenêtres bien fermées, je ne pouvais avoir chaud, et lorsque nous sortions, je m'accommodais très bien d'un manchon et d'une palatine. Quelques personnes nous dirent même avoir vu de la glace un matin de bonne heure, mais nous ne pûmes ajouter une foi entière à ce récit. En janvier et en février, d'épais nuages couvrirent presque toujours le ciel; au mois de mars le printemps vint ranimer la nature et déploya à nos yeux toutes les beautés de cette agréable saison dans notre Europe; mais bientôt ces charmes s'évanouirent: les chaleurs commencèrent à se faire sentir dès les premiers jours d'avril, et un vent brûlant souleva une poussière fort incommode. Le thermomètre, même dans notre maison qui était une des plus belles et des plus fraîches du camp, s'élevait de 90 à 100 degrés (25, 78 à

30, 22 Réaumur), et dans les tentes, il montait quelquefois jusqu'à 110 degrés (34, 67 Réaumur). Les nuits cependant étaient généralement fraîches; ce qui n'arrive pas toujours dans l'Inde; pendant la pleine lune, elles l'étaient beaucoup moins qu'à aucune autre époque, et il paraît certain que sous les tropiques cet astre répand quelque chaleur. On a remarqué, sans en préciser la cause, qu'alors les fièvres étaient plus communes; aussi Diane dans tout son éclat, est-elle un objet de terreur.

En 1827 les vents ne furent pas si violens qu'à l'ordinaire; lorsqu'ils règnent, l'air est absolument imprégné de poussière; des colonnes de sable poussées dans la plaine en roulant en tourbillons, nous rappelèrent souvent le *Kamsin*; mais il n'en résulte pas l'abattement des forces et les suites fâcheuses qu'entraîne après lui ce vent du désert, le moral et le physique n'en sont point altérés, on n'éprouve que l'épuisement, suite nécessaire d'une chaleur excessive. D'ailleurs les effets que produisent ces vents, sont d'une nature fort extraordinaire; la peau se gerce, les lèvres se fendent, l'air est aussi sec et chargé d'une aussi grande quantité de matière électrique que dans les froids les plus rigoureux; les meubles, les tables se disjoignent et tombent en pièces, les bois des portes et des fenêtres se resserrent, il n'est plus possible de les fermer, et toutes les serrures deviennent inutiles. Si par hasard on s'y trouve exposé, on est effrayé de la sensation que l'on éprouve, car l'air qu'on aspire semble plus embrasé que la vapeur qui s'échappe d'un fourneau ardent. La reliure la mieux faite et la plus solide se contracte en quelques minutes; l'eau que l'on jette à terre s'évapore en un instant; notre seule ressource était de mettre de la terre dans des *tatties*, espèces de vases d'un tissu très serré, fabriqués avec le *poa cynosuroides* appelé keskés par les indigènes, et qu'on place contre les fenêtres; arrosés fréquemment, ils répandent dans l'appartement beaucoup de fraîcheur et une odeur fort agréable. Pour se préserver de la chaleur, le seul moyen est de tenir tout bien clos, et d'entretenir une obscurité aussi profonde que dans les nuits d'hiver, aussi j'attendais avec une sorte d'impatience le moment où je pouvais contempler les derniers rayons du soleil, lorsqu'il se plongeait au-dessous de l'horison. Avec

quel plaisir je voyais une soirée délicieuse succéder aux journées ardentes des tropiques, pendant lesquelles je tombais dans une telle langueur, que le moindre mouvement dans ma chambre, me fatiguait comme un exercice violent. Cependant si on s'en rapporte aux médecins, le climat du Cotch est plus sain à cette époque que dans les temps froids, et en effet j'ai cru m'apercevoir qu'il y avait beaucoup moins de maladies. Vous apprendrez avec quelque étonnement que dans cette dernière saison, on entend tout le monde se plaindre de rhumes, de douleurs de poitrine, de refroidissemens, de rhumatismes, et que *dans l'Inde* j'ai fait cadeau d'un gilet de flanelle à un de mes domestiques qui était attaqué d'une toux opiniâtre.

Le 25 juin la nouvelle lune et un orage nous annoncèrent la saison pluvieuse, épithète peu exacte, car la pluie est alors fort rare; mais la chaleur cesse d'être insupportable, le sol brûlé commence à se revêtir de verdure, et je pus reprendre mes petits travaux habituels que j'avais été obligé d'interrompre. Cette agréable température régna pendant deux mois et demi, et se termina par une tempête qui nous ramena un temps lourd et étouffant, accompagné de brouillards épais et précurseurs de la froide saison. Il n'y eut dans le cours de l'année qu'un petit nombre d'orages, excepté au commencement et à la fin de la mousson.

Les animaux ainsi que la race humaine paraissent participer de la nature âpre du pays. Dans nos promenades du soir, il nous est arrivé fréquemment de rencontrer, ici des bandes nombreuses de chèvres à l'air hagard, et des troupes de moutons maigres à laine brune, là des buffles, des bœufs d'une espèce particulière; d'un côté une légère gazelle bondissait à quelque distance, de l'autre un chameau errait gravement sur le terrain affecté à sa pâture. Quelquefois un renard traversait rapidement le chemin, une chouette se faisait entendre près de nous, ou un chacal s'éloignait la tête basse et d'un air craintif à notre approche. Les hurlemens de ce dernier animal, tristes et lugubres, ressemblent aux vagissemens plaintifs d'un enfant, et ont souvent troublé notre sommeil quand ils s'aventuraient près de notre demeure pour chercher leur proie. Nous étions aussi fortement incommodés par les rats qui

sont si nombreux, que la terre est criblée de trous de leur façon ; réfugiés sous le plancher, ils infestaient notre logement, et souvent nous nous sommes amusés à voir ces petits brigands s'avancer sur le bord de leur retraite, et épier tous nos mouvemens. Ils dérobaient habituellement pendant la nuit l'huile d'une veilleuse posée sur une table dans notre chambre à coucher ; ils entraînaient même parfois la mèche avec eux, nous exposant ainsi au danger d'être brûlés avec la maison ; enfin ils font un tel vacarme en trottant continuellement, que souvent ils nous réveillaient, et que nous pouvions croire qu'il était entré du monde dans notre appartement.

Nos anciennes ennemies, les fourmis blanches, ne cessaient pas non plus de nous tourmenter ; il est encore plus difficile de s'en débarrasser que des mites en Angleterre, et comme ici on substitue presque partout une argile mouillée bien battue et bien égale à nos parquets d'Europe, elles peuvent, dans l'intérieur des habitations, se livrer à leurs travaux. Les serpens ont aussi la douce habitude d'entrer dans les maisons, et peut-être sont-ils persuadés qu'étant adorés en Cotch comme les dieux du pays, ils ont le droit d'aller où il leur plaît. Un soir étant sorti de ma chambre pour appeler mon ayah qui était assise à terre dans le passage qui mène à la porte d'entrée (on ne fait point usage de sonnettes dans l'Inde), j'entendis un fort sifflement suivi d'une espèce de gémissement ; l'ayah voulait que ce fut le vent, mais elle ne me persuada pas, et en regardant partout avec soin, nous découvrîmes dans un trou tout près de l'endroit qu'elle venait de quitter, un immense cobra di-capello, qu'on eut beaucoup de peine à tuer. Une autre fois prenant le frais dans le varandha, nous entendîmes un grand cri dans la maison, et nous rentrâmes au plus vite pour en savoir la cause. L'ayah, dans une violente agitation, nous dit qu'elle avait vu un serpent qui s'était glissé dans notre chambre à coucher ; nous nous mîmes à sa recherche, mais on fut si long-temps à le découvrir, que notre domestique prétendit que l'ayah s'était trompée : enfin on le trouva roulé sur lui-même au-dessous d'un tronc d'arbre. Ayah était furieuse qu'on eut douté de sa veracité, et s'écriait dans son indignation : Maam, il disait, moi femme mentir !

Notre pauvre chèvre maltaise, qui nous avait accompagnés dans notre voyage d'Europe à Bhouj, à laquelle nous étions fort attachés et qui nous suivait comme un chien, a trouvé ici le terme de sa vie; elle est morte de la morsure d'un serpent. C'est une singulière destinée pour une bête née sur l'aride rocher de Malte où, suivant la tradition, Saint-Paul charmait les serpens, de périr dans l'Inde sous la dent d'un de ces redoutables reptiles.

Nous avions aussi des hôtes plus agréables : de jolis écureuils à bandes noires entraient souvent dans la maison, et s'amusaient sur le tapis à chercher des miettes; quelques paons privés avaient l'habitude de prendre place sur mon sopha et de manger dans ma main, ou bien, perchés sur le toit, ils attendaient notre retour de la promenade du soir; ajoutez à ces aimables compagnons un hérisson apprivoisé qui rôdait aux environs du varandha. On voulut nous vendre une jeune gazelle et des ours venus des parties septentrionales de l'Inde; nous les aurions achetés, si nous avions eu le même goût que lord Byron pour les bêtes féroces, et d'ailleurs, dans un pays où ces animaux sont si communs, il est rare qu'on partage le désir et le plaisir que pouvait avoir sa seigneurie à en être propriétaire.

Les hyènes ne sont pas rares dans cette contrée; mais elles ne ressemblent nullement à celles que nous dépeint Bruce, dans son Voyage en Abyssinie; au contraire, elles sont timides, lâches, et un enfant les fait fuir. Il y a beaucoup de loups et de tigres dans les cantons déserts, ainsi que des cochons sauvages. Les chasseurs y trouvent une grande quantité de cailles, de bécassines, de macreuses, de paons, d'outardes, et une belle espèce de perdrix, particulière au pays. Les chauve-souris aux ailes membraneuses nous faisaient souvent des visites nocturnes, et les vautours, si nombreux sous les tropiques, semblaient connaître l'heure de nos repas, et s'y rendaient fort exactement. Cet oiseau est d'une telle impudence, que souvent il attaque les domestiques lorsqu'ils apportent les plats de la cuisine qui, dans l'Inde, est toujours séparée de l'habitation principale, et il s'envole au loin, emportant en triomphe le butin qu'il a dérobé.

On voit souvent voler par troupes plus ou moins nom-

breuses, l'agami, de la famille des grues, qui rend des sons approchans de celui d'une trompette, ainsi que le grand flamant : les premiers, comme des guerriers expérimentés, ont une avant-garde et une arrière-garde, tandis que le corps de bataille conserve toujours la forme d'une tête de flèche; les derniers, tantôt alongés sur une seule ligne, paraissent décrire une grande bande blanche dans les airs, et tantôt réunis rapidement en un vaste cercle, leur plumage d'un rouge ponceau, brille d'un plus grand éclat aux rayons dorés du soleil couchant.

Les chevaux du Cotch, que l'on croit d'origine arabe, passent pour être vicieux ; cependant ils sont renommés pour leur beauté, leur ardeur et leur légèreté. On en amène une grande quantité des provinces septentrionales de l'Inde, et on les embarque à Mandavie pour l'exportation. Ceux qui viennent du Cattywar sont d'une race différente de celle du Cotch. De nombreuses caravanes de marchands qui descendent du Caboul, du Pendjab, du Moultan, etc., traversent Bhouj pour se rendre à la côte; ils apportent des châles, des tapis, des voiles fabriqués en Chine, des chapeaux de paille, et autres objets dont ils vendent une partie dans cette ville.

Un des chefs du pays m'a souvent fait présent de raisins délicieux, à gros grains et sans pepins, qu'on lui avait envoyés du Caboul; chaque grappe est soigneusement enveloppée dans du coton, et le tout est bien enfermé dans des boîtes de la forme des boîtes de confitures en Fance. On importe aussi de Perse des raisins ambrés de Kisma, et d'Arabie, des amandes sèches, des grenades et d'autres fruits. On trouve dans le bazar des mangues, des bananes d'une petite espèce, des dattes, des cachimans, des figues, des noix, des citrons doux et amers; des papayes et des melons d'eau, et de temps en temps des poires, des coings et des pommes d'une qualité médiocre, et qui me paraissaient d'un goût aussi délicieux qu'à cette jeune femme des nuits arabes, dont la mort fut causée par la perte d'un de ces fruits que son mari avait achetés pour elle un sequin la pièce à Bagdad.

(*Voyage de madame Elwood.*)

Envoyé cochinchinois à la cour de Peking.

La quatre-vingt-dix-neuvième gazette, après avoir donné la liste des rois, nobles, et mandarins qui devaient être admis, quelques jours après, à l'honneur d'assister à une pièce de théâtre jouée dans le jardin « des délices mutuels » où l'empereur devait aussi se trouver, finit par nommer l'envoyé de la Cochinchine.

On voit par une autre gazette que cet ambassadeur avait demandé la permission de retourner dans son pays par Canton, au lieu de prendre le chemin de terre. Mais l'empereur a refusé d'acquiescer à sa requête, parce qu'il en résulterait un changement aux usages observés par ses prédécesseurs. Cette aversion des changemens est fondée sur ce qu'elle dénote de l'instabilité dans les principes, et quand on n'a pas de meilleure raison à donner pour rejeter une demande, on allègue qu'elle est contraire à l'usage. A l'époque de l'ambassade de lord Amherst, le duc Ho dit que le céleste empire n'admettait jamais de changemens. Toutefois ce n'est souvent qu'un prétexte, car le gouvernement tolère des changemens considérables, lorsqu'il pense qu'ils lui seront avantageux.

L'ambassadeur cochinchinois ayant représenté à l'empereur que la mère du roi était avancée en âge, et avait besoin d'une grande quantité de ginseng, l'empereur a daigné lui donner un catty de cette drogue. (*Asiatic journal.*)

Incendie puni.

Il y a dans la province de Chékiang des coteaux que le gouvernement veut conserver inhabités, parce qu'ils sont sujets à devenir le repaire des bandits. Ainsi pour empêcher que personne vienne s'y établir, on met le feu tous les ans à l'herbe qui les couvre. En 1829, dit la gazette de Péking, un coup de vent propagea la flamme avec tant de rapidité que treize des soldats qui surveillaient l'opération furent brûlés et moururent. L'officier qui commandait le détachement est puni par une dégradation de rang; les hommes qui ont perdu la vie seront honorés, et leurs familles seront récompensées comme s'ils eussent péri sur le champ de bataille. (*Asiatic journal.*)

Détails statistiques sur le New-South-Wales.

Le gouverneur a statué par une proclamation l'étendue des terres dans laquelle les colons auraient « pour le temps actuel » la permission de s'établir; et a fixé les limites de la colonie. Il paraît que sa surface est de 34,505 milles anglais carrés ou 22,083,200 acres.

Il a de plus ordonné que dorénavant les limites de la colonie comprendraient les comtés suivans : 1 Cumberland; 2 Camden; 3 S. Vincent; 4 Northumberland; 5 Glocester; 6 Durham; 7 Hunter; 8 Cook; 9 Westmoreland; 10 Argyle; 11 Murray; 12 King; 13 Georgiana; 14 Bathurst; 15 Roxburgh; 16 Philiphs; 17 Brisbane; 18 Bligh; 19 Wellington.

Voici le résultat du dernier dénombrement fait à Sydney.

Hommes — arrivés libres au-dessus de douze ans.	2,561
au-dessous.	285
Nés dans la colonie au-dessus de douze ans.	1,923
au-dessous.	2,550
Libérés après avoir servi.	5,302
Ayant reçu leur pardon.	835
Encore soumis aux effets de la condamnation.	14,135
Total des hommes.	27,611
Femmes — arrivées libres au-dessus de douze ans.	1,565
au-dessous.	262
nées dans la colonie au-dessus de douze ans.	,580
au-dessous.	2,674
Libérées après avoir servi.	1,342
Ayant reçu leur pardon.	51
Encore soumises aux effets de la condamnation.	1,573
Total des femmes.	8,987
Total général.	36,598

Répartition d'après la religion.

Protestans.	25,246
Catholiques romains.	11,236
Juifs.	95
Païens.	19

Terrain.

Acres concédés.	2,936,346
défrichés.	234,576
cultivés.	71,523

Bestiaux.

Chevaux.	12,479
Bœufs.	262,868
Moutons.	596,311

Voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

M. Frazer vient de publier un récit de son dernier voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande avec le capitaine Logan, au sud de Brisbane-town, sur la baie Moreton. Le point le plus haut sur lequel ces voyageurs se soient élevés est la montagne nommée mont Lindsay; ils disent que la vue dont on jouit de son sommet est magnifique. Au nord s'étend la vallée Brisbane bornée par de hautes montagnes lointaines; au nord-est, la rangée des hauteurs qui séparent le cours des eaux intérieures, se présente sous un aspect majestueux, avec le mont Français et le pic de Flandre, et de belles plaines qui se développent dans l'intervalle. Au nord on découvre la baie et l'île Moreton et une étendue considérable de pays entièrement ouvert; au sud se présente un pays superbe, ouvert en partie et des plaines à perte de vue. A l'ouest le pays est haut et raboteux. Une montagne de figure singulière, semblable à un pigeonnier, forme un trait remarquable dans le paysage au sud-est, et du côté opposé se montre un pic abrupte nommé Blantyrehead. Ces montagnes sont composées d'un trap argileux, fort dur.

Dans un endroit les voyageurs se virent près de terminer leur entreprise d'une manière funeste.

« En examinant, dit M. Frazer, l'abîme affreux suspendu sur nous, le capitaine Logan aperçut un sentier qui fournissait le seul moyen d'y grimper; aussitôt nous ôtâmes chacun nos souliers, et nous commençâmes à monter, laissant nos compagnons derrière nous. Nous fûmes obligés de marcher sur les mains et sur les pieds pour arriver au pic

à une hauteur d'à peu près 300 pieds ; ce ne fut pas sans courir de grands risques; mais étant parvenus à une certaine élévation, nous fûmes obligés d'avancer, le retour étant alors, suivant mon opinion, presque impossible ; il était périlleux de regarder en bas, car à notre gauche, il y avait un gouffre terrible, profond au moins de 1,600 pieds, et à notre droite un épouvantable labyrinthe d'énormes rochers isolés; regarder en avant glaçait d'effroi ; la seule chose à laquelle nous pûmes avoir recours, fut de nous tenir par le gros orteil aux petites inégalités de la surface des rochers, et de nous suspendre par de petites branches de casuarina et de metrosideros qui paraissaient à peine assez fortes pour soutenir une chèvre. Quand nous eûmes atteint au sommet du pic, mes nerfs étaient dans un tel état que je fus obligé de m'étendre sur un rocher et de me soutenir contre un buisson jusqu'à ce que je fusse revenu à moi. »

Société de la Triade.

Un des censeurs impériaux a représenté à l'empereur de la Chine que la société de la triade qui professe la doctrine de l'union intime entre le ciel, la terre et l'homme, est très nombreuse et très répandue dans la province de Kiang-si. Ce censeur expose que le gouvernement local a une si grande crainte des membres de l'association, qu'il néglige les appels des personnes auxquelles elle fait du tort, ou s'il est pressé un peu fortement, il ne poursuit que pour la forme afin de sauver les apparences, et renvoie les coupables après leur avoir infligé une punition légère. En conséquence de cet état de chose, l'empereur a ordonné aux gouverneurs du Kiang-nan et du Kiang-si, d'employer la force militaire pour dissoudre l'association. Ceux qui ont été contraints d'y entrer, obtiendront leur pardon à condition de donner des informations.

C'est la même société qui existe dans tout l'archipel de la Chine et dans le détroit de Malacca, partout où il y a des colons chinois. Elle lève une contribution sur tous ceux qui sont dans les pays étrangers, et persécute ceux

qui refusent d'entrer dans son sein. Des membres de cette association offrirent à un missionnaire, qui se trouvait à Bankok dans le royaume de Siam, de l'aider pour une certaine récompense à propager le christianisme en Chine, mais il refusa leurs services. De même que les francs-maçons, les membres se reconnaissent entre eux par des signes secrets. (*Asiatic journal.*)

Commerce des Cochinchinois.

Au mois de mars 1830, des navires cochinchinois arrivèrent à Sincapour; ils étaient destinés pour le Bengale, tant afin d'y vendre leurs cargaisons, qui consistait entièrement en sucre, qu'afin de remettre au gouverneur général de l'Inde anglaise, une lettre de leur souverain. Chaque navire avait à bord 3,000 piks de sucre.

Un mandarin, chargé des dépêches du roi de Cochinchine, remplissait les fonctions de commodore ou capitaine en chef; il doit être d'un rang élevé puisqu'il a le privilège de faire porter devant lui deux parasols. Cette démarche du roi de Cochinchine doit faire présumer qu'il est disposé à ouvrir des communications amicales avec l'Inde anglaise. « Ce prince, observe à ce sujet le gazetier de Sincapour, montre un esprit plus éclairé que l'empereur de la Chine qui, nous le supposons, doit d'abord se convaincre de la marche de l'intelligence avant de condescendre à envoyer une ambassade semblable. »

Chaque navire cochinchinois est monté par quatre-vingts matelots et dix officiers de différens grades, y compris deux capitaines, chargés l'un du navire, l'autre de la cargaison. Ils connaissent l'usage de la bousole, et ont des cartes anglaises; mais on peut juger de leur habileté à s'en servir pour se guider, par la demande qu'ils ont faite de capitaines anglais pour conduire les navires au Bengale. Ils ont été assez heureux pour en obtenir deux par bâtiment; c'est réellement un bonheur pour eux, car on peut mettre en question si jamais ils auraient pu trouver le chemin de Calcutta.

Il y avait à la même époque dans le port de Sincapour,

un brig cochinchinois qui ne devait pas aller plus loin, et y débarquait sa cargaison. Il avait été construit récemment, sous la direction d'un Européen demeurant en Cochinchine. Les habitans de ce pays ont dix bâtimens à voiles carrées, et en emploient quelques-uns comme vaisseaux de ligne, ou pour faire des croisières. (*Singapore chronicle.*)

Pirates malais.

On peut dire avec vérité que le penchant à la piraterie est irrésistible chez les Malais. Depuis que ce peuple a formé des Etats, ceux-ci ont dans leurs lois manifestement favorisé la piraterie. Deux grands corps d'individus s'y livrent principalement : ce sont les sujets du sultan de Djohor sur la côte orientale de la presqu'île Malaïe, et les habitans de Lanum qui viennent des parages de l'archipel de Soulou, entre Borneo et Mindanao. Heureusement pour les navigateurs, que ces deux bandes de forbans sont animées l'une contre l'autre d'une haine tellement implacable, que si un prô de Lanum se montre au moment où les gens de Djohor s'occupent de faire une prise, l'ardeur du pillage se calme pour un moment, et les deux partis courent l'un sur l'autre pour se détruire.

Quoique tous les sujets de l'empereur de Djohor puissent être considérés comme des pirates, prêts à obéir aux ordres de tout chef qui leur promet du butin, toutefois les habitans de Tamiang, Meppo, Sakana, Peumah, Beureu, Meroh Goulang, Trong et Seghi, sont les corsaires les plus déterminés ; ils regardent la piraterie comme une occupation à laquelle ils ont des droits naturels par héritage. Tous les ans il sort de ces neuf ports cent soixante-dix prôs, dont les équipages varient de quarante à quatre-vingts hommes. Dans les mois de février, mars et avril, ces écumeurs de mer recueillent sur les rochers de leurs îles l'agar agar. Comme leur gouvernement les force de lui vendre cette marchandise pour un prix très inférieur à celui qu'ils en obtiendraient au marché, cette conduite tyrannique leur enlève la seule branche d'industrie qui pourrait les engager à vivre tranquilles.

Le théâtre d'opération de ces forbans embrasse les deux côtés du détroit de Malacca, jusqu'au nord de Quédah; ils le balaient soit en allant, soit en revenant; ils commencent leurs courses au mois de juin quand la mousson du sud est bien établie. A la fin d'octobre, ils retournent dans leurs repaires, où ils passent paisiblement leur temps jusqu'à ce que le retour de la saison favorable leur permette de recueillir la proie que la mer leur apporte. Il existe à peine un officier du sultan de Djohor qui ne participe aux dépouilles, et ne soutienne la piraterie de son influence et de son autorité.

Les habitans de Lanum qui viennent des mers de Soulou, sont plus redoutés parce qu'il font des armemens plus formidables, et qu'ils étendent leurs déprédations sur un plus vaste espace. Le détroit de Banca, la côte orientale de la presqu'île Malaïe jusqu'à Siam au nord, et le détroit de Malacca, sont annuellement infestés par leur prôs, depuis août jusqu'en octobre; la mousson devenant trop forte, dans ce dernier mois, ils retournent peu à peu chez eux avec leurs dépouilles. On doit dire à la louange des Lanumis, qu'ils sont moins sanguinaires que les Djohoris, qui ordinairement n'épargnent que les femmes et quelques musulmans.

Indépendamment de ces deux bandes de forbans, les petits souverains malais de Salangor dans la presqu'île Malaïe, et de Siak sur la côte nord de Sumatra, emploient leurs sujets à écumer les mers, ou bien favorisent de leur protection et de leurs avis ceux qui se livrent à cette occupation. Si l'on en juge par les rapports faits aux bureaux de la police de l'île de Pénang, il paraîtrait que les îles situées au sud du détroit de Sincapour et dans les limites politiques du gouvernement néderlandais, sont le siège principal de ces méfaits : c'est là que les personnes enlevées, ainsi que leurs propriétés, ont été généralement retrouvées, et c'est de cette autorité que doit émaner le principal effort pour la destruction de la piraterie.

Chaque grand prô de ces forbans, est monté par quatre-vingts à cent hommes, et suivi de trois à quatre canots fin voiliers; pendant que ces gros navires sont cachés dans les criques et derrière les îles, les petites embarcations sont envoyées au pillage; on dit qu'on en voit des flottes en-

tières aux îles Dinding, Sambelang et Lancavey, dans le détroit de Malacca. (*Penang gazette.*)

Relique musulmane.

L'édifice appelé Assari-cherif à Coddapah fut élevé en l'an 1135 de l'hégire, par l'ordre d'Obdoun nebbi. C'est un grand bâtiment carré, ouvert par le haut, et orné d'un superbe portrail et de minarets; il fut construit expressément pour renfermer un poil de la barbe de Mahomet, qui était conservé dans une boîte d'or, à couvercle de cristal, et percée de petits trous par lesquels on introduisait de l'eau pour faire flotter le poil une fois par an, au jour d'une fête particulière, lorsque des pèlerins arrivaient de pays lointains pour le voir et l'adorer. Dans ces occasions, le portail était illuminé par 2138 lampions.

Suivant la tradition, le prophète dans ses conversations familières avait l'habitude de passer ses doigts dans sa barbe; s'il s'en détachait un poil, ses disciples humblement prosternés, demandaient la précieuse relique et la conservaient soigneusement. Dans la suite des temps, Haïder-Aly, ayant fait la conquête de Coddapah, il expédia ce poil sous escorte à Seringapatnam, où, considéré comme le joyau le plus précieux du trésor, il resta jusqu'à la destruction des États de Tippou Saheb, par les troupes britanniques. Après cet évènement, on perd la trace du poil révéré; mais on suppose qu'ayant été dérobé, il passa dans les mains du nabab de Kerrial qui a une collection curieuse de reliques du prophète et de sa famille. (*Asiatic journal*, août 1830.)

Coddapah porte aussi le nom de Korpah; ces deux dénominations sont une corruption du mot sanscrit cripa, qui signifie clémence. Cette ville située dans l'ancienne province de Balaghat, fait aujourd'hui partie de l'Hindoustan anglais. L'*East india gazetteer* d'Hamilton, la place par 14° 32′ de lat. N. et 78° 54′ de longit. E. de Greenwich à 153 milles N. O. de Madras, 220 N. E. de Seringapatnam. Coddapah est à 507 pieds au-dessus du niveau de la

mer, sur les bords d'une petite rivière de même nom, qui a sa source dans les montagnes au sud-est, coule dans une vallée abondante en eaux vives, et va se jeter dans le Pennar. On cultive beaucoup la canne à sucre dans les environs de cette ville qui n'est pas très commerçante. Les mines de diamant de Coddapah sont à peu près à 7 milles au N.-E. sur les deux rives du Pennar qui baigne la base d'une rangée de coteaux dont la direction se porte de différens côtés. La hauteur perpendiculaire de la rangée culminante peut être de 1,000 pieds au-dessus du niveau du pays qui n'est pas très élevé au-dessus de la mer. On dit que ces mines sont exploitées depuis plusieurs siècles, et ont quelquefois fourni des pierres d'une dimension considérable. Elles sont entourées de champs cultivés, et ressemblent à des monceaux de pierres, et à des puits à moitié remplis de gravois.

Passage au sud de Sincapour.

Le 19 mars 1830, la canonnière anglaise *Active* accompagnée de la barque néderlandaise *Philadelphia*, partit de Sinçapour afin de s'assurer s'il existait un passage pour les navires entre les îles situées au sud du détroit de Sincapour. La route la plus usitée et la plus courte pour gagner de ce point le détroit de la Sonde, en débouquant par le détroit de Banca, est de passer le détroit de Rhio et de Drayon, parce que les îles situées entre ces deux détroits, et marquées sur toutes les cartes comme l'île de Battam, n'ayant pas été encore relevées, sont supposées par les marins européens former une seule île.

Les deux bâtimens nommés plus haut, s'engagèrent entre les îles par un canal large d'environ cinq milles, l'île Saint-Jean leur restant au N.; ils portèrent au S. S. E. et au S. 1/4 E. par une belle passe ouverte, avec cinq à dix brasses d'eau, fond de vase, et à midi un quart, entrèrent dans la haute mer. Quand ils furent entièrement au large, ils eurent à l'O. 1/4 S.-O., trois îles qu'ils supposèrent être les trois Frères, et au S.-E. 1/4 E. l'extrémité méridionale de Poulo Galaat.

Comme ces marins étaient seulement chargés d'effectuer leur passage par le Sud s'il était possible, et devaient revenir sans retard, ils virèrent de bord et s'en retournèrent à peu près par la même route, excepté qu'ils rentrèrent dans le détroit de Sincapour par un autre côté, ayant la colline de Djobor au N.-E. 1/4 N. Durant leur navigation au Sud, il virent plusieurs récifs de corail, s'étendant principalement, mais seulement à une petite distance de l'extrémité S.-E. des diverses îles, et laissant à mi-canal, assez d'espace à tout navire pour y manœuvrer. Quoique les marins de cette petite expédition n'aient pas eu le temps de faire le relèvement détaillé du canal, néanmoins on sait que, d'après ce qu'ils ont vu, ils pensent fermement que durant la mousson du N.-E., on peut y passer en toute sureté, parce qu'il est d'une largeur suffisante, et que le mouillage y est bon partout.

(*Asiatic journal.*)

Côte orientale du Groenland.

Depuis long-temps le Danemark s'occupait de retrouver la partie orientale du Groenland, peuplée jadis par une colonie venue d'Islande, et dont les traces étaient perdues depuis la fin du quatorzième siècle. Parmi les tentatives faites depuis le seizième siècle, on distingue celle du capitaine Valloe, qui, en 1752, atteignit la côte à l'est du cap Farewell, par 60° 35′ de lat., et la suivit jusqu'à 64° 50′. Le 6 juin, il découvrit deux îles, Hvid Solen (Soleil Blanc) et Mastelose Skib (Navire Démâté); le 6, il en vit cinq autres plus au nord.

On a donné, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, le récit de l'expédition de Lœvenœrn, en 1786 (1).

Plus récemment, M. Graah, capitaine de frégate de la marine royale de Danemark, qui, en 1823 et 1824, avait levé la côte occidentale du Groenland, entre les 68° 30′ et 73° de lat., a réussi à reconnaître la côte orientale de ce pays.

Au printemps de 1828, arrivé à la colonie de Julianen-

(1) T. I, p. 289 et T. II, p. 229. (2e série.)

haab, il y fit construire quatre canots, pour pouvoir longer la côte; engagea des Groenlandais des deux sexes à le suivre; réunit des vivres et des marchandises, et, accompagné d'un Danois interprète, alla hiverner à Nenortalik, colonie la plus proche du cap Farewell, et située par 60° 7′ N. et 47° 25′ O. de Paris.

Le 20 mars 1829, M. Graah, avec quatre Européens et dix Groenlandais, partit de Nenortalik, passa par le détroit qui sépare la grande terre, où est Statenhoek, de l'île Sermensog, où est le cap Farewell, et arriva ainsi à la côte orientale, le long de laquelle sa navigation fut singulièrement retardée par les glaces. Alors M. Graah, parvenu à 61° 46′ de lat., pour diminuer la consommation des vivres, renvoya, le 23 juin, les Européens et quatre Groenlandais, et continuant à explorer la côte dans un canot, avec deux hommes et quatre femmes, atteignit, le 28 juillet, une île située sous 65° 18′ de lat. et 40° 49′ O. Il y fut arrêté, après avoir surmonté des difficultés incroyables, par des montagnes de glaces échouées sur la côte. Ayant attendu vainement, jusqu'à la fin d'août, un changement favorable, la saison avancée le força de retourner sur ses pas. Il établit son quartier d'hiver à Nougarbik (69° 22′ N.), où il était arrivé le 1er octobre. Dans une dépêche datée du 2 avril 1830, il annonçait l'intention de remettre en mer le lendemain, et de pousser au nord aussi loin que les circonstances le lui permettraient.

M. Graah a déja dépassé la position assignée à l'ancienne colonie islandaise, et n'en a pas trouvé le moindre vestige. Ce voyageur en infère qu'elle était non pas à l'est de Statenboek, mais dans la partie S.-O. du Groenland, vers le point où est Julianenhaab : c'est l'opinion énoncée il y a une quarantaine d'années par M. Eggers. Néanmoins un fait remarquable tend à rendre vraisemblable l'idée suivant laquelle la colonie était sur la côte E. Les indigènes que M. Graah a vus lui ont offert peu d'analogie avec les Eskimaux, n'ayant ni la tête aplatie, ni le corps trapu, ni la petite taille, ni la corpulence flasque de ces peuples; la plupart sont, au contraire, au-dessus de la taille moyenne; leur tête et leur physionomie rappellent celles des Européens; ils sont plutôt maigres que gras, nerveux, plus actifs et plus robustes que les naturels de la côte de

l'O. La couleur de leur peau, chez les femmes et les enfans, est aussi claire que chez les Européens: ils ont les cheveux bruns, particularité inconnue chez les Eskimaux; quelques hommes laissent croître leurs moustaches; d'autres se tatouent les bras; toutes les femmes ont les bras les mains et le menton tatoués.

Ces gens sont très misérables; souvent ils souffrent la famine : il paraît qu'ils atteignent rarement au-delà de cinquante ans; ils ont dit à M. Graah que leur nombre décroissait constamment. Ce navigateur n'a rencontré qu'à peu près 600 individus entre les 60 at 65° degrés. La population a semblé moins considérable dans le sud que dans le nord, beaucoup d'habitans étant allés s'établir à Fredricsdal, nouvelle mission des frères moraves, près du cap Statenhoek.

Les idées religieuses de ces Groenlandais offrent beaucoup d'analogie avec celles des autres peuples de cette contrée. Leur caractère est très doux; ils vivent ensemble très paisiblement; ils se sont montrés envers M. Graah humains, hospitaliers, prévenans et obligeans. Jamais personne ne lui a rien demandé, à moins d'avoir rendu un service réel; mais, dans ces cas, la gratification se bornait à une prise de tabac : ils aiment beaucoup cet objet, ainsi que l'eau-de-vie et le café.

Toute cette côte paraît être plus froide, plus stérile, plus misérable que la côte occidentale; elle ne consiste pour ainsi dire qu'en un glacier (iis broe) continu, qui ne laisse d'espace à la végétation que le long de quelques coteaux, caps, bords des rivières ou îles, et forme des promontoires d'autant plus dangereux à doubler, qu'il y tombe souvent des avalanches.

Durant tout l'été de 1829, il n'y a pas eu un seul jour qui pût être appelé chaud. Le 14 juin, le thermomètre centigrade ne s'était pas encore élevé au-dessus de 12°. Pendant l'hiver de 1829 à 1830, il n'est jamais descendu au-dessous de 17 à 18 degrés; quelquefois les vents de S. O. le faisaient monter brusquement à 13°.

A Ekolumiut, sous 63° 30′, la végétation parut à M. Graah plus active que même à Julianenhaab, où elle passe pour déployer le plus de richesse. Cependant cette végétation était peu variée; elle offrait seulement une herbe

très fine que les rayons du soleil desséchaient bientôt : quelques plantes anti-scorbutiques, telles que le cochlearia et l'oseille, des saules et des bouleaux nains, la camarigne, le myrtil, dont les baies servent de nourriture aux indigènes, des renoncules et d'autres fleurs des régions arctiques.

La nourriture des indigènes consiste principalement en chair de phoque, en gibier et en poisson. M. Graah a vu des ours, des lièvres, des saumons; mais dès les 63° 36', les lièvres et les rennes ne sont plus connus que de nom.

M. Graah a fait de nombreuses observations de géographie et de physique. Du point où il a rebroussé chemin, il a reconnu dans la direction de l'E.-N.-E. plusieurs des îles découvertes par les navigateurs qui l'avaient précédé. A 63° 11', il a trouvé Amitoarsuk, très beau port. Dans le fond d'une baie, à 60° 21', il a vu un canon de trois en fer, qui ne porte nul indice de son origine, mais paraît être de la fin du dix-septième siècle, et avoir appartenu à un navire baleinier. Les indigènes racontèrent qu'à la fin de juillet 1829, ils avaient aperçu un navire à une très grande distance.

Espérons que M. Graah aura pu achever sa courageuse entreprise, et que de retour en Europe, il pourra publier les matériaux précieux qu'il a recueillis et qui promettent d'étendre nos connaissances en géographie.

(*Extrait des renseignemens fournis par S. A. R. le prince héréditaire de Danemarck à la société de géographie.*)

Projet de voyage autour du monde.

M. J. S Buckingham, Anglais, qui a long-temps séjourné dans les Indes orientales, et qui est connu par ses voyages en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie et en Perse, a conçu le plan d'un voyage autour du monde par la route des Indes, de la Chine, du Japon et des îles du Grand-Océan. Ce voyage a pour but les intérêts combinés des découvertes, de la civilisation et du commerce. M. Buckingham commandera et dirigera l'expédition dont il annonce que l'objet est de former une collection de documens relatifs aux contrées les plus orientales du globe; de répandre les connaissances utiles dans tous les lieux que l'on

visitera, d'ouvrir de nouveaux débouchés aux fabriques de l'Europe; de découvrir de nouvelles matières dont les vaisseaux puissent se charger en retour.

Un prospectus rédigé avec beaucoup de talent et répandu dans le public développe le plan de ce voyage, dont nous ne pouvons présenter que l'esquisse. La société de géographie à laquelle, dans sa séance du 7 octobre, M. Buckingham fit lecture de son projet, chargea une commission de l'examiner. M. d'Urville a communiqué à cette compagnie, dans sa séance du 3 novembre, son rapport que nous regrettons de ne pouvoir rapporter en entier, tant il intéresse par les profondes connaissances dont son auteur y fait preuve. C'est un résumé très substantiel de toutes les découvertes que les navigateurs ont effectuées dans le Grand-Océan, et un exposé lumineux et instructif de ce qui reste à accomplir.

L'expédition aura lieu au moyen de souscriptions; les personnages les plus augustes ont permis que leurs noms figurassent en tête de cette liste; un comité français est chargé de correspondre avec celui de Londres pour tout ce qui peut coopérer au succès de l'entreprise. Les amis de la géographie et des progrès de la civilisation et de l'industrie, s'accordent à faire des vœux pour qu'aucun obstacle n'entrave l'exécution d'un projet dont les sciences et l'humanité désirent la réussite.

Européens en Amérique avant Christophe Colomb.

On lit dans un journal estimé, la lettre suivante, extraite de l'*Américain*, et datée du fort Mitchelle dans l'état d'Alabama. Son contenu, dit le journal, mérite de fixer l'attention des voyageurs qui parcourent l'Amérique septentrionale: « On connaît l'ancienne tradition, au sujet d'un prince de Cornouailles, nommé Madoc, qui, par suite d'une mésintelligence avec ses frères, vint dans le douzième siècle s'établir dans l'Amérique septentrionale avec plusieurs de ses partisans. Beaucoup de personnes pensent que les descendans de ces anciens colons habitent encore quelque partie de l'intérieur; j'ai reçu quelques notices d'une

bonne source, que je vous communique. Un colporteur indien, âgé de soixante-dix ans, nommé David Rowland, qui habite dans mon voisinage, a demeuré, il y a plus de trente ans, à Pensacola, et y a appris ce qui suit d'un créole, nommé Lagarde, qui faisait le même métier. Peu avant son voyage à Pensacola, Lagarde avait vu dans le fort Natchez (alors encore espagnol), sur le Mississipi, six Indiens venus du Haut-Missouri, d'une couleur beaucoup plus claire qu'à l'ordinaire, et qui parlaient un langage tout-à-fait différent de celui des tribus indiennes voisines. Amenés devant le gouverneur du fort, ils lui montrèrent un fragment d'un ancien manuscrit et un vieux fusil de fer, presque entièrement rongé par la rouille. Après avoir fait de vains efforts pour se faire comprendre de ces Indiens, le gouverneur fit annoncer une récompense à celui qui serait en état de servir d'interprète à ces Indiens. La femme d'un soldat de la garnison, originaire de Cornouailles, crut reconnaître dans la conversation de ces Indiens des sons qui lui étaient familiers; lorsqu'elle leur adressa la parole dans sa langue, ils versèrent des larmes de joie, et lui racontèrent qu'ils appartenaient à à une tribu établie très loin sur le grand fleuve; qu'ils avaient appris qu'une nation blanche vivait sur le Mississipi, et qu'ils la cherchaient dans l'espoir de trouver des gens qui comprendraient leur langue; d'après leur rapport, leur voyage avait duré cinq mois. C'était tout ce qu'ils avaient su dire; après avoir passé quelques jours dans le fort, ils continuèrent leur voyage, en promettant de revenir l'année suivante; toutefois, on n'en a plus entendu parler, ce qui a donné lieu de penser qu'ils ont péri en route, ou qu'ils ont été retenus prisonniers par quelque autre tribu indienne.

Le *Temps*, en donnant cet article, aurait pu ajouter les réflexions suivantes. 1° On sait que des Européens avaient abordé en Amérique avant Colomb; mais il était resté si peu de traces de leurs voyages, que cet illustre navigateur fut presque traité de visionnaire, lorsqu'il proposa la plus belle entreprise que les hommes aient jamais conçue. Ainsi c'est bien à lui seul qu'appartient la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde.

2° Le Madoc dont les traditions ont conservé le souve-

nir, était natif du pays de Galles et non de la province de Cornouailles : c'est ce dont il est facile de se convaincre, en lisant l'article consacré à ce prince, par M. Eyriès, dans la *Biographie Universelle*, t. XXVI, p. 95.

3° L'aventure de Rowland et le récit de Lagarde ressemblent beaucoup à l'anecdote rapportée par Filson, dans son *Histoire du Kentucky* (p. 122 de la traduction française), et répétée dans les *Éphémérides Géographiques* de Bertuch (septembre 1819), excepté que le lieu de la scène est différent. D'ailleurs les circonstances sont les mêmes. Il est également question d'Indiens parlant la langue galloise et qui furent compris de deux soldats gallois, faisant partie de la garnison du fort Kaskasky. Dans l'article de l'*Américain*, c'est une femme originaire de Cornouailles qui sert d'interprète à ces Indiens ; mais le gallois fut autrefois usité dans cette province d'Angleterre.

4° Le fait rapporté par l'*Américain* doit être plus ancien que ce journal ne le suppose ; car il est avéré que, dès la fin du dix-septième siècle, le gallois ne se parlait plus dans le Cornouailles.

On peut inférer de ces observations que les personnes qui ont fourni à l'*Américain* les faits qu'il annonce comme très curieux, les auront tirés de la même source où Filson avait puisé ceux qu'il rapporte ; on se sera borné à y changer quelques circonstances, pour leur donner un air de nouveauté.

Enfin il résulte de tout ceci que la lettre citée par l'*Américain* n'a qu'un bien mince intérêt, et que son contenu mérite peu de fixer l'attention des voyageurs qui parcourent l'Amérique septentrionale.

Progrès de l'agriculture dans le Kamtchatka.

Les élèves envoyés du Kamtchatka et admis par la société agronomique de Moscou à suivre les cours de son école, ayant terminé leurs études, sont retournés à Pétropaulovsk, chef-lieu de leur patrie, où ils sont arrivés le 9 octobre 1829, et ils ont été chargés de divers travaux

ayant pour but le perfectionnement et la propagation de l'agriculture. Tout fait donc espérer que d'importantes améliorations s'opèreront bientôt dans l'économie rurale de ce pays, comme elles se sont déja faites parmi les Cosaques de la ligne militaire de Sibérie.

Premier vaisseau à vapeur qui ait visité la Chine.

Le vaisseau à vapeur le *Forbes*, destiné à accompagner le *Jamesina* en Chine, avait quitté les bouches du Gange le 14 mars; il est arrivé à Sincapour le 27 du même mois, et en est reparti le 30. Il a fait la traversée de ce lieu à Macao en 19 jours: il y a jeté l'ancre le 18 avril. C'est le premier vaisseau à vapeur qui ait visité la Chine, il y a excité l'admiration générale des indigènes, qui ne pouvaient concevoir comment un navire sans voiles marchait en pleine mer. Le retour du *Forbes* à Sincapour a été effectué en dix-huit jours: mais il a été obligé d'employer plusieurs fois les voiles, n'ayant pu trouver partout du bois sec et convenable.

Commerce des Chinois avec Sincapour.

Depuis le 23 janvier jusqu'au 25 mars 1830, neuf jonques chinoises sont entrées dans le port de Sincapour; elles portaient 47,000 piks ou environ 3,000 tonneaux, et venaient de Canton, de Tieou-cheou, Siang-hai et Emoui.

La cargaison des jonques de Canton, Tieou-cheou et Siang-hai, consistait principalement en porcelaine, nankin, tuiles, camelot de soie, parapluies, un peu de tabac et fruits secs. Les jonques d'Emoui apportaient les mêmes marchandises et une grande quantité de soie écrue dont les autres navires n'ont que très peu. On dit que la charge de tous ces bâtimens vaut de 20,000 à 40,000 piastres fortes.

Le nankin et la porcelaine composaient la partie la plus précieuse des cargaisons; comme ces deux marchandises

sont très peu recherchées cette année, les propriétaires voyant qu'ils n'avaient pu vendre ici qu'un quart de leur nankin, ont affrété un ou deux bâtimens siamois pour en porter une partie à la côte de Java. Ils ont aussi expédié beaucoup de leur porcelaine à Malacca et à Pénang, par des navires de ces lieux. Tous ces marchands se plaignent du manque de débouché de leurs marchandises dans ce port, et plusieurs disent qu'ils ne pourront pas y revenir l'année prochaine, parce qu'ils sont assurés d'éprouver cette fois de grosses pertes.

Ces marchands prennent en retour des nids d'oiseaux, du bois de sandal, de l'ébène, de l'écaille de tortue, du rotin, des nageoires de requin, du trepang, de l'opium et quelques pièces de lainages et de cotonnades d'Europe. Aucune de ces jonques n'emporte des marchandises anglaises pour une valeur de plus de 600 à 800 piastres. On supposait généralement que ces Chinois demanderaient cette année beaucoup de coton filé, dont la consommation à considérablement augmenté dans leur pays; mais ils n'ont pas encore paru s'en fournir, et ils ont même déclaré qu'ils n'en achèteraient pas un seul pik.

Depuis dix ans, ces Chinois ont vendu ici annuellement des marchandises de leur pays pour une valeur de 200,000 à 300,000 piastres, et nous ne croyons pas qu'*ils* aient pris chaque année des marchandises anglaises pour plus de 600 à 800 piastres, et souvent pour une somme bien moindre. Ce seul fait donnera aux manufacturiers anglais une idée de l'étendue du champ qu'ils s'imaginent devoir être ouvert à leurs productions en Chine, lorsque la charte de la compagnie des Indes aura été révoquée, comme ils l'espèrent.

Les cinq jonques de Siang-hai, Tieou cheou et Canton, ont amené ensemble 300 émigrans; et les quatre d'Emouï, 1570. Très peu de ces gens sont restés ici; la plupart sont partis pour Java, Penang, Rhio, Pahang, etc., où ils espèrent trouver de l'emploi dans les plantations de café, de sucre et de gambir (1), ou dans les mines d'étain et d'or. (*Singapore chronicle*, 25 mars 1830.)

(1) Le gambir est une substance fortement astringente, que l'on extrait des feuilles du *Naucles gambir* et que l'on emploie en Chine dans les tanneries.

Guerre en Arabie.

L'Yemen, province d'Arabie, est tributaire du pacha d'Egypte; le dhola de ce pays n'ayant pas voulu obéir aux ordres de ce gouverneur, celui-ci a fait préparer, en février 1830, une expédition composée d'un régiment, de deux bataillons de troupes du Nizam djedid ou régulières. Cette division, forte de 1,600 hommes, est partie de Djeddah sous les ordres d'Ismaël aga et d'un officier européen; elle a été renforcée par toute la cavalerie arnaoute, consistant en près de 700 hommes, tirés de Médine et de la Mecque; par un petit parc d'artillerie légère; par un corps de 3,000 Maugrebins, à la tête desquels est le grand chérif; et par trois tribus d'Arabes organisés. On dit que le but de cette expédition est de ranger le dhola à la raison.

On sait que depuis quelque temps le pacha d'Egypte a nourri le projet d'envahir l'Yemen, non-seulement à cause des avantages qui pourraient dériver pour lui de la possession de ce pays fertile, mais aussi par la facilité que cette conquête lui donnerait d'effectuer ses desseins ultérieurs. L'opposition qu'il a récemment rencontrée, l'a mis à même d'exécuter son plan.

Voici ce que l'on dit des motifs du dhola pour ne pas obéir aux ordres de Mohammed Ali. Il y a quelques années, ce dernier ayant résolu de placer dans toutes les parties de ses Etats des troupes organisées à l'européenne, dépêcha un corps dans l'Hedjas, sûrement contre la volonté et le décret irrévocable du chérif. Celui-ci, piqué d'une conduite qui blessait à la fois sa dignité et les principes qu'il professait, songea à se venger, et en conséquence s'empara des richesses d'une caravane considérable qui allait d'Egypte à la Mecque. Ayant ainsi satisfait son ressentiment, il se retira dans les profondeurs du désert, accompagné d'un certain nombre de Bédouins, qui favorisèrent ses projets et sa fuite.

Sur ces entrefaites, un personnage de la famille des chérifs, exprima son vif désir de réparer les pertes considérables qu'elle avait essuyée, à condition que le titre de

Nouveau représentant du Prophète serait la récompense de ses succès. Trop préoccupé de son dessein pour attendre qu'on lui accordât l'objet de ses souhaits, et ne doutant pas de réaliser complètement ses idées, notre héros paya la somme demandée; mais malheureusement, tandis que tranquillement assis sur le trône de ses ancêtres, et loin de soupçonner les manœuvres de la trahison, il s'abandonnait aux rêves de sa gloire et de son bonheur, la décision du pacha, qui n'avait pas encore été reçue, vint apprendre au nouveau prince qu'il fallait renoncer à sa dignité; Mohammed Ali refusait de le reconnaître. La rage, la fureur, la vengeance enflammèrent à la fois l'aspirant au titre de représentant du Prophète. A la tête d'une multitude d'Arabes, il excita le pays à la révolte. Il attaqua et défit d'abord toutes les troupes égyptiennes qui étaient alors dans l'Hedjas ou dans le voisinage, mais à la fin il fut repoussé par une armée nombreuse, à laquelle néanmoins il résista quelque temps avec un courage extraordinaire.

Finalement, contraint de fuir, il vécut trois ans dans l'obscurité et la retraite, méditant des projets de vengeance qui se sont développés par les démonstrations du dhola de l'Yemen. Alliés pour leur intérêt mutuel, ils sont déterminés à faire bonne contenance et à tracasser à l'extrême leur ennemi.

(*Bombay courrier*, 27 février 1830.)

Nouvelles de la Polynesie.

Le *Vincennes*, navire américain, est arrivé à Canton, et y a donné quelques détails sur les îles de la Polynesie qu'il a visitées pendant son voyage. Il est resté quinze jours aux îles Washington ou groupe septentrional des Marquises, un mois aux îles de la Société, et près de deux mois aux îles Sandwich. Le capitaine du *Vincennes* dépeint les naturels du premier groupe comme supérieurs sous les rapports intellectuel et physique à ceux des deux autres

archipels, mais comme livrés à la licence effrénée qui est le caractère originel des insulaires.

Une lettre venue de Canton nous apprend que les insulaires des Sandwich ont équipé deux navires de guerre pour les employer à un armement contre les Nouvelles Hébrides ou Terre du Saint-Esprit, où ils ont l'intention de former un établissement. L'expédition est sous les ordres de Boki, gouverneur d'Ohahou, qui est accompagné de Manouïha, capitaine de port, et de trois cents soldats. (*Asiatic Journal, octobre* 1830.)

Nouvelles du voyageur Lander.

On a reçu à Londres des nouvelles du voyageur Lander, qui doit parcourir de nouveau l'intérieur de l'Afrique. Il avait débarqué le 23 mars à Badagry, sur la côte de Guinée. Il a traversé heureusement le pays de Badagry, voyage de sept jours dans l'intérieur. Il est porteur d'un présent pour le roi de Youri, entre les mains de qui on s'est assuré que se trouvent les papiers de Mungo Park; aussitôt qu'il les aura recouvrés, Lander se propose de gagner le lac Tchad, découvert par Oudeney, Clapperton et Denham, et d'en explorer avec soin tout le littoral.

Produit des mines de l'Oural.

Dans le premier semestre de l'année courante, les mines de l'Oural, appartenant tant au gouvernement qu'aux particuliers, ont produit 5,940 liv. d'or et 2,046 liv. de platine. En outre on a trouvé dans les mines de Zlatooust, un morceau d'or natif avec quartz pesant 6 kil. $\frac{126}{1000}$.

Labaung, ville du Laos.

Le docteur Richardson est le premier Européen qui, dans les temps modernes, a pénétré dans le royaume de Laos, situé dans la presqu'île orientale de l'Inde. Il y a pénétré jusqu'à une ville appelée Labaung, éloignée seulement à une demi-journée de la capitale du Laos septentrional, appelée par les Siamois et les habitans du pays Tch'haïng-maï, par les Birmans Zemy, et par les anciens voyageurs anglais et siamois Ianguma. Cette ville est située entre le 19ᵉ et le 20ᵉ degré de latitude nord. M. Richardson a trouvé les femmes de Laos très jolies; elles ne ressemblent en rien aux Chinoises, et ont des grands et beaux yeux noirs.

Mort de M. Ebel.

La Suisse et les sciences viennent de faire une grande perte dans la personne de M. le docteur Ebel, auteur du Manuel du voyageur en Suisse. Né à Francfort sur l'Oder, il vint en Suisse dans un âge où les beautés de la nature font une impression profonde sur une ame noble et sensible; les richesses que la Suisse offre à la curiosité du naturaliste, captivèrent aussi un homme versé dans toutes les parties des sciences naturelles. Dès ce moment, il fut Suisse par le cœur; plus tard il le devint civilement, par le droit que le grand conseil de Zurich lui décerna honorifiquement. en récompense des services éminens qu'il avait rendus à sa nouvelle patrie. Personne n'a plus contribué que lui à faire bien connaître la Suisse, et à la faire aimer; ses ouvrages ont valu à ce pays, et lui valent encore, un tribut considérable que les nations étrangères lui paient annuellement. Ceux qui ont connu personnellement le docteur Ebel, regrettent en lui un cœur pur, un ami à toute épreuve, un esprit élevé et inépuisable, et le plus généreux caractère. Il n'était âgé que d'une soixantaine d'années. (*Nouvelliste vaudois.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

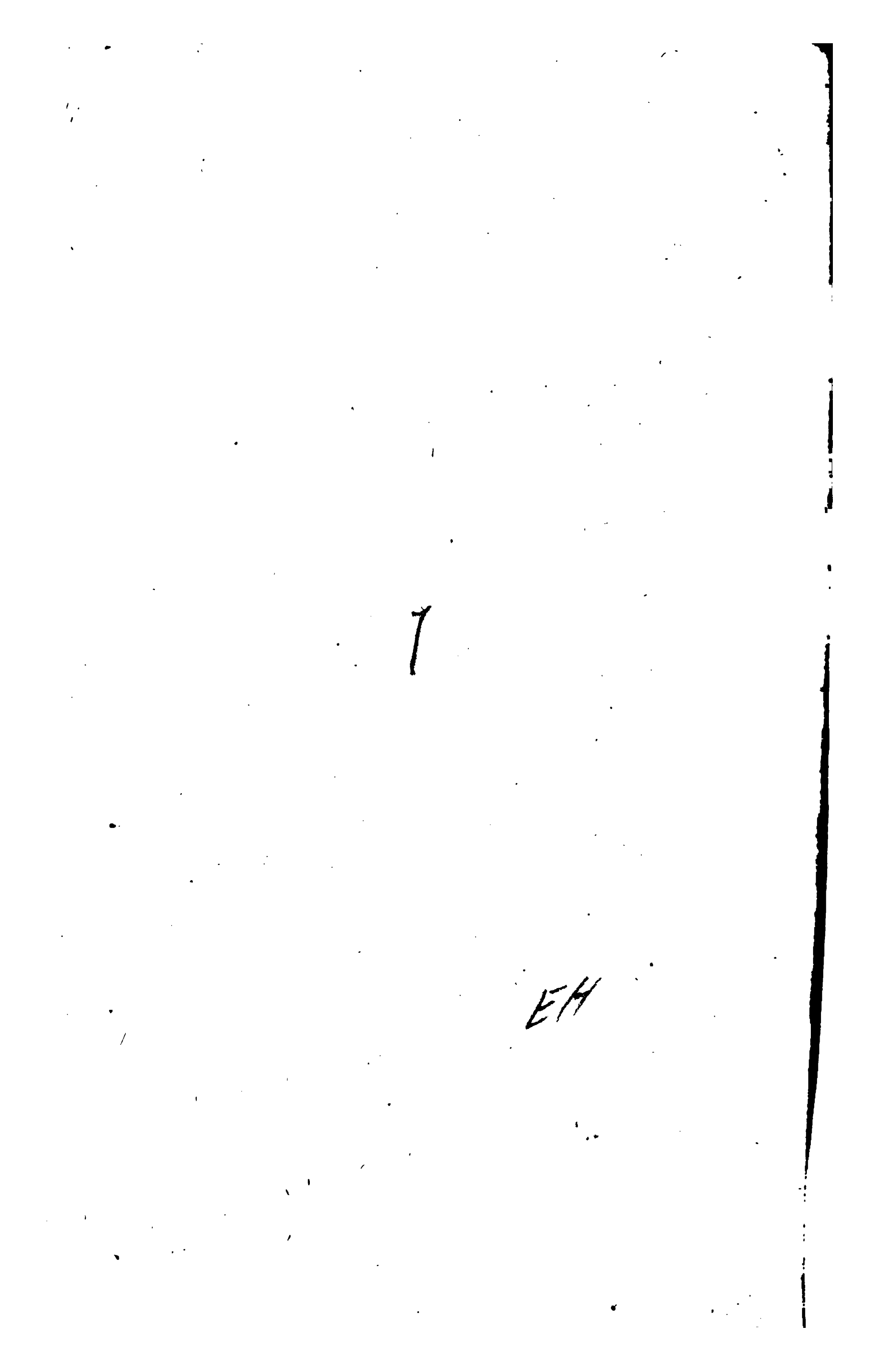
ANALYSE CRITIQUE.

MÉLANGES.

REVUE.

NOUVELLE.

PLANCHE.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

